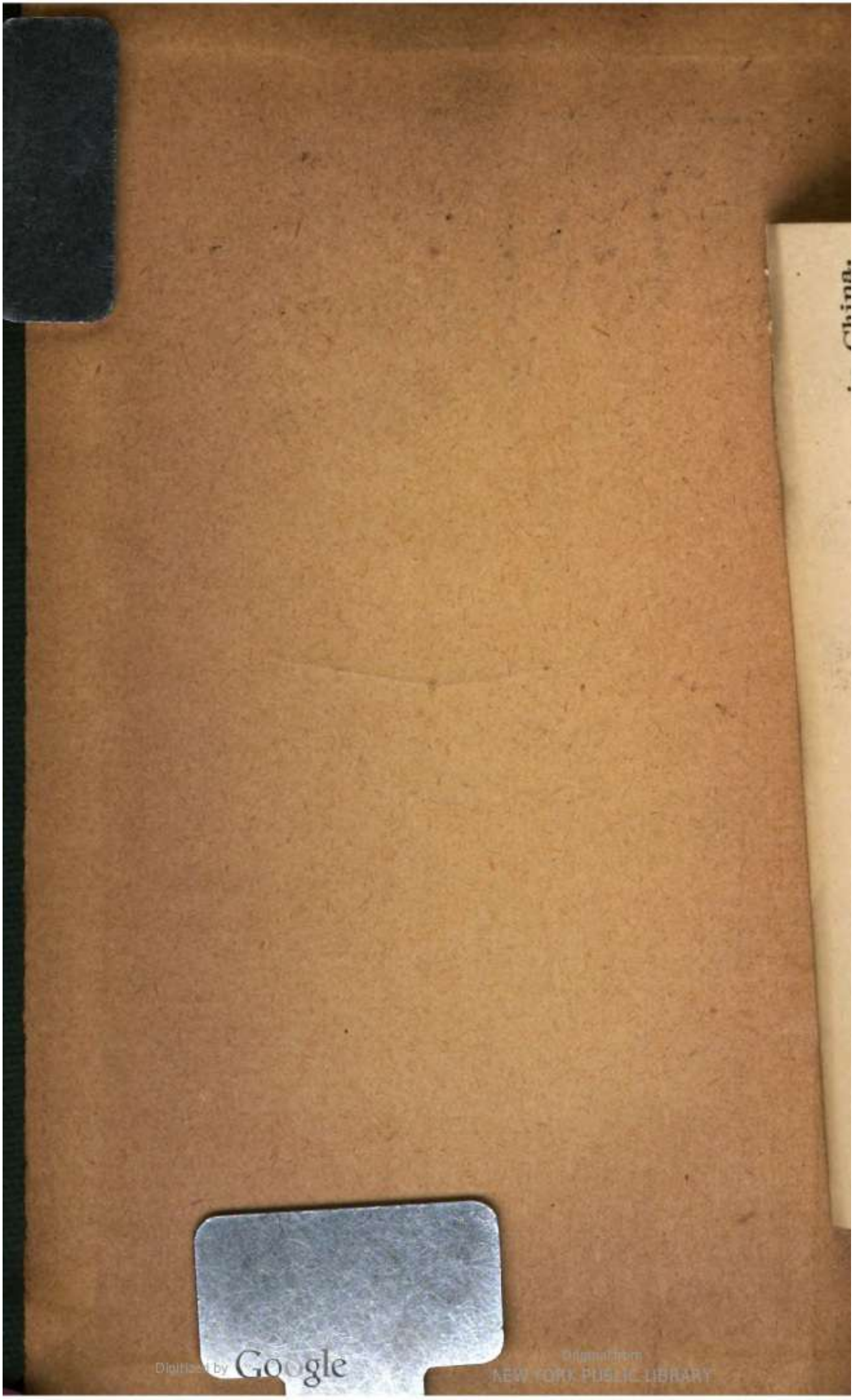
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08157070 1

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY


Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

The blue dragon, a tale of recent adventure by Kirk Munroe ... New York and London, Harper & brothers, 1904.

viii, 268 p. front., 6 pl., map. 19cm.

Library of Congress Copyright 4-27984

MAY 30 1914

Digitized by Google

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

F
937
C4

Keep this book

99
119032

Digitized by Google

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

F
937
C4

Keep this book

Digitized by Google

Google

ÉTUDES SUR L'EMPIRE ROMAIN

TOME CINQUIÈME

ROME

ET

LA JUDÉE

I

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LES CÉSARS, Histoire des Césars jusqu'à Néron et Tableau du monde romain sous les premiers empereurs, 4e édition, revue et augmentée. 4 vol. in-8° . . . . . 20 fr.

— Le même ouvrage, 4 vol. in-18 anglais. . . . . 12 fr.

LES ANTONINS (ans de J.-C. 69-180), suite des *Césars* et de *Rome et la Judée*, 3e édition, revue et augmentée. 3 vol. in-8°. . 18 fr.

— Le même ouvrage, 3 vol. in-18 anglais . . . . 10 fr. 50

LES CÉSARS du IIIe siècle. 3 vol. in-8°. . . . . 18 fr.

— Le même ouvrage, 3 vol. in-18 anglais . . . . 10 fr. 50

LE CHEMIN DE LA VÉRITÉ, précédé d'une lettre de Monseigneur Dupanloup, deuxième édition, revue et considérablement augmentée. Un beau vol. in-18 anglais. . . . . 2 fr. 50

Abbeville, — Imp. Briez, C. Paillart et Retaux

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

A
nav Ecl 18
+ 1866-72
1-16-1911
147

ÉTUDES SUR L'EMPIRE ROMAIN

TOME CINQUIÈME

ROME

ET

LA JUDÉE

AU TEMPS

DE LA CHUTE DE NÉRON

(ANS 66-72 APRÈS JÉSUS-CHRIST)

PAR

LE C^TE DE CHAMPAGNY

De l'Académie française

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE, LE 19 AOUT 1858

QUATRIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE

TOME I

PARIS

BRAY ET RETAUX, LIBRAIRES-ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

1876

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
521208
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
R 1911 L

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

F
937
C4
1813
JAN 4 1911

DÉDICACE

—

A vous qui m'aidez dans la route,
Vous dont la blanche et douce main
M'a souvent, dans l'ombre et le doute,
Montré le jour et le chemin ;

A vous qui mîtes l'espérance
Au fond de ce cœur désolé,
Qui rendez moindre la souffrance
Dès que votre bouche a parlé ;

A vous, amour de ma jeunesse,
A vous, appui de mes vieux jours,
Doux aiguillon de ma paresse,
Triste parfois, tendre toujours;

D'un mot de vos lèvres vermeilles
De mon labeur hâtant le cours,
Aimable flambeau de mes veilles,
Soleil bienfaisant de mes jours :

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

A vous de cette œuvre dernière
Le premier don et le plus doux ;
Vous qui donnâtes la lumière,
Le premier rayon est pour vous.

Vous par qui la plante arrosée
Germa nuitamment et sans bruit,
Féconde sous votre rosée,
A vous revient son premier fruit :

Afin que mon œuvre bénie,
Offerte au ciel par votre cœur,
Ait votre grâce pour génie
Et fleurisse aux pieds du Seigneur.

Janvier 1858.

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

AVANT-PROPOS.

Dans un travail, publié il y a quelques années, j'ai tâché d'esquisser l'histoire et de faire comprendre la vie de l'empire romain depuis Jules César jusqu'à Néron. J'ai retracé les événements de cette grande révolution à la fois économique, politique et morale, qui substitua un empire cosmopolite à une république exclusivement nationale, l'autorité du prince à la puissance du sénat, le silence du palais aux luttes du Forum. J'ai fait voir cet empire, habilement constitué par Auguste, constitué avec un mélange intelligent de république et de monarchie, d'aristocratie et de démocratie, de modestie et d'omnipotence ; constitué pour durer, pour régir le monde, et peut-être même, si Auguste eût pu s'assurer un autre successeur, pour lui donner un peu de paix. Mais j'ai montré aussi par quel triste abus, quoique facile à prévoir, Tibère, ne prenant qu'un côté de la tradition augus-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

tale, fonda la tyrannie à côté du principat ; et comment ses successeurs, avec une passion qui tient de la démence, se précipitèrent à l'envi dans cette voie facile et funeste, où leurs noms sont demeurés comme rappelant quelques-uns des plus incompréhensibles phénomènes de perversité et de folie. En même temps, à travers ces hontes et ces ruines, j'ai montré le christianisme, naissant, se développant, se faisant peu à peu connaître, et préparant, d'abord dans une paisible et modeste liberté, ensuite dans les cachots et les supplices, le salut de la société qui se perdait aux pieds de ses tyrans.

La suite de ces études, poursuivies à la fois sur le monde païen et sur l'Église chrétienne, me conduit maintenant à une époque signalée à notre attention par un caractère tout particulier.

Cette époque comprend les trois ou quatre années qui s'écoulèrent après la chute de Néron et la première révolte des Juifs contre l'empire romain, jusqu'à l'avénement de Vespasien et au sanglant apaisement de cette révolte. Tout ce qui s'accomplit dans cette période, si courte, mais si pleine, avait été annoncé dans ces prophéties de l'Évangile que nous avons tant de fois lues et si légèrement étudiées. Le peuple juif et le monde, l'un et l'autre

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

mis en demeure de reconnaître la loi du Christ, et, à des degrés divers, l'un et l'autre la méconnaissant ; avertis l'un et l'autre par des signes d'espèce différente, mais qui tous ont été annoncés, tels que les calamités physiques, tels que l'apparition de nombreux imposteurs, tels que les souffrances infligées à l'Église ; l'un et l'autre fermant les yeux à ces présages et se précipitant davantage dans les voies qui doivent les perdre ; le peuple juif se soulevant contre Rome ; Rome s'agitant contre elle-même ; le monde, à son tour, s'insurgeant contre elle ; la guerre et la dévastation partout, jusqu'à ce que Rome, punie par ses propres déchirements, retrouve enfin la paix par la lassitude ; jusqu'à ce que Jérusalem, plus coupable parce qu'elle était plus éclairée, Jérusalem déchirée, assiégée, affamée, captive, égorgée, ne trouve de paix que dans la mort : tout cela se rencontre en propres termes prédit dans trois chapitres des évangiles de saint Matthieu, de saint Marc et de saint Luc ; tout cela va se trouver raconté dans les volumes qu'on va lire, je ne dis pas en termes plus exprès (cela ne saurait être), mais plus en détail. Là moins qu'ailleurs je devais séparer les affaires de Rome de celles de Jérusalem, l'histoire de l'empire de celle de la religion. L'histoire profane et l'histoire reli-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

gieuse de ce temps, prophétisées ensemble, doivent être racontées ensemble.

Les événements de cette époque, il faut l'avouer, ont une sorte de notoriété classique qui les rend présents à tous les souvenirs. Et néanmoins, quand j'ai pensé jusqu'à quel point l'histoire chrétienne et l'histoire païenne de ces premiers siècles ont, pour ainsi dire, vécu séparées jusqu'ici, il m'a semblé que de leur rapprochement, il n'était pas impossible de faire naître quelques aperçus et quelques lumières nouvelles. Ni pour le philosophe ni pour le chrétien cette étude des grands avertissements de la Providence ne saurait être une étude stérile. Et aujourd'hui, mon travail enfin terminé, loin de croire que rien ne fût resté à faire après ceux qui m'ont précédé, je crois laisser beaucoup à faire à ceux qui viendront après moi.

Somme toute, le champ de l'étude est infini, en même temps qu'il est un. Une seule et même question se débat dans toute l'histoire humaine. Si nous craignons de l'aborder, il ne faut rien dire ni rien connaître ; si nous aimons, au contraire, à l'étudier, nous la trouverons tout aussi présente et tout aussi vive dans les commotions des siècles passés que dans les agitations du siècle présent.

Cette question n'est ni une question politique ni

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ce qu'on est convenu d'appeler une question sociale. Sans doute, les grands intérêts et les grandes luttes de la liberté et du pouvoir, de la démocratie et de l'aristocratie, de l'indépendance et de la règle, de la conservation et du progrès, se retrouvent aux diverses époques de l'histoire, avec une similitude souvent frappante. Gardons-nous cependant de ne prendre la science historique que comme l'auxiliaire et la servante des intérêts politiques de notre siècle ! Que le présent et le passé s'éclairent mutuellement, je ne demande pas mieux : mais tâchons, s'il se peut, qu'ils s'éclairent par une comparaison nette, sincère, explicite. C'est un point de vue dangereux, propre à fausser la pensée, que celui qui mettrait l'histoire en avant lorsque c'est la politique qui nous occupe, et, derrière les événements du passé, sous-entendrait toujours les passions du présent.

Mais d'ailleurs ces intérêts politiques ne sont encore que les intérêts secondaires de l'humanité, et la question qui remplit toute l'histoire doit être aussi la question qui remplit toute la vie de l'homme, celle qui contient son présent et son avenir, sa vie terrestre et sa vie au delà de la terre. L'homme est-il souverain ou subordonné ? Y a-t-il une loi pour lui ou n'y en a-t-il pas ? S'est-il fait lui-même

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ou a-t-il été fait par un autre ? Et que doit-il à celui qui l'a fait ? C'est, sous une forme plus ou moins accusée, le débat de notre temps et de tous les temps. Et je crois avoir ici traité une des époques où cette souveraineté d'en haut, cette subordination de l'homme a été le plus marquée, où le monde a été le plus visiblement gouverné, où la Providence a le plus visiblement accompli les desseins qu'elle avait non-seulement résolus, mais annoncés.

Il est bien vrai, ni de tels exemples, ni de telles études, ni le choix de travaux si éloignés des préoccupations du moment ne sont guère dans le goût de notre siècle. Notre siècle, indécis et douteux par-dessus tout, n'aime pas les gens qui affirment ; il n'aime pas ces sujets qui lui imposent la foi à une idée et lui demandent de dire oui ou non à une vérité quelconque. Notre siècle n'est pas tant dans le faux qu'il est dans le vague, sa pensée est moins erronée qu'elle n'est superficielle et confuse. Il n'a pas la négation nettement et franchement accusée du dix-huitième siècle ; il a une certaine complaisance en lui-même et en ses propres paroles qui fait qu'il se berce de rêves, et vit dans une espèce de cauchemar doré où, enivré de sa propre gloire, il s'adore et s'encense lui-même sans trop se demander s'il aurait quelque autre à encenser et à

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

adorer. Il aime à planer magnifiquement au-dessus de tous les dogmes, les contemplant d'en haut avec une certaine curiosité dédaigneuse, n'étant ni tout à fait pour l'un ni tout à fait pour l'autre, et se drapant dans cette merveilleuse et philosophique impartialité qui lui permet de tout voir, de tout écouter, de tout dire, et de ne rien conclure.

Et cependant qu'est-ce que la philosophie, si elle ne conclut jamais? A quoi bon la science, si elle ne mène pas à la possession de la vérité? Qu'est-ce que cette éternelle contemplation des choses, si elle n'arrive pas à une décision? Qu'est-ce que faire éternellement l'histoire des idées si l'on n'arrive pas à se prononcer entre les idées? Que signifie cette stérile glorification de soi-même, dans laquelle, épris de ses propres incertitudes et amoureux de ses propres doutes, on se déifie d'autant mieux qu'au fond on croit moins, on pense moins et l'on sait moins?

Oh! que ce serait une belle et grande chose que d'amener enfin à la précision des idées cette génération, si riche d'ailleurs de ses propres richesses et de celles que lui a léguées le passé, mais éternellement rêveuse ou éternellement hésitante! La pensée de notre siècle est comme un acier poli, mais émoussé, auquel ne manque pas

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

l'eclat, mais auquel manque le fil; qui brille, mais ne tranche pas! Qu'il serait digne du génie de donner à notre temps ce qui lui fait défaut ! Combien le talent et la science rendraient à la société, s'ils le voulaient, un grand service, en la rappelant, des nuages où elle vit, à la précision et au bon sens, en l'éveillant au lieu de la bercer !

Alors notre siècle échapperait aux influences énervantes sous lesquelles, dans l'ordre intellectuel, il semble aujourd'hui placé. Qu'on y prenne garde, ces influences sont de deux sortes : il y a le laisser-aller de la satisfaction et le laisser-aller de la tristesse ; l'infatuation qui s'adore, et le découragement qui se pleure ; les zélateurs du progrès, selon lesquels il n'y a rien à faire, parce que tout est gagné, et les zélateurs de la décadence, selon lesquels il n'y a rien à faire, parce que tout est perdu. Il y a des hommes, qui, au delà du grossier idéal et de l'avenir tout matériel qu'ils ont envisagé pour les sociétés, ne leur permettent de rien vouloir, de rien penser, de croire à rien ; il y en a d'autres qui, à la vue de certaines convictions déçues ou de certaines espérances éteintes, seraient portés à ne plus admettre ni vertu, ni génie, ni dignité, ni conscience, ni moralité possible en ce monde. Deux tendances, qui, malgré leur con-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

tradiction, naissent pourtant d'un même principe ! Quoi que l'homme puisse penser et puisse faire, il lui faut un idéal de bien et de bonheur qui passe la mesure terrestre. Il ne le trouve pas dans le présent ; il le cherche dans l'avenir et l'appelle par des rêves insensés ; ou bien il le cherche dans le passé, et le regrette par d'inconsolables douleurs. Il ambitionne l'Eldorado, ou il regrette l'âge d'or. Il aspire, avec les niveleurs du temps de Cromwell, à la félicité du règne de mille ans, ou il pleure avec Rousseau sur le bonheur perdu de l'état de nature.

Mais le chrétien doit savoir se préserver de telles erreurs. Averti que le bonheur n'est pas de ce monde, il ne le cherche ni dans le passé ni dans l'avenir de ce monde. Il ne calomnie pas le passé ; il ne dénigre pas le présent ; il ne désespère point de l'avenir. Il ne se fait ni le Christophe Colomb d'une Amérique qui n'existe pas, ni le Jérémie d'une Jérusalem qui n'a jamais existé. Il évite ainsi et l'inutilité engourdie du satisfait et l'inutilité mélancolique du découragé. Sans se préoccuper autrement des phases que Dieu nous réserve dans l'avenir, et des voies par lesquelles il veut nous faire passer pour nous mener à la fin suprême de son dessein, le chrétien sait qu'en dehors des em-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

pressements et des agitations dans lesquelles tant de forces se perdent, il y a un travail toujours utile et toujours possible. Cette torpeur des esprits que tant d'influences, souvent opposées, encouragent également, il est le seul à la combattre obstinément, constamment, éternellement. Aujourd'hui surtout, il voit en elle sa plus grande ennemie. On a accusé bien souvent et bien à tort le christianisme de s'être appuyé sur l'ignorance, sur l'inertie intellectuelle, sur l'anéantissement de la pensée. Aujourd'hui, au contraire, que faut-il au christianisme et que demande-t-il, sinon que ce siècle ignorant apprenne, que ce siècle inattentif écoute, que ce siècle dégoûté de la pensée se remette à penser? On peut bien dire de l'Église d'aujourd'hui ce qu'on disait de l'Église des premiers siècles. Tout ce qu'elle demande, c'est de ne pas être condamnée sans être connue : *Unum gestit ne ignorata damnetur.*

Sachons donc garder et le courage et l'espérance. Pour moi, qui n'ai d'autre tribut à apporter à cette œuvre salutaire que le tribut de ma bonne volonté, autant j'aurais de satisfaction si je pouvais consoler une seule âme, autant je me ferais d'amers reproches si j'en avais découragé une seule.

10 janvier 1858.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ROME
ET
LA JUDÉE

PREMIÈRE PARTIE

LES PROPHÉTIES ET LEUR ACCOMPLISSEMENT

CHAPITRE PREMIER

LES PROPHÉTIES

Sed hæc locutus sum vobis, ut, cum venerit hora eorum, reminiscamini quia ego dixi vobis.

Je vous ai dit ces choses, pour que, lorsque le moment viendra, vous vous rappeliez que je vous les ai dites.

(JOAN., XIV, 4.)

J'ai écrit l'histoire de l'empire romain jusqu'à la mort de Néron. Mais, après cette mort, s'ouvre une époque qui mérite d'être traitée à part, et, bien qu'elle remplisse à peine trois années, exige quelques développements. Cette époque a cela de particulier, qu'elle n'a pas seulement été signalée à l'attention des générations qui suivirent, mais aux pressentiments de la génération qui vint avant elle. Elle a été non-seulement célébrée, mais attendue. Tacite en commence le

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

récit presque avec les formes solennelles de l'épopée ; mais, avant Tacite et avant même les événements qu'il raconte, le résumé prophétique de ces événements se trouvait dans la pensée des peuples.

Cette attente se manifestait d'abord chez les chrétiens. Tout le monde connaît les prophéties de l'Évangile, qu'il faut cependant citer ici, pour en faire comme le frontispice de ce livre et les placer en regard de leur accomplissement.

Nul événement n'a été plus clairement annoncé au monde que la chute de Jérusalem. Une première fois, en voyant la ville sainte, Jésus jette ce cri d'une douleur vraiment maternelle : « Jérusalem ! Jérusalem ! qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! Voici que votre maison vous sera laissée déserte [1]. » Une seconde fois, cette chute prévue de Jérusalem attire les larmes dans les paupières divines. A son dernier retour de Galilée, d'où il arrivait pour mourir, comme le Sauveur descendait la montagne des Oliviers, étant venu près de Jérusalem et regardant la ville, il pleura sur elle en disant : « Oh ! si tu savais du moins, en ce jour qui est encore à toi, ce qui peut te donner la paix ! mais, maintenant, tout ceci est caché à tes yeux ; car des jours viendront

1. Luc, XIII, 34, 35. — Matth., XXIII, 37, 38.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

sur toi, et tes ennemis t'environneront d'un rempart, et ils t'enfermeront, et ils te serreront de tous côtés. Et ils t'extermineront, toi et tes fils qui sont au milieu de toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps de ta visitation [1] ! »

Une dernière fois enfin, lorsque l'heure de la passion approche, la prophétie et l'avertissement, qu'il faut encore citer ici en leur entier, si connus qu'ils soient, sont plus précis encore. Comme Jésus sort du temple, ses disciples viennent à lui pour lui faire admirer la grandeur de l'édifice : « Regardez, Maître, disent-ils, quelles pierres et quelle structure ! » Mais Jésus leur dit : « Tout ce que vous voyez là, il viendra un jour où il n'en demeurera pas pierre sur pierre. » Et s'étant alors assis sur la montagne des Oliviers en face du temple, Pierre, Jacques, Jean et André s'approchent de lui et lui demandent : « Maître, dites-nous quand ces choses arriveront, et quel sera le signe qu'elles commenceront à se faire. » Jésus se met alors à prophétiser une double époque d'angoisses et de douleur : l'une plus éloignée, plus universelle, plus surhumaine, plus confusément et plus mystérieusement indiquée ; l'autre plus proche, plus précise, plus humaine dans sa marche sans être moins divine dans sa cause ; le châtiment du monde et le châtiment de

1. Luc, XIX, 37, 41, 44.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Jérusalem, prophétie complexe que l'événement allait bientôt démêler. Pour nous en tenir aux événements que la terre a vus s'accomplir et qui entreront dans notre récit, Jésus annonce d'abord que la vertu de ses disciples sera mise à la double épreuve de la séduction et de la souffrance : « Prenez garde, dit-il, que personne ne vous séduise ; car plusieurs viendront en mon nom qui diront : Je suis le Christ, et ils séduiront un grand nombre... Vous entendrez des combats et des rumeurs de combats, des guerres et des séditions... On verra se soulever peuple contre peuple, et royaume contre royaume. Et il y aura en divers lieux de grands tremblements de terre, des pestes, des famines, des signes d'épouvante dans le ciel et de grands présages. » Mais, avant même ces souffrances communes à tout le genre humain, d'autres souffrances auront commencé pour vous : « On mettra la main sur vous, on vous poursuivra, on vous traînera dans les synagogues et dans les prisons... On vous livrera à la torture et on vous fera périr, et vous serez en haine à toutes les nations à cause de mon nom. En ce temps-là, plusieurs seront scandalisés, et on vous fera mourir ; on se livrera, on se haïra les uns les autres [1]. »

Mais ces épreuves de la foi, ces convulsions de la nature et des empires, ces persécutions exercées contre

1. Matth., XXIV, 1-7, 9-11. — Marc, XIII, 1-13. — Luc, XXI, 5-12.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

les saints, ce n'est encore que « le commencement des douleurs » [1]. La grande douleur sera la chute de la ville sainte, la réprobation enfin accomplie de Jérusalem.

« Lorsque vous verrez Jérusalem entourée par les armées, sachez que sa désolation approche ; et lorsque vous verrez l'abomination de la désolation, dont a parlé le prophète Daniel, établie dans le lieu saint (dans le lieu où elle ne doit pas être [2]), que celui qui lit entende, » ce sera alors le moment de fuir : « que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient dans les montagnes ; que celui qui est sur le toit ne descende pas dans la maison pour y rien prendre, et que celui qui est dans les champs ne retourne pas en arrière pour prendre son vêtement ; que ceux qui sont dans Jérusalem en sortent, et que ceux qui sont dehors n'y rentrent pas ; parce que ce sont ici les jours de vengeance pour accomplir tout ce qui a été écrit... Priez que votre fuite n'ait pas lieu en hiver, » car la rigueur de la saison retarderait votre course : « ni au temps du sabbat » [3], où il n'est permis de faire que peu de chemin dans la journée.

Bientôt, en effet, il ne sera plus temps de fuir, et alors : « Malheur à celles qui seront enceintes ou qui nourriront en ces jours-là ! car il y aura une immense

1. Matth., XXIV, 8.
2. Marc, XIII, 14.
3. Matth., XXIV, 15-20. — Luc, XXI, 20-24.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

douleur pour ce pays et une grande colère sur ce peuple ! Et ils tomberont dévorés par l'épée, et ils seront conduits captifs chez tous les peuples, et Jérusalem sera foulée aux pieds par les nations jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis [1]. »

Mais ce ne seront pas seulement des jours de tribulation ; ce seront de plus des jours de tentation effroyable. « Il s'élèvera de faux christs et de faux prophètes, et ils feront de grandes merveilles et des prodiges, au point de séduire, s'il se pouvait, même les élus... Prenez-y donc garde ; voilà que je vous ai tout prédit... Si quelqu'un vous dit : « Voici ici le Christ, » ou « le voilà en tel lieu, » ne le croyez pas... Si l'on vous dit : « Le voici dans le désert, » ne sortez pas pour le chercher : Le voici dans les lieux retirés de la maison, ne le croyez point. Ces jours seront, en effet, les jours d'une tribulation telle qu'il n'y en a pas eu depuis le commencement de la création que Dieu a faite jusqu'aujourd'hui, et telle qu'il n'y en aura jamais. Et, si le Seigneur n'eût abrégé ces jours, nulle chair n'eût été sauvée. Mais à cause des élus qu'il a choisis, il a abrégé ces jours [2]. »

Et ce n'était pas encore assez de cette triple prophétie prononcée par le Seigneur dans les derniers temps de son passage sur la terre. L'esprit prophé-

1. Matth., XXIV, 19. — Marc, XIII, 17. — Luc, XXI, 23-24.
2. Matth., XXIV, 15-26. — Marc, XIII, 14-35. — Luc, XXI, 5-24.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

tique redouble ses avertissements à mesure qu'approche l'heure qui doit tout consommer. En montant au Calvaire, sous le poids de la croix, « comme il était suivi d'une grande multitude de peuple et de femmes qui se frappaient la poitrine et qui pleuraient, se retournant vers elles, il leur dit : Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants ; car le temps approche auquel on dira : Bienheureuses les stériles, et les entrailles qui n'ont pas enfanté, et les mamelles qui n'ont pas allaité ! Alors ils commenceront à dire aux montagnes : Tombez sur nous ! Et aux collines ! Couvrez-nous ! Car, si le bois vert est ainsi traité, que sera-ce du bois sec [1] ? »

C'est donc pour un temps rapproché que ces douleurs inouïes dans l'histoire du monde sont prédites. « Ce temps-là est proche », dit le Seigneur dans saint Luc [2], « cette génération ne se passera pas sans que toutes ces choses arrivent [3]. Je vous le dis en vérité, est-il répété dans saint Mathieu, toutes ces choses viendront sur la race qui est à présent [4]. »

Voici donc, en résumé, à quoi devaient s'attendre, et dans un temps rapproché, tous ceux qui étaient

1. Luc, XXIII, 28-31.
2. *Ibid.*, XXI, 8.
3. *Ibid.*, XXI, 32.
4. Ἐπὶ τὴν γενεὰν ταύτην. — Matth., XXIII, 36.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

initiés à la connaissance de l'Évangile. La persécution d'abord comme premier symptôme, la séduction marchant de pair avec elle, les faux docteurs, les fausses prédications, les faux miracles ; peu après ou en même temps, les calamités publiques, pestes, guerres, famines, tremblements de terre ; bientôt les agitations politiques, non-seulement pour la Judée, mais pour le monde romain tout entier, guerres de nation à nation et guerres des nations contre elles-mêmes ; en un mot, un état d'angoisse, de perturbation et de souffrance universelle : — et, pour couronner ces douleurs, la grande douleur de Jérusalem, son investissement, sa défaite, le massacre de ses habitants, sa destruction, la captivité de ses fils, leur dispersion par toute la terre. Là s'arrêtait la prophétie avant de passer à un ordre de faits tout différent. Jérusalem châtiée, le monde devait se reposer, ou, du moins, n'avait plus à attendre que son propre châtiment.

Voilà ce qui se lisait dans les assemblées chrétiennes, ce que les apôtres répétaient pour l'avoir entendu de la bouche même du Sauveur, ce qui était ainsi enseigné par une tradition immédiate et indubitable. Ces redoutables pressentiments étaient invoqués sans cesse pour tenir en éveil les âmes chrétiennes. « La fin approche [1]... Il est temps que le jugement commence par la maison de Dieu [2] » (c'est-à-dire par

1. I Thess., I, 8. (An 52.)
2. I Petr., IV, 7-17. (An 45 ?)

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

l'Église qui la première doit souffrir persécution) ; « lorsqu'on dira : paix et sécurité, la mort arrivera soudaine comme les douleurs pour une femme qui accouche. Ne dormons donc pas comme les autres ; mais veillons et soyons sobres [1]. » Un peu plus tard, saint Paul écrit à Timothée : « Le temps viendra où les hommes ne pourront plus porter la saine doctrine... Mais toi, veille, travaille en toutes choses... sois sobre [2]. » Et enfin : « Consolez-vous, dit-il aux Hébreux, c'est-à-dire aux chrétiens de la Palestine, et consolez-vous d'autant plus que vous verrez le jour approcher [3]. » L'Église attendait ainsi d'année en année, de jour en jour, l'accomplissement des paroles divines.

Cette attente devenait même de l'impatience. Rappelons-nous, en effet, que la prophétie de l'Évangile était complexe ; elle annonçait parallèlement, et en des termes qui pouvaient souvent s'appliquer à toutes deux, la ruine de Jérusalem et celle du monde. Il était facile de les confondre et de croire que ces deux grands exemples se suivraient de près. On s'attendait à être témoin de l'un comme de l'autre. Or la ruine du monde, c'était l'avénement glorieux du Sauveur, c'était le règne de Dieu sur le genre humain ressuscité, c'était la fin de la persécution et des angoisses, c'était la couronne des confesseurs et des martyrs,

1. I Thess., V, 1-8.
2. II Tim., IX, 3-5. (Vers l'an 67.)
3. Hebr., X, 25. (De 63 à 64.)

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

c'était le commencement de la récompense. Aussi y eut-il, dès le jour surtout où les persécutions commencèrent, une vive aspiration vers cette heure de la délivrance. Quels que fussent les souffrances et les épouvantements qui devaient la précéder, les âmes énergiques appelaient cette épreuve comme le soldat appelle la bataille ; les âmes souffrantes l'invoquaient comme la fin de leurs maux. Ceux qui laissaient leur chair en lambeaux sur les chevalets aimaient à se dire que cette chair flétrie et mutilée ne tarderait pas à refleurir et à revivre. Ceux à qui la persécution enlevait leurs frères aimaient à penser qu'ils ne tarderaient pas à se retrouver tous dans les embrassements du Seigneur. Il y avait donc dans cette attente des derniers jours plus d'espérance encore que d'inquiétude, plus d'impatience que de terreur ; et, comme il est dans la nature de l'homme, lorsque le péril attendu est fait pour frapper vivement les imaginations, la terreur elle-même anticipait le moment, et l'homme avait hâte de souffrir. On vivait ainsi sur le qui-vive, prêt à partir, touchant à peine du bout des pieds un monde qu'on croyait près de s'écrouler. « Le jour approche, disait-on, auquel tout sera détruit avec l'esprit du mal. Le Seigneur approche et avec lui la récompense [1]. »

1. Épître attribuée à saint Barnabé, 21 : Ἐγγὺς γάρ ἡμέρα, ἐν ᾗ συναπολεῖται πάντα τῷ πονηρῷ. Ἐγγὺς ὁ Κυριος καὶ ὁ μισθὸς αὐτοῦ.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Il ne faut donc pas s'étonner si quelque impatience agitait les esprits. Les menaces divines, par cela même qu'elles avaient de redoutable, exerçaient une sorte d'attraction involontaire. C'était pour les chrétiens l'enseignement de l'assemblée ; c'était aussi l'entretien du foyer domestique, le rêve de la solitude. On relisait les Écritures ; on trouvait dans les lettres des apôtres quelques expressions qui semblaient confirmer la pensée d'un dénoûment imminent [1]. Les imaginations allaient au delà de la prophétie divine, et, dès cette époque, pouvaient, comme il se fit plus tard, commencer à l'embellir de leurs rêveries et à la grossir de leurs chimères. On défigurait, à force de la commenter, la parole sacrée ; on abusait de ses saintes obscurités. De faux docteurs survenaient avec de prétendues épîtres de saint Paul, lui faisant dire et disant que « le jour du Seigneur allait arriver » [2]. Puis on trouvait, au contraire, que ce jour tardait trop, que le monde durait trop longtemps ; on comptait les années et les jours, on se disait que les temps s'écoulaient en pure perte. Pour avoir cru avec trop d'enthousiasme et d'impatience, quelques-uns se mettaient à ne plus croire. « Où donc est la promesse, disaient-ils, et l'avénement annoncé du Christ ? Car, depuis que nos pères se

1. I Thess., IV, 14-16. — I Cor., I, 7-8 ; X, 11. (Vers l'an 67.) — I Petr., IV, 7.
2. II Thess., II, 2. (An 52.) — I Petr., III, 15, 16. (An 45?)

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

sont endormis, tout demeure tel qu'il a été dès le commencement du monde [1]. »

Ceux qui parlaient ainsi avaient bien mal écouté les paroles divines. Tout dans l'Évangile était fait pour cacher sous un voile impénétrable l'époque du dernier avènement. « Le royaume de Dieu, avait-il été dit, viendra sur la terre de manière à ne pouvoir être prévu des hommes [2]. » « Il ne vous appartient pas, avait répondu le Seigneur à ses apôtres qui lui demandaient quand il rétablirait le royaume d'Israël, il ne vous appartient pas de connaître les temps et les moments que le Père a mis en sa puissance [3]. » Et, alors qu'il prophétisait à la fois la chute de Jérusalem et la fin du monde, il avait, quant à l'époque de leur venue, distingué entre ces deux événements. Pour la chute de Jérusalem la date était certaine : « Cette génération ne se passera pas que toutes ces choses-ci (αὗτα) ne soient accomplies. » Mais, quant à la fin des siècles, le temps en est caché : « Pour ce jour et cette heure-là (τῆς ἡμέρας ἐκείνης καὶ ὥρας [4]), ni les anges mêmes qui sont dans le ciel, ni le Fils ne la savent, mais le Père seul. » Le Fils ne la sait pas, c'est-à-dire n'a rien sur ce sujet à révéler aux hommes, rien à communiquer à ses apôtres, rien à confier à

1. II Petr., III, 4. (An 67.)
2. Luc, XVII, 20.
3. Act., I, 7.
4. Matth., XXIV, 34-36. — Marc, XIII, 40-32. Bossuet (dans ses *Méditations*) fait ressortir l'opposition des deux mots αὗτα et ἐκείνης (*hæc* et *illius*).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

son Église : « Le Fils de Dieu parle ainsi, dit Bossuet, pour transporter en lui-même le mystère de notre ignorance sans préjudice de la science qu'il avait d'ailleurs [1]. » Le mystère est donc impénétrable en ce qui touche cette date redoutable. Rien à conclure des paroles de l'Évangile, rien à apprendre des apôtres et des livres inspirés, rien à savoir de l'Église infaillible. Rien, si ce n'est que, dans l'attente de cette journée toujours incertaine, dans cette irrémédiable, mais salutaire ignorance, il faut toujours veiller, toujours prier, toujours être sobres, parce qu'à toute heure le Seigneur peut venir et que nous ne saurons jamais à quelle heure il viendra [2].

Il fut cependant nécessaire que les apôtres répondissent à ces inquiétudes, et leur réponse prouve combien était puissant ce tourment de l'esprit qui pendant les siècles suivants agita encore tant d'âmes chrétiennes. « Soyez patients, mes frères, disait saint Jacques, jusqu'à l'arrivée du Seigneur. Le laboureur confie une précieuse semence à la terre, et puis il attend avec patience, afin qu'elle ait le temps de recevoir la pluie du matin et celle du soir. Soyez donc, vous aussi, patients, et affermissez vos cœurs, parce que l'avénement du Seigneur approche [3]. » « Nous

1. Voir les *Méditations sur les Évangiles*, 5e partie. 76-70e jours.
2. Matth., XXIV, 42, 44, 50.
3. Jac., V, 7-8. (Vers l'an 60.)

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

vous conjurons, mes frères, disait saint Paul, par le glorieux avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ et par le bonheur que nous aurons d'être rassemblés auprès de lui, de ne pas vous laisser troubler dans votre sens, de ne vous laisser effrayer ni par une » prétendue « révélation, ni par aucun discours, ni par une épître qu'on vous apporterait comme venant de nous, pour vous faire croire que le jour du Seigneur approche; que personne d'aucune façon ne vous séduise. » Ce jour ne viendra pas « avant que la » grande « apostasie se soit faite, avant que se révèle l'homme de péché, le fils de perdition » l'Antechrist... « Le mystère d'iniquité opère sans doute au milieu de nous. Mais vous savez ce qui l'empêche d'éclater jusqu'à ce que son temps soit venu [1]. » Et ailleurs : « Pour ce qui est des temps et des heures, mes frères, vous n'avez pas besoin que je vous en écrive ; car vous savez que le jour du Seigneur vient de nuit comme un voleur [2]. » Et saint Pierre, reprenant de plus haut : « Gardez-vous, mes très-chers, d'ignorer une chose, c'est qu'un seul jour devant le Seigneur est comme mille années et mille ans comme un seul jour. Dieu ne retarde pas » l'effet de « ses promesses, comme quelques-uns le pensent, mais à cause de vous, il agit patiemment, ne voulant pas que nul périsse ; mais que tous reviennent à la pénitence. Soyez persuadés

1. II Thess., II, 1-11. (An 52.)
2. I Thess., V, 1.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

que la longanimité de Notre-Seigneur est pour nous le salut [1]. »

Ainsi ces chrétiens qu'on avait vus impatients du retard étaient instruits au contraire à le bénir comme un bienfait de la miséricorde de Dieu, et comme un fruit des prières de son Église. Ils s'habituaient à demander à Dieu ce délai, et à prier, comme on le dira plus tard, pour le retardement de la fin (*pro mora finis*). Ils s'habituaient surtout à se tenir prêts, et à attendre chaque jour pour le lendemain ce coup de foudre que le lendemain, en effet, pouvait amener. « Veillez, priez ; car vous ne savez pas le temps. Si le père de famille savait à quelle heure le voleur doit venir, il veillerait sans doute et ne laisserait pas percer sa maison. Vous donc, » à plus forte raison, « soyez prêts, parce que le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas [2]. »

Et il ne faut pas croire que les chrétiens fussent seuls dans l'attente. Chacun sait quel contraste présentent les prophéties hébraïques. Depuis Moïse jusqu'à Malachie, elles s'accordent à mettre ensemble les menaces et les promesses, à annoncer en regard les unes des autres des grandeurs magnifiques et des abaissements inouïs, une alliance éternelle avec le Seigneur et une sentence définitive de condamnation.

1. II Petr., III en entier. (An 65.)
2. Matth., XXIV, 42-45. — Marc, XIII, 33-37. — Luc, XII, 35-40.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Toutes, elles rappellent cette solennelle journée où le peuple, partagé en deux camps, l'un sur le mont Hébal, l'autre sur le mont Garizim, faisait entendre tour à tour, sous la dictée de Moïse, ceux-ci des paroles de bénédiction, ceux-là des paroles d'anathème ; ceux-ci les promesses, ceux-là les menaces du Seigneur [1].

Qu'adviendra-t-il de Sion ? Sera-t-elle en définitive glorieuse ou anéantie, reine ou esclave ? Isaïe nous montre à vingt reprises différentes, après mille épreuves et mille souffrances, les restes d'Israël, comme il les appelle, réunis et multipliés par le Seigneur, ses ennemis vaincus, Babylone détruite, Jérusalem ressuscitée. La montagne de Sion s'élève alors au-dessus de toutes les montagnes de la terre. Elle est le rendez-vous de tous les peuples : « Venez, disent-ils, montons sur la montagne du Seigneur et à la maison du Dieu de Jacob... parce que de Sion sortira la loi et la parole du Seigneur de Jérusalem. » Ils arrivent apportant à Jérusalem leurs fils dans leurs bras et leurs filles sur leurs épaules. Et les rois seront les nourriciers de Jérusalem, et les reines ses nourrices ; et ils l'adoreront le visage incliné contre terre, et ils lècheront la poussière de ses pieds. Alors il n'y aura plus de guerre. Les épées seront forgées en socs de charrue ; on fera des faux avec le fer des lances. L'ami se reposera avec son ami sous son

1. Deuter., XXVII, XXVIII.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

figuier et sous sa vigne. Les larmes seront essuyées de tous les visages. Au sein de cette paix, au milieu de ce banquet de la vendange éternelle, Jérusalem, trop étroite pour ses habitants, Jérusalem à qui ses fils diront : « Donne-nous plus d'espace pour y habiter » ; Jérusalem s'écriera dans son cœur : « J'étais stérile et je n'enfantais plus ; qui donc a nourri ces enfants ? J'étais seule et abandonnée ; d'où ces fils me sont-ils donc venus [1] ? »

Mais, d'un autre côté, les annonces de réprobation ne sont pas moins nombreuses que les promesses de liberté et de gloire. Ici, c'est le libelle de répudiation envoyé par le Seigneur à celle qui fut son épouse ; il la rejette maintenant loin de lui et il vend ses enfants à un créancier avare [2]. Là, c'est la vigne jadis bien-aimée, où le divin Ouvrier a épuisé ses forces et sa patience, et qui n'a pas répondu à son attente ; il la laissera maintenant à l'abandon, la livrera sans défense au pillage des malfaiteurs et à la dent des bêtes fauves ; elle se couvrira de ronces et d'épines [3]. Ailleurs, c'est la verge brisée par le prophète en signe de rupture de l'alliance [4]. C'est Isaïe envoyé vers un peuple qui ferme ses yeux pour ne point voir et ses oreilles pour ne pas entendre ; et, se tournant vers

1. Voir entre autres Isaïe, II, 1-15 ; III, 2-6 ; XXV ; XXVI ; XXX, 19-33 ; XXXV ; XLIII, 1-21 ; XLIX. — Michée, IV, V.
2. Isaïe, L, 1-3.
3. *Ibid.*, V, 1-7.
4. Jérémie, XI, 21. — Zacharie, X, 11.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Dieu, le prophète dit : « Jusqu'à quand, Seigneur ? — Jusqu'à ce que les cités soient désolées et demeurent sans habitants ; jusqu'à ce que la maison reste sans un seul homme, et que la terre demeure déserte [1]. » Et, en termes plus ouverts encore, le Seigneur, après avoir patienté avec ce peuple incrédule qui provoque éternellement sa colère, lui dénonce enfin la sentence : « Voici ce qui est écrit devant moi : je ne me tairai point, mais je leur rendrai et j'entasserai dans leur sein toutes leurs iniquités, et celles de leurs pères... Je vous compterai à la pointe du glaive, et tous vous périrez dans un massacre, parce que j'ai appelé et que vous n'avez pas répondu ; j'ai parlé et vous n'avez pas entendu [2]. »

Ces deux parts de la prophétie tiennent étroitement l'une à l'autre. Daniel en marque l'accomplissement comme simultané. Il fixe une date et une date positive à l'une comme à l'autre. A la même époque et à une époque très-déterminée, il annonce l'abolition de l'iniquité, l'effacement de toute prévarication, le règne de la justice éternelle, l'accomplissement des visions et des prophéties, l'onction donnée au Saint des saints, au Messie ; et il annonce, en même temps et pour la même époque, la mort du Messie, la répudiation du peuple qui n'aura pas voulu le reconnaître, la cessa-

1. Isaïe, XVI, 8-11.
2. Isaïe, LXV, 1-12.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

tion des victimes et des sacrifices, un chef qui doit venir de loin ravager la ville et le sanctuaire, l'abomination de la désolation dans le temple, une destruction pareille à un second déluge, et après cette guerre une désolation sans fin [1]. Eux-mêmes, les Juifs des derniers temps, quoi qu'ils pussent faire, avouaient cette coïncidence attendue entre la venue du Messie et la destruction du temple. « Un Juif, dit le Talmud, était à labourer la terre. Un de ses bœufs fit entendre un grand mugissement. Un Arabe qui passait lui dit : Dételle tes bœufs et ne tarde pas, parce que la fin de ton temple et de ton sanctuaire approche. Mais ensuite, l'autre bœuf ayant mugi, l'Arabe dit encore : Attelle de nouveau les bœufs à la charrue, et prépare-toi ; car le roi Messie est né [2]. »

Or, ces deux parts de la prophétie étaient diversement interprétées dans l'Église et dans la Synagogue. Les chrétiens, qui entendaient dans un sens spirituel les prophéties de gloire et de souveraineté, en voyaient commencer l'accomplissement dans le temps présent et en faveur de la Jérusalem spirituelle, c'est-à-dire de l'Église ; ce qu'ils attendaient dans l'avenir, et dans un prochain avenir, c'était l'accomplissement des pro-

1. Dan., IX, 24-27.

2. *Talmud de Jérusalem, traité Berachol* dans Jérôme de Sainte-Foi, 1, 2; *Bérésith Rabba* dans Galatin, p. 219-220 ; *De arcanis cathol. verit.* Le Talmud dit aussi que vers l'époque qui est celle de la naissance de Jésus-Christ, grand nombre de Gentils accouraient à Jérusalem pour voir naître le Sauveur du monde.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

phéties de réprobation sur la Jérusalem terrestre. Ils résolvaient ainsi l'apparente contradiction des Livres saints. Les Juifs, au contraire, ne sachant comment la résoudre, prenaient, comme il arrive souvent, le parti d'en oublier un des termes ; les prophéties d'abaissement et de réprobation étaient ou réputées accomplies dans le passé, ou détournées de force en un autre sens, négligées en un mot ; les prophéties de gloire et de grandeur subsistaient seules. Il y avait donc attente de part et d'autre, quoique avec des pensées bien différentes ; du côté des Juifs avec une espérance pleine d'ambitions terrestres ; du côté des chrétiens avec une certaine joie spirituelle sans doute, mais non sans un mélange de crainte et de douleur. La Synagogue ne rêvait que la royauté terrestre d'Israël ; l'Église n'attendait que la royauté céleste du Christ, mais elle savait par combien de douleurs terrestres ce règne divin devait être acheté.

Mais de part et d'autre on s'accordait pour attendre la crise comme imminente. Je viens de dire jusqu'à quel point la prophétie évangélique était précise à cet égard et tenait en éveil la foi du chrétien. La prophétie hébraïque ne l'était pas moins, et l'ambition des Juifs était aux écoutes. On connaît la prophétie de Jacob et celle de Daniel. Jacob avait dit : « Le sceptre ne sortira point de Juda et le législateur (ou le scribe) d'entre ses pieds jusqu'à ce que vienne Siloh (le Messie), et les peuples s'assembleront autour de lui. »

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Or, soixante ans avant le règne de Néron, à l'époque de la disgrâce d'Archélaüs, fils d'Hérode, exilé par l'empereur Auguste (an 7 de l'ère vulgaire), Juda avait cessé d'avoir des rois et des législateurs ; il était devenu province romaine. Vingt ans après environ, selon le Talmud, les juges d'Israël, c'est-à-dire le Sanhédrin, privés du droit de prononcer la peine de mort, avaient été chassés du consistoire Gazith, seul lieu où pussent être rendues les sentences capitales ; ils s'étaient couverts d'un cilice ; ils s'étaient arraché les cheveux ; ils avaient pleuré et ils avaient dit : « Malheur à nous, parce que le sceptre est sorti de Juda, et cependant le Messie, fils de David, n'est pas encore venu [1] ! »

1. Ce dernier fait se serait passé quarante ans avant la destruction du temple, ou bien en l'an 30 de l'ère vulgaire ; mais on sait que les talmudistes comptent volontiers par nombres ronds. Voy. *Talmud de Jérusalem*, apud Galatin ; *De arcanis catholicæ veritatis*, p. 205, 206 ; *Sabbath*, 15 ; *Rosch-Haschana*, 51 ; *Avoda Zara*, 8, cités par Jost ; *Histoire des Israélites depuis les Machabées* (Berlin, 1820), liv. VI, n. 13. Voyez à l'appui ce que rapporte Josèphe, *Ant.*, XX, 8 (9, 1), de la mort de saint Jacques. Les talmudistes eux-mêmes déclarent irrégulière la sentence rendue par le Sanhédrin contre Notre-Seigneur, parce que « dès cette époque, « disent-ils, le Sanhédrin avait renoncé aux jugements criminels ; « et c'est en punition de cette usurpation de pouvoir que les « soixante-dix juges d'Israël furent, selon le Talmud, expulsés du « consistoire Gazith, situé dans le temple, pour se retirer au lieu « appelé Canioth (Hanith), hors de l'enceinte sacrée. Plus tard « même les Romains les firent tous périr. » — Apud Sigonium, *De rep. Hebræor.*, VI, 11. J'emprunte, en général, les citations rabbiniques aux ouvrages de Jost (V. ci-dessus) ; du docteur Sepp (*Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, trad., Paris, 1854) ; du chevalier Drach (*Harmonie de l'Eglise et de la Synagogue*) ; Molitor (*Philosophie de la tradition*) ; Basnage (*Histoire des Juifs*) ; Buxtorf (*Synagoga Judæorum*, Bâle, 1680).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

A Daniel, d'un autre côté, il avait été dit : « Soixante-dix semaines (d'années) sont abrégées sur ton peuple et sur ta ville sainte, jusqu'à ce que la prévarication soit consommée, et que le péché prenne fin, et que l'iniquité soit détruite, et qu'arrive l'éternelle justice, et que la vision et les prophéties s'accomplissent, et que le Saint des saints reçoive l'onction. Sache donc et sois attentif : du jour où sera publiée la parole » (le décret des rois de Perse) « qui ordonnera de rebâtir Jérusalem jusqu'au Christ chef, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines.... et après ces soixante-deux » (dernières) « semaines, le Christ sera mis à mort ... et dans la semaine suivante (la soixante-dizième) l'alliance sera confirmée [1]. » Or Daniel avait vécu plus de cinq siècles avant Auguste ; les édits successifs des rois de Perse en faveur des Juifs avaient paru, le premier sous Cyrus, le dernier sous Artaxerxès Longue-main, l'un cinq cent six ans, l'autre quatre cent quatorze ans avant la bataille d'Actium. Au temps de Tibère, quarante-cinq ans après cette bataille, il était donc bien difficile de ne pas admettre que les soixante-dix semaines (490 ans) étaient ou accomplies ou bien près de s'accomplir.

Des traditions moins certaines sans doute, mais po-

1. Daniel, IX, 24, 27. Dans d'autres passages de Daniel (VIII, 13, 14; XII, 12), Clément d'Alexandrie voit indiqué le nombre de jours que devait durer la guerre de Jérusalem depuis Néron jusqu'à Vespasien. (*Stromat.*, I, 21, éd. Paris, p. 340, 341.).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

pulaires, et que les rabbins nous ont conservées, ne fixaient pas à une autre date le temps du Messie. « Élie, disent-ils, avait déclaré au rabbin Jehuda que le monde ne durerait pas moins de quatre-vingt-cinq jubilés (4155 ans), et que, avant le quatre-vingt-sixième jubilé, paraîtrait le fils de David. » Or, d'après la tradition commune, le quatrième millenaire et même le quatre-vingt-quatrième jubilé étaient achevés au temps dont nous parlons. — Selon un livre juif, le rabbin Abba avait entendu un jour une voix qui lui criait : « Abba ! Abba ! — Quelle est cette voix ? demanda-t-il. — Je suis Élie, le prophète, et je viens t'annoncer ce que depuis longtemps tu désires savoir. Tu cherches les signes qui annonceront le Messie ; les voici : toute la terre obéira aux Romains ; l'ancienne religion tombera en ruines ; les peuples se soulèveront contre les rois, les ignorants contre les sages, les accusés contre leurs juges, les méchants contre les bons, et les enfants contre leurs parents. Le Messie sera d'abord méconnu, puis il souffrira beaucoup, et on le fera mourir. » Or la domination universelle des Romains et même l'affaiblissement de la loi mosaïque étaient des signes faciles à reconnaître. — Enfin, la tradition commune des rabbins, qui prétendait aussi remonter à Élie, donnait au monde six mille ans de durée, deux mille ans de vide (*tohu*), disaient-ils, deux mille ans de la loi, deux mille ans du Messie. Or il était difficile de ne pas admettre que les deux mille ans de la loi, à comp-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ter depuis Abraham, avaient passé leur terme ou au moins le touchaient [1].

Depuis longtemps, du reste, le peuple de Juda sentait plus vivement l'approche de ce terme. Les écoles rabbiniques qui s'étaient formées dans son sein et le gouvernaient, depuis le siècle d'Esdras selon les uns, depuis les Machabées selon d'autres, n'étaient guère autre chose pour lui que des sentinelles destinées à l'avertir de l'approche du Messie. Si elles avaient multiplié les pratiques religieuses, rendu la loi vétilleuse à l'excès, exagéré la rigueur de l'observance sabbatique au point de compter trente-neuf infractions au sabbat dignes de la peine capitale ; si, en un mot, pour me servir de leur expression qui caractérise bien la rigueur des peines et la minutie des préceptes, elles « avaient suspendu des montagnes par un cheveu » :

1. *Sota*, 49, 2; *Avoda Zara*, 9, 1 ; *Talmud, traité Sanhédrin*, f° 97, 2 ; *Helec Beresith Rabba*, cités par le docteur Sepp, 3e partie, ch. II et XV. — *Talmud, traité Sanhédrin*, chapitre dernier, et *Avoda Zara, chapitre Liphnedelhen*, apud Galatin, *ibid.*, IV, 20, 259, 261. Buxtorf, ch. XXXVI. Pic de la Mirandole, VII, 4.

Ce chiffre total de 6000 ans trouva faveur chez les Pères de l'Église : « Le monde doit durer autant de mille ans que Dieu a mis de jours à le créer, » dit saint Irénée, qui rapproche ce chiffre du nombre 666 attribué à la bête dans l'Apocalypse, V, 28, 30. V. aussi Lactance (VII, 14. 15, 18), d'après Hystape, Mercure Trismégiste et les Sibylles ; Hilar., *in Matth.*, 17. Hieronym., *ad Cyprian.* ; *in Michæam*, 4. Gaudentius de Brescia, *de Lectione Evangel.*, 10. Pseudo-Justinus, *Quæstio* 71, et surtout l'épître attribuée à saint Barnabé, ch. XV. Saint Hippolyte, saint Cyrille et saint Jean Chrysostôme comptent, eux, 6000 ans. Saint Augustin, qui paraît, dans un passage obscur de la *Cité de Dieu* (XX, 7), adopter l'opinion des 6000 ans, la combat ailleurs. *In Psal.* 6 et 89. *Ep.* 89. — Bède également, *in Psalm.* 89.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

c'était pour tenir les esprits en éveil, et pour que l'âme, ayant toujours la loi présente devant les yeux, fût préparée à recevoir celui qui devait accomplir la loi. A cette nation aux aguets, la religion des anciens jours ne suffisait plus. Outre le temple, où se célébraient les fêtes solennelles et les rites de Moïse, des synagogues s'étaient élevées jusque dans les villages : il y en avait quatre cents ou quatre cent quatre-vingts, dit-on, dans la seule Jérusalem. Dix chefs de famille, hommes de loisir, suffisaient pour constituer une synagogue. Là se célébrait un culte moins solennel, mais quotidien, et plus que quotidien. Chaque sabbat, chaque jour, ou même plusieurs fois le jour, on chantait, on priait ; la loi était lue, traduite, expliquée au peuple ; il était averti d'attendre et de se tenir prêt. La prière par laquelle s'ouvraient et se terminaient, comme il se fait encore aujourd'hui, le culte de la synagogue et tous les actes de la dévotion judaïque, la prière Kaddisch, portait : « Que son grand nom soit sanctifié...; qu'il fasse régner son règne ; qu'on voie sa rédemption fleurir ; que son Messie paraisse bientôt pour délivrer son peuple ; qu'il paraisse pendant notre vie...; qu'il paraisse au plus tôt [1]. »

On peut suivre d'âge en âge le progrès de cette attente. A l'époque qui vit naître l'école ou la syna-

1. Sur l'antiquité de cette prière et l'attente du Messie considérée comme base fondamentale du culte des synagogues, voir Jost, XI, 10.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

gogue, on savait déjà que les temps n'étaient pas loin ; on se préparait. A l'époque de la naissance de Jésus-Christ, on savait le terme tout près de s'accomplir, on attendait avec confiance et avec espoir. Siméon attend « la consolation d'Israël, et il a reçu la réponse qu'il ne mourra point sans avoir vu le Christ du Seigneur [1] ». Anne « parle de l'Enfant-Dieu à tous ceux qui attendent la rédemption d'Israël [2] ». On demande à Jean s'il n'est point le Messie [3]. La Samaritaine dit : « Je sais que le Messie vient [4]. » Ainsi les Samaritains, eux aussi, étaient dans l'attente [5].

Un peu plus tard, le terme commence à se passer ; l'attente devient inquiète et sinistre. C'est la fatale époque, tant de fois rappelée par les talmudistes, de la quarantième année avant la destruction du temple (an 30 de l'ère vulgaire). Alors (nous parlons toujours d'après les rabbins) les signes fâcheux se multiplient. Les juges d'Israël sont chassés du sanctuaire ; les dix merveilles [6], qui dans l'enceinte de Jérusalem témoi-

1. Luc, II, 25, 26.
2. Luc, II, 38.
3. *Ibid.*, III, 15. — Joan., I, 19, 20.
4. Joan., IV, 25.
5. Joseph d'Arimathie était aussi de ceux « qui attendaient le royaume de Dieu. » Luc, XXIII, 51. Voir sur cette attente en général, Luc, XIX, 11 ; XII, 54, 56. — Matth., XVI, 1-4
6. Ces dix merveilles sont ainsi énumérées par les rabbins : « Les chairs immolées ne répandirent jamais aucune mauvaise odeur dans le temple. Jamais mouche ne parut dans le marché où l'on achetait les victimes. Jamais accident n'arriva au grand prêtre le jour de la propitiation. Jamais la gerbe ou les pains qu'on offrait au Seigneur ne se corrompirent. Jamais la place ne manqua pour se prosterner dans le temple, quoique debout on

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

gnaient de la faveur de Dieu sur son peuple, cessent de s'accomplir, et l'on peut dire avec le psalmiste : « Nous n'avons plus vu nos merveilles. » La lampe de splendeur (la laine rouge attachée aux cornes d'un chevreau) rougit, au lieu de blanchir, comme elle faisait jusque-là, en signe d'expiation des péchés ; la lampe du chandelier qui regardait l'Occident s'éteignit avant l'heure [1]. Quoi qu'on puisse penser de la véracité des talmudistes et de l'authenticité de ces prodiges, il n'est pas moins remarquable qu'ils les placent tous à la même époque de quarante ans avant la destruction du temple, c'est-à-dire au temps de la prédication et de la passion du Sauveur [2].

y fût à l'étroit. Jamais la place ne manqua pour habiter Jérusalem. Jamais la pluie n'éteignit le feu de la préparation. Jamais le vent n'empêcha la colonne de fumée de monter droit. » On ajoute encore que, dans le choix entre les deux boucs dont l'un devait être le bouc émissaire, le sort tombait toujours sur celui de gauche. A partir du pontificat de Simon qui dura quarante ans, selon les rabbins (Simon, pontife en l'an 18 ? ou Simon Canthara, pontife en 42, puis de nouveau en 45 ?), le sort tomba sur celui de droite.

1. Voyez les deux Talmuds, celui de Babylone, *apud* Galatin, IV, 8, p. 210 ; *Dialogue de Pierre Alphonse avec le Juif Moïse*, tit. II, *Talmud de Babylone*, traité *Avoda Zara*, 1.

2. « Tous les deux jours, et tous les jours de sabbat et de fête, les patriarches Moïse, Aaron, David, Salomon, avec tous les rois d'Israël de la maison de David, se présentent devant le Messie et pleurent avec lui en disant : « Gardez le silence et appuyez-vous sur votre Créateur, car la fin est proche. » Coré vient aussi à lui, avec Dathan et Abiron, et ils lui disent : « Quand viendra la fin des merveilles ? quand vous réveillerez-vous et nous tirerez-vous des abîmes de l'enfer ? » Mais le Messie leur répond : « Allez trouver vos pères et interrogez-les » Ils se sentent comme foudroyés par ces paroles et n'interrogent point leurs pères. Mais le R. Josua Ben-Levi (contemporain du Christ), étant venu aussi,

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Mais, vers la fin de Néron, c'était bien pis encore. De toute manière, il était temps et plus que temps. Si quelques chrétiens osaient s'impatienter des lenteurs de la Providence, qui tardait à punir Jérusalem, les Juifs qui, selon certains calculs, pouvaient compter jusqu'à soixante années de retard pour le Messie, étaient bien autrement impatients. Ils relisaient les prophéties, ils calculaient les siècles, ils comptaient avec désespoir chaque année de plus qui s'écoulait. Comme le prophète, eux aussi disaient : Jusqu'à quand ?

Sans doute, le plus longtemps qu'ils purent, ils se figurèrent que le terme n'était pas accompli. Ils se donnèrent la satisfaction, après avoir compté d'abord des années lunaires qui sont plus courtes, de compter ensuite des années solaires qui sont plus longues ; mais le compte même des années solaires (celui que nous suivons) finit par s'épuiser. Après avoir donné aux quatre-vingt-cinq jubilés d'Élie quarante-neuf ans chacun, ils leur en donnèrent cinquante, comme font aujourd'hui les rabbins ; mais ce dernier compte, au moment où le règne de Néron allait finir, approchait de son terme. Ils avaient compté les septante semaines de Daniel, d'abord à partir de l'édit de Cyrus (537 ans

après sa mort, vers le Messie, celui-ci lui demanda : « Que font les hommes dans le monde d'où tu viens? » Et il lui répondit : « Ils vous attendent tous les jours », puis il se mit à pleurer tout haut. »

Livre *Colbo*, f° 136, 4, apud Sepp. (*Vie de N.-S. J.-C.*)

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

avant l'ère vulgaire), puis à partir de l'édit de Darius un peu postérieur (520), puis à partir de celui d'Artaxerxès en faveur d'Esdras (450), puis à partir de l'édit rendu en faveur de Néhémie (445) ; chacune de ces hypothèses leur avait donné quelques années de répit. Mais ces années se passaient inutilement, et, au temps de Claude, on était au bout de tous ces calculs. A cette époque, le Messie était venu, il est vrai, mais il était venu autre qu'ils ne l'avaient rêvé ; il était venu humble, dégagé des sens, tout spirituel et tout céleste. Ils n'en avaient pas voulu ; il leur restait à le chercher ailleurs, à le chercher tel qu'ils s'obstinaient à le comprendre, superbe, puissant, extérieur, terrestre, politique, national [1] ; à chercher le Rédempteur, non du monde, mais du peuple de Juda ; à chercher le règne d'Israël, non le règne de Dieu. Nous dirons le fruit de cette impatience, et comment enfin elle amena l'accomplissement, non des bénédictions, mais des menaces.

Enfin hors du christianisme, hors du judaïsme même, soit par suite de traditions particulières, soit grâce à

1. Sur cette notion temporelle et mondaine du Messie telle que la concevaient les Juifs, remarquable surtout à l'époque qui précède immédiatement la venue de Notre-Seigneur, voyez l'excellent livre de M. Alberi, *Il problema dell' umano destino*. (Venise, 1873, 2e édition, livre II, ch. VII, p. 311.) — « Combien le Messie est beau ! dit un rabbin de ce temps ; il ceint ses reins, ordonne la bataille contre ses ennemis, arrose de leur sang les vallées et les montagnes. » Et le livre d'Hénoch en parle comme d'un foudre exterminateur qui « renversera les puissants de leur trône, brisera les dents des forts et les livrera à la pourriture, aux vers et aux ténèbres ». Voir encore Basnage, *Histoire des Juifs*, VI, 26.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

la seule contagion de l'enthousiasme judaïque, les peuples s'associaient à l'attente d'Israël. Dans les dernières années de Néron, on était partout en éveil. En Espagne, lorsque Galba aspire à l'empire du monde, il est confirmé dans ses espérances par un double oracle : une vierge fatidique l'encourage ; et il se trouve que, deux cents ans auparavant, une autre prophétesse, dont l'oracle, caché dans le sanctuaire, est révélé au prêtre de Jupiter par un songe, chantait déjà la même chose ; toutes deux disaient que d'Espagne sortirait le prince et le dominateur de la terre [1]. Mais c'est surtout l'Orient qui se berce de telles espérances. Néron, abandonné des siens, prêt à périr, trouve de faux prophètes qui lui promettent la domination de l'Orient et en particulier la royauté de Jérusalem [2]. Enfin, selon Tacite, selon Suétone, selon le Juif Josèphe, « une opinion ancienne et constante s'était répandue dans tout l'Orient, que, d'après l'arrêt des destins et les oracles contenus dans les livres sacrés, le temps était venu où la puissance appartiendrait à l'Orient et où des conquérants, partis de la Judée, seraient les maîtres du monde [3]. »

1. Suet., *in Galbâ*, 9.

2. Suet., *in Nerone*, 40. J'ai parlé ailleurs (*les Césars-Néron*, 54, *tableau du Monde romain*, IV, 2) de la.... églogue de Virgile qu'on a à tort intitulée Pollion, et qui, malgré tout ce qu'on en peut dire, témoigne évidemment d'un sentiment général d'attente, et d'une préoccupation d'événements, à une époque quelque peu antérieure à la naissance de Jésus-Christ.

3. Pluribus persuasio inerat, antiquis sacerdotum litteris con-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Ainsi, dans le paganisme même, on se préparait à être témoin d'une grande révolution. On s'y préparait peut-être avec un certain orgueil, mais probablement avec cette terreur qu'inspire l'inconnu. Dans la Synagogue, on s'y préparait avec une ambitieuse espérance ; dans l'Église, avec une résignation pleine de douleur, mais cependant pleine d'espoir. Dans l'Église on l'attendait, quelques-uns comme un triomphe, d'autres comme une épreuve, impatients du triomphe, impatients même de l'épreuve.

Les pages qui vont suivre n'ont d'autre but que d'indiquer le dénouement de ces craintes et de ces espérances, de ces menaces et de ces illusions. Elles le montreront dans l'ordre même que les chrétiens, dès ce moment, devaient prévoir, et qui était tracé par les prophéties évangéliques : les persécutions et les souffrances de l'Église d'abord ; en même temps les

tineri, eo ipso tempore fore ut valesceret Oriens profectique Judæa rerum potirentur. Tacit., *Histor.* V, 13. — Percrebuerat Oriente toto vetus et constans opinio esse in fatis ut eo tempore Judææ profecti rerum potirentur. Suet., *in Vespas.*, 4. — « Ce qui les avait le plus excités à la guerre (les Juifs), c'était un oracle équivoque trouvé dans les Livres saints, disant que vers ce temps un homme parti de leur pays serait maître de toute la terre. » Josèph., *de Bello*, VI, 31 (5, 4). L'oracle est rapporté dans les mêmes termes par Hégésippe, apud Euseb., *Histor.*, III, 8. — Remarquez l'identité de langage entre ces quatre écrivains. L'oracle auquel il est fait allusion paraît être ce passage de Michée : « Et toi, Bethléem Éphrata, tu es la moindre parmi les principautés de Judée ; mais de toi je ferai sortir celui qui sera le chef d'Israël, et sa sortie est (décrétée) depuis le commencement, depuis les jours de l'éternité. » (V, 2.) Il peut y avoir aussi là un souvenir de Daniel, VII, 13, 14, 26, 27.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

hérésies, les schismes, les séductions, les scandales ; puis les bruits de guerre commençant partout, la guerre éclatant partout et bouleversant toutes les nations ; et, pour couronner l'œuvre, la lutte suprême de Jérusalem et le châtiment ineffable et inévitable d'Israël. Cette histoire a cela d'unique, qu'un chrétien eût pu l'écrire trente ans avant qu'elle se fît, dans le même ordre où un chrétien l'écrit mille sept cent quatre-vingt-neuf ans après qu'elle s'est passée.

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

CHAPITRE II

LES PERSÉCUTIONS

> **His autem fieri incipientibus, respicite et levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra.**
>
> **Mais, quand ces choses commenceront à se faire, regardez et levez vos têtes, parce que votre rédemption approche.**
>
> **(Luc, XXI, 28.)**

Dès avant la chute de Néron, la scène s'ouvrait : le monde entrait dans l'époque prophétisée. Parmi les disciples qui avaient entendu les paroles du Christ, un grand nombre pouvaient encore, au bout de trente années, en voir commencer l'accomplissement.

Les convulsions de la nature furent au nombre des premiers signes de la crise. Dans les sept dernières années de Néron, le sol, on peut le dire à la lettre, trembla de toutes parts. Dans les années 61 et 62 de l'ère vulgaire, des tremblements de terre ébranlèrent l'Asie, l'Achaïe, la Macédoine ; les villes d'Hiérapolis, de Laodicée, de Colosses, eurent particulièrement à

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

en souffrir[1]. En 63, ils passèrent en Italie ; la campagne de Naples couvait déjà ces feux terribles qui, seize ans plus tard, amenèrent la première éruption historique du Vésuve. Ils se manifestèrent par des secousses souterraines. Naples et Lucérie furent atteintes, Pompéi fut presque renversée, Herculanum en partie détruite : ce n'était encore que le prélude de leur ruine. La terreur fut universelle en Campanie; des hommes devinrent fous d'épouvante[2]. Le sol paraissait donc partout s'ébranler, et les chrétiens se rappelaient ces paroles du Sauveur : « Alors la terre tremblera en divers lieux[3]. »

L'année 66 vit un autre genre de malheur. « Cette année que Néron avait déjà souillée de tant de crimes[4], les dieux, dit Tacite, la voulurent marquer par des tempêtes et des maladies. » La malheureuse Campanie fut affligée cette fois par des trombes de vent qui dévastaient les habitations, les arbustes, les récoltes. Ces intempéries arrivèrent jusqu'auprès de Rome : et, dans la ville même, sans aucune perturbation visible de l'atmosphère, une maladie pestilentielle dépeupla tous les rangs de la société. Les maisons étaient pleines de corps morts, les rues de convois funèbres. Hommes et femmes, enfants et vieillards, esclaves et

1. Senec., *Quæst. nat.*, VI, 1. – Tacit., *Annal.*, XIV, 27. – Euseb., *Chron.*
2. Tacit., *Annal.*, XV, 22. — Senec., *ibid.*
3. Luc, XXI, 11.
4. *Tot facinoribus fœdum annum. Annal.*, XVI.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

libres, périrent également. En un seul automne, le trésor de Vénus Libitine enregistra trente mille morts [1].

Avec le signe prophétisé des catastrophes naturelles se montrait le signe également annoncé des persécutions contre l'Église.

« Avant toutes ces choses, avait-il été dit, ils se saisiront de vous, ils vous persécuteront, ils vous traîneront dans les synagogues et les prisons [2]. » Et, en effet, avant toutes ces choses et dès le début de la prédication chrétienne, les apôtres avaient été appelés devant la synagogue et battus de verges, saint Étienne avait été lapidé, saint Jacques avait eu la tête tranchée, saint Pierre avait été mis deux fois en prison ; saint Paul avait vu trois fois au moins des tentatives d'assassinat dirigées contre lui [3]; quarante hommes de Jérusalem avaient fait vœu de le tuer ; cinq fois les synagogues l'avaient fait battre de trente-neuf coups de verges [4] : une fois il avait été lapidé et laissé pour mort [5] ; la haine des Juifs l'avait suivi de cité en cité [6],

1. Tacit., *Annal.*, XVI, 13. — Suét., *in Ner.*, 30.
2. Luc, XXI, 12.
3. A Damas, *Actes*, IX, 23, 24 ; en Grèce, *ibid.*, XX, 3 ; à Jérusalem, XXIII, 12 et s. *Periculis ex genere*, II *Cor.*, XI, 26.
4. II *Cor.*, XI, 24.
5. *Ibid.*, 25 ; *Actes*, XIV, 18.
6. *Actes*, XVII, 13. « Vous avez envoyé des hommes choisis de Jérusalem par toute la terrepour dénoncer l'hérésie des chrétiens et répandre des calomnies contre nous », dit saint Justin aux Juifs. *Dial. cum Tryphone*, 17.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

épiant ses démarches et dénonçant sa venue, soulevant contre lui la populace idolâtre. Non-seulement en Judée [1], mais hors de Judée, à Rome, en Asie, en Grèce, en Macédoine, dans le Pont, dans la Galatie, dans la Cappadoce [2], les églises chrétiennes, quelque pieuses qu'elles demeurassent envers les souvenirs et les traditions du judaïsme, trouvaient dans la synagogue une constante ennemie qui s'adressait également, pour satisfaire sa vengeance, à Moïse et à Jupiter, au sanhédrin et aux temples des idoles, aux anciens d'Israël et aux proconsuls de Rome, aux vieilles rancunes du mosaïsme et aux passions de l'idolâtrie, au fanatisme du peuple, à la légèreté du sexe, à la fierté du rang, à la méfiance du despotisme [3], aux juges et au poignard, à César et à l'émeute.

Les Gentils, à leur tour, incités par les Juifs, avaient commencé à s'animer contre le christianisme. Des milliers d'hommes, qui vivaient du culte des idoles ou des vices que protégeait le culte des idoles, étaient les chefs-nés de ces émeutes fanatiques des païens. Prêtres, devins, magiciens, astrologues, augures, aruspices, courtisanes, histrions, gladiateurs, artistes, marchands d'idoles, défendaient le culte des dieux

1. *Hebr.*, X, 32-34. — Jac., II, 16.
2. Voir les citations indiquées plus haut, et de plus, pour le Pont, la Cappadoce, la Bithynie, etc., etc., 1 Petr., IV, 12-16. — Pour les Galates, Gal., II, 4; IV, 25; V, 11.
3. *Act.*, XIII, 50; XIV, 2; XVII, 5-60; XVI, 6-7; XVIII, 12 et suiv.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

comme leur domaine. A Philippes, des hommes qui exploitaient une prétendue prophétesse furent ceux qui soulevèrent contre Paul et Silas le peuple et les magistrats [1]. A Éphèse, ce fut un orfèvre, gagnant sa vie à fabriquer des statues de Diane, qui jeta ses ouvriers sur la place publique, troubla la ville, menaça les chrétiens [2]. Quand les païens n'attaquaient point par la violence, ils attaquaient par la calomnie : les chrétiens, traités de malfaiteurs, restaient sous le coup de toutes les aveugles rancunes de la populace [3]. Ainsi, dans toutes les villes, ou la perfidie juive ou la turbulence païenne, ou la calomnie ou l'émeute, toujours les menaces, les coups, la prison [4], attendaient le chrétien ; la tyrannie populaire avec toutes ses violences le désignait à la haine plus paresseuse du pouvoir. Les églises faisaient partout l'apprentissage de la tribulation et de la patience, sinon du martyre [5].

Cela devait être. Le christianisme heurtait tous les préjugés. Par son culte, il choquait la religion du vulgaire ; par son esprit d'égalité, l'égoïsme des

1. *Act.*, XVI, 16 et suiv.
2. *Ibid.*, XIX, 24 et suiv.
3. Detrectant de vobis tanquam de malefactoribus. I Petr., II, 12... Qui calumniantes vestram bonam in Christo conversationem. III, 16.
4. In plagis, in carceribus. II Cor., VI, 5.
5. Voir, indépendamment des citations précédentes, pour l'Église de Thessalonique, Act., XVII, 4 et s.; I Thess., II, 14; II Thess., I, 4. — Pour celle de Macédoine, II Cor., VII, 5 ; VIII, 2. — Pour celle d'Éphèse, I Cor., XV, 30-32. — Pour celle de Corinthe, Actes, XVIII ; II Cor., VI, 4-5. — Pour celle de Jérusa-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

grands ; par sa morale, les passions de tous ; par son bon sens, les superstitions de tous ; par sa doctrine, les idées de tous ceux qui prétendaient avoir des idées. — Il n'avait pas le peuple pour lui, le peuple à qui il ôtait ses rites, ses temples, ses fables, ses idoles, ses dieux. — Le philosophe, de son côté, qui n'avait pas les préjugés du peuple ou qui du moins ne les avait pas tous, mais qui avait ses préjugés à lui ; le philosophe était choqué dans son esprit sensuel, s'il était épicurien ; dans son orgueil, s'il était stoïcien. Il n'aimait point à s'entendre dire « qu'il fallait qu'il devînt fou pour être sage ». Cette doctrine qui venait « anéantir la sagesse des sages et réprouver la science des savants », qui déclarait aux philosophes quels qu'ils fussent que, « tout en se disant sages, ils étaient fous », que « le monde n'avait pas eu la sagesse de connaître Dieu et qu'il fallait qu'il fût sauvé par la folie de la prédication » [1] ; cette doctrine devait paraître aux philosophes d'une singulière outrecuidance. — A leur tour, les indifférents en matière de philoso-

lem, Act., V, 17, VI et VII, VIII, XXI-XXIV ; Hebr., X, 32-34 ; Jac., I, 11, 6. — Pour celles d'Asie, I Petr., IV, 12-16 ; — de Galatie, Galat., II, 4.

1. Si quis videtur inter vos sapiens esse in seculo, stultus fiat ut sit sapiens. I Cor., III, 18. — Scriptum est enim : Perdam sapientiam sapientium, et prudentiam prudentium reprobrabo. I Cor., I, 19. — Dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt. Rom., I, 22. — Nam, quia in Dei sapientia non cognovit mundus per sapientiam Deum : placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes. I Cor., I, 21.— Verbum... crucis pereuntibus stultitia est. I Cor., I, 18.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

phie, et c'était le plus grand nombre, étaient repoussés par le sérieux du christianisme. — Ceux qui ne pensaient pas trouvaient le christianisme trop contemplatif; ceux qui pensaient ou prétendaient penser quelque chose, habitués à la liberté sans limite de leur esprit et à ses pérégrinations sans fin à travers tous les systèmes, ne se faisaient pas à cette doctrine imposée, une, invariable, universelle. — Enfin les puissants, les riches, les grands, les maîtres, les citoyens, les oppresseurs (et qui n'était pas l'oppresseur de quelqu'un?) ne se faisaient pas à cette doctrine plébéienne d'égalité qui mettait le barbare au niveau du Grec, le Juif à la hauteur du Romain, l'esclave auprès du libre, l'étranger auprès du citoyen, la femme au même rang que l'homme. Ils ne pouvaient accepter le scandale et la folie de la croix, ce que Tertullien appelle les petitesses de Dieu et la honte nécessaire de la foi [1]. Ils ne se faisaient pas à être endoctrinés par des Juifs et par des Juifs que les autres Juifs méprisaient, par des Juifs disciples et adorateurs d'un Supplicié. Y avait-il donc parmi ces sectaires un seul philosophe, un seul homme de condition, un seul savant? Y avait-il même un seul Juif honoré parmi les Juifs? Ne se vantaient-ils pas de leur bassesse, et ne disaient-ils pas que Dieu avait choisi ce qui est méprisable et petit pour briser ce qui est grand

1. Christum crucifixum: Judæis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam. *Ibid*, I, 23. — Pusillanimitates Dei. Tertul., *adv. Marcion.*, II, 27. — Necessarium dedecus fidei. *Id. De carne Christi*, 5.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

et honoré [1] ? On gardait donc sa dignité et on ne voulait pas se mêler à leur misère.

Et surtout la morale du christianisme, que l'on proclame aujourd'hui si belle, même quand on ne la suit pas, était, comme elle est encore aujourd'hui, le grand obstacle à son progrès, le grand reproche qu'on lui faisait au fond du cœur. « Celui qui fait mal hait la lumière [2]. » Ces hommes durs, libertins et égoïstes, ne pouvaient manquer de considérer comme le plus grand attentat à leur liberté la loi qui enseignait la chasteté et la charité. Cette loi était une ennemie et une usurpatrice, disons mieux (car un certain instinct avertit l'homme et lui fait sentir où est son maître légitime), c'était une austère souveraine dont il fallait à tout prix secouer le joug. La contradiction se présentait donc partout : « Ce que nous savons de cette secte, disent à saint Paul les Juifs de Rome, c'est qu'elle est partout contredite [3]. »

Du reste, cette haine, cause des persécutions, avait été prédite comme les persécutions elles-mêmes. Le maître avait été « placé en signe de contradiction » et « le disciple », qui « n'est pas plus grand que le maître », devait s'attendre à être contredit comme lui. « Si le monde vous hait, avait dit le Christ, sachez qu'il

1. Ubi sapiens? Ubi scriba ? Ubi conquisitor hujus sæculi ?.... Non multi sapientes secundum carnem, non multi potentes, non multi nobiles. I Cor., I, 20, 26.
2. Joan., III, 20.
3. Act., XXII, 22.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

m'a haï le premier [1]. » Cette haine devait être universelle : « Vous serez haïs de tous à cause de mon nom.» Et, bien peu d'années après, l'historien païen, cherchant dans son bon sens quel était le véritable crime des disciples de Jésus, ne rencontre que celui-ci par lequel se trouve justifiée textuellement la prophétie de l'évangile, « qu'ils sont en haine au genre humain » [2].

Néanmoins les pouvoirs publics n'avaient pas encore pris parti. Il y a plus : par respect pour l'ordre, par amour de la paix, le pouvoir romain avait parfois défendu contre l'irritation tumultueuse de ses ennemis le christianisme qu'il ne connaissait pas ; la persécution était encore illégale. — C'était contrairement à la loi romaine et à la paix de l'empire que la sédition pharisaïque avait arraché à Pilate la sentence du Calvaire : aussi Tibère avait-il disgracié Pilate et voulu mettre le Sauveur au nombre de ses dieux [3]. — C'était encore

1. Joan., XV, 18.

2. Odio eritis omnibus propter nomen meum. Matth., XIII, 13. — Odium generis humani. Tac., *Annal.*, XV, 43. « Une secte convaincue de haïr le genre humain ou de lui être odieuse, » dit Bossuet traduisant Tacite, *Hist. univ.*, II, 26. Bossuet admet ici les deux sens ; mais le dernier me paraît plus antique et au moins aussi latin.

3. Sur la lettre de Tibère au Sénat v. Tertullien, *Apologet.*, 5 (d'après les archives romaines), et après Tertullien, Eusèbe, *H E.*, II, 2. Saint Jérôme, *Chron.* Orose, VII, 3. Saint Jean Chrysostôme, *Hom.* XXVI, 4 in II Cor. — Dissertation de l'abbé Greppo, *Mémoires sur l'histoire ecclésiastique*, III, 1. D'après un fragment d'un auteur anonyme rapporté par le cardinal Maï (*Scriptor. vet. nova collectio*, p. 246), Tibère ayant proposé de placer le Christ comme treizième avec les douze grands dieux, un plaisant aurait dit : Celui dont vous ne voulez pas comme treizième dieu sera le premier.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

par une violation flagrante de la loi romaine qui enlevait aux Juifs le droit de vie et de mort que saint Étienne avait été lapidé, que Saul était allé susciter la persécution à Damas ; et il est probable que le pouvoir romain intervint, puisque la persécution s'arrêta (37). — C'était sous le règne d'Agrippa, et pendant une courte résurrection de la souveraineté judaïque, que saint Jacques le Majeur avait péri et que saint Pierre avait été jeté dans les fers (44). — C'était après la mort du procurateur Festus et avant l'arrivée de son successeur que le second saint Jacques avait été mis à mort par des séditieux (61), et le grand prêtre, auteur de sa mort, avait été réprimandé par le magistrat romain [1]. — A Philippes, saint Paul maltraité invoque son titre de citoyen romain, et se fait faire des excuses par les magistrats (51) [2]. — A Corinthe, le proconsul Gallion refuse de prononcer dans la querelle que les Juifs font à saint Paul : « S'il s'agissait, dit-il, de quelque crime ou d'une mauvaise action quelconque, je vous écouterais volontiers ; mais, s'il est question du Verbe, et des noms (divins) et de votre loi, c'est votre affaire, je n'en veux pas être juge. » Et il les chasse rudement de son tribunal (53) [3].

A Éphèse, où un mouvement tumultueux se manifeste parmi les Grecs contre saint Paul, le magistrat

1. Josèph. *Ant.*, XIX, 9. Eusèbe, *H. E.*, I, 23. Orig., *Cont. Cels.*, I, 47.
2. Act., XVI, 35-39.
3. *Ibid.*, XVIII, 12-17.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

de la ville l'apaise en faisant craindre l'intervention romaine : « Votre assemblée est illégale, dit-il aux païens, vous risquez d'être accusés de sédition (54) [1]. » — A Jérusalem, Paul attaqué de nouveau invoque de nouveau son droit de cité et se voit protégé par l'intervention de la force romaine ; c'est le procurateur qui le fait enlever de nuit pour le soustraire au poignard des sicaires (58) : et tous les magistrats romains devant lesquels il comparaît rendent au disciple le même hommage que Pilate avait rendu au Maître : « Les accusateurs n'ont produit contre lui aucun grief... il s'agit de questions relatives à leur superstition... J'ai jugé que cet homme n'a commis aucun crime digne de mort [2]... » — Même le Juif Agrippa, romain de politique et de mœurs, après avoir entendu Paul, se lève et dit avec Festus : « Cet homme n'a rien fait qui mérite la mort ou les fers. Cet homme eut pu être mis en liberté, s'il n'en eût appelé à Cesar [3]. » — Néron lui-même, devant lequel saint Paul comparaît deux fois (60 et 65), prononce deux fois qu'il n'a mérité ni la mort ni les fers. — Et Claude, lorsque les débats tumultueux des Juifs de Rome, au sujet du Christ, ont fini par lasser sa pa-

1. Act., XIX, 39-40.
2. Act., XXII, 25-30 ; XXIII, 10-35 ; XXV, 18, 19-25. — Je donne les dates qui précèdent d'après la chronologie ordinaire. Le docteur Sepp, qui, par des raisons très-dignes de considération, fixe en l'an 29 de l'ère vulgaire la mort du Sauveur, les avance toutes de quelques années.
3. Act., XXVI, 31-32.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

tience, n'a pourtant rien prononcé contre la foi nouvelle ; il a expulsé de Rome tous les Juifs baptisés ou non [1].

Tacite, si je ne me trompe, nous fournit un autre exemple de cette tolérance : « Une femme de haute naissance, Pomponia Grécina, épouse de Plautius, qui était revenu de Bretagne avec les honneurs de l'ovation, fut à cette époque (en 57, sous Néron) accusée de superstition étrangère (c'est-à-dire, je pense, de christianisme) [2]. » « Elle fut remise au jugement de son mari. Celui-ci, selon l'ancienne coutume, réunit une assemblée de parents, prononça sur l'honneur et la vie de sa femme, et la déclara non coupable. Cette Pomponia vécut longtemps et dans une perpétuelle

1. En l'an 49 (selon Orose). — Judæos, impulsore *Chresto*, assidue tumultuantes Româ expulit. Suet., *In Claudio*, 25. — Mais, selon Dion : « Comme les Juifs étaient trop nombreux à Rome pour pouvoir en être expulsés sans désordre, il ne voulut pas les exiler, mais interdit leurs assemblées, et obligea ainsi de partir ceux qui voulurent continuer de vivre selon leurs lois. » Dion, LX. — C'est par suite de cet ordre que Priscille et Aquila quittèrent Rome. Act., XVIII, 2. — Ils étaient de retour en 58. Rom., XVI, 3. — Voir Orose, VII, 6.

2. Sur le christianisme au moins très-probable de Pomponia Grécina, voir Juste Lipse, Ernesti, Brottier, Tillemont, *Hist. des Emper.*, t. I, p. 265; Baron., *Annal. ad an.* 59, § 23, et surtout la *Dissertation* de l'abbé Greppo sur les chrétiens de la maison de Néron, ch VIII : dans ses *Mémoires relatifs à l'histoire ecclésiastique des premiers siècles.* (Paris. Debécourt, 1840) Pomponia Grécina survécut à la persécution de Néron et vécut jusqu'en 83, sous Domitien.

Je parle ailleurs de la descendance chrétienne de Pomponia Grécina et de sa parenté avec les saints de la famille de Vespasien, V. *les Antonins*, t. I, livre I, ch. VIII et l'appendice A, t. III.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

douleur : car, depuis la mort de Julie, fille de Drusus, victime de la perfidie de Messaline, elle garda toujours, quarante années durant, la tristesse de son âme et le deuil de ses vêtements : témoignage de respect qui passa impuni sous le règne de Claude et qui depuis tourna à sa gloire [1]. »

La justice romaine admettait donc l'innocuité légale du christianisme ; l'épée romaine le protégeait au besoin contre les rancunes du sanhédrin. Rien ne s'explique mieux que cette tolérance. Rome jusque-là n'était point systématiquement intolérante en fait de religion. Elle souffrait, elle respectait même le judaïsme. Elle laissait aux peuples vaincus tous leurs dieux. Le principe général de la liberté des assemblées religieuses se trouve, même après les persécutions contre les chrétiens, dans les écrits des jurisconsultes [2]. De plus, Rome aimait l'ordre et la paix. Le christianisme libre et paisible, c'était l'ordre et la paix au plus haut degré. La persécution judaïque ou païenne, c'était le désordre et le tumulte ; témoin les scènes de Corinthe, d'Éphèse, de Jérusalem. A sa naissance comme aujourd'hui, dans les situations les plus hautes comme dans les plus basses, l'hostilité contre le christianisme a toujours eu un certain caractère d'insurrection et d'indiscipline. Néron, Henri VIII,

1. Tac., *Annal.*, XIII, 32.
2. Religionis causâ coïre non prohibentur. *Digeste*, I, *de Collegiis* (XLVII, 22).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Robespierre, faisant la guerre à l'Église chrétienne, n'ont été que des révoltés. Une pensée de révolte les a guidés ; les procédés de la révolte ont été à leur usage. L'Église n'est pas une étrangère qu'on a le droit d'écarter, c'est une souveraine que l'on ne combat pas sans être coupable de lèse-majesté ; la prédication chrétienne n'est pas une invasion qu'on repousse, c'est une royauté qu'on veut briser : pour la briser, on emploie la violence, le tumulte, le désordre ; au siècle d'aujourd'hui, les libelles ; au siècle d'alors, les émeutes.

Ainsi abrité, au moins par l'indifférence du pouvoir, le christianisme tenait plus ou moins de place au monde ; mais il y vivait libre et au grand jour. On se croyait légalement en droit d'être chrétien et d'être apôtre. Malgré les persécutions séditieuses et les manœuvres clandestines des Juifs, malgré les agitations de la populace païenne, les apôtres du Christ agissaient, non comme des conjurés, mais comme des prédicateurs, non comme des proscrits, mais comme des hommes libres. Le christianisme se développait ouvertement et publiquement. Il avait été prêché dès le premier jour à Jérusalem devant des centaines de milliers d'hommes que la Providence avait amenés là tout exprès des extrémités du monde ; il l'avait été au bout de trois ans à Antioche [1], au bout de neuf ans à

1. Act., XI, 25.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Rome [1], au bout de seize ans à Cyrène [2], de dix-huit ans à Athènes [3], de dix-neuf ans à Corinthe [4], de vingt et un ans à Éphèse, où toute l'Asie, Juifs et Gentils, entendit pendant deux ans la parole de saint Paul [5]; il était arrivé au bout de vingt-sept ans à Alexandrie, au sein de laquelle l'évangéliste saint Marc avait établi un grand nombre d'églises [6]. La foi chrétienne avait ainsi parcouru toutes les grandes cités de l'empire. Elle ne s'était cachée nulle part. Ce n'est pas dans le secret des maisons qu'elle avait enseigné le Dieu inconnu; selon l'ordre du Maître, ce qui lui avait été dit à l'oreille, elle l'avait prêché sur les toits. Les apôtres arrivaient dans une ville, ils entraient le jour du sabbat dans la synagogue juive, ils expliquaient les Écritures comme tout docteur avait droit de le faire [7]; ils y parlaient quelquefois deux, trois, plusieurs sabbats de suite, pendant des mois entiers [8]. Là où on les avait

1. Eusèb. *H. E.*, 11, 13-15, 21. Cypr. *Ep.* 56. Irénée, III. Théodoret, II, 27.

2. La prédication de saint Marc dans la Cyrénaïque ou la Pentapole est de l'an 49, selon Eutyque; la chronique de saint Jérôme la met en l'an 40, celle d'Eusèbe en 43.

3. Act., XVII, 34.

4. Voyez *Thessal.*, XVII, 11.

5. Act., XVIII, XIX, 10.

6. Eusèb., II, 16. — La prédication de saint Marc à Alexandrie daterait de la septième année de Néron (octobre 60 à octobre 61). *Chronic. orient.* Voyez Eusèbe, Épiphane, saint Jérôme, etc....

7. Saint Paul à Salamine, Act., XIII, 5; à Icone, XIV, 4; à Philippes, XVI, 13; à Éphèse, XVIII, 19. — Apollo à Éphèse, XVIII, 22.

8. Saint Paul à Antioche de Pisidie prêcha deux samedis de suite, Act., XIII, 14, 42, 44; trois à Thessalonique, XVII, 1, 22;

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

repoussés de la synagogue, ils n'avaient pas craint d'aborder les lieux d'assemblées païennes, le Forum, l'Agora, la Basilique, le théâtre à Éphèse, l'aréopage à Athènes. Ils avaient ainsi prêché à la face des temples et des idoles le paradoxe du Dieu crucifié [1]. Nulle part, soit en public, soit dans les maisons, ils n'avaient rien refusé au monde de ce qui pouvait servir à lui annoncer la vérité [2].

Combien de temps cette liberté, cette tolérance, pouvait-elle durer ? Eût-il été possible que le christianisme et l'empire romain vécussent longtemps à côté l'un de l'autre sans se faire la guerre? Rome, avec son sens pratique des choses, était-elle appelée à comprendre que cette doctrine nouvelle n'ébranlait pas son empire? que ces hommes purs, irréprochables, admirablement dévoués à toute espèce de bien, ne pouvaient être, quoi qu'on lui dît, des citoyens dangereux ; que la misérable religion des idoles, déjà honnie par tant de philosophes et secrètement méprisée par bien des politiques, ne valait pas la peine qu'on versât du sang pour la défendre? N'y avait-il pas une certaine affinité entre l'esprit d'égalité et de modération chrétienne, d'un côté, et, de l'autre, la monarchie

pendant plusieurs semaines à Corinthe, XVIII, 4 ; à Éphèse, trois mois, XIX, 8.

1. Ainsi à Lystres, Act., XIV, 7 et suiv. — à Athènes, XVII, 17.

2. Quomodo nihil subtraxerim utilium, quominus annuntiarem vobis, et docerem vos publicè, et per domos, dit saint Paul aux anciens d'Ephèse, Act., XX, 20.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

démocratique, modérée, modeste, telle qu'Auguste l'avait conçue, telle que Tibère et Néron n'en avaient pas tout à fait anéanti la tradition, cette monarchie qui n'était pas une royauté, qui ne déifiait personne, qui n'était que le pouvoir, immense, mais modéré dans ses allures, d'un premier citoyen sur ses concitoyens? Eût-on pu voir, est-il possible d'imaginer Rome, par sa tolérance envers le christianisme, devenant peu à peu chrétienne, et l'empire d'Auguste, sans avoir eu le temps de se dépraver par la persécution et la tyrannie, devenant insensiblement et sans lutte l'empire de Constantin?

Ou, au contraire, l'opposition était-elle absolue, l'incompatibilité complète, l'antagonisme inconciliable? L'immoralité de l'empire et du prince devait-elle nécessairement résister par la violence à la moralité de l'Église et ne se rendre qu'après avoir versé le sang? La divinité des Césars, admise dans les mœurs, sinon dans les lois, était-elle faite pour ne plier jamais volontairement devant la divinité du Christ? Cette tolérance romaine qui souffrait tous les dieux pouvait-elle souffrir longtemps le vrai Dieu? Là où toutes les mythologies s'épanouissaient à l'aise, comme n'étant que des traductions d'une même idée, diverses à l'usage des diverses nations, était-il possible qu'une place demeurât pour la seule, la vraie, l'universelle, l'éternelle théologie? Là où le judaïsme avait été toléré, mais toléré comme religion nationale, circon-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

scrite par la force des choses dans la sphère d'un seul peuple, était-il possible que le judaïsme agrandi, élargi, dégagé de son enveloppe et de ses observances nationales, ayant pour son centre Rome au lieu de Jérusalem, pour son domaine le monde au lieu de la Judée ; que le judaïsme, ainsi réformé et propre à devenir la religion du genre humain, fût longtemps toléré par le pouvoir qui avait la prétention d'être le seul chef du genre humain ?

C'est ce que ne pensait pas la multitude juive et païenne qui poussait à la persécution, soutenant que le Christ et César, l'Église et Rome, ne pouvaient vivre ensemble. « Si tu renvoies cet homme, disaient les Juifs à Pilate, tu n'es pas ami de César [1]. » — « Nous sommes Romains, disent à leur tour les habitants de Philippes en face de saint Paul ; ceux-là sont Juifs et veulent nous enseigner une coutume qu'il ne nous est permis ni d'accepter ni de pratiquer [2]. » — « Ces hommes troublent notre ville, crie-t-on à Thessalonique ; ils agissent contre les décrets de César, ils proclament un autre roi, Jésus [3]. » En tout cas, quand le pouvoir n'eût pas été persuadé par les clameurs de la multitude, n'eût-il pas été effrayé par ses menaces ? Quand il n'eût pas été poussé à la persécution par ses principes ou ses intérêts, était-il en lui de résister

1. Joan., XIX, 12.
2. Act., XVI, 20-21.
3. *Ibid.*, XVII, 6-7.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

longtemps aux provocations insidieuses des Juifs, au fanatisme de la populace païenne, aux incitations des prêtres, aux dénonciations des philosophes ? Était-il en lui d'être en face de la multitude agitée et menaçante, plus ferme que Pilate, et de faire longtemps pour l'Église, de la politique une sûre défense, de la loi un abri durable ?

Quoi qu'il en soit de ces questions, nous savons à quelle époque et de quelle manière le pouvoir romain sortit de son impartialité ou de son indifférence. Il est clair que ce ne fut pas une décision de la politique ; ce fut un expédient de la peur. L'acte de Néron fut comme l'acte de Pilate, une concession lâche et intéressée aux passions populaires.

A cette époque, la communauté chrétienne était nombreuse à Rome (*multitudo ingens*, dit Tacite) [1]. Il y avait des chrétiens dans les grandes maisons de Rome, témoin Pomponia Grécina; il y en avait dans le palais de César [2]. Le peuple les connaissait, il les distinguait des Juifs, il les appelait par leur nom de chrétiens (*vulgus Christianos vocat*) ; il les détestait à cause de leur isolement, à cause de leur association, à cause de leur unité, à cause de leurs vertus; et, parce qu'il les détestait, il inventait contre eux mille accusations infâmes et calomnieuses, qui les

1. *Annal.*, XV, 43.
2. III Philip., 22.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

lui faisaient détester plus encore (*propter flagitia invisos*) [1].

Aussi, lorsque vint le moment où l'incendie de Rome menaça Néron d'une dangereuse impopularité, celui-ci fut-il heureux de pouvoir détourner la colère du peuple sur ces hommes que le peuple détestait. Les empereurs, en général, avaient une grande crainte de leur peuple ; ce pouvoir, si insolent et si despotique, était cependant peu armé et reculait facilement devant les multitudes. Néron, de plus, qui montait sur le théâtre et s'enivrait d'applaudissements, Néron, histrion perpétuel, avait besoin du peuple presque autant qu'il en avait peur. Sa récente impopularité lui pesait ; il fut heureux de trouver un bouc émissaire sur lequel il pût la jeter. Il déclara les chrétiens coupables de l'incendie, et porta le premier un arrêt de proscription contre le christianisme.

Ce jour-là donc le pouvoir sortit de cette neutralité tolérante ou au moins indifférente qu'avaient pratiquée Tibère et Claude. La rancune des Juifs, la colère du peuple païen, la jalousie des prêtres, le dédain des philosophes, l'inquiétude des heureux du siècle eurent satisfaction. Le pouvoir fit du christianisme, libre et vivant publiquement jusque-là, une religion illégale et latente. « Il ne vous est pas permis d'être », dit-on

1. Genus hominum superstitionis novæ et maleficæ. Sueton., *in Neron.*, 16. — Exitiabilis superstitio... Odio generis humani... sontes et novissima exempla meritos. Tac., *loc. cit.*

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

désormais aux chrétiens [1]. Néron ajouta aux haines populaires une sanction légale. Soit, comme le disent les Pères de l'Église, par un édit formel, soit par l'exemple qu'il donnait dans les jardins du Vatican, il fonda le droit public de la persécution ; il la fit entrer dans la législation de l'empire comme un principe constitutionnel, et ce principe, sévèrement gardé par le fanatisme des multitudes, devint sacré pour les empereurs. Sous les princes les plus modérés et les plus sages, il y eut des trêves plutôt que la paix ; la persécution fut suspendue, jamais abolie ; le christianisme amnistié, non autorisé. C'est ainsi qu'en un jour d'embarras, sans délibération sérieuse, sans une vue plus haute, Néron commença ce duel de trois siècles entre l'empire païen et l'Église, où l'empire devait périr à force de tuer, l'Église triompher à force de souffrir [2].

Tacite est ici notre témoin, il ne saurait être trop souvent cité :

1. Non licet esse vos. Tertullien.

2. Hoc initio in christianos sæviri cœptum. Post etiam datis legibus religio vetabatur palamque edictis propositis christianum esse non licebat. Sulpic. Sev., *Hist. sacr.*, II, 41. — Selon saint Meliton, évêque de Sardes, au temps de Marc-Aurèle, « Néron et Domitien, seuls parmi les empereurs, ont prétendu vouer le christianisme à la persécution et au mépris, et de leur tentative insensée sont venues les accusations populaires contre les chrétiens. » Apud Euseb., *H. E.*, IV, 25. — Nero... primus omnium persecutus est Dei servos. Lactant., *de Morte persecut.*, 2. — Leges istæ quas Trajanus ex parte frustratus est... quas nullus Hadrianus... nullus Vespasianus... nullus Pius... nullus Verus impressit. Tertull., *Apolog.*, 5.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

« Pour faire cesser les murmures, Néron mit en avant des accusés et soumit aux tourments les plus raffinés des hommes détestés pour leurs crimes et que le peuple appelait du nom de chrétiens. Ce nom leur vient de Christ, qui, sous l'empire de Tibère, avait été mis à mort par le procurateur Pontius Pilatus. Un moment contenue, cette pernicieuse superstition débordait de nouveau, non-seulement dans la Judée, d'où le mal était venu, mais à Rome même, où se réunissent et se perpétuent tous les crimes et toutes les turpitudes. On saisit d'abord ceux qui avouaient ; puis, sur leurs révélations, une immense multitude, convaincue beaucoup moins du crime d'incendie que de la haine que leur portait le genre humain. Et il y eut une sorte de dérision dans leur supplice : on les couvrit de peaux de bêtes pour qu'ils fussent dévorés par des chiens ; on les attacha à des croix ; on les fit périr par le feu, et, à la chute du jour, ils servirent de nocturnes flambeaux. Néron avait offert ses jardins pour ce spectacle » (les jardins du Vatican où s'élève aujourd'hui Saint-Pierre), « et, comme il donnait en ce moment les jeux du cirque [1], on le vit, vêtu en cocher, se mêler au peuple en conduisant son char. Aussi, bien qu'il s'agît de criminels dignes

1. Probablement les jeux qui avaient lieu du 27 au 30 juillet. L'incendie avait duré du 19 au 25. La résolution de Néron aurait été ainsi immédiate. — L'Église fait la fête de ces martyrs le 24 juin.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

des derniers supplices, un mouvement de pitié s'élevait dans le peuple, et il semblait qu'ils fussent immolés non au bien public, mais au caprice barbare d'un seul homme (an 64) [1]. »

Dans les annales des premiers Césars, si fécondes en sanglantes tragédies, rien de pareil ne se rencontre avant cette époque. Il y avait eu d'abominables proscriptions politiques, des actes aveugles de vengeance et de peur ; quelquefois, mais plus rarement, des tortures cruelles ajoutées au meurtre ; presque jamais des exécutions en masse. La justice impériale aimait à procéder sans bruit ; elle préférait le suicide forcé à l'exécution, le meurtre dans un cabinet au supplice sur la place publique. On avait bien vu, sous Tibère, vingt exécutions le même jour ; on avait vu, peu d'années auparavant, quatre cents esclaves, suspects d'avoir tué ou laissé tuer leur maître, conduits ensemble au supplice ; et la pensée d'un tel massacre avait ému de pitié et poussé presque à la révolte le peuple romain. Mais, même après ces rares exemples, c'était un spectacle nouveau qui, ce jour-là, excitait une fois de plus la stérile compassion du peuple de Rome. Non-seulement le nombre des suppliciés était extraordinaire : mais ce luxe de tortures infligées à un aussi grand nombre d'hommes, cette solennité du châtiment et cet étalage de cruauté, cette ironie ajoutée aux tourments,

1. *Annal.*, XV, 43.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

cet air de fête donné au supplice, ces hommes transformés en bêtes fauves pour la chasse, en flambeaux pour l'illumination de la nuit; tout cela était quelque chose d'inouï, même pour le peuple qui avait vécu sous Tibère, sous Caligula, sous Messaline, sous Agrippine et sous Néron. C'est qu'il ne s'agissait pas seulement de calmer la colère du peuple en rendant plus éclatante et plus cruelle la punition des prétendus incendiaires ; mais, en face d'un ennemi nouveau, le pouvoir sentait le besoin d'armes nouvelles, en face d'une résistance inouïe comme celle de la conscience, il cherchait des supplices inouïs ; il tourmentait d'autant plus les corps qu'il avait affaire aux âmes, et que les âmes lui échappaient. Contre un rival qui lui disputait le monde, il voulait une plus solennelle vengeance pour effrayer le monde.

Il resta de cette sanglante fête un profond souvenir. Environ trente ans après, les poëtes idolâtres, rappelant le règne de Néron et de ses favoris, peignaient cette « tunique douloureuse [1], faite de résine, de cire et de papyrus, dans laquelle Néron, en son jour de fête, enfermait les hommes coupables de sacrilége » (accusation vulgaire contre les chrétiens) ; ce « pal qui traverse le gosier et vient placer sa pointe sous leur menton, leur gorge d'où la fumée s'exhale, leurs membres qui flamboient, et le long sillon de sang qui

1. *Tunica præsente molestâ.* Martial, X, et surtout Juvénal et son scholiaste, I, 155 ; VIII, 235.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

bouillonne à travers l'arène. » Un autre homme, peut-être témoin oculaire de ces atrocités, du moins contemporain et parfaitement instruit, Sénèque, qui, à cette époque, tombait déjà dans la disgrâce de Néron ; qui, peu après l'incendie et les cruautés qui le suivirent, commença à s'éloigner de la cour et prévit sa fin prochaine ; Sénèque semble plus d'une fois avoir écrit sous l'empire de ce dernier et abominable souvenir des jardins du Vatican [1].

Ce jour-là donc, les martyrologes de l'Église, ou-

1. « La puissance des tyrans, dit-il, marche ayant auprès d'elle le fer et le feu, les chaînes, les bêtes féroces qu'elle est prête à lancer sur des entrailles humaines. Songe ici à la prison, aux chevalets, aux crocs de fer, au pal qui traverse le corps de l'homme et ressort par sa bouche, aux chars qui en s'éloignant déchirent en morceaux les membres écartelés, à cette tunique tissue et frottée de matières inflammables, à toutes les autres inventions de la cruauté. » Ep. 14.

« Rappelle-toi celui... qui ne cessa pas de rire, pendant que les tortureurs, irrités par sa sérénité même, essayaient contre lui tous les supplices... Quelque chose que tu souffres..., plus cruelle est la flamme approchée de nos membres, le chevalet, les lames de fer et le glaive qui, frappant sur des plaies déjà ouvertes, les rend plus vives et plus profondes. Il y a pourtant quelqu'un qui a souffert tout cela et n'a pas poussé un gémissement ; c'est trop peu dire, il n'a pas demandé de répit ; c'est trop peu dire, il n'a pas même répondu à ses bourreaux ; c'est trop peu dire encore, il a ri et de bon cœur. » Ep. 78.

« Quoi donc ! si le fer est suspendu sur le cou d'un homme courageux ; si l'on ouvre tantôt telle partie, tantôt telle autre de son corps ; s'il peut voir de ses yeux ses propres entrailles ; si, par intervalles, afin de mieux lui faire sentir la torture, on rouvre ses plaies à demi fermées pour en faire sortir un sang nouveau :... il souffre sans doute ; nulle vertu humaine ne peut nous épargner la douleur. Mais il est sans crainte ; il contemple de haut ses propres souffrances. » Ep. 15.

« Cette pensée (de l'immortalité de l'âme) efface de nos âmes

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

verts dès le lendemain du Calvaire, et dans lesquels étaient déjà écrits les noms d'Étienne, des deux Jacques, de bien d'autres sans doute, se couvrirent d'une longue et glorieuse liste qui, commencée en ce premier siècle, aujourd'hui même, au XIXe siècle de l'Église, s'enrichit chaque jour de quelque nom nouveau. De Rome, la persécution paraît s'être particulièrement répandue en Italie. Milan fut riche en martyrs. Nazaire, qui y était venu de Rome en prêchant la foi, y périt avec le jeune Celse, qu'il emmenait avec lui pour le préserver de la corruption du siècle [1]. Gervais et Protais, son frère, les auraient, à ce qu'il semble, suivis de près [2]. Leur père Vital, leur mère Valérie, souffrirent aussi le martyre ; Vital, témoin à

tout ce qui est sordide, tout ce qui est bas, tout ce qui est cruel ; elle nous enseigne que les dieux sont témoins de toutes nos actions, qu'il faut mériter leur approbation, nous préparer à l'avenir qu'ils nous destinent, nous proposer pour but l'éternité. A celui dont l'esprit a conçu l'éternité, nulle armée, nul fracas guerrier, nulle menace ne peut inspirer d'épouvante. Que peut-il craindre, celui pour qui la mort est une espérance ? » Ep. 102. (Quidni non timeat qui mori sperat ?)

1. Paulin., *in Vit. Ambros.* — Ennod., *carmen* 18. — Ambros., *serm.* 14. — Gaudent., *serm.* 17. — Paulin., *carm.* 24. — Ep. 12. — Surius, *in* 12 *sept.* — *Martyrol. romanum*, 10 mai et 8 juillet. — Tillemont, *Hist. Ecc.*, t. II, p. 93.

2. Ambros., *Ep.* 53, 54. — Augustin, *de Civitate Dei*, XXII, 8 ; *Confess.*, IX, 7, *de cura pro mortuis.* — *Menæa Græcor.*, 14 octob. — *Martyrol. roman.*, 19 juin. — Tillemont, II, p. 85. Tout le monde sait que les corps de ces saints ont été retrouvés à Milan par saint Ambroise au IVe siècle, à une époque où le peuple de Milan avait perdu la tradition de ces martyres. Il ne faut donc pas s'étonner que l'époque de leur martyre soit douteuse. L'opinion la plus commune le place sous Néron ou Domitien; les Bollandistes (19 juin) sous Marc-Aurèle.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Ravenne du supplice du chrétien Ursicin, vit ce confesseur faiblir : il l'exhorta à haute voix et mérita de prendre place à côté de lui [1]. A Pise, le nom de Paulin et de Torpès [2] ; à Aquilée, ceux d'Hermagoras et de Fortunat [3] ; à Taormine, celui de Pancrace [4], inscrits dans les fastes de l'Église, sont attribués à cette première et glorieuse moisson que l'Italie et la Sicile envoyèrent au ciel [5].

La persécution ne tarda probablement pas à gagner les provinces. Vers ce temps, à Icone, la vierge Thècle, la première martyre de son sexe, comme saint Étienne avait été le premier martyr du sien, passa par le triple supplice du feu, des lions, de la nudité, toujours protégée par la grâce de Dieu, et les lions se couchèrent à ses pieds, n'osant offenser ni sa beauté

1. *Martyr. rom.* et *Bolland.*, ad 31 janv. et 28 avril. — Fortunat, I, 1, *carmen* 2.

2. *Mart. rom.*, 12 juil. — Ughelius, *Italia sacra*, 17 mai.

3. Fortunat, *in Vita martyr.*, 4. — Martyrol. de saint Jérôme. — Bolland., 28 apr. — *Martyrol. roman.*, 12 juil.

4. *Martyr. roman.*, 3 april.

5. On peut ajouter à cette liste, selon la plupart des martyrologes : sainte Perpétue, martyre à Rome (1 août). — Saints Juste, Oruntius et Fortunat à Lycium (Lecce), province d'Hydrunte (Otrante), 26 août. — Saint Alexandre à Brescia (26 août). — Et les premiers évêques d'Italie, disciples, selon la tradition, de saint Pierre et de saint Barnabé : SS. Aspreuas, évêque de Naples (3 août). — Priscus, de Capoue (1er septembre), et Sinotus, son successeur (27 septembre). — Anatolon, de Milan (25 septembre), et Caius, son successeur (27 septembre). — Romulus, de Fésules (7 juillet). — Paulin, de Lucques (12 juillet). — Priscus, de Nucérie (9 mai). — Elatée, de Brescia (4 juin). — Ptolémée, de Nepi (24 août). On place généralement leur martyre sous Néron.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

par une blessure, ni même sa pureté par un regard [1]. En Égypte, l'évangéliste saint Marc, premier évêque d'Alexandrie, fut traîné pendant deux journées attaché à une corde, couvrant le sol de son sang et de sa chair, mais consolé durant la nuit par des visions célestes [2].

1. *Martyrol.*, 23 septembre. — Tertull., *de Bapt.*, 17, où il traite d'apocryphes les actes existants alors de sainte Thècle. — Méthod., *in Convivio virg.* — Augustin, *in Faust.*, XXX, 4; *de Virginit.*, 44. — Ambros., *de Virginit.*, II. *Ad virginem lapsam*, 3, 4. Ep. 34, *ad eccles. Vercellensem.* — Greg. Nyss., *in Cantic. Hom.* 14, *in vita sanctæ Macrinæ.* — Chrysost., *Hom.* 72. — Greg. Nazianz., *carmen* 4; *Orat.*, XVIII, XIX. — Theodoret, *de Vitâ Patrum*, 29. — Sulpic. Sever., *Dialog.*, 11, 14. — Basilic. Seleuc., *in Vit. Theclæ.* — S. Hieronym., *Viri illustr.*, 7, *Ep.* 22, *ad Eustoch. de virginitate.* — Epiphane, *Hær.*, LXXVIII, 16. — Tillemont, t. II, p. 65. Toutes ces autorités témoignent de la très-grande célébrité de sainte Thècle, comme vierge et martyre, pendant les premiers siècles. Au IVe siècle sainte Mélanie fut surnommée Thècle (Hieronym., *in Chronico*, anno 377); sainte Macrine, étant dans le sein de sa mère, fut surnommée Thècle par un ange qui la vouait ainsi à la virginité. (Greg Nyssen., *loc. citato.*)

2. *Martyr. rom.*, Bolland., et Bed. 25 april. — *Martyrol.*, de saint Jérôme, 23 sept. — Le martyre de saint Marc est de l'an 68.

L'inscription suivante est rapportée dans Gruter (p. 238) et elle a été acceptée comme authentique par Alde Manuce, Baronius, Launoy, etc.... Mais son authenticité est fort contestée :

NERONI CL. CAES.
AVG. PONT. MAX.
OB PROVINCIAM LATRONIB.
ET HIS QVI NOVAM
GENERI HVM. SVPER
STITION. INCVLCAB.
PVRGATAM.

Les annales ecclésiastiques d'Espagne fourniraient encore plusieurs martyrs au siècle de Néron, mais la question des origines de l'Église espagnole mériterait d'être traitée à part.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Les chrétiens voyaient donc s'accomplir les prédictions du Sauveur, et elles ne cessèrent de s'accomplir pendant trois siècles. La persécution suscitée dans les synagogues contre ceux d'entre eux qui étaient nés Juifs, leur expulsion, leur flagellation, la poursuite exercée contre eux de cités en cités, avaient été le signe qui devait précéder tous les autres. Maintenant tous les chrétiens, quelle que fût leur origine, entraient dans la lice. Pendant trois siècles, ils allaient comparaître dans les assemblées des juges, témoigner devant les magistrats et les rois. Le frère allait livrer son frère à la mort ; les enfants allaient s'élever contre leurs pères et mères et les faire mourir. « Beaucoup, avait-il été dit, seront séduits, et la charité de plusieurs se refroidira [1]. » S'il y eut, en effet, des confesseurs et des martyrs, il y eut aussi des traîtres et des apostats. S'il y eut des Gamaliel pour abriter et défendre les témoins de la foi, des Joseph d'Arimathie pour ensevelir les restes des martyrs, il y eut des Judas pour les trahir, et des apostats pour renier le Christ, comme Pierre, sans se repentir comme lui.

Mais le signe des persécutions ne devait pas être le seul signe précurseur de l'orage.

1. Matth., XXIV, 11, 12.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

CHAPITRE III

LES HÉRÉSIES

Multi venient in nomine meo dicentes: Ego sum Christus, et multos seducent.

Beaucoup viendront en mon nom, disant : Je suis le Christ, et ils séduiront beaucoup de monde.

(Matth., XXIV, 5.)

En même temps que les persécutions, prédits comme elles, surgissaient les faux prophètes. Il faut ici nous arrêter un peu. L'histoire des hérésies est considérable dans l'histoire du christianisme et dans celle de l'esprit humain. Il importe d'en bien marquer le début.

« Il faut qu'il y ait des hérésies [1] », disait saint Paul. Le grand coup de filet qui amenait à l'Église des milliers de néophytes avait amené avec ce butin du ciel plus d'un élément impur. Tôt ou tard l'ivraie devait être triée d'avec le bon grain ; l'Église devait

1. I Cor., XI, 19.

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

être passée au crible, soit par les persécutions qui séparaient d'elle bien des apostats, soit par les hérésies, qui détournaient d'elle bien des âmes égarées.

Un double levain, en effet, fermentait au sein de l'Église. Ceux d'entre les fidèles qui ne savaient pas supporter la plénitude de la lumière chrétienne regardaient en arrière, vers le judaïsme, s'ils étaient Juifs d'origine ; vers le paganisme, s'ils sortaient de la gentilité. Chaque race avait ses défauts et ses penchants. Le Juif devenu chrétien, accoutumé à l'observance servile d'une loi minutieusement rituelle, la gardait avec scrupule, l'eût volontiers imposée avec rigueur. Le Gentil, au contraire, ou, pour parler avec saint Paul, le Grec, encore imbu de la sagesse de ses philosophes, cherchait les préliminaires et les fondements de l'Évangile dans Platon plus que dans Moïse. Le Grec était fier de l'intelligence donnée à sa nation ; le Juif, de l'élection de Dieu sur ses aïeux. L'un réprouvait cette race ingrate, qui, favorisée pendant tant de siècles, avait méconnu et crucifié son Sauveur ; l'autre méprisait ces nouveaux venus à la foi, ces inconnus, cette branche d'olivier sauvage qui était venue se greffer sur l'olivier franc. « Les Juifs, dit saint Paul, demandent des miracles », comme s'il n'y en avait pas assez, c'est-à-dire une évidence toute surnaturelle et toute visible qui ne laisserait plus de place ni à la raison ni à la foi ; « les Grecs cherchent la sa-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

gesse », une évidence toute rationnelle, une philosophie toute humaine [1].

L'antagonisme de ces deux tendances et de ces deux races s'était produit dès le premier jour de l'Église. A Jérusalem, sous les yeux des apôtres, et presque au lendemain de la première prédication de l'Évangile, il y avait eu dans le sein de l'Église des plaintes des Grecs contre les Hébreux (33). Plus tard, quand saint Pierre avait reçu au baptême le centurion romain Cornélius (35), le judaïsme avait murmuré. Malgré les avertissements donnés de Dieu même, beaucoup avaient persisté à ne prêcher l'Évangile qu'aux seuls Juifs [2]. Et bientôt, les Gentils venant en foule, l'Église d'Antioche se recrutant de païens, on s'était imaginé de les faire juifs, et on leur avait imposé la circoncision (50). Il avait fallu que les apôtres statuassent et que le concile de Jérusalem maintînt la liberté de ces nouveaux chrétiens [3]. A Rome, c'étaient les rivalités entre Grecs et Juifs qui avaient provoqué la célèbre épître de saint Paul (vers 52). Grecs et Juifs voulaient s'approprier la foi, faire de l'Évangile leur Évangile, et ils eussent déchiré en lambeaux la tunique du Christ.

Et quand l'apostolat fut intervenu ; lorsque, comme saint Pierre devant les murmures des chrétiens de

1. Judæi signa petunt, et Græci sapientiam quærunt. I Cor. I, 22.
2. Act., VI, 1 ; XI, 13-19.
3. Act., XV.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Jérusalem, comme le concile en face des novateurs d'Antioche, comme saint Paul écrivant aux Romains, l'autorité se fut armée pour maintenir les uns et les autres dans la vérité et la paix : sans doute, le grand nombre se soumit : mais il y eut des rebelles ; il y eut de prétendus docteurs qui persistèrent à trouver l'Église trop juive ou trop peu juive, pas assez philosophe ou trop païenne. Il n'y eut plus seulement des dissentiments, mais des ruptures ; il n'y eut plus seulement des disputes, mais des schismes. Alors commença de paraître la race de ces hommes qui *choisissaient* au lieu de croire, et qui, au lieu de suivre le droit chemin de l'Église, dévièrent ou à droite vers la synagogue, ou à gauche pour se rapprocher du temple et de l'école païenne. Il y eut en un mot des hérésies (αἵρεσις, choix), les unes païennes par leur principe et par leurs passions, les autres juives par leurs réminiscences et par leurs pratiques ; dans un sens et dans l'autre, des défaillances de la foi, des regrets, des retours, des âmes faibles ou orgueilleuses, qui, semblables à la femme de Loth, laissant marcher en avant les forts et les humbles, tournaient la tête vers le passé et demeuraient pour leur châtiment inertes et pétrifiées.

Parmi ces déserteurs, ceux qui étaient Juifs d'origine et qui reculaient vers la synagogue furent les plus nombreux. C'étaient des pharisiens baptisés, mais demeurés pharisiens dans le christianisme, et qui ne pouvaient se résigner à déposer leurs titres de docteurs,

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

leurs honneurs de rabbins, leurs priviléges d'Israélites, les observances au sein desquelles leur enfance avait été nourrie. Pour les garder, ils imaginaient de faire du judaïsme l'échelle indispensable, la première marche du christianisme ; la synagogue seule menait à l'Église. Il fallait être circoncis, observer les sabbats avec toute la rigueur pharisaïque, rejeter les viandes immondes (quoiqu'une révélation directe de Dieu eût aboli cette distinction), vivre avec les seuls Israélites, fuir le contact des idolâtres, sans quoi l'on n'était point prosélyte de la synagogue et par suite on ne l'était pas de l'Église. Jérusalem était toujours pour eux la ville sainte, et ils se tournaient vers elle dans leurs prières : le peuple juif était toujours pour eux le peuple élu ; et c'est en s'agrégeant à lui non-seulement par la foi, mais par les rites, en devenant Juif non-seulement de croyance, mais de nation, que quelques Gentils pouvaient trouver grâce ; pour être associé à la vocation d'Abraham, il fallait être, au moins par adoption, fils d'Abraham. Le salut était ainsi surtout dans la vocation d'Abraham et dans les œuvres de Moïse [1]. La grâce du Christ n'était plus qu'un appendice à la bénédiction patriarcale, sa loi un supplément à la loi

1. Voir en général l'épître aux Romains et celle aux Galates ; principalement : Galat., I, 6-9; III, 1-15; IV, 8-18; V, 1-12. — Coloss., II, 16-21. — Tit., II, 15. — Hebr., XIII, 9. — Quelques chrétiens cherchaient à introduire la circoncision pour se concilier les Juifs et échapper à leurs dénonciations. Galat., VI, 12.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

mosaïque. Par son origine et par ses œuvres, le Juif avait tout droit à la bénédiction de Dieu ; ce n'était pas le Christ qui le sauvait, c'étaient ses aïeux et c'était lui-même. La vertu du Rédempteur diminuait ainsi dans la mesure où grandissait la vertu de la révélation mosaïque; la grâce de la loi nouvelle était d'autant moindre que le privilége de la loi ancienne était plus grand. L'Évangile n'était plus qu'un perfectionnement du Pentateuque. Tels étaient ces prétendus docteurs, étroits, rigoristes, exclusifs, mesquinement orgueilleux.

Tout autres étaient les hérésies qui retournaient vers le paganisme. Les chrétiens d'origine païenne, que cet esprit exclusif et orgueilleux avait froissés, pour fuir le plus loin possible de la synagogue, reculaient jusqu'au temple des dieux. D'abord le grand dogme des livres et du peuple juif, la grande vérité méconnue par le paganisme, le dogme du Dieu un et surtout du Dieu créateur, ils avaient hâte de l'effacer : le monde n'était plus créé de Dieu ; il était l'œuvre des anges et des mauvais anges. Puis disparaissait à son tour le dogme de la providence divine, la conduite de Dieu sur les peuples et particulièrement sur le peuple hébreu, si fortement écrite dans les livres de Moïse : les anges se substituaient à Dieu pour le gouvernement comme pour la création du monde. C'étaient les anges (quelques-uns allèrent jusqu'à le soutenir) qui avaient suscité Moïse, dicté le Pentateuque, inspiré les prophètes. On vit l'opposition au judaïsme aller jusqu'à la glorifi-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

cation de Dathan, d'Abiron, de Caïn, de tous les personnages voués à l'exécration par les Livres saints. Aussi le Rédempteur, quel qu'il fût, n'était-il venu, selon eux, ni confirmer, ni agrandir, ni spiritualiser, ni, quoiqu'il le dise dans l'Évangile [1], accomplir la loi ; il était venu l'abolir et délivrer le monde de la tyrannie des anges.

Ce n'est pas tout ; la loi de Moïse repousse avec horreur tout ce qui est magie, incantation, sortilége : aussi ces nouveaux sectaires, avec un enthousiasme égal à celui des païens, pratiquèrent-ils ces commerces impurs avec les démons. — La loi juive, à certains égards, est une loi extérieure dans laquelle la vie corporelle de l'homme semble tenir la plus grande place, dans laquelle son être spirituel est plutôt voilé : les nouveaux docteurs, au contraire, affectèrent de mépriser l'homme corporel ; pour eux, le monde visible, la matière, la chair, sont l'œuvre des anges, c'est-à-dire d'une influence mauvaise ; la chair n'est pas seulement pervertie, elle est essentiellement impure : le Christ ne l'a point revêtue, et par suite ne l'a point rachetée ; elle mourra pour ne point renaître ; il n'y aura point de résurrection pour elle [2]. — Enfin la loi juive attache un grand

1. Nolite putare quoniam veni solvere legem aut prophetas; non veni solvere, sed adimplere. Matth., V, 17.

2. Sur cette négation de la résurrection de la chair, fréquente dès le temps des apôtres, prêchée entre autres par Simon le Magicien, par Hyménée, Philète et Alexandre, voyez : I Joan., IV, 2-3. — I Tim., I, 19-20. — II Tim., II, 16-18; IV, 14-15. — I Cor., XV, 12-17; sans parler des Pères de l'âge suivant, Athénagore, saint Justin, etc.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

prix aux œuvres rituelles, aux œuvres morales : ceux-ci n'en attachèrent aucun. Qu'est-ce, dans ce monde créé et gouverné par les mauvais anges, que les notions de vertu et de vice, de bien et de mal, inspirées et propagées par eux ? Vivre dans la virginité comme les ascètes chrétiens ou comme les païens dans la débauche ; jeûner ou se livrer à l'intempérance ; rejeter avec horreur les viandes offertes aux idoles ou s'en nourrir avec délices ; souffrir la mort plutôt que de sacrifier aux faux dieux, ou, pour sauver sa vie, brûler son encens sur tous les autels possibles : ce sont des actions indifférentes. Les unes ne justifient pas plus que les autres ne damnent. Ce n'est pas par ses œuvres, mais par la grâce du Dieu descendu sur la terre, que l'homme doit être sauvé.

Mais ces sectes si opposées entre elles avaient cependant un point de rapprochement. Les unes et les autres diminuaient comme à l'envi le Christ et son œuvre. Pour les judaïsants, cela est tout simple : la rédemption n'était qu'une œuvre accessoire et secondaire ; un instrument médiocre suffisait. Leur Messie n'était qu'un prophète, un simple homme, Jésus, sur lequel le Christ, la vertu de Dieu, était momentanément descendue au jour de son baptême pour le quitter au jour de son agonie. De leur côté, les *paganisants* (si je puis employer ce mot) déclaraient la création une œuvre de mal, le monde visible absolument vicié, la chair radicalement impure, et ne pouvaient

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

admettre d'union entre Dieu, la pureté suprême, et le monde, la chair, l'homme, c'est-à-dire l'impureté absolue. Ce n'est plus Dieu qui s'est revêtu de la chair humaine, qui a souffert et qui est mort : c'est une vision, un fantôme, une apparence humaine dont il a bien voulu se revêtir ; il n'a pu consentir à être réellement homme, réellement chair, parce qu'il ne peut consentir à être le mal. Les uns effaçaient ainsi la divinité, les autres l'humanité du Sauveur. Ni les uns ni les autres ne pouvaient porter, dans sa sublimité, le mystère du Dieu fait homme et du Dieu fait chair, cette association, fondamentale et si féconde, de Dieu et du fidèle, de l'âme divine et de l'âme humaine, de la chair divine et de notre chair, de la mort d'un Dieu et de notre mort, de sa résurrection et de notre résurrection [1]. Dieu et l'homme étaient toujours pour eux séparés par un abîme. L'œuvre de la rédemption n'avait plus été entre Dieu et l'homme qu'un rapprochement apparent et momentané, qu'une simple manifestation de la puissance divine, qu'un simple phénomène d'inspiration, un prestige. Par là disparaissaient la piété des croyants, la vertu des saints, le courage des

1. Saint Jean indique bien combien ces erreurs étaient capitales : Quis est mendax, nisi qui negat quoniam Jesus est Christus ? I Joan., II, 22. — Omnis spiritus qui confitetur Christum in carne venisse, ex Deo est; et omnis spiritus qui solvit Jesum, ex Deo non est, et hic est antichristus. IV, 2-3. — Multi seductores.... qui non confitentur Jesum Christum venisse in carne; hic est seductor et antichristus. II Joan., 7.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

martyrs. Pour ce christianisme diminué, pour ce Christ fantôme, pour cet homme qui n'était point Dieu ou ce Dieu qui ne s'était point fait homme, pour une félicité à venir qui n'était point gagnée par le sang de Dieu, pour une résurrection dont on n'avait point pour gage la résurrection d'un Dieu ; qui donc se fût soucié de mourir ? Les paganisants se dispensaient formellement du martyre, les judaïsants ne le subirent guère.

Telles étaient, dans leur divergence et dans leur union, ces voies opposées de l'erreur. Elles se montrèrent dès le premier jour du christianisme. Saint Paul nous montre les docteurs judaïsants lancés contre lui comme des chiens hargneux dans toutes les églises qu'il a fondées. A Corinthe, ils le calomnient en son absence, ils lui dénient sa mission apostolique, ils se font les chefs et bientôt les tyrans d'une foule qu'ils ont séduite [1]. En Galatie, au milieu d'une église sortie de la gentilité, ils imposent aux Gentils baptisés la circoncision et les œuvres de la loi : « C'est, dit-il, comme un nouvel évangile qu'ils forcent les fidèles à suivre au lieu de l'Évangile de Jésus-Christ [2]. » — Les docteurs opposés à ceux-là ne lui sont pas non plus inconnus. Ces gnostiques orgueilleux (car lui-même leur donne déjà ce nom[3]), qui maudissent la création,

1. II Cor., X, 7-12 ; XI, 3-4-12-15-20-22-23. (An 57.)
2. Gal., I, 6-9 ; III, 1-5 ; V, 1-12. (Vers 52.)
3. Oppositiones falsi nominis scientiæ, ἀντιθέσεις τῆς ψευδωνύμου ΓΝΩΣΕΩΣ. I Tim., VI, 20.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

anathématisent la chair, condamnent le mariage, interdisent l'usage de certains aliments[1] (comme le feront plus tard les manichéens), rejettent la résurrection future et soutiennent que la résurrection s'est accomplie par le baptême ; il les a rencontrés à Corinthe[2]; il a souffert à Rome de leur obstination et de leurs rancunes : il a livré à Satan Hyménée et Alexandre, et il a ordonné aux fidèles de s'éloigner d'eux ; il a vu tomber dans les piéges de l'erreur l'hérésiarque Philète, entraînant avec lui plusieurs âmes séduites[3]. L'hérésie germait partout à côté de la foi et au milieu de la foi.

Mais, parmi ces missionnaires de l'erreur, le nom le plus célèbre est celui de Simon, que les historiens de l'Église ont appelé le père de toutes les hérésies. Simon nous représente bien ce retour fatal de certaines âmes, un instant chrétiennes, vers le paganisme. Il est Samaritain, du bourg de Citthim[4], par conséquent frère, mais frère ennemi des Juifs, appartenant à une nation qui, bien qu'elle reçoive le Pentateuque, s'est montrée ennemie d'Israël au point de pencher volon-

1. I Tim., IV, 1-3.
2. I Cor., XV, 12.
3. I Tim., I, 19-20. (An 66.) — II Tim., II, 17-18; IV, 14-15. (An 67.)
4. Le Samaritain Simon serait-il le même que « Simon, Juif, né dans l'île de Chypre, qui prétendait être magicien, ami du procurateur Félix » et qui, « envoyé par lui, décida Drusille, sœur du roi Agrippa, à quitter son mari Aziz, roi d'Émèse, et à épouser Félix contrairement à la loi de son peuple » ? Josèphe, *Antiq.*, XX, 4 (7-2).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

tiers vers l'idolâtrie. Il a commencé, au mépris de la loi de Moïse, par exercer la magie, « disant qu'il était quelqu'un de grand, écouté des moindres et des plus puissants, et faisant dire aux peuples : « Celui-ci est la puissance de Dieu, celle qu'on appelle la grande [1]. » Tant les peuples étaient possédés alors du besoin et de l'attente d'une manifestation divine ! Il a été chrétien ; il a admiré chez les apôtres des prodiges qui dépassaient sa prétendue science; il a reçu le baptême de Philippe, de Pierre et de Jean ; il a reçu l'Esprit-Saint. Mais, ne voyant dans le christianisme qu'une magie supérieure, il a cru qu'associé gratuitement à la puissance surnaturelle du chrétien, il pouvait avec de l'or s'élever d'un degré et se faire associer à la puissance plus haute encore de l'apôtre. Il a voulu acheter de Pierre et de Jean le pouvoir de conférer l'Esprit-Saint par l'imposition des mains. Et Pierre lui a dit : « Que ton argent soit avec toi en perdition, puisque tu as cru pouvoir avec tes richesses acheter les dons de Dieu! Tu n'as point de part dans notre parole ; car ton cœur n'est pas droit devant Dieu. Fais donc pénitence de ton iniquité, et prie Dieu, afin d'obtenir, s'il se peut, qu'il te pardonne cette pensée de ton cœur ; car je vois que tu es dans le fiel de l'amertume et dans les liens de l'iniquité. » Et Simon répondit

1. Τινα ἑαυτὸν μέγαν... Ἡ δύναμις τοῦ θεοῦ ἡ καλουμένη μεγαλη. Act., VIII, 9-10.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

aux apôtres : « Priez pour moi le Seigneur, afin que rien ne tombe sur moi de ce que vous m'annoncez [1]. »

Mais ce repentir, sincère ou non, n'a pas duré. N'ayant pas voulu s'associer à la pureté de la vie et à la rectitude de la foi chrétienne, Simon est redevenu ce qu'il était auparavant, Samaritain, magicien, faux prophète. Il s'est cru plus que jamais « la grande puissance de Dieu ». Seulement, éclectique à sa façon, de chacune des différentes phases de sa vie et des différentes doctrines qui se partageaient le monde il a pris ou gardé quelque chose ; il a cousu sa prétendue révélation de paganisme, de judaïsme, de christianisme ; il s'est adressé tout à la fois aux idolâtres, aux Samaritains, aux mauvais chrétiens. Se faisant le dieu de toutes les doctrines, il a déclaré être apparu comme Dieu le Père aux Samaritains, comme Dieu le Fils aux Juifs, comme Dieu Esprit-Saint aux Gentils.

Le point de départ de son erreur, la pierre d'achoppement pour lui comme pour les autres, c'est toujours le dogme de la création. Les philosophes de l'antiquité échappaient à ce dogme en admettant l'indépendance et l'éternité de la matière. Mais Simon, qui, Samaritain, a lu les livres de Moïse, et, chrétien, a embrassé l'Évangile, Simon qui a reçu la notion du Dieu unique, personnel, spirituel, ne peut plus, si dépravé qu'il soit, croire la matière née d'elle-même, indépendante, éternelle. De là un embarras suprême, des rêveries,

1. Act., VIII, 9-24. (An 33.)

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

un cauchemar de doctrines monstrueuses, au delà même de celles du paganisme.

Simon admet bien un principe unique, souverain, intellectuel, parfaitement bon; mais il a besoin que de ce principe le mal puisse sortir; et il l'en fera sortir par des générations multipliées, comme si cette multiplicité pouvait dissimuler l'absurdité d'une telle descendance. Il a besoin que cet être suprême soit à la fois esprit et matière, afin d'expliquer l'origine du monde, sans admettre ni la matière créée de rien, comme les Juifs, ni la matière indépendante, comme les païens.

Il y aura donc une vertu suprême, c'est « celui qui était, est et sera » (ὁ στᾶς, ἑστώς, στησαμένος), ou, comme Simon l'appelle encore d'un nom bien caractéristique de sa doctrine, le Silence (Σίγη). En lui toute chose est virtuellement comprise, le fini et l'infini, le visible et l'invisible, le corporel et l'incorporel. C'est le feu, mais un feu mystique, source et origine de toutes choses. C'est un arbre mystérieux comme celui que Nabuchodonosor vit en songe et sous le feuillage duquel s'abritaient toutes les créatures. La partie apparente de l'arbre, les branches, les feuilles, l'écorce, c'est le fini, le visible, le corporel; au contraire, l'infini, l'invisible, l'incorporel, c'est ce qui est caché, c'est la sève qui donne la vie à tout le reste [1].

1. Je m'appuie de préférence pour l'exposition du système de Simon, sur les *Philosophoumènes*, IV, 51; VI, 7-20. Origène, ou

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Or, de cet arbre, six racines ou plutôt six rejetons sont sortis, six êtres supérieurs, six Éons (pour adopter le vocabulaire gnostique), associés deux à deux, un principe masculin plus élevé et plus spirituel, avec un principe féminin inférieur et plus corporel. C'est d'abord l'Entendement (νοῦς) qui gouverne toutes choses et habite les sphères d'en haut, avec la Pensée (ἐπίνοια ou ἔννοια) qui habite une sphère moins haute et qui a engendré toutes choses. De ces deux premiers Éons sont sortis les quatre autres, la Parole avec le Nom (φωνὴ καὶ ὄνομα), le Raisonnement avec la Passion (λόγισμος καὶ ἐπιθυμήσις). Ces six Éons, réunis avec la Vertu suprême, forment le divin septenaire, la puissance universelle, le Plérôme, c'est-à-dire la plénitude (πλήρωμα) de l'intelligence et de la vie.

Telle est la théogonie simonienne. Mais il faut en venir à la cosmogonie et montrer comment de ce monde divin, de ce Plérôme infini et parfait, le monde terrestre, fini et imparfait, est sorti. Pour sauver les inconvénients de la déviation, Simon ne sait faire

quel que soit l'auteur de ce livre, avait lu les écrits de Simon (son Ἀποφασις) et les cite. Voyez de plus Clém. d'Alexandr., *Stromates*, II, III, VII, 17. Irénée, 1, 20. Tertullien, *Apologet.*, 13; *de Idolol.*, I, 9; *de Præscrip.*, 46; *de Animâ*, 34. Théodoret, *Hæret. fab.*, 1. Épiphan., *Hær.*, 21. Eusèb., *H. E.*, II, 13. Justin, *Apol.*, I, 26, 56; II, 15. Origène, *Contrà Celsum*, I, 57; V, 62. Greg. Nazianz., *Orat.*, 23, 44. — Livres (cités par les Pères) de Simon ou de ses disciples : son Ἀποφασις (*Philosophoum.*, VI, 18). *Prédication de saint Paul* (V. Cyprien, *de Baptismo*), contre la foi du Christ (Dionys. Areop., *Divina nomina*, 6). Ἀντιῤῥητικοί, Évangiles apocryphes (*Constit. apost.*, VI, 8, 16; — V. encore Hieronym. *in Matth.*, 24).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

autre chose que la mettre une ou deux générations plus bas. Épinoia (la pensée), fécondée par le principe supérieur, a mis au jour les anges et les puissances. Ce sont ces anges qui, vivant dans une sphère inférieure et ne connaissant pas leur père, jaloux d'être eux-mêmes créateurs, ont donné l'être au monde que nous habitons, œuvre d'ignominie, de rébellion et de ténèbres, selon Simon comme selon les autres gnostiques. Il y a plus : ils ont craint qu'Épinoia leur mère, devenant de nouveau féconde, ne leur donnât des rivaux ; ils ont profité du moment où elle était descendue dans leur sphère ; ils l'ont saisie, ils l'ont accablée d'outrages, et, pour prévenir son retour vers leur père, ils l'ont enfermée dans ce monde créé par eux et ils l'ont enchaînée à un corps mortel. Associés ainsi à la vie inférieure du monde et de l'homme, elle suit le sort des âmes humaines, et, selon la doctrine pythagoricienne de la métempsycose, transmigre pendant des siècles d'un corps dans un autre, s'enfonçant de plus en plus dans la dégradation et la captivité. Par cette révolte de l'orgueil, par cette création fortuite du monde, par cette séparation entre le principe suprême et sa pensée éternelle, Simon explique l'origine du mal et la perturbation de l'ordre divin.

Ce qui serait curieux, mais ce qui nous mènerait trop loin, ce serait de montrer comment Simon, Samaritain et baptisé, ayant foi comme sa nation aux

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

livres de Moïse, quoiqu'il rejette comme elle les prophéties, prétend accommoder cette théogonie et cette cosmogonie si étranges avec les enseignements du Pentateuque. Ses six Éons se retrouvent, selon lui, dans la Genèse mosaïque, traduits sous forme corporelle. L'Entendement et la Pensée, c'est le ciel et la terre, principes mâle et femelle dont le second est fécondé par le premier ; la Parole et le Nom, c'est le soleil et la lune ; le Raisonnement et la Passion, c'est l'air et l'eau. Et, par-dessus tout cela, domine la puissance suprême, infinie, celui que Moïse appelle l'Esprit de Dieu porté sur les eaux. De cette façon, les trois couples d'Éons sont représentés chacun par deux des six jours de la création, le septième jour appartient au principe divin, et la semaine tout entière reproduit ainsi le divin septenaire [1].

L'homme dans le Paradis est aux yeux de Simon une allégorie d'une autre nature, toute physiologique. C'est l'enfant dans le sein de sa mère, recevant par les artères la nourriture et la vie, ou par les sens le son et la lumière, comme le Paradis reçoit la fécondité des quatre fleuves qui l'arrosent. Les cinq livres de Moïse répondent aux cinq sens de l'homme [2], etc. L'esprit rabbinique, avec ses commentaires subtils sur l'Écriture, se retrouve là, comme en ce siècle il se retrouve partout.

1. *Philosophoumènes*, VI, 13.
2. *Ibid.*, VI, 15.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Simon le Samaritain s'accommode ainsi avec le Pentateuque ; mais Simon le chrétien doit aussi s'accommoder avec l'Évangile. Après avoir expliqué la création, il faut expliquer la rédemption ; car, en ce siècle, la rédemption était si évidemment nécessaire, que ceux à qui elle avait été enseignée une fois ne pouvaient plus y renoncer. Nulle secte née du christianisme, si peu chrétienne qu'elle fût, n'a abandonné l'idée de la rédemption, ni le baptême, signe et moyen de la rédemption. Pendant des siècles selon Simon, les mauvais anges ont gouverné le monde, ils ont conduit le peuple juif lui-même, ils ont inspiré les prophètes ; mais enfin le Principe suprême a voulu mettre fin à ce désordre. Il ne s'est pas incarné (quelle union était possible entre Dieu radicalement bon et la chair radicalement mauvaise ?), mais il s'est manifesté successivement dans toutes les sphères, parce que toutes les sphères s'étaient corrompues ; il s'est transfiguré en ange parmi les anges, en homme parmi les hommes. C'est là « cette grande puissance de Dieu » qui, sous le nom de Jésus, s'est montrée en Judée, paraissant vivre, souffrir et mourir, ombre sous une pure apparence humaine. C'est elle qui, sous le nom de Simon, se montre maintenant à tous, Juifs, Samaritains, chrétiens, idolâtres. Mais ce qu'elle est venue faire pardessus tout, c'est chercher, retrouver, relever, réhabiliter « sa brebis perdue », sa fille et son épouse, son Épinoia. De transmigration en transmigration, d'abais-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

sement en abaissement, après avoir été la célèbre Hélène du siége de Troie, elle est devenue maintenant une autre Hélène, esclave de Tyr, qui se prostitue au profit de ses maîtres. C'est là que le Dieu manifesté, Simon, la trouve, la purifie, la relève. Replacée à son rang, elle le suit maintenant partout. Simon est le tout-puissant, le consolateur (παρακλητὸς), la parole de Dieu, la beauté de Dieu ; il est tout ce qui est en Dieu [1]. Hélène est la pensée de Dieu. On est sauvé par Simon et par Hélène. Pour conserver quelque trait de christianisme, le baptême se donne, mais au nom de Simon et d'Hélène ; pour satisfaire les imaginations païennes, Simon sera adoré sous la forme de Jupiter, Hélène sous la forme de Minerve. Ainsi dans cette honteuse parodie de la rédemption, tout se confond et tout se mêle.

Quelle doctrine morale pouvait sortir de là ? Presque toutes les sectes, qui ont posé en principe la réprobation absolue de la nature corporelle, ont eu la corruption pour châtiment de leur orgueil. Dieu a permis à la nature corporelle de se venger par les plus honteux excès. D'ailleurs si le monde a été jusqu'ici gouverné par de mauvais anges, il n'a pu recevoir que de mauvaises lois ; la morale qu'il admet est donc fausse ; il faut une morale tout opposée. Il y eut cependant, à ce qu'il paraît, des simoniens rigides. Un certain Dosithée, se disant fils de Dieu, maître de Simon

1. Hieronym., *in Matth.* — *Philosophoumènes*, VI, 18, 20.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

selon quelques-uns, son successeur selon d'autres, interdisait, sinon le mariage, au moins les secondes noces. Dans l'école même de Simon, on parlait d'une vie spirituelle, d'un état supérieur et divin promis à ceux qui, par la rupture des liens de famille, se mettraient au dessus de la condition humaine [1]. La résurrection promise par le Christ, disaient-ils, n'était pas autre chose que cette régénération des âmes. Mais on sait quelles impuretés ce rigorisme mystique a souvent cachées. D'ailleurs, la seule opposition du judaïsme devait faire détester la morale des Livres saints. Le judaïsme avait attaché trop de prix aux œuvres morales comme aux œuvres rituelles, pour que les simoniens ne méprisassent pas les unes comme les autres. Le judaïsme avait trop sévèrement réprouvé les sciences occultes, pour que les simoniens, par contre-coup et à l'exemple de leur chef, ne les pratiquassent pas. Le judaïsme avait trop hautement proscrit les idoles, détesté les sacrifices païens, repoussé de sa table les viandes offertes aux dieux, pour que Simon, à son tour, ne fût pas indulgent pour l'idolâtrie et n'autorisât pas ses disciples à brûler l'encens, à manger la viande des idoles, afin de se dispenser du martyre [2].

Il y a plus, et, comme firent plus tard la plupart

1. Sur Dosithée ou les Dosithées, voir : Orig., *in Cels.*, V, 11. — Tertull., *de Præscript.*, 45. — Epiph., I, 12. — I Tim., IV, 1-3.
2. Orig., *in Cels.*, V, 11.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

des sectes gnostiques, la religion de Simon eut une partie secrète, un sanctuaire plus caché, des mystères, des hiérophantes. Ce qui se passait là était pour les initiés un objet d'étonnement et d'effroi. Eusèbe [1] dit qu'il est impossible d'en parler. Saint Épiphane (ces secrets-là finissent toujours par transpirer) en raconte d'abominables choses. Là le paganisme renaissait complétement, et l'idolâtrie se montrait sans mélange. On offrait à l'adoration des peuples les images de Simon-Jupiter et d'Hélène-Minerve, et si quelque prosélyte naïf les appelait encore Simon et Hélène, il était bafoué comme ignorant et repoussé comme profane [2]. C'était bien la peine d'avoir fait un si long détour, d'avoir passé par le judaïsme, par le samaritisme, par le christianisme, par l'hérésie, pour tomber plus bas que les idolâtres, pour adorer un Jupiter vivant et une Minerve vivante, l'un charlatan, l'autre prostituée.

Je me suis arrêté sur ces doctrines de Simon, parce qu'elles en enfantèrent bien d'autres depuis ; Simon fut en réalité le père de ce qu'on appela depuis le gnosticisme, et qui tint une si grande place dans l'histoire de l'Église et dans celle de l'esprit humain. Les hérésies judaïsantes, à cette première époque de l'Église, furent plus nombreuses ; les hérésies *pagani-*

1. *Hist.*, II, 13
2. Eusèbe, II, 13. — Irénée, I, 20. — Augustin, *Hæres.*, I. — *Philosoph.*, VI, 18.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

santes furent plus fécondes. Les premières étaient l'écho d'un nationalisme étroit et d'un regret impuissant, elles durèrent peu ; les autres s'adressaient à de tristes, mais éternels instincts du cœur et de l'esprit de l'homme ; elles se perpétuèrent pendant des siècles. Simon ne fit que forger le premier anneau de la chaîne à laquelle bien d'autres vinrent attacher leur erreur [1].

Quoi qu'il en soit, judaïsants ou paganisants, les docteurs hérétiques se montraient en grand nombre. Les apôtres nous peignent sans cesse ces hommes qui se lèvent dans les assemblées pour répondre, disent-ils, à l'inspiration de Dieu. Il ne manque pas à ces ouvriers de mensonge une piété au moins apparente [2]. Leur attitude est grave, leur bouche pleine de bénédictions : Satan ne sait-il pas se transformer en ange de lumière [3]? Mais leur premier mouvement est l'orgueil, la désobéissance leur première faute. L'enseignement de l'Église ne leur suffit pas ; cette curiosité inquiète, qui « apprend toujours et ne parvient jamais » [4], prétend à une lumière plus haute, à un mysticisme plus savant,

1. Sur Simon le magicien, voir : saint Irénée, I, 19-20. — *Philosoph.*, IV, 51 ; VI, 7-20. — *In Cels.*, V, 11. — Tertull., *de Præscript.*, 46, *de Anima*, 34. — Saint Épiph., *Hær*, XXI, 1-4. — Théodoret, *Hær.*, I, 1. — Saint Augustin., *Hær.*, I. — Saint Grégoir. Nazianz., *Orat.*, XXIII, 44.

2. Pseudo-apostoli... operarii subdoli. I Cor., X, 11. — Magistri mendaces... sectæ perditionis. II Petr., II, 3. — Habentes quidem speciem pietatis, virtutem autem abnegantes. II Tim. III, 5.

3. II Cor., X, 12-13.

4. II Tim., III, 7.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

à une *gnose* supérieure, comme ils disent [1]. « Superbes, enflés, ignorants », ils méprisent l'autorité, et, au lieu de plaire à Dieu, « se plaisent à eux-mêmes » [2].

La popularité ne tarde pas non plus à leur venir. Il y a dans les églises bien des néophytes, Juifs ou Gentils d'origine, qui regrettent les oignons d'Égypte et sont prêts « à retourner à leur vomissement ». Il y a bien des hommes « incapables de soutenir la bonne doctrine et qui cherchent, pour satisfaire l'insatiable démangeaison de leurs oreilles, des maîtres selon leurs désirs et des fables [3]» selon leurs rêves. Il y a en particulier bien des femmes, imaginations vagabondes, consciences entachées, qui demandent un pardon plus facile de leurs fautes, une satisfaction plus complète de leurs chimères. Dans ces conciliabules de l'hérésie, ce n'est plus la simplicité de la parole, la netteté de la pensée, l'humilité du cœur chrétien. Ce sont, comme chez les Simoniens, des expressions profanes et nouvelles [4], de vaines paroles, une mythologie orientale ou

1. Αντιθέσεις τῆς ψευδονύμου γνώσεως. I Tim., VI, 20.

2. Sunt multi inobedientes. Tit., I, 10. — Superbus est, nil sciens. I Tim., VI, 4. — Dominationem contemnunt. II Petr., II, 10. — Sibi placentes. *Ibid.*

Voir sur les hérétiques des temps futurs : I Tim., IV, 1 et suivants. — II Tim., III, 1 et suiv. ; IV, 3 et suiv. — II Petr., II, 11 et suiv.; III, 3. — Jud., 17-18.

3. Sanam doctrinam non sustinebunt, sed ad sua desideria coacervabunt sibi magistros, prurientes auribus, a veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur. II Tim., IV, 3-4.

4. Profanas voeum novitates (καινοφωνίας). I Tim., VI, 20-21. — Profana et vaniloquia. II Tim., II, 16.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

judaïque [1], des généalogies fantastiques telles que celles des Éons du gnosticisme [2], des emprunts faits aux rêveries de toutes les nations, des doctrines bigarrées de rabbinisme, de pythagoréisme, de sabéisme, d'indianisme peut-être [3] ; et, ce qui est plus particulier aux Juifs, des querelles de mots, des subtilités sur le texte de la loi, des questions puériles, sottes, ignorantes, comme celles des rabbins [4] ; une science orgueilleuse et des contes de vieilles femmes ; audace et folie, révolte et puérilité, disputes sans fin où l'intelligence se noie, où la charité périt. C'est encore la corruption de la parole divine, l'abus de ses saintes obscurités ; des écrits falsifiés, de fausses lettres de Paul, de faux Évangiles, de fausses révélations [5]. C'est la calomnie appelée à l'aide de la fausse doctrine : ils peindront Paul comme un homme dominé par la chair [6] ; ils se

1. Neque intenderent fabulis (μύθοις). I Tim., I, 4. — Ad fabulas (μύθους) convertentur. II Tim., IV, 4. - Ineptæ et aniles fabulæ (βεβήλους καὶ γραώδεις μύτους). I Tim., IV, 7. — Ἰουδαϊκοις μύθοις. Tit., I, 14.

2. Stultas quæstiones et genealogias et pugnas legis devita. Tit. III, 9.

3. Doctrinis variis et peregrinis (διδαχαῖς ποικίλαις καὶ ξέναις) nolite abduci. Heb., XIII, 9.

4. Languens circa quæstiones et pugnas verborum. I Tim., VI, 4. Stultæ et sine disciplinâ (ἀπαιδευτοι) quæstiones. I Tim., II, 23. — Stultæ quæstiones. Tit., III, 9 ; I Tim., I, 4.

5. Adulterantes verbum Dei. II Cor., II, 17. — V. aussi saint Luc, Act., I. 1-4. — II Petr., III, 15-16. -- II Thess., II, 2. — De là saint Paul prend l'usage d'apposer de sa main son nom et quelques mots au bas des lettres qu'il a dictées. *Ibid.*, III, 17.

6. Qui arbitrantur nos tanquam secundum carnem ambularemus. II Cor., X, 2.

521298

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

railleront de son aspect et de sa parole ; audacieux en son absence, tremblants en face de lui, prêchant plus haut l'Évangile quand Paul est dans les fers pour que la rancune des païens retombe sur l'apôtre captif [1]. « La parole de l'hérésiarque est comme un chancre brûlant » ; s'avançant toujours dans le mal, « il se trompe et trompe les autres » [2]. Peu à peu le dernier lien se brise, la secte se forme, le blasphème est articulé et la rupture est complète.

L'hérésiarque conduira donc le troupeau qui s'est mis sous sa garde, brebis insoumises auxquelles leur nouveau pasteur « a promis la liberté, bien qu'il soit lui-même esclave de la corruption » ; car, sous ces apparences de science et de sainteté, un amour impatient de domination, la soif du gain, l'intempérance, l'impureté [3], se révèlent en lui. L'agape chrétienne se change pour lui en un festin de débauches ; ses yeux sont pleins d'adultères ; sa table est souillée par l'impureté [4]. Introduit dans les demeures, il trouble les familles, il ruine les patrimoines [5], il exige des tributs,

1. Phil., I, 15-18.

2. Mali homines et seductores proficient in pejus ; errantes, et in errorem mittentes. II Tim., III, 13. — Subverterunt aliquorum fidem. *Ibid.*, II, 17, 18. — Sectas non metuunt introducere blasphemantes. II Petr., II, 10.

3. II Petr., II, 10-19. — Existimantes quæstum esse pietatem. I Tim., VI, 5. — Voir II Petr., II, 1-3.

4. In conviviis suis luxuriantes vobiscum... Oculos habentes plenos adulterii et incessabilis delicti. II Petr., II, 13, 14. — Jud., 12.

5. Universas domos subvertunt, turpis lucri gratiâ. Tit., I, 11.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

il s'irrite, il frappe au visage [1]. Cette tyrannie de l'hérésie est de tous les temps. Luther maudit Zwingle et voue les anabaptistes à la mort ; Henri VIII fait brûler les luthériens ; Calvin dresse l'échafaud de Servet.

En somme, l'erreur naissait partout sous les pas de la vérité. Les apôtres n'écrivirent guère que pour la combattre. Ils eussent bien mieux aimé ne prêcher que de bouche : mais l'hérésie marchait derrière eux, comme derrière le semeur marche son ennemi pour jeter l'ivraie au milieu du bon grain. Il fallait que dans leurs courses apostoliques ils se retournassent pour la regarder et lui répondre par leurs écrits. En face des faux récits de la vie du Sauveur, il fallait que Matthieu, Marc, Luc, interrompissent le cours de leurs prédications et envoyassent aux fidèles la véritable Bonne-Nouvelle, écrite et affirmée de leur main.

Paul surtout se trouve en face d'un double ennemi. A Corinthe, il apprend que les prétentions des judaïsants troublent l'Église de Rome, il écrit son épître aux Romains (vers 57). Pendant qu'il prêche à Éphèse, il est informé que les convertis de la Galatie sont également poussés dans les voies du judaïsme : il leur envoie ses avertissements (vers 52). Dans cette épître et dans bien d'autres, les réminiscences du judaïsme sont sans cesse présentes à son esprit ; c'est toujours la liberté du chrétien qu'il oppose à la servitude du juif,

1. II Cor., XI, 20.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

la foi qui justifie à la loi qui ne peut sauver, la circoncision du cœur à la circoncision de la chair, la vivifiante pratique des vertus à la pratique stérile des œuvres rituelles.

A d'autres époques, au contraire, tandis qu'il évangélise Rome ou la Grèce, il apprend que l'Orient se trouble derrière lui ; que les chrétiens de Colosses (vers 61), que ceux d'Éphèse (vers 62), que les Hébreux convertis en Palestine sont agités par les rêveries de Simon et par tout ce qu'on appellera plus tard le gnosticisme : il leur écrit à leur tour. Et ces quatre épîtres aux Colossiens (64), à Timothée, aux Hébreux, sans parler des autres, témoignent du nombre et de l'importance de ces docteurs de mensonge, par les allusions que saint Paul fait sans cesse à leurs doctrines, par l'emploi même qu'il fait de leur langue. C'est la véritable *gnose*, la science de Dieu, la science de Jésus crucifié, qu'il oppose à leur *gnose* mensongère[1] ; c'est le *plérôme* véritable, Jésus-Christ « en qui la plénitude de Dieu habite corporellement[2] », qu'il oppose au *plérôme* multiple et insensé de Simon. Les gnostiques rabaissent le Christ, le mettent à plusieurs degrés au dessous de la Divinité, le séparent d'elle par la théogonie de leurs Éons et par la prétendue

1. I Cor., II, 14; VIII, 1, 9. — Col., II, 2, 3. — I Tim., VI, 20, 21. — Théodoret et saint Jean Chrysostôme voient dans ce dernier passage une allusion aux gnostiques.

2. Πλήρωμα. Col., II, 9 ; et de même I, 19.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

toute-puissance des anges sur le monde : saint Paul, au contraire, relève le Christ, le place au dessus des anges, des principautés et des puissances ; c'est par lui, le véritable premier-né (πρωτοτόκος), la splendeur de la gloire et le type de la Personne divine (χαρακτὴρ τῆς ὑποστάσεως αὐτοῦ [1]), c'est par lui que Dieu a fait les *Èons* (les siècles et les puissances de ce monde) (δι' οὗ καὶ ἐποίησεν τοὺς αἰῶνας [2]) ; c'est lui qui est « l'héritier de toutes choses, d'autant plus élevé au dessus des anges qu'il a un nom plus grand que le eur [3] », lui que les anges adorent et dont ils sont les envoyés et les ministres [4]. Saint Paul détruit ainsi cette « religion des anges [5] » que les hérésiarques veulent substituer à la religion de Dieu. Pour bien comprendre saint Paul, il faut presque toujours le voir en présence d'un de ces hérésiarques qu'il combat souvent sans le nommer, auquel il répond par un mot et souvent par un mot qu'il lui emprunte. Tant il est vrai que le serpent relevait toujours la tête et forçait toujours à marcher dessus pour l'écraser !

On voit quel péril courait la foi naissante, et combien, dès la première génération, parmi les fidèles qui avaient afflué autour de l'Église, il en était que le mouvement du siècle, la faiblesse de leur foi, la cor-

1. Heb., I, 3.
2. *Ibid.*, I, 2.
3. *Ibid.*, I, 4.
4. *Ibid.*, 6, 7, 14.
5. Col. II, 18.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ruption de leur cœur détachaient d'elle. Des myriades de croyants étaient venus à l'Église ! mais elle abandonnait sur son chemin des milliers d'hommes, comme une armée qui, marchant à la hâte pour obéir aux ordres de son chef, ne regarde pas les déserteurs et les traînards qu'elle est obligée de laisser sur sa route. Si elle se fût arrêtée à les entendre, que fût-elle devenue? — Les uns l'eussent casernée dans un judaïsme à la fois hautain et timoré ; fuyant le contact des Gentils, ils eussent éloigné d'elle les Gentils. Avec eux, l'Église n'eût pas fait un pas hors de la synagogue. La foi chrétienne, qui est le judaïsme agrandi, spiritualisé, devenu universel, se fût rapetissée aux conditions d'une loi locale, étroite, extérieure, dans laquelle la raison et la conscience universelle du genre humain n'eussent eu aucune place ; elle eût repris ses chaînes ; elle n'eût jeté de racines que sur le sol desséché de la Palestine ; elle eût attaché son sort au sort de Jérusalem et du Temple, tous deux près de périr. — Les autres, au contraire, irrités de cet esprit d'exclusion et d'étroitesse, fatigués de ces observations tyranniques, las de ces commérages de rabbins, eussent affranchi et élargi le christianisme au point d'y faire entrer tous les caprices de la philosophie, toutes les erreurs du paganisme, tous les vices de l'idolâtrie. La religion n'eût plus été qu'une philosophie, l'Église une école, vague, latitudinaire, éternellement disputante, comme l'école d'A-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

thènes. — Ceux-là absorbant le christianisme dans la loi de Moïse, ceux-ci le dépravant au point d'en faire une idolâtrie nouvelle ; ceux-là annulant l'œuvre de la rédemption, ceux-ci annulant la création ; ceux-là amoindrissant le Nouveau Testament, ceux-ci réprouvant l'Ancien ; ceux-là renfermés dans les œuvres extérieures, ceux-ci les maudissant ; ceux-là donnant toute efficacité aux mérites humains, ceux-ci la leur déniant toute ; ceux-là niant la divinité du Christ, ceux-ci son humanité : le faisceau eût été rompu, les deux éléments se seraient séparés, les deux fleuves eussent repris leur cours. Chacun fût retourné d'où il venait : le plus petit nombre serait rentré dans la synagogue ; le plus grand nombre, avec plus ou moins de déguisement, serait revenu aux idoles ; et ce courant, un instant détourné, serait allé rejoindre, à peine distinct, le grand fleuve du paganisme universel.

Je n'ai pas besoin de répéter que tout cela avait été prédit ; les hérésiarques, leurs prétentions d'inspirés, de prophètes et même de dieux, leurs enchantements pareils à ceux de Simon, la séduction qu'ils devaient exercer et la foule qu'ils devaient entraîner hors de l'Église : « Il s'élèvera de faux christs et de faux prophètes. Plusieurs viendront en mon nom, disant : Je suis le Christ, et ils séduiront beaucoup de monde. Ils feront de grands prodiges et des miracles, en sorte que les élus eux-mêmes, s'il se pouvait, seront induits en erreur. Prenez garde que personne ne vous séduise...

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Prenez garde aux faux prophètes qui viendront revêtus au dehors d'une peau de brebis, mais qui au dedans sont des loups ravisseurs [1] »... Et de bonne heure saint Paul avait dit: « Il faut qu'il y ait des hérésies [2]. »

Ainsi, à tous ceux qui connaissaient les prophéties évangéliques était donné le triple avertissement des convulsions de la nature, des persécutions, des fausses doctrines. La moisson blanchissait dans la plaine, le figuier commençait à porter ses feuilles. Il était clair que « l'été était proche » [3]. On reconnaissait donc les signes prédits et on attendait, non-seulement la chute de Jérusalem, mais même le second avénement du Sauveur, prophétisé en même temps qu'elle. Quoi qu'il en pût être, on se tenait prêt pour un grand coup de la main de Dieu ! « Quand ces choses commenceront à se faire, avait-il été dit, regardez et levez la tête, parce que votre rédemption approche [4]. »

1. Matth., VII, 15; XXIV, 4, 5, 11, 23, 24. — Marc., XIII, 4, 5. — Luc., XXI, 7, 8.
2. I Cor., XI, 19.
3. Luc., XXI, 29-30. - Matth., XXIV, 32-33.
4. Luc., XXI, 28.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

DEUXIÈME PARTIE

SOULEVEMENT DES JUIFS

CHAPITRE IV

ÉTAT DU PEUPLE JUIF AVANT LE RÈGNE DE NÉRON.

> Nolite audire verba prophetarum dicentium vobis : « Non servietis regi Babylonis ; » quia mendacium ipsi loquuntur vobis.
>
> N'écoutez point les paroles des prophètes qui vous disent : « Vous ne serez point assujettis au roi de Babylone » ; car ce qu'ils vous disent n'est que mensonge.
>
> (JÉRÉMIE, XXVII, 14.)

Dans un coin du monde, mais dans le coin du monde que le Sauveur avait désigné, la prophétie commençait à s'accomplir d'une manière plus particulière. L'attente était là plus vive et l'orage plus imminent.

Pour faire connaître, dans leurs rapports avec les autres peuples, les Juifs de cette époque, il n'y a

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

pas, ce me semble, de meilleur type que les Juifs d'aujourd'hui. Bien différents et par la croyance et par les mœurs, leur situation politique me paraît singulièrement analogue.

Alors, comme aujourd'hui, en effet, et depuis près de trois siècles, la nation juive avait commencé d'être cet étrange peuple que nous connaissons, si cosmopolite et en même temps si distinct. Hors de l'empire romain, de nombreuses colonies israélites, transportées jadis par Nabuchodonosor et qui s'étaient implantées dans la terre d'exil, remplissaient la Babylonie, la Médie, la Perse même ; d'autres avaient poussé jusqu'en Chine : la première migration israélite dans l'empire chinois est antérieure de trois siècles au moins au temps dont nous parlons [1]. Dans l'empire romain, les Juifs, que les Ptolémées avaient emmenés comme prisonniers et dont ils avaient ensuite fait des soldats, nombreux à Alexandrie et dans toute l'Égypte, s'étaient répandus de là sur la côte africaine, dans la Cyrénaïque et la Libye. La domination commune des Séleucides, le goût du commerce, une activité intelligente et dévouée au service des vainqueurs, avaient

1. Sous la dynastie Tchéou, qui régna de 1110 à 255 avant J.-C. (?) Il y eut une nouvelle immigration juive sous la dynastie Han et l'empereur Ming-Ti (58-75 après J.-C.). Voyez Duhalde, *Description de l'empire chinois*, t. II. — *Lettres édifiantes et curieuses. Mémoire sur les Juifs de Chine.* — Trigalt, *de Exped. sinica.* — Semedo, *Relazione della China.* Les Israélites de la Chine appartiendraient aux dix tribus, selon Hanneberg, *Histoire de la révélation biblique.*

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ouvert aux Juifs de la Terre-Sainte le chemin de la Syrie et de l'Asie Mineure ; de là ils avaient gagné l'île de Chypre, la Grèce, la Crète, l'Italie ; la communauté juive de Rome devait son origine première aux captifs ramenés par Pompée. Dans toute la partie orientale de l'empire, la plupart des villes avaient leur quartier juif, et la synagogue se dressait à côté du temple païen [1].

Alors aussi, comme aujourd'hui, ce peuple, disséminé à de telles distances et dont le tempérament semble avoir été fait pour vivre également bien sous toutes les latitudes, ce peuple avait perdu le lien d'une langue commune. L'idiome, ce signe si persistant ailleurs de la nationalité, s'est toujours aisément effacé pour la nation hébraïque: trafiquant et usurier, le Juif parlera volontiers la langue du peuple avec lequel il traite et se déshabituera sans regret de la sienne. Au temps de Moïse, nous le voyons parler un idiome analogue à celui des Phéniciens. Au temps de la captivité de Babylone, cet idiome, l'hébreu proprement dit, devient une langue morte ; et le chaldaïque, que les Juifs ont appris à Babylone, lui succède, même dans les écrits des prophètes ; lorsque, dans la synagogue, le rabbin

1. *Act. Apost.*, II, 9, 10. « Il n'y a pas sur toute la terre un peuple chez qui n'habitent quelques-uns des vôtres », dit Agrippa aux Juifs. Jos., *de B.*, II, 28 (16, 4). — De même, VII, 8 (3, 3). — Philon, *de Legatione*, 16. — Tacite, *Hist.*, V, 9 ; et en général, Jost, *Histoire des Israélites depuis les Machabées*. — Selon Philon (*de Legat.*), il y aurait eu en Asie (dans l'Asie Mineure) presque autant de Juifs que d'indigènes.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

lit le Pentateuque, il a près de lui un interprète qui le traduit en chaldaïque pour l'usage du peuple. Enfin, sous l'empire romain, le chaldaïque mêlé de syrien, toujours usité parmi les Juifs de la Terre-Sainte, devient à son tour une langue morte pour ceux qui sont dispersés au dehors. A cette époque, comme aujourd'hui, leur idiome national n'exista plus pour eux qu'à titre d'idiome liturgique ou savant ; la langue qu'ils parlèrent fut la langue du pays qu'ils habitaient [1]. Neuf ou dix millions de Juifs qui existaient à cette époque pouvaient bien parler une cinquantaine de langues, de même que les quatre millions de Juifs qui existent aujourd'hui en parlent au moins une centaine. Ce peuple-là a été doué d'une façon toute particulière : le tempérament juif supporte sans peine tous les climats, l'intelligence juive apprend sans peine tous les idiomes.

Et, enfin, quoique la situation religieuse fût bien différente, nous devons remarquer, qu'en ce temps comme dans le nôtre, ce peuple dispersé voyait s'affaiblir pour lui le lien même de la religion. Il s'en fallait de beaucoup que la race juive fût une, religieusement parlant. Tous sans doute vénéraient le nom et

1. *Act. Apost.*, II, 6, 11. Outre plusieurs Juifs bien connus qui ont écrit en grec, Aristobule, Philon, etc., Clément d'Alexandrie nomme un Ézéchiel, Juif, auteur de tragédies grecques. Dans l'une d'elles intitulée *la Sortie* (Ἐξαγώγη) il faisait parler Moïse, et Clément cite quelques-uns de ses vers. *Stromates,* I, 23.

2. A Smyrne, dit un voyageur, il n'y a pas un Juif qui ne parle deux ou trois langues. Des enfants juifs de douze ans

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

la loi de Moïse ; presque tous, le sacerdoce et le temple de Jérusalem ; toutefois Moïse, son temple, sa loi, son sacerdoce, ne faisaient plus que la portion dominante, sans doute, mais une portion de la religion judaïque. Depuis déjà cinq siècles, s'il faut le faire remonter jusqu'à Esdras, comme le prétendent les rabbins, l'enseignement rabbinique était venu suppléer, expliquer, parfois aussi compliquer et subtiliser la loi ; la synagogue s'était élevée au pied du sanctuaire ; le rabbin avait pris place au dessous du prêtre ; des rites secondaires, une religion domestique, et, pour ainsi dire, municipale, avaient réuni les Juifs en dehors des rites solennels et légaux qui se célébraient dans la seule Jérusalem et dans le temple seul. Mais ce culte et cet enseignement des synagogues, moins légitime et moins défini, fondé sur l'autorité toute humaine de quelques docteurs, n'était ni partout le même, ni accepté également partout. L'hérésie samaritaine avait protesté, et, dressant sur la montagne de Garizim un temple qui fut depuis abattu par les Juifs, elle s'était séparée de Jérusalem et du sacerdoce, au point de s'approcher de l'idolâtrie : les Samaritains furent pour les Juifs d'éternels et d'irréconciliables ennemis, lançant et recevant l'anathème. Les Juifs d'Égypte, de leur côté, avaient dressé à Héliopolis un temple rival de celui de Jérusalem ; c'est là qu'af-

servent tour à tour de guides à des voyageurs français, anglais et italiens. *Lettres d'un marin* (Moret de la Marck), 1871, p. 25.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

fluaient leurs offrandes au lieu d'aller, comme celles des autres Israélites, grossir le trésor de Sion [1]; leurs docteurs, plus philosophes que rabbins, Grecs par la langue et par l'esprit, faisaient platoniser Moïse, et étaient pour le rabbinisme de la Judée des inconnus, des étrangers, sinon des schismatiques. Les Juifs d'au delà de l'Euphrate, ceux de la Perse, acceptaient-ils l'enseignement des rabbins de Jérusalem ? Nous ne le savons pas; dans les synagogues chinoises aucune trace des traditions rabbiniques ne se retrouve.

Mais eux-mêmes, les rabbins de Jérusalem, anathématisant la montagne de Garizim, tenant pour schismatique le temple d'Héliopolis, n'en étaient pas moins divisés les uns contre les autres. D'un côté, le sadducéisme, sorte de protestantisme judaïque, rejetait toute tradition, ne voulait s'en tenir qu'au texte du Pentateuque, niait la doctrine de l'autre vie parce qu'il ne la trouvait pas assez formellement articulée dans Moïse : ces fanatiques de la loi écrite penchaient cependant vers le paganisme, de même que les protestants, fanatiques de l'Écriture sainte, ont bien vite penché vers le déisme. D'un autre côté, les doctrines secrètes de la kabbale, venues en droite ligne de Moïse selon les uns, du paganisme égyptien ou oriental selon les autres, tenaient par leurs fables mythologiques, par leurs

1. Sur ce temple, bâti par le grand prêtre Onias, voir la prophétie d'Isaïe, XIX, 18 et suivants. — Josèphe, *Ant.*, XII, 15 (9, 7); XIII, 6 (3, 1-3); *de Bello*, VII, 37 (10, 3, 4), et les rabbins.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

récits d'anges ou de démons, par leur magie, par leurs soi-disant prodiges, les âmes inquiètes et les imaginations en éveil. Le pharisaïsme enfin, la doctrine dominante dans le judaïsme, celle qui pouvait passer pour l'interprète orthodoxe et authentique de la loi, celle qui menait le peuple, celle qui gardait les abords du temple, celle qui prêchait dans la plupart des synagogues et qui enseignait dans la plupart des écoles; celle-là, moins occupée de la vérité que de sa propre grandeur, effaçait peu à peu le nom de Moïse pour celui de son rabbin Hillel, rabaissait le temple au profit de l'école, le sacerdoce au profit du doctorat, amoindrissait la Bible pour la gloire des commentaires de la Bible ; elle ne faussait peut-être point la loi, mais elle se l'appropriait. Comme a dit le Sauveur, « elle tenait la clef de la science, mais elle n'y entrait point et n'y laissait pas entrer [1]. »

Du reste, tous ces traits du judaïsme d'alors, loin d'être étrangers au judaïsme actuel, sont chez lui bien plus marqués. Alors, du moins, il y avait dans la synagogue une autorité une, puissante, vénérée, privilégiée de Dieu ; et le Seigneur disait : « Les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse, faites tout ce qu'ils vous diront [2], » quelque peu digne d'estime que fût en elle-même la personne des pharisiens. Mais aujourd'hui que cette autorité n'existe plus, que la chaire de Moïse est vide, qu'il y a *des synagogues* et

1. Luc, XI, 52.
2. Matth., XXIII, 2, 3.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

non pas la synagogue ; aujourd'hui bien plus que jamais, toutes les diversités, toutes les erreurs, toutes les incrédulités, s'y logent à leur gré. Il y a aujourd'hui, au lieu de sadducéens, des Juifs caraïtes qui n'acceptent que la lettre pure du Pentateuque ; au lieu de pharisiens, des Juifs talmudistes qui vénèrent la Mischna et la Ghémare au dessus de la Bible ; au lieu de Juifs philosophes ou platonisants, des Juifs rationalistes, qui, faisant un cas égal du Pentateuque et du Talmud, croient peu en Dieu, pas du tout en Moïse, et sont Juifs uniquement en ce sens qu'ils ne sont pas Chrétiens [1]. Aujourd'hui, comme alors, les différences d'origine et de langue deviennent des dissentiments religieux ; dans la Hollande, ce paradis des Israélites, les noms de Juifs allemands et de Juifs portugais représentent des nations, des synagogues, des rites séparés. Il est naturel en effet que, depuis dix-huit cents ans qu'il n'y a plus ni temple ni sacerdoce, on aille en fait de négation plus loin qu'on n'allait jadis, et que l'on se croie très-bon Juif en refusant toute foi à l'inspiration de Moïse. Mais, même il y a dix-huit

1. « Dans une réunion d'Israélites notables pour la réforme du culte du judaïsme... on discuta beaucoup,... on fit valoir toute espèce de considérations; on n'en oublia qu'une seule... la loi de Dieu... Je ne sache pas même que le nom de Dieu ait été prononcé une seule fois, pas plus que le nom de Moïse, ni le nom de la Bible. » *Conversion de M. Ratisbonne racontée par lui-même*, Paris, 1842, p. 21. Sur cette tendance du judaïsme moderne au déisme et à l'indifférence religieuse, voyez le livre très-intéressant de MM. les abbés Lémann, israélites convertis : *La question du Messie*. Paris et Lyon, 1869.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

cents ans, bien qu'on vénérât en commun le sacerdoce et le Temple, qu'on envoyât son or au sanctuaire, qu'on allât en pèlerinage pour la Pâque, déjà cependant on était partagé par de profondes dissidences. Le judaïsme était divisé moins qu'aujourd'hui, mais comme aujourd'hui.

Et cependant, alors comme aujourd'hui, malgré toutes ces différences de contrée, d'idiome, de rites, de tradition, d'école, de doctrine ; malgré des dissentiments qui allaient parfois jusqu'à l'anathème ; ce peuple étrange demeurait complétement lui, communiquait, plus qu'il ne s'accordait, d'un bout du monde à l'autre ; mêlé partout aux infidèles, se distinguait d'eux partout, gardait son sang intact et ne s'alliait point avec eux. Il ne renonçait alors nulle part, comme il commence à y renoncer aujourd'hui, aux sabbats, à la circoncision, à l'abstinence des viandes, ces signes de nationalité autant que de croyance ; il n'abdiquait nulle part, comme il le fait en notre siècle, son nom méprisé de Juif ; opiniâtrément fidèle, je ne dirai pas à sa religion, mais à sa race ; fidèle, malgré les idoles et aussi malgré l'Évangile, malgré les ténèbres et malgré la lumière, malgré les mépris et malgré les avertissements, malgré la persécution et malgré la tolérance ; Juif entêté, Juif ignorant, Juif insensé, Juif hétérodoxe, Juif philosophe, Juif incrédule, Juif athée, mais toujours Juif.

A toutes ces analogies entre les deux époques, s'en

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ajoute une autre. Alors, comme de notre temps, le peuple juif n'avait d'existence politique nulle part ; et néanmoins, alors, comme de notre temps, il ne laissait pas que d'être libre, riche et même puissant.

La nation juive, au commencement de l'empire romain, était sans doute, comme toutes les nations de l'empire, dépendante et soumise ; mais, dans les limites de cette dépendance, elle ne manquait ni d'importance ni de liberté. La soumission à Rome avait été acceptée par elle. A cette époque, les docteurs n'avaient pas encore découvert dans les livres saints le secret de ce fanatisme politique qui, depuis, fit du joug étranger un sacrilége et de la soumission une impiété. Ils avaient trouvé, au contraire, dans l'exemple des prophètes, dans le langage et la vie de Jérémie [1], cette leçon, qu'il est des jours où l'orgueil national doit fléchir, bien qu'avec douleur, et adorer dans le sceptre du vainqueur la verge de Dieu. Israël avait plié sous l'épée de Nabuchodonosor, destructeur du temple ; à plus forte raison avait-il dû plier sous la main de Pompée qui laissa debout le temple, et devant cette puissance romaine que Daniel avait prédite, et qui devait amener les jours du Messie. Israël était moins un peuple politique qu'un peuple religieux ; il avait combattu contre Antiochus, parce qu'Antiochus menaçait sa foi ; mais il avait subi toute domination :

1. Jérémie, XXVII, XXIX, 4-7.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

chaldéenne, persique, grecque, égyptienne, romaine, quand elle respectait le sanctuaire; pendant ses quinze siècles d'existence, on peut à peine compter quatre siècles consécutifs de complète liberté [1].

Rome s'était donc vue maîtresse. Elle avait pu donner un roi à la Judée et la gouverner par la main d'un des Hérodes (an 39 av. l'ère vulgaire); elle avait pu également à un autre moment faire de la Judée une de ses provinces et y envoyer à titre de procurateur un affranchi de César : la Judée avait tout accepté. Il y a plus, et après la mort d'Hérode le Grand (an 4 av. l'ère vulgaire), ce que huit mille Juifs habitant Rome étaient venus demander solennellement à Auguste, c'est que cette royauté soi-disant judaïque des Hérodes eût un terme, et que la Judée redevînt purement et simplement province romaine [2]. Il y a plus encore, et dans les rares moments où la puissance romaine s'oublia jusqu'à s'attaquer à la religion judaïque, alors même elle ne rencontra qu'une résistance passive. Lorsqu'un Pilate voulut montrer dans Jérusalem les drapeaux idolâtriques des légions, lorsqu'un Caligula prétendit placer sa statue dans le sanctuaire, Juda ne prit pas les armes : il combattit non par la révolte, mais par la supplication et par le deuil ; il vint se prosterner,

1. Agrippa dit aux Juifs : « Vous, chez qui la soumission est une tradition héréditaire : Οἱ τὸ μὲν ὑπακούειν ἐκ διαδοχῆς παρειληφότες. » Jos., *de Bello*, II, 28 (11, 6).

2. Josèphe, *Antiq.*, XVII, 12. (11, 1).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

couvert de cendres, se roulant sous les pas des soldats, jetant ses enfants sous les pieds des chevaux, tendant sa gorge à l'épée, mais ne se servant pas de l'épée. La puissance romaine recula par deux fois, non devant la révolte, mais devant cette soumission dans le désespoir.

Mais la patience juive fut rarement mise à de telles épreuves. En général, Rome rendait en tolérance ce qu'elle recevait en soumission, et le culte juif n'était pas moins libre alors qu'il ne l'est aujourd'hui. Les peuples de l'empire pouvaient haïr les Juifs, les poëtes se railler de ces écorchés, comme ils les appelaient, les historiens défigurer par mille erreurs le récit de leur origine. Mais les capitaines, les hommes d'État, les savants mêmes de Rome, prenaient au sérieux une doctrine et une race qui s'étendaient jusqu'aux deux bouts du monde. Rome avait toutes les sagesses de la paix, comme toutes les hardiesses de la guerre. Elle n'avait point cet esprit follement unitaire d'un Antiochus, qui veut « que tous les peuples de ses États n'en fassent plus qu'un, et que chacun abandonne sa loi particulière [1]. » Elle croyait faire un sage calcul en laissant aux peuples, de leur vie propre, tout ce qu'elle pouvait leur laisser sans péril.

Rome avait donc consenti de bonne grâce à respecter le Temple, les sacrifices, la prêtrise judaïque;

1. I Machab., II, 43.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

elle n'avait pas mis un faux amour-propre à déployer sur la terre d'Israël les étendards de ses légions ; elle permettait qu'ils n'entrassent que voilés à Jérusalem pour que les yeux israélites ne fussent pas choqués par la vue des images idolâtriques des empereurs. Quand des païens plaçaient insidieusement l'image de César dans une synagogue juive, c'était le proconsul de César qui l'en faisait retirer. Rome se faisait contre les siens la gardienne du sanctuaire de Jérusalem ; des inscriptions grecques et latines, placées à l'entrée de la cour réservée aux Israélites, avertissaient les païens de ne pas franchir cette enceinte sous peine de mort [1].

1. Jos., *Antiq.*, XV, 11, 5 ; *de Bello*, V, 5, ? ; VI, 10 (2, 4). — L'autorité de Joseph est confirmée par la découverte faite récemment de l'inscription elle-même. En voici le texte :

ΜΗΘΕΝΑ ΑΛΛΟΓΕΝΗ ΕΙΣΠΟΡΕΥΕΣΘΑΙ ΕΝΤΟΣ ΤΟΥ ΠΕ
ΡΙ ΤΟΝ ΙΕΡΟΝ ΤΡΥΦΑΚΤΟΥ ΚΑΙ
ΠΕΡΙΒΟΛΟΥ ΟΣ ΔΑΝ ΛΗΦΘΗ ΕΑΥΤΩ
ΑΙΤΙΟΣ ΕΣΤΑΙ ΔΙΑ ΤΟ ΕΞΑΚΟΛΟΥ
ΘΕΙΝ ΘΑΝΑΤΟΝ.

« Qu'il n'arrive à aucun étranger de pénétrer au dedans de cette balustrade et de cette enceinte qui entoure le sanctuaire. Celui qui y sera pris sera cause du supplice qui lui sera infligé. » (V. la *Revue archéologique*, avril 1872.)

Cette inscription serait du temps d'Hérode le Grand, peu d'années avant la naissance du Sauveur.

Dans un des passages de Josèphe indiqués ci-dessus, c'est Titus lui-même qui parle aux Juifs et leur rappelle cette inscription et la permission donnée par les Romains aux Juifs de mettre à mort les contrevenants. *De Bello*, VII, ?, 4.

C'est en vertu de cette loi que les Juifs voulurent lapider saint Paul, sous prétexte qu'il aurait introduit un Gentil dans le temple. *Act. apost.*, XXI et XXII.

Philon en parle aussi : *De Virtutib. et legatione*, II.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Rome allait jusqu'à dispenser les Juifs du service militaire, pour qu'ils n'eussent pas le chagrin de suivre des enseignes idolâtriques [1]. Rome prenait sous sa protection les envois d'or que les Juifs faisaient de toutes parts au Temple ; et, même au temps de la république, ç'avait été un chef d'accusation contre un magistrat romain en Asie d'en avoir empêché l'exportation [2]. La conscience juive, chatouilleuse et fière, se faisait respecter jusque dans ses scrupules. Quand Pilate ose attacher aux murailles d'un palais des boucliers d'or consacrés à Tibère et marqués simplement de son nom, les Juifs réclament devant l'empereur contre cette adulation envers l'empereur, et Pilate est réprimandé [3].

La tolérance allait même jusqu'à l'hommage. Pompée, dans l'emportement de sa victoire, avait pu forcer le sanctuaire ; mais il s'était arrêté plein d'étonnement et de respect à la vue de ce temple sans idoles [4]. Il

1. C'est ce que fit Agrippa pour les Juifs d'Ionie. Jos., *Antiq.*, XVI, 3 (2, 3). V. aussi XIV, 17 (10).

2. Cicer., *pro Flacco*, 28. — Philo., *de Leg.*, 16. — Jos., *Antiq.*, XVI, 2 (3, 3), où le proconsul Vitellius consent à ce que ses étendards ne traversent pas la Judée. — Voyez aussi la lettre de Pétronius aux habitants de Dora. *Ant.*, XIX, 5, 6 (6, 3). — Cumanus fait exécuter un soldat coupable d'insulte envers la loi de Moïse. *Ant.*, XX, 4 (5, 4); *de Bello*, II, 20 (12, 2).

3. Voir sur tout cela Jos., *Ant.*, XII, 3 (3, 2); XVI, 3 (2, 3); *de Bello*, II, 28 (16, 4); V, 25 (9, 4) ; VI, 34 (6, 2) : contenant les discours d'Agrippa, de Josèphe et de Titus. Id. *Contre Apion*, II, 6. La lettre d'Agrippa à Caius dans Philon, *de Legat.*, 16.

4. « Pompée entra dans le temple par le droit de la victoire. Et c'est alors que l'on sut que le temple ne gardait l'effigie d'aucun dieu, que le sanctuaire était vide. » *Nulla intus deum effigie vacuam sedem, inania arcana.* Tacite. *Hist.*, V, 9.

Cette absence d'idoles, qui étonnait les Romains, avait depuis

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

avait respecté le Temple, la ville, le trésor, et il avait ordonné aux prêtres d'effacer dès le lendemain la profanation que lui-même avait imprimée au sanctuaire. Et remarquez que Cicéron, plaidant pour Flaccus, bien qu'il attaque les Juifs parce qu'il est avocat et plaide la cause d'un de leurs ennemis, Cicéron loue cet acte de modération chez Pompée. Le même sentiment de vénération avait été éprouvé par d'autres. Les envoyés romains n'entraient guère dans la partie du Temple ouverte aux Gentils, sans y adorer le Dieu des Juifs [1]. Agrippa, le ministre d'Auguste, pendant son séjour à Jérusalem, ne passa pas un jour sans aller visiter le Temple et lui offrit de riches présents. Livie, la femme d'Auguste, donna des coupes et des vases

longtemps frappé les peuples d'Orient. De là, cette question qu'ils adressaient aux Juifs et que les Livres saints rappellent : Où est votre Dieu ? *Nequando dicant gentes : ubi est Deus eorum* ? Et la réponse des Juifs : « Notre Dieu est au Ciel, il a fait tout ce qu'il a voulu. » *Ps.* CXIII, et *Judith*, VII, 21.

Tacite lui-même, tout en répétant mille fables calomnieuses contre les Juifs, ne peut s'empêcher de parler avec un respectueux étonnement de leur foi au Dieu un et de leur temple sans idoles. « Tandis que les Égyptiens vénèrent la plupart des animaux et des images faites de mains d'homme, les Juifs ne connaissent qu'un Dieu et ne le voient que par les seuls yeux de l'intelligence. Ils appellent profanes ceux qui se forgent des dieux sous des formes humaines et avec des matériaux périssables ; il n'y a, disent-ils, qu'un Être suprême, éternel, qui ne peut ni changer ni mourir ; aussi il n'y a d'idoles ni dans leurs villes ni dans leur temple. Nul roi n'a reçu d'eux ce genre d'adulation, nul César cet hommage. » *Hist.*, V, 5.

1. Jos., *de Bello*, II, 18 (16, 3). Hommages rendus par Sosius, général romain qui prit Jérusalem. Jos., *Ant*, XV, 27 (16, 4) ; par Marcus Agrippa. *Ib.*, XVI, 2. Les rois grecs avaient rendu de pareils hommages au Temple. II *Mach.*, III, 1, 3.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

d'or. Auguste lui-même, quoiqu'il prescrivît à sa famille de s'abstenir d'hommages personnels, non-seulement fit de pareils dons, mais voulut qu'à ses frais et en son nom un taureau et deux agneaux fussent immolés chaque jour à ce Dieu inconnu de Jérusalem dont la grandeur l'avait frappé [1]. Ce sacrifice quotidien, continué par ses successeurs, célébré avec un zèle pieux par les Juifs, fut longtemps le gage de la tolérance romaine et de la soumission judaïque, le sceau de l'amitié entre Rome et Jérusalem [2].

Ce n'est pas assez. Alors, comme aujourd'hui, dans l'empire romain comme dans l'Europe moderne, les Juifs avaient obtenu, avec la tolérance pour leur culte, la liberté pour leurs personnes. Les révolutions du monde leur avaient été propices. Ces hommes qui ne se sentaient liés à la cité qu'ils habitaient par aucune tradition nationale, quand cette cité était vaincue ou envahie, saluaient sans regret le vainqueur et savaient se rendre nécessaires au nouveau venu. Ne les a-t-on pas vus à Alger être les premiers amis de notre victoire, nos premiers serviteurs, nos premiers interprètes, presque nos premiers guides, et, par suite, nos premiers protégés?

1. Suet., *in Augusl.*, 93. — Jos., *de Bello*, V, 37 (13, 6). Philon. *Legatio ad Caïum*, 40. Le gouverneur romain Tibère Alexandre, Juif d'origine, mais devenu païen, fit revêtir d'or et d'argent neuf les portes du temple. Jos., *de B.*, V, 5 (3).

2. Lettre d'Agrippa à Caius dans Philon, *de Legat.*, 16. — Jos., *de Bello*, II, 30, 31 (17, 2-4). Aussi Tertullien dit-il aux Romains : « Cette Judée, que vous avez honorée autrefois par des victimes offertes à son Dieu, des présents à son temple, des traités avec son peuple. » *Apolog.*, 26.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

C'est ainsi que les Juifs d'Égypte avaient su se faire adopter par les rois Ptolémées comme les plus sûrs gardiens de leurs forteresses. C'est ainsi que les Juifs de Syrie et d'Ionie, trafiquants habiles, avaient rendu aux rois Séleucides d'utiles services et avaient reçu d'eux une assistance utile. Ces princes, maîtres de l'Asie Mineure et de la Syrie, dans les nouvelles villes qu'ils fondèrent ou qu'ils prétendirent fonder, dans toutes leurs Antioches, leurs Séleucies, leurs Laodicées, n'oublièrent pas les Juifs, fidèles serviteurs de leur pouvoir ; ils les y implantèrent comme colons ; ils les y élevèrent au rang de citoyens. Les Lagides en Égypte ne pouvaient faire moins pour la milice judaïque qui servait sous leurs drapeaux ; ils en peuplèrent la Cyrénaïque et la Libye qu'ils avaient conquises ; les Grecs d'Alexandrie, à leur grand désespoir, furent obligés de compter les Juifs comme leurs concitoyens.

La conquête romaine à son tour n'effaroucha nulle part ces nichées d'oiseaux exotiques, accoutumés à se faire partout un domicile, nulle part une patrie. Rome, touchée de leur bonne volonté, ne leur fut pas moins favorable qu'Antioche ou Alexandrie. Horace et Cicéron pouvaient bien se moquer d'eux ; mais, en Orient, Pompée, César, Antoine, Auguste, Agrippa, reconnaissants de leur enthousiasme et de leurs services, maintenaient leur liberté, confirmaient leur exemption du service militaire, protégeaient leurs envois d'or au Temple, et faisaient écrire sur le bronze

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

leurs priviléges que les villes grecques étaient toujours tentées d'oublier [1]. Dans Rome même, les Juifs, amenés comme prisonniers et comme esclaves, d'esclaves devenaient affranchis, et d'affranchis citoyens [2]; comme tant d'autres, la servitude les faisait Romains. Ce peuple a la mémoire des bienfaits comme celle des injures; les lamentations bibliques des Juifs de Rome retentirent autour du bûcher de César, de même qu'en 1807, dans le grand Sanhédrin convoqué par Napoléon, un hommage solennel fut rendu par ces Juifs à la Papauté, leur protectrice pendant toute la durée du moyen âge. C'est ainsi que, sous l'égide des rois macédoniens d'abord, des consuls romains ensuite, grâce aux conquêtes d'un Alexandre et à celles d'un César, Israël avait gagné le droit de cité dans presque toutes les villes de l'Orient.

Cette liberté qui, au dix-neuvième siècle, fait le triomphe des Juifs, au premier siècle était donc leur apanage. Implantés partout, ils étaient citoyens partout; partout ou presque partout *isonomes*, égaux

1. Droit de cité des Juifs à Alexandrie. Philo, *in Flaccum* et *de Legatione*. Josèphe, *Ant.*, XVIII, 10 (8, 1); XIV, 17 (10); XIX, 11 (5, 2); *de B.*, II, 19 (11, 15). — A Antioche. *Ant.*, XII, 3; *de Bello*. VII, 9 (3, 3). *Contra Apion.*, II, 4. — A Césarée. *Ant.*, XX, 6 (8, 7); *de B.*, II, 2, 3 (13, 7). — A Dora. *Ant.*, XIX (5, 6). — Dans l'Ionie. Jos., *Ant.*, XII, 3, etc... Voir les actes des proconsuls romains dans Josèphe. *Ant.*, XII, 3; XIV, 17 (10); XVI, 10 (6).

2. Quatuor millia libertini generis, dit Tacite parlant de Juifs habitants de Rome, et qui furent déportés en Sardaigne sous Tibère. *Annal.*, II, 85.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

en droit aux indigènes; prenant place dans leurs assemblées, votant avec eux, ayant leur part de ce gouvernement républicain qui était encore, sous les Césars, le gouvernement municipal des villes grecques. Dans toutes les villes, la synagogue juive formait une communauté libre ; ayant non-seulement sa liberté religieuse, mais sa liberté civile ; possédant non-seulement ses oratoires et ses rabbins, mais ses tribunaux et son magistrat propre, son ethnarque. Elle vivait judaïquement, régie par la loi de Moïse, comme les Athéniens l'étaient par la loi de Solon, les Égyptiens par la loi de leurs aïeux, les Romains par la loi de Rome. Quand des querelles (et les querelles étaient fréquentes) naissaient ou de l'insolence païenne ou de l'irascibilité judaïque; quand les idolâtres envahissaient la synagogue ; quand la population indigène déniait à la population juive son droit de cité ; Rome, excepté sous le règne du fou Caligula, Rome intervenait, sinon par amour pour les Juifs, du moins par amour pour la paix publique : elle leur maintenait leur droit de cité et leurs synagogues [1]. Le monde ancien, à cette époque, n'avait donc pas usé envers Juda de

1. Ainsi Claude, en 41, confirme le droit de cité des Juifs, à Alexandrie et ailleurs. Jos., *Ant.*, XIX, 4 (6); Euseb., II (17); Dion, XL. — Leur liberté à Antioche. Jos., *de Bello*, VII, 9 (3, 3) ; *Contra Apion.*, II, 4, 11. — Il y aurait plus, et, en 42, par un édit adressé aux rois de l'empire et aux magistrats des villes, Claude aurait accordé aux Juifs, dans toutes les cités de l'empire, les droits dont ils jouissaient à Alexandrie. *Ant.*, XIX (5, 3).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

moins de largesse que le monde moderne. Le Juif était Syrien à Antioche, Alexandrin dans le Bruchium, comme aujourd'hui il est Français à Paris et Anglais dans la cité de Londres, sans pour cela cesser d'être Juif.

Enfin, pour compléter la ressemblance entre l'Israël d'alors et l'Israël d'aujourd'hui, les Juifs n'étaient pas hommes à tirer moins bon parti de leur liberté au premier siècle qu'au dix-neuvième. Nous voyons aujourd'hui ce qu'est devenue cette race, à peine naturalisée depuis soixante ans au milieu des États chrétiens, et la position qu'elle s'est faite, non-seulement dans les finances, mais dans la politique, dans les sciences, dans les lettres. La race de Juda est certainement une de celles que Dieu a le plus douées ; car il lui a donné la patience avec la hardiesse, la ruse avec l'énergie, l'éloquence avec la finesse, le sentiment du beau avec la recherche du profitable. Elle était alors ce qu'elle est aujourd'hui, plus entière seulement et plus près des sources inspirées : elle savait, comme aujourd'hui, user de sa liberté de même qu'elle avait su l'obtenir.

Il s'en fallait donc de beaucoup que, sous les premiers Césars, elle fût en décadence. C'était comme aujourd'hui, et c'était depuis longtemps déjà, ce peuple banquier, dégoûté de la guerre, dégoûté même de l'agriculture dès qu'il n'avait plus le sol de Chanaan à cultiver, livré modérément à l'industrie, mais

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

habile à tous les trafics, et surtout au trafic de l'argent. On sent combien ce commerce était favorisé par la vaste étendue de l'empire, par les communications plus rapides et plus fréquentes entre tous les pays que baigne la Méditerranée, par la situation particulière de la nation juive répandue partout et correspondant partout. Ses commerçants voyageaient jusque sur les bords du golfe Persique. La seule contribution de deux drachmes que chaque Juif payait annuellement pour le Temple, et qui s'envoyait en lingots d'or, produisait des sommes immenses. Nous voyons dans Cicéron que, lorsque Flaccus, préteur en Asie, s'avisa de faire arrêter ces envois, il saisit à Apamée près de cent livres d'or, à Laodicée plus de vingt, quelques faibles sommes à Adramytte et à Pergame [1]. De Néerda et de Nisibe, devenues les places fortes du judaïsme en Babylonie, partaient tous les ans des caravanes de plusieurs milliers d'hommes, emportant l'or que les Juifs de ces contrées envoyaient au Temple. Grâce à ces dons, grâce à plus de deux millions de fidèles qui arrivaient tous les ans à Jérusalem pour la Pâque, grâce aussi à la libéralité hérodienne, le

1. Cicer., *pro Flacco*, 28. — Si l'on suppose en tout cent cinquante livres d'or, elles seront équivalentes à six mille *aurei* ou cent cinquante mille deniers romains (à cette époque 116.000 fr.); à deux deniers par tête (la drachme est ordinairement prise pour le denier romain) nous devrons admettre une population de soixante-quinze mille Juifs dans ces quatre villes. Sur ce tribut et la richesse qui en résultait pour Jérusalem, voir encore Titus, dans Josèphe, *de Bello*, VI, 34 (6, 2); VII, 9 (2, 3), 15 (5, 20). Tacit., *Hist.*, V, 5.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Temple, Jérusalem, la Judée, s'enrichissaient et s'embellissaient chaque jour. Hérode avait refait le temple avec une magnificence inouïe. Lui et ses descendants avaient rempli Jérusalem de somptueux édifices ; ils avaient semé dans toute la Palestine les traces d'une magnificence plus païenne que juive, des temples, des portiques, des statues, des théâtres, des villes nouvelles. Le dernier roi de Juda, Agrippa, à qui son royaume donnait un revenu annuel de 12,000,000 de francs, avait agrandi et à peu près doublé l'enceinte de Jérusalem, devenue insuffisante pour ses habitants. Il y avait ajouté une ville nouvelle (Cœnopolis, Bezetha) ; il avait voulu la fortifier et l'aurait rendue inexpugnable si la prudence romaine cette fois ne s'y fût opposée [1]. C'est au souvenir de cette magnificence que Pline, trente ans plus tard, oubliant que Jérusalem venait de périr, l'appelle la ville la plus glorieuse de tout l'Orient.

Et à l'accroissement de la richesse s'ajoutait l'accroissement de la population. Ces colonies juives, semées par le monde, étaient fécondes, fécondes par la chair, fécondes par l'esprit. Une vie plus pure que celle des païens, la polygamie tolérée par la loi, mais peu usitée

1. Vers les années 41-44. Josèphe, *Antiq.*, XIX, 7 (7, 2) ; *de Bello*, V, 13 (4-2). Tacite, au contraire, accuse le gouvernement de Claude d'avoir, moyennant finance, toléré cette construction (*Hist.*, V, 12). Il est clair, en effet, d'après le récit même de Josèphe, que le travail avait été poussé assez loin. Sur le revenu d'Agrippa, voy. Jos., *Ant.*, XIX, 8 (8, 3).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

dans les mœurs, le célibat inconnu, la paternité imposée comme un devoir et honorée comme un service, multipliaient les enfants de Juda, autant que la dépravation des mœurs, le célibat de plus en plus dominant, le mépris égoïste de la paternité diminuaient les races idolâtres.« Ces hommes-là, dit Tacite avec étonnement [1], croient les âmes immortelles; aussi se réjouissent-ils d'être pères, et ne se croient point permis d'ôter la vie à aucun des enfants qui leur sont donnés. » La race judaïque allait croissant partout où elle était répandue. Au delà de l'Euphrate, selon Philon, les Juifs étaient dominants dans plusieurs satrapies. Quoiqu'ils fussent moins nombreux dans la Babylonie que dans les autres provinces de l'empire parthique, lorsque dans ce pays les païens commencèrent à les persécuter, on en vit périr jusqu'à cinquante mille dans la ville de Séleucie qui leur avait servi de refuge [2]. Dans l'empire romain, la population judaïque n'était pas moindre. Josèphe et Philon comptent en Égypte un million de Juifs, plus de cinquante mille à Alexandrie, où sur cinq quartiers de la ville, ils en occupaient deux. Le passage de Cicéron cité tout à l'heure peut faire admettre une population de soixante-quinze mille Juifs dans quatre villes seulement de l'Asie Mineure. Un passage de Josèphe peut

1. Augendæ tamen multitudini consulitur. Nam et necare quemquam ex agnatis, nefas; animasque prælio aut suppliciis peremptorum, æternas putant. Hinc generandi amor... Tac., *Histor.*, V, 5.

2. Jos., *Ant.*, XVIII, 12 (9, 9).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

faire supposer une population de vingt ou trente mille Juifs dans la ville de Rome. Quant aux Juifs de Palestine, on peut, sans exagérer, estimer leur nombre à trois millions ; la Galilée, la province la plus riche, il est vrai, de la Terre-Sainte, contenait, selon Josèphe, plus de cent mille hommes en âge de porter les armes [1], ce qui suppose bien une population d'un million. Jérusalem, selon Hécatée, avait cent vingt mille habitants [2].

Quant au nombre total des Juifs, Josèphe donne un renseignement assez positif. Le proconsul de Syrie, Cestius Gallus, vint à Jérusalem au temps de la Pâque (an 66) ; il voulut compter la multitude de Juifs qui y

1. Sur les Juifs de l'Asie transeuphratique, voir les passages cités plus haut ; et pour leur histoire, Josèphe, *Ant.*, XVIII, 17. — Sur ceux d'Égypte, Philo, *in Flaccum* ; Josèphe, *Ant.*, XII ; *Contre Apion*, I. — Sur ceux d'Alexandrie, Jos., *de B.*, II, 34 (18, 7). — Sur ceux de l'Asie Mineure, voir ci-dessus p. 109, et Josèphe, *Ant.*, XVI, 4 (2, 3) ; — sur ceux de Rome, *Ant.*, XVII, 12 (11, 1) ; XVIII, 4 (3, 5) ; — de Syrie, *de Bello*, VII, 9 (3) et ailleurs ; — sur ceux de Cyrène, Jos., *Ant.*, XIV, 12 (7) (où il cite Strabon) ; XVI, 10 ; *Act.*, II, 10, VI, 9, 11. — La Palestine a environ trente-deux mille kilomètres carrés, ce qui, dans la proportion des pays les plus peuplés, comme la Belgique, donnerait trois millions huit cent mille habitants. — La Judée proprement dite, selon Hécatée, comptait trois millions d'aroures (7500 kil. carrés de terres fertiles. Selon le faux Aristée, elle comptait en tout six millions d'aroures (15000 kil. carrés). Josèphe, *C. Apion.*, I, 22. — Sur la Galilée, voy. *de B.*, 42 (20, 6, 8). Elle possédait, dit Josèphe, un grand nombre (il dit ailleurs deux cent quatre) de villes ou bourgs, dont le moindre avait cinq mille habitants (?), *de B.*, III, 4 (3, 2). Selon Josèphe, elle aurait levé pendant la guerre jusqu'à 100,000 hommes. — Richesse de la ville de Zabulon égale à celle de Sidon et de Tyr. *Ibid.*, II, 37.

2. Jos., *Contra Apion.*, 1, 22. Hécatée d'Abdère vécut peu après Alexandre.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

affluaient de toutes les parties du monde. Les prêtres, par son ordre, tinrent note du nombre des agneaux immolés, et dont chacun était mangé en commun par une réunion de dix personnes au moins, quelquefois de vingt. On trouva deux cent cinquante-six mille cinq cents victimes. Et, comme à ceux qui participèrent à la Pâque, il faut ajouter ceux que la lèpre ou d'autres impuretés légales empêchaient d'y prendre part, on peut bien compter une population de deux millions sept cent mille âmes présentes à cette heure dans Jérusalem. Or le voyage de la Pâque n'était point obligatoire pour les femmes; les hommes mêmes, lorsqu'ils demeuraient loin de la Judée, ne pouvaient accomplir annuellement ce voyage. On peut donc facilement supposer dans l'empire romain une population juive triple du nombre des pèlerins, et la compter pour huit ou neuf millions [1].

Enfin les pertes mêmes qui, plus tard, signalèrent la chute de la race juive attestent son importance. Parmi les Juifs de Palestine, Josèphe compte quatre-vingt-dix-sept mille prisonniers faits en quatre ans de guerre par

1. Sur ce recensement, voyez Jos., *de B.*, VI, 45 (9, 3) et II, 24 (14, 3). Les talmudistes confirment le fait de ce dénombrement qu'ils attribuent au roi Agrippa. *Echa Rabbath*, p. 62, 1. Le *Targum*, sur le livre de *Samuel* (II *Reg.*, III, 12), parle de la computation des agneaux de la Pâque. Ailleurs (*Mas parachim per.* 5), on compte 1,200,000 victimes (!).

Cestius Gallus, venant à Jérusalem au temps des Azymes, se voit entouré d'une population de trois millions d'hommes, habitants ou pèlerins. Jos., *de B.*, 11, 24 (14, 3). C'est le même fait exprimé autrement.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Vespasien et Titus ; dans la seule Jérusalem, où des milliers de fugitifs s'étaient retirés, plus d'un million d'êtres humains morts par le fer, la maladie ou la famine [1] ; dans différentes villes de Palestine et de Syrie, deux cent mille morts ; en Égypte, soixante mille. Lorsque, quarante ans après, sous Trajan, les Juifs de l'Égypte et de la Cyrénaïque se révoltèrent, on parle de plus de cinq cent mille hommes massacrés par eux [2], et dont ils payèrent la mort par un nombre au moins égal de victimes. Ces chiffres, seraient-ils exagérés, auraient encore une importance relative ; ils attestent toujours ce qu'était, au temps de sa prospérité, la puissance de la race judaïque.

Et Israël, qui se multipliait ainsi par la paternité visible, se multipliait aussi par la paternité spirituelle de la parole. En ce siècle-là, le besoin du vrai Dieu se faisait particulièrement sentir aux âmes. Dans la loi juive, cette religion d'un seul peuple, l'œil du genre humain, devenu plus lucide, avait commencé à démêler une vérité universelle, patrimoine commun de toutes les nations.

Les Juifs, à leur tour, avaient commencé à sentir que la vérité ne leur avait pas été donnée pour eux seuls, et ils prêchaient leur foi aux étrangers. La conquête d'Alexandre ; le contact établi entre la race grecque et toutes les races de l'Orient, entre la phi-

1. *De Bello*, VII, 34 (8).
2. Xiphilin ou Dion, LXVIII, 32.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

losophie hellénique et les traditions de l'Orient ; l'échange d'idées (ce mot n'est pas juste, car les Juifs, en fait d'idées vraies, avaient tout à donner et rien à recevoir), la mutuelle information que Jérusalem, Alexandrie, Athènes, Corinthe, avaient acquise ; Platon lu par des docteurs juifs, la Bible traduite par ordre d'un Ptolémée, le culte du vrai Dieu pratiqué dans toutes les langues, mais surtout dans la langue d'Homère ; et plus que tout cela, l'approche de plus en plus imminente du jour prédit, où apparaîtrait le Désiré des nations : tout poussait Israël à sortir de sa vie intérieure, et à répandre sa foi dans le monde entier comme sa race et son trafic s'y étaient déjà répandus. Les rois Asmonéens, maîtres de l'Idumée et de la Galilée, avaient converti les peuples de ces contrées. Des pharisiens passaient les mers et parcouraient le monde pour racheter les âmes de quelques gentils. Les commerçants israélites enseignaient jusque dans la Perse le nom de Jéhova. Izate, roi de l'Adiabène, amené par un marchand juif à la loi de Moïse, avait trouvé la même foi chez sa mère [1], l'avait donnée à sa famille et à beaucoup des grands de son royaume. Dans l'empire romain, chaque syna-

1. C'est cette reine Hélène dont Pausanias avait vu le tombeau à Jérusalem, en marbre et avec une porte de marbre, qui, par suite d'un mécanisme, s'ouvrait en un certain jour de l'année, mais qu'à tout autre jour, on eût brisée plutôt qu'on n'eût pu l'ouvrir. VIII, 17.

Sur Hélène et ses deux fils Izate et Monobaze, trois convertis au judaïsme., v. Josèph., *Antiq. Jud.*, XX, 8.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

gogue était le centre d'une propagande à laquelle quelque âme inquiète et touchée, quelque sainte femme de la gentilité, finissait toujours par se rattacher. A Damas, les femmes syriennes suivaient presque toutes la loi d'Israël. Rome elle-même éprouvait cette attraction vers le Dieu que Platon lui avait fait entrevoir et que Moïse lui révélait. Beaucoup de Romains, beaucoup de Romaines surtout, convertis à des degrés divers, quelques-uns jusqu'à la circoncision, pratiquaient ou les jeûnes ou l'abstinence des viandes impures, ou les sabbats. Horace, Sénèque, Perse, Tacite, Juvénal, nous font voir Rome pleine de ces prosélytes, les sabbats et les jeûnes publiquement célébrés, les fêtes juives connues de tout le monde, les lanternes allumées aux fenêtres les jours de cérémonies judaïques [1]. Plutarque témoigne également

1. Sur le prosélytisme juif au temps de la captivité, voy. I Esdras, VI, 21; VII, 25; II Esdr., X, 28. *Esther*, VIII, 17. — Au temps des Machabées et par la voie de la conquête, Jos., *Ant.*, XIII, 8 (4), 17 (9), 18 (10). — Cette propagation du judaïsme avait été prophétisée (Zacharie, IX, 1, 2; Isaïe, LVI, 3, 6). — Sur le prosélytisme juif dans l'Adiabène et en Orient, Jos., *Ant.*, XX, 2 (4, 1). Les Talmudistes aussi parlent souvent de la reine Hélène et de son fils. V. aussi Pausan., VII, 16. — Sur les femmes de Damas, Jos., *de B.*, II, 41 (20, 2). — Prosélytisme juif chez les Grecs. Jos., *de Bello*, VII, 9 (30, 3); *Contra Apion.*, II, 4, 5, 8, 9; Plutarque, *de Superstitione*, p. 165 (ed. Xylander) et ailleurs. A Antioche, des Juifs amenaient chaque jour beaucoup de Grecs à leur culte (Josèphe, *de Bello*, VII, 2, 3). — A Rome surtout, beaucoup de convertis. Josèphe, *de B.*, V, 35 (9, 4). — Dans les basses classes, Plutarque, *in Cicerone*. — Chez les nobles : Fulvie. Jos., *Ant.*, XVIII, 4 (3, 5). Poppée, femme de Néron, était pieuse (θεοσεβής) et favorable aux Juifs, dit Jo-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

quelle était dans les villes grecques la notoriété des observances juives [1]. Josèphe nous montre « dans

sèphe, *Ant.*, XX (7-8, 11). — Les Actes des Apôtres font des allusions fréquentes à ces prosélytes (X, 2, 7; XIII, 16, 43; XVII, 4, 17; XVIII, 7) quand ils parlent d'étrangers « pieux et craignant Dieu » (εὐσεβὴς καὶ φοβούμενος τὸν Θεὸν... Ἄνδρες Ἰσραηλῖται καὶ οἱ φοβούμενοι τὸν Θεὸν.... πολλοὶ τῶν Ἰουδαίων καὶ τῶν σεβομένων...) Cette expression *timentes Deum*, même dans l'Ancien Testament, désigne les prosélytes, c'est-à-dire en général, ceux qui, sans être Juifs de naissance, connaissent le vrai Dieu : « Le Seigneur a béni la maison d'Israël; il a béni la maison d'Aaron; il a béni tous ceux qui craignent le Seigneur. » (*Ps.* CXIII.) Cette triple division des croyants se rencontre dans beaucoup d'autres passages. — Les expressions de *proselita* ou de *metuens* se retrouvent, avec des noms de femmes romaines, dans les inscriptions des catacombes juives de Rome : *Beturia Paulla... proselita nomine Sara.* — *Religioni judaicæ metuenti.* Orelli, 2522, 2523. Voyez enfin cet endroit de saint Mathieu : « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui parcourez la terre et la mer pour faire un prosélyte, et, quand il l'est devenu, vous le rendez fils de la géhenne deux fois plus qu'il ne l'était ! » XXIII, 15.

1. Voyez la conversation d'Horace et de son ami Fuscus Aristius, qui a une confidence à lui faire, mais qui l'ajourne, sous prétexte que « c'est un jour de sabbat solennel et qu'il manquerait à la loi des Juifs. — Je n'ai, dit Horace, aucun scrupule pareil. — Quant à moi, répond Fuscus, je suis un peu plus faible, moi comme bien d'autres; pardonne-moi. »

> ..... Hodie tricesima sabbata. Vis tu
> Curtis judæis oppedere? — Nulla mihi unquam
> Religio est. — At mi : *sum paulo infirmior*, UNUS
> MULTORUM... ignosces, alias loquar.
>
> (I *Sat.*, IX, in fine.)

Et ailleurs (I *Sat.*, IV, in fine) faisant allusion et à la multitude des Juifs et à l'entraînement qu'ils exercent :

> ..... Ac veluti te
> Judæi cogemus in hanc concedere turbam.

Sénèque : « Nous défendrons d'allumer des lanternes le jour du sabbat. » *Epit.*, 95. V. un autre passage de Sénèque cité dans les notes du chapitre suivant.

Perse (V, 179 et suiv.) dit de même :

> Herodis venere dies, unctaque fenestra
> Dispositæ pinguem nebulam vomuere lucernæ;

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

toutes les villes grecques ou barbares » l'usage de l'abstinence et des jeûnes devenu fréquent, l'usage

> Portantes violas, rubrumque amplexa catinum
> Cauda natat thynni ; tumet alba fidelia vino ;
> Labra moves tacitus, recutitaque sabbata palles.

Ovide, énumérant les lieux publics et les fêtes où les jeunes Romaines se trouvent en grand nombre :

> Nec te prætereat Veneri ploratus Adonis
> Cultaque Judæo septima sacra syro.
> (*De arte amandi*, I, 75.)

Ailleurs, en parlant des jours heureux ou malheureux :

> Quoque die redeunt, rebus minus apta gerendis,
> Culta Palæstino septima festa Syro.
> (*Ibid.*, I, 415.)
>
> ..... nec te peregrina morentur
> Sabbata.....
> (*Remedia amoris*, V, 219.)

V. encore Tibulle, I, 3 ; V, 18.

Tacite : Pessimus quisque, spretis religionibus patriis, tributa et stipes illuc (Jerusalem) gerebant. Transgressi in morem eumdem idem usurpant (i. e. se circumcidunt) nec quidquam prius imbuuntur quam contemnere deos, exuere patriam.... *Hist.*, V, 5.

Enfin Juvénal, quoiqu'il écrive après la chute de Jérusalem et au milieu de l'abaissement de la nation juive, témoigne, comme Perse, du prosélytisme juif parmi les Romains, et de l'existence de familles romaines d'origine, chez lesquelles la pratique du judaïsme était héréditaire :

> Quidam sortiti metuentem sabbata patrem
> Nil præter nubes et cœli numen adorant,
> Nec distare putant humana carne suillam.
> Romanas autem soliti contemnere leges.
> Judaïcum ediscunt et servant et metuunt jus,
> Tradidit arcano quodcumque volumine Moses.
> Sed pater in causa cui septima quæque fuit lux
> Ignava, et vitæ partem non attigit ullam.
> (*Sat.*, XIV, 96 et suiv.)

Voyez à la note suivante et au commencement du chapitre suivant deux passages de Dion Cassius.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

du repos hebdomadaire devenu général [1]. C'est à cette époque et sous cette influence que s'introduisit dans les habitudes grecques et surtout dans les habitudes romaines l'usage de la semaine, non pas inconnu jusque-là, mais moins fréquent [2]. Or, dans ces convertis ou demi-convertis, circoncis ou incirconcis, prosélytes de la justice ou prosélytes de la porte (pour

1. Josèphe, *Contra Apion.*, II, 39. — Dans la ville de Comana dans le Pont l'abstinence du porc était prescrite et aux prêtres du temple païen et même aux habitants. Nul de ces animaux n'entrait dans la ville. Strabon, XII, 7. L'empereur Elagabale, élevé dans le culte du dieu syrien d'Emèse, pratiquait aussi l'abstinence du porc. Lampride *in Heliogab.*

2. Josèphe, *Contra Apion.*, II, 39. Dion, après avoir parlé du sabbat des Juifs, des noms des sept planètes attribués aux sept jours, ajoute : « Les anciens Grecs, autant que je sache, ignoraient cet usage. Aujourd'hui il est familier à tous les hommes, et en particulier aux Romains ; il est devenu pour eux comme un usage de leur patrie. » (XXXVI, p. 37, ed. Leunclav.) Seulement, à l'époque de la réaction qui eut lieu en Syrie contre les Juifs, au commencement de la révolte judaïque, l'usage du repos hebdomadaire, qui était devenu général dans toutes les villes de Syrie, cessa d'être suivi ostensiblement, même par les Juifs. Jos., *de Bello*, VII, 9 (3, 3). Voyez encore, sur l'usage de la semaine chez les païens : Suidas, v° *Tyrrhadria.* Suétone, *in Tib.*, 32. Lucien, *Pseudolog.*, p. 893 ; *de Dea Syra*, ed. Bourdelot, p. 1075 (où Lucien énumère encore plusieurs usages d'origine juive, qu'il rapporte au culte de la déesse syrienne, tels que le sabbat, l'abstinence du porc, etc.). Juvénal, VII, 160. Tertull., *de Idol.*, 10; *ad Nationes*, I, 13 ; *Apologet.*, 16. Clément d'Alexandrie, *Stromat.*, V, 14 (et les poëtes grecs qu'il cite, Homère, Hésiode et Callimaque). Théophyle, *ad Autolycum*, II. Porphyre apud Euseb., *Præpar. Evang.*, I, 9. — Le grammairien (ou rhéteur) Diogène à Rhodes se faisait entendre une fois la semaine. (Suétone, *in Tiber*, 32.) Les écoles vaquaient un jour de la semaine. (Lucien, *Pseudolog.*, p. 893.) — Alexandre Sévère allait tous les sept jours au Capitole. Lamprid. *in Alexandro.* — Usage de la semaine dans les inscriptions (non sans quelque rapport avec l'astrologie) : V. Gruter, 965. Fabretti, 186, 421. Muratori, 2095. Orelli, 4466. 4716 ; Henzen, 7012, etc.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

parler le langage des rabbins) [1], dans ces Grecs, ces Romains, ces matrones, ces sénateurs plus ou moins ralliés à leur croyance ou à leurs rites, et devenus leurs disciples, leurs imitateurs, leurs protecteurs, les Juifs trouvaient, sans aucun doute, un puissant appui. La synagogue se faisait un rempart de ces convertis et surtout de ces converties grecques ou latines.

Aussi cette liberté, et, pour parler la langue de l'antiquité, cette *isonomie*, dont les Juifs jouissaient presque partout, cet accroissement de richesse, cet accroissement de population, ces conquêtes du prosélytisme, donnaient-ils à la race juive une influence inférieure sans doute, mais comparable à celle que, depuis son émancipation, nous lui voyons prendre dans l'Europe moderne. Ce n'est pas que le préjugé ne lui fût hostile aussi fortement qu'il peut l'être encore dans les pays européens les moins réconciliés avec elle ; mais il lui arrivait ce qui est arrivé à plus d'une race et ce qui lui est arrivé plusieurs fois à elle-même : elle était à la fois détestée et influente. Comme les Juifs du moyen âge qu'on avait en horreur et dont on ne pouvait se passer ; comme les Juifs de Pologne sales et méprisés, mais que l'inertie

1. Les prosélytes de la porte étaient ceux qui n'avaient pas reçu la circoncision ; les prosélytes de la justice ceux qui l'avaient reçue. Les docteurs juifs variaient sur la nécessité d'imposer la circoncision aux gentils. V. Jos., *Ant.*, XX, 2 (4, 1). — Tacit., II, V, 5. — Josèphe, *de Vita sua*, 23, — plusieurs citations rabbiniques dans Buxtorf, *de Synag. Judæor.*, ch. III.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

commerciale de la nation rendait nécessaires ; comme ceux d'Allemagne qui, encore exclus de la vie sociale, exerçaient déjà une notable influence sur la vie financière et la vie politique du pays; comme les Juifs plus ou moins convertis de l'Espagne au XVe siècle, qui envahissaient tout, même l'Église, et contre lesquels la haine publique inventa le terrible remède de l'inquisition : les Juifs du siècle dont nous parlons, tout en se faisant haïr, savaient se faire craindre et savaient même persuader. — Dans l'empire parthique, ce sont deux frères israélites, Anilée et Asinée, deux apprentis tisserands, qui, châtiés par leur maître, s'enfuient de l'atelier, se font brigands, rallient une foule d'aventuriers de leur nation. Quand les satrapes viennent les attaquer, ils leur tiennent tête ; le roi des Parthes, qui, de même que tous les rois féodaux, était l'ennemi de ses grands vassaux, le roi des Parthes est enchanté de cette défaite et ravi d'opposer à l'outrecuidance de ses barons des *routiers* et des *grandes compagnies* de cette espèce ; il appelle les deux frères à sa cour ; il les comble d'éloges et les maintient pendant quinze ans maîtres de la Mésopotamie [1]. — Dans l'empire romain, plus réglé que la monarchie féodale des Arsacides, les Juifs ne se font pourtant pas faute d'user de l'épée ; Josèphe, malgré les précautions qu'il prend pour les faire doux et modérés autant que possible,

1. Jos., *Ant.*, XVIII, 12 (9, 1-4).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

nous laisse assez deviner que, dans leurs querelles avec les gentils, ils n'étaient pas les derniers à s'enflammer.

Mais, dans l'empire romain, ils exerçaient surtout une action d'un autre genre. Étrangers à l'agriculture, étrangers à la milice par scrupule religieux, tous commerçants et par suite concentrés dans les villes, habitant des quartiers à eux, se tenant là épaule contre épaule ; de plus, riches, habiles, intelligents, proportionnellement nombreux, ils comptaient pour beaucoup dans les affaires de la cité. Citoyens des villes grecques, parfois citoyens de Rome, quelquefois même chevaliers romains, ils jouaient leur rôle dans le gouvernement passablement libre et populaire des cités de l'empire ; ils s'agitaient dans ces assemblées, ils les troublaient au besoin ou les faisaient troubler par d'autres. On se rappelle les Juifs d'Allemagne en 1848 entrant dans la vie politique et devenant dans la presse d'énergiques et d'habiles agents de ce qu'on appelle le progrès. Le génie ardent de la nation juive était à sa place sur la vivante Agora des cités antiques, comme il l'est dans la redoutable Agora de la presse moderne, autrement puissante pour le mal, sans être toujours féconde pour le bien.

A cet égard, les témoignages ne nous manquent pas. Josèphe d'abord nous peint la liberté des synagogues juives au sein des cités païennes et leur énergie à réclamer leurs droits. — Cicéron a presque peur d'eux : plaidant une cause où des intérêts juifs sont

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

en question, il se plaint que le tribunal siége non loin des degrés Auréliens, encombrés de populace et de populace juive ; il a peur de cet auditoire ; il parle à demi-voix, afin d'être entendu des juges seuls et non des assistants, et, ce qui est plus sérieux que cette crainte affectée : « Vous connaissez les Juifs, dit-il, vous savez le tumulte qu'ils causent dans les assemblées des villes ; vous savez, quel est, à Rome même, leur nombre, leur accord, leur influence dans les assemblées [1]. » — Et enfin, pour ajouter à cette double autorité païenne et juive une autorité chrétienne et inspirée, les Actes des apôtres nous peignent les Juifs, cette population à part dans les villes grecques, poursuivant saint Paul partout et sachant partout soulever contre lui des orages. Les païens entendraient peut-être l'Apôtre sans trop de colère, leurs prêtres et leurs dieux ne seraient peut-être pas trop émus, sans les Juifs, qui, avec une habileté singulière, trouvent moyen d'exciter contre saint Paul ces prêtres qu'ils détestent plus que ne les déteste saint Paul et ce peuple dont ils sont détestés plus que lui. On hait ces Juifs, on se raille d'eux, on les méprise, on les maltraite, et on se laisse mener par eux. Le peuple est femme et donne souvent au monde de tels exemples.

1. Scis quanta sit manus, quanta concordia, quantum valeat in concionibus. Summissa voce agam, tantum ut judices audiant... Multitudinem Judæorum, flagrantem nonnunquam in concionibus, pro republica contemnere gravitatis summæ fuit. *Pro Flacco*, 28.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Ne nous figurons donc pas la population juive de l'empire romain, avant le règne de Néron, comme une population obscure, pauvre, peu nombreuse, timide, végétant dans l'ombre. Elle était bien plutôt, malgré la haine et les railleries de quelques-uns, insolente et fière en même temps que rusée. Ni le nombre, ni l'argent, ni l'accord, ni l'habileté, ni le verbe haut et la main prompte, ne lui faisaient défaut.

Une certaine dignité ne lui manquait même pas. Plusieurs écrivains païens de ce temps, frappés de la grandeur de ses destinées et surtout de la grandeur de ses dogmes, ont un langage qui ne ressemble guère aux railleries et aux calomnies de l'âge suivant. Strabon et Trogue Pompée racontent tous deux l'origine du peuple israélite [1] avec mille erreurs ; mais celui-ci du moins sans injure, celui-là avec une certaine sympathie pour ce culte simple et digne, ennemi des idoles, adorateur de l'Être divin (τὸ θεῖον). Le savant Varron oppose aux turpitudes de l'idolâtrie la religion pure du peuple juif [2]. Sénèque, de son côté, tout en s'effrayant des progrès de la nation juive, reconnaît du moins qu'à la différence des païens leur piété est raisonnable et se rend compte des pratiques qu'elle observe [3].

1. Strabon, XVI. — Justin, XXXVI, 2.

2. Varron, regrettant le temps où les Romains n'avaient pas d'idoles : Quod si mansisset, ait, castius dii observarentur. Cujus sententiæ testem inter cætera adhibet etiam gentem Judæam. August., *de Civit. Dei*, IV, 31.

3. Apud Augustin, *de Civ. Dei*, VI. 11 ; Sénèque, après avoir

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Je n'ai donc pas eu tort d'assimiler la situation du peuple juif en ce siècle à ce qu'elle est dans le nôtre. Aujourd'hui comme alors, sans avoir d'existence politique nulle part, sans un pouce de terre où il soit souverain, le peuple juif est partout, il a pris racine partout, il parle toutes les langues au détriment de sa langue, disons mieux, de ses langues héréditaires. Aujourd'hui, comme alors, presque partout il a acquis droit de cité ; la civilisation libérale du XIXe siècle lui a généreusement ouvert la vie politique, et il s'y est jeté avec une entente et une ardeur très-efficaces pour son importance à lui, sinon pour le repos de la cité ; elle lui a ouvert même les honneurs nationaux, et, de même qu'il y avait alors des Juifs chevaliers romains, il y a aujourd'hui des Juifs barons en Allemagne et baronnets en Angleterre. Aujourd'hui, comme alors, tout en s'identifiant à la vie du peuple indigène, le peuple juif reste cependant partout lui-même ; il garde précieusement le lien qui unit sa race, il s'entend et correspond d'un bout du monde à l'autre, et, zélé sans doute pour sa nationalité locale, il ne l'est pas moins pour la nationalité cosmopolite d'Israël. Son caractère et sa vie à part lui demeurent donc, bien que ses droits soient les droits de tous. Il est banquier

attaqué les rites judaïques (*sacramenta Judæorum*), avoue cependant qu'ils ne sont pas sans un motif connu des fidèles. Subjecit sententiam qua significavit quid de illorum sacramentorum ratione sentiret : « Illi tamen causas ritus sui noverunt, et major pars populi facit quod cur facit ignorat. »

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

comme il l'était alors ; commerçant comme il l'était, bien que les siècles de proscription qui ont pesé sur lui aient rapetissé ses habitudes et le portent au brocantage plus qu'au trafic ; industriel, moins probablement qu'il ne l'était alors où chaque métier avait sa place marquée dans la synagogue et où l'influence talmudique n'avait pas encore renfermé le Juif dans des habitudes aussi étroites. Libre aujourd'hui, comme alors, de posséder la terre, comme alors, la propriété lui sourit peu : il aime mieux dans un coin d'une ville son ghetto obscur et infect, mais où il vit côte à côte avec ses frères, que la solitude, l'air pur, le grand jour, le labour, la liberté isolée de la campagne ; ni les ordonnances des princes qui, en certains lieux, ont voulu le contraindre à être laboureur, ni celles qui le lui ont récemment permis, ni les écrivains de sa nation qui le poussent à la charrue [1], n'ont encore fait de ce peuple citadin et marchand un peuple campagnard et agricole. Aujourd'hui, comme alors et bien plus qu'alors, les sectes sont multipliées dans le judaïsme, les dissidences religieuses sont profondes : le centre intellectuel, la loi, est noyé sous les commentaires ; le centre rituel, le temple, n'existe plus ; le centre hiérarchique, le pontificat, a disparu. L'unité subsiste pourtant, unité de race, mais non unité de foi,

1. *Zum Pfluge* ! (A la charrue!) Je me rappelle ce titre d'un roman appartenant à la littérature juive de l'Allemagne contemporaine, et qui est une exhortation de l'auteur aux Juifs ses frères pour les pousser à l'agriculture.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

unité politique et non religieuse. Cohérente malgré sa dispersion, une malgré ses dissidences, puissante malgré sa dépendance, indestructible malgré son anéantissement politique, la race juive au premier siècle n'était ni la moins riche, ni la moins libre, ni la moins influente de l'empire romain, de même qu'aujourd'hui elle n'est ni la moins riche, ni la moins puissante, ni la moins libre, au sein des royaumes de la chrétienté.

Il y a encore une autre ressemblance. Cette liberté et cette persistance de la race juive, on ne s'en étonne pas seulement en notre siècle ; on s'en effraie. Dans plusieurs États de l'Europe, en Allemagne, en Autriche surtout, on s'effraie de voir ces hommes, citoyens sans doute, mais d'une race à part et qui ont leur nationalité propre au sein de la nationalité commune, maîtres en grande partie de la presse, maîtres des finances, occupant, dit-on, les avenues du pouvoir, prêts à les fermer à la race indigène et à la gouverner eux seuls. Ce même étonnement, cette même crainte, nous les trouvons au premier siècle de l'ère chrétienne, chez un Romain qui avait pu connaître bien des secrets de la politique impériale, nous les trouvons bien peu d'années avant la chute de Jérusalem, exprimés en termes qui appliqués à notre siècle seraient évidemment exagérés. Sénèque, comme beaucoup d'autres, redoute d'autant plus les Juifs qu'il les estime moins. « Cette nation scélérate, dit-il, a tellement fait prévaloir ses

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

coutumes qu'aujourd'hui elles sont reçues en tout pays. Vaincus, les Juifs ont donné des lois à leur vainqueur [1]. »

Mais ici il faut remarquer que cette puissance que redoute Sénèque n'est pas tant civile que religieuse. Ce qui l'effraie, c'est le progrès de la foi plus encore que de la puissance judaïque. Il y a en effet à cet égard une différence entre le temps dont nous parlons et le nôtre, la nation juive d'alors avait, nous l'avons dit, ce que celle d'aujourd'hui n'a pas, le zèle religieux et l'ardeur du prosélytisme. C'est qu'elle avait encore l'espérance religieuse : elle croyait au rétablissement futur, prochain même, de sa vie politique qui était éteinte, et surtout de sa vie religieuse, imparfaite et expectante jusque-là. Elle avait sa gloire dans le passé ; elle l'avait encore plus dans l'avenir, de quelque manière qu'elle entendît cet avenir. Et, dans le présent, elle avait du moins la plénitude de son culte, sa ville sainte, son temple, sa hiérarchie, sa loi. Ce n'était pas encore cette religion décapitée, qui a perdu non-seulement les espérances de l'avenir, mais même les institutions du passé ; ce n'était pas ce débris d'une loi qui elle-même attendait un complément. La religion du peuple juif était encore la religion de l'attente, non celle du désespoir et du deuil.

1. Cum interim eo usque sceleratissimæ gentis consuetudo convaluit ut per omnes terras jam accepta sit. Victi victoribus leges dederunt. Sénèque *apud* Augustin. *Cité de Dieu*, VI, 11.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Ce que produisit cette attente quand elle commença à se voir déçue, nous le dirons bientôt. Un mot seulement sur les sources auxquelles nous allons puiser les éléments de notre récit.

Dans cette histoire, le Juif Josèphe, fils de Matthias, prêtre et pharisien, sera notre principal et souvent notre seul guide. Les documents païens sur la guerre de Jérusalem ne sont venus à nous qu'en petit nombre. Nous ne connaissons de Dion Cassius que les extraits fort écourtés de Xiphilin et de Théodose. Suétone se borne à quelques circonstances qui confirment le récit de Josèphe. Tacite trace sommairement l'origine de la guerre, donne la description de Jérusalem et indique le début du siége ; mais le reste de son livre nous fait défaut.

Ces renseignements-là du moins sont historiques. Les Juifs modernes n'ont rien de pareil à nous apporter. C'est une chose étrange que ce peuple ait si mal gardé la mémoire de la grande catastrophe où son temple, sa religion et sa liberté ont péri. Le fatras de son Talmud n'offre à cet égard que quatre ou cinq faits que l'on peut tenir pour historiques, joints à une vingtaine de fables, qui témoignent de l'imagination la plus puérile et de l'ignorance la plus grossière. Le livre longtemps populaire et même révéré parmi eux, qui passe sous le nom de Josippon ou de Joseph, fils de Gorion, n'est dans sa partie admissible qu'un extrait de Josèphe, fils de Matthias. Pour tout le reste, l'au-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

teur, qui paraît avoir été un Juif breton ou manceau du xe siècle, se livre tout à son aise aux caprices d'une imagination que ne gêne pas l'érudition même la plus vulgaire. Selon lui, Alexandre le Grand était un magicien, fils de magicien, qui causait en grec avec l'arbre du soleil et en hébreu avec l'arbre de la lune. Le « césaréat, que les Grecs appellent *impériosat*, » fut établi à Rome par Impériosus, fils de Ptolémée ; et, quand deux siècles après, Jules prétendit se faire César, ce hardi jeune homme (il n'avait alors que dix-neuf ans) n'en vint à bout qu'en massacrant tout le sénat. Néron périt frappé de la foudre ; Vespasien fit mourir le roi juif Agrippa et son fils Monobaze, parce qu'Agrippa avait combattu son élection à l'empire et l'avait même accusé de quelque grand crime auprès du *patron* (du Pape). Vespasien fut couronné par le même *patron*, avec toute la pompe des empereurs germaniques, entre les princes électeurs du saint-empire, au milieu du peuple qui répondait *amen* et des hérauts d'armes qui jetaient des florins d'or. Mais le plus merveilleux du livre, c'est l'auteur lui-même. Né cinquante ans avant Jules César, il prit part à la guerre de Jérusalem, ce qui lui donne cent quatre-vingt-six ans. Il avait cependant alors son père et sa mère, âgés, l'un de cent trois ans, et l'autre de quatre-vingt-cinq (de sorte que lui-même avait cent ans de plus que sa mère). Tel est cet historien dont les Juifs modernes, ses éditeurs, ont dit que « toutes ses paroles

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

sont vérité et justice, que la main de l'Éternel a reposé sur lui pendant qu'il écrivait, qu'il approche des anciens prophètes et qu'il n'y a aucune fausseté dans ses écrits » [1].

Quant aux écrivains chrétiens, ils n'ont fait que reproduire avec une entière confiance le récit de Josèphe, fils de Matthias. Au IVe siècle, le savant Eusèbe, dans son *Histoire ecclésiastique*, ne fait autre chose que l'extraire textuellement. Les cinq livres d'Hégésippe, chrétien du Ve siècle, sur la chute de Jérusalem, ne sont également qu'un extrait de l'historien juif [2]. L'autorité de Josèphe se trouve donc confirmée par l'adhésion des chrétiens qui le copient, par l'autorité des païens qui, dans le peu qu'ils disent, sont en général d'accord avec lui, par le silence même des Juifs, on peut le dire (car des renseignements pareils à ceux de Josippon sont équivalents au silence). Son livre, écrit d'abord en hébreu pour les Juifs, traduit par lui-même en grec pour les païens et même pour bien des Juifs, est essentiellement le livre historique pour les révolutions de Jérusalem.

1. C'est ce que dit le R. Tham, qui publia l'ouvrage du faux Josèphe à Constantinople, en 1510. Il avait déjà été publié en 1490. Munster en donna une version, mais abrégée et privée de ses fables les plus grossières. Une édition complète avec une version latine a été publiée par Jean Gagnier. Voy. Basnage, *Histoire des Juifs*, X, 7. — Jost, VI, note 33.

2. Dans la *Bibliothèque des Pères*, de la Bigne, tome VII. Il ne faut pas confondre cet Hégésippe avec celui qui vécut au premier siècle de l'Église, et dont parlent Eusèbe et saint Jérôme.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

On l'a cependant diversement jugé. On a eu parfois en lui une confiance excessive ; parfois on l'a décrié avec excès ; et, après l'avoir ainsi décrié, on s'est cru en droit de le tenir pour irréfragable sur les points qui s'accordaient avec un parti pris à l'avance, pour suspect sur tous les autres. Nous n'avons pas de raison, il est vrai, pour supposer à Josèphe un parfait dégagement de tous préjugés et en faire un héros de véracité historique. Mais quelle a été sa position ? Quels ont été par suite ses passions et ses préjugés ? Par suite, en quel sens a-t-il pu faiblir ? C'est ce qu'on a peu examiné et ce que, cependant, il est bien facile de dire.

Josèphe est Juif, pharisien et prêtre [1] ; il s'est laissé, de plus ou moins bon cœur, entraîner dans la révolte des Juifs ; fait prisonnier par les Romains, il a su gagner la faveur de leurs généraux, et, quand ces généraux sont devenus empereurs, il est devenu leur courtisan et leur protégé. A la fois Juif et ami de Vespasien, compromis dans la révolte et protégé par le vainqueur, que doit-il faire ? Évidemment chercher à

1. Josèphe, né en 37 ou 38 (*de Vita sua*, XI), écrivit son livre *de la Guerre judaïque*, d'abord en hébreu, puis en grec sous Vespasien ou Titus ; plus tard (92 ou 93), son livre des *Antiquités*, voy. *Ant.*, XX, 9 (11, 1, et *cap. ult.*) ; ensuite son livre *Contre Apion* (*In Ap.*, I, 1) et sa *Vie* en réponse aux attaques de Juste de Tibériade. Son grec présente un grand nombre d'hébraïsmes, ce qui n'empêche pas que ses interprétations de l'hébreu ne soient quelquefois erronées. (Jost, VI, 17.) Sa langue maternelle, comme celle de tous les Juifs de Palestine, était le syro-chaldéen.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

réconcilier la nation juive avec la dynastie vespasienne, la dynastie vespasienne avec le peuple juif, montrer à la famille impériale que la Judée n'a pas été si coupable, montrer aux Juifs que Vespasien n'a pas été si injuste.

Il dira donc d'abord que le peuple juif a été longtemps le sujet fidèle des Romains ; que les empereurs dont on aime à citer les noms l'ont traité avec équité et une sorte de respect ; que, sous le seul Néron, ce prince détesté, et détesté en particulier de la famille vespasienne, le pouvoir romain est devenu oppresseur ; que les Juifs l'ont supporté longtemps avec patience ; que, même poussé à bout par la dureté des délégués de Néron, le vrai peuple juif ne se fût pas révolté, mais qu'une bande de factieux a profité du désordre des choses et des esprits, s'est imposée à la multitude et l'a compromise malgré elle dans une guerre dont elle ne voulait pas ; que Vespasien, chargé d'étouffer cette révolte, a dû user sans doute de rigueur, mais que la responsabilité en retombe sur ceux qui, par leur ambition, ont entraîné Israël dans cette lutte, qui l'y ont maintenu par leur entêtement fanatique : coupables contre Rome et Jérusalem, contre leur peuple et contre leur Dieu.

Voilà sur quels points Josèphe peut être un témoin reprochable. Mais encore dans quelle mesure ? A-t-il menti, ou a-t-il seulement outré la vérité ? Ses assertions sont-elles fausses ou exagérées ? En elles-mêmes,

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ses assertions sont certifiées par l'ensemble de l'histoire. La soumission antérieure des Juifs envers les Romains est un fait qui s'accorde et avec les antécédents du peuple juif, et avec le témoignage des historiens. Les égards et le respect des chefs romains envers Juda sont attestés également par plusieurs témoignages païens et s'accordent avec le bon sens de la nation romaine. Les actes arbitraires des procurateurs de Néron sont confirmés par Tacite, et très-croyables sous un prince rapace lui-même et qui n'était nullement administrateur. La domination tyrannique d'une minorité révolutionnaire sur la masse de la nation juive n'a pas besoin d'être démontrée pour nous ; nous savons assez que les révolutions ne se font pas autrement. Sans doute, sur ces points divers, Josèphe a pu excéder la vérité, et les documents nous manquent pour l'y ramener d'une manière tout à fait certaine. Il a pu exagérer la tolérance des Romains, la soumission du peuple juif, la dureté des procurateurs de Néron, la violence et le despotisme des factions révolutionnaires, la longanimité et la mansuétude de Vespasien et de Titus ; sur tous ces points il a pu exagérer, et il est bon d'en être averti ; mais nous en savons assez pour dire qu'il n'a point faussé l'histoire [1].

Du reste, là où il est impartial, il est incontestable

1. « Sa véracité, dit Jost, ne saurait être douteuse, sauf beaucoup d'exagération en l'honneur des Juifs et au détriment des chefs de la sédition. Ces défauts mêmes doivent être attribués, non à Josèphe, mais à la destination de son ouvrage (?).» VIII, 17.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

qu'il a été à même de bien savoir. Dans toute l'antiquité, où les mémoires proprement dits sont rares, nous n'avons guère d'historien mieux renseigné. Témoin oculaire, acteur d'une partie des événements, confident de Vespasien pendant le siége de Jérusalem, son parlementaire habituel auprès des Juifs, il a beaucoup vu et il a tenu note de tout. Les nombreux fugitifs qui passaient de la ville dans le camp romain lui ont raconté ce qui se faisait dans l'intérieur de la cité ; les généraux romains, après la guerre, lui en ont fait connaître le détail. Il a eu entre les mains des mémoires écrits par Vespasien lui-même. Vespasien et Titus ont lu et approuvé son histoire; le dernier y a apposé son sceau. Le roi Agrippa, acteur important de cette histoire, lui a écrit soixante-deux lettres relatives à diverses parties de son récit ; il en cite deux qui contiennent une pleine approbation de l'ensemble [1]. Refaire après coup et à dix-huit cents ans de distance l'œuvre d'un homme aussi bien renseigné et que malheureusement aucun autre témoin ne contrôle, c'est un tour de force en fait d'érudition ou d'imagination, dont nous avons vu quelquefois le pareil, je l'avoue ; ce peut être un exercice d'esprit fort agréable, mais c'est, ce me semble, un travail historique très-peu sûr et très-peu méritoire. Hypothèses pour hypothèses, j'aimerai toujours mieux celles d'un contemporain. Tenons-nous en donc au récit de Josèphe ; soyons seu-

1. *Contra Apion.*, I, 9. — *De Vita*, 65.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

lement avertis de ses défauts et, s'il pèche, sachons en quel sens il peut pécher.

Rappelons-nous de plus que, s'il a des défauts, il n'a pas du moins celui d'être chrétien. Quoi que l'on puisse penser du passage célèbre où il parle de Jésus-Christ, en y ajoutant ceux où il blâme la mort de saint Jean-Baptiste et la mort de saint Jacques [1], il est certain que ni ses flatteries sacriléges envers Vespasien, ni son langage très-variable sur le suicide et sur l'autre vie, ni son silence sur les prophéties de l'Évangile, ne permettent de voir en lui un disciple des apôtres. Romain ou Juif, modéré ou exalté, Josèphe peut donc avoir tous les torts possibles ; il n'a pas celui d'avoir embrassé l'Évangile, et de chercher l'accomplissement des prophéties qui y sont contenues. Ce pharisien devait-il avoir à cœur de montrer réalisé au bout de quarante ans ce qu'avait prophétisé le supplicié du Calvaire ? Ce flatteur de Domitien avait-il en tête les affaires d'une Église qui souffrait sous Domitien ? Et si, malgré cela, sans le savoir et sans le vouloir, il vérifie ces prédictions ; si, témoin involontaire, il dépose de la véracité d'un prophète qu'il ne connaît pas ou qu'il n'aime pas, il me semble, à cet égard, digne de toute notre croyance. Il peut avoir, si vous le voulez, toutes les passions et tous les préjugés, il n'a pas le préjugé chrétien.

1. Voyez *Ant.*, XVIII, 4 (3, 3) ; 7 (5, 2) ; XX, 8 (9, 1).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

CHAPITRE V

PREMIÈRES AGITATIONS DU PEUPLE JUIF

(33-66)

> Hæc autem omnia initia sunt dolorum.
> Tout ceci n'est que le commencement des douleurs.
>
> (MATTH., XXIV, 8.)

Cependant le progrès même de Juda faisait son péril. Ni le germe de la révolte n'était étouffé chez les Juifs, ni le germe de la méfiance chez les païens. Les populations idolâtres au milieu desquelles vivait la race israélite portaient envie à sa richesse et à sa puissance, insolente parfois. Dans les grandes villes de l'Égypte, de la Cyrénaïque, de la Syrie, entre la communauté juive et le peuple païen, la rivalité était continuelle, l'insulte fréquente, la lutte parfois ensanglantée. Les écrivains païens, à partir du temps de Néron, affectent une certaine peur du progrès de la race et de la secte judaïques. « Cette nation tant de fois réprimée, disent-ils, finira donc toujours par s'accroître ! Elle s'arroge la liberté de faire des lois ! Elle s'enrichit des aumônes qu'elle prélève sur toutes les

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

âmes faibles et dépravées ! « Et Sénèque que nous citions tout à l'heure : « Nation scélérate qui a tellement propagé ses rites, qu'elle est reçue maintenant par toute la terre, et, vaincue, donne des lois à ses vainqueurs [1] ! »

Le pouvoir lui-même, moins passionné que les peuples et moins emphatique que les écrivains, s'inquiétait cependant parfois. Tibère, Claude après lui, alarmés du prosélytisme juif et du bruit que faisaient les Juifs à Rome où il n'y avait pourtant plus d'assemblées populaires, chassèrent de Rome tous les Juifs. Il est vrai qu'ils ne tardèrent pas à y revenir. Claude, nous venons de le dire, arrêta la reconstruction des murs de Jérusalem, de peur que ce sanctuaire du judaïsme ne devînt une forteresse imprenable.

Mais ni cette hostilité inévitable des peuples païens, ni ces terreurs exagérées des écrivains, ni ces méfiances du pouvoir, n'étaient encore bien redoutables. Juda était bien plus à craindre pour lui-même. L'esprit de révolte avait été semé dans son sein ; et il y existait, au milieu de la soumission générale, obscur,

1. ... ὅσοι τὰ νόμιμα αὐτων, καίπερ ἀλλοεθνεῖς, ὄντες, ζηλοῦσι. Καὶ ἐστι καὶ παρὰ τοῖς Ρωμαιοῖς τὸ γένος τοῦτο, κολούθεν μὲν πολλάκις, αὐξηθέν δὲ ἐπὶ πλεῖστον ὥστε καὶ παρρησίαν τῆς νομίσεως ἐνεκῆσαι. Dion., XXXVI, p. 37, B., ed. Leunclavii. — Nam pessimus quisque, spretis religionibus patriis, tributa et stipes illùc congerebant. Undè auctæ Judæorum res. Tac., *Hist.*, V, 5. — Eo usque sceleratissimæ gentis consuetudo convaluit, ut per omnem terram recepta sit, et victi victoribus leges dederint. Sénèque apud August. *De civit. Dei*, VI, 11.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

mais fécond. Au temps d'Auguste, bien des années avant l'époque où nous prenons le peuple juif, la Judée, ayant été (an 7 après Jésus-Christ) déclarée province romaine, avait été soumise au recensement. Le peuple était paisible, peut-être même satisfait d'être délivré de la tyrannie des Hérodes. Un homme protesta. Judas le Gaulonite proclama qu'à nul il n'appartenait d'exercer le cens, de lever le tribut, de tenir la souveraineté sur Israël ; qu'à Dieu seul était dû le titre de seigneur et roi. Ce fanatisme d'indépendance politique était nouveau dans Israël, qui avait porté en paix, tant que son culte n'avait pas été attaqué, le joug des Chaldéens, celui des Perses, celui des Macédoniens, celui de Rome. Judas mena la vie d'aventurier et eut avec lui quelques compagnons, moitié fanatiques, moitié brigands ; moitié martyrs, moitié bandits ; invincibles dans les tourments, et très-redoutables sur les grands chemins. C'étaient des pharisiens démocrates et exaltés, qui souffraient toutes les tortures possibles plutôt que de donner à un homme le nom de maître, et qui en même temps protestaient sur les routes à coups de poignard de l'imprescriptible liberté du peuple de Dieu. Germe obscur, mais dangereux, qui couvait pour l'avenir ; pépinière de ces révolutionnaires mystiques qui devaient finir un jour, sinon par remplir Israël, du moins par le dominer [1].

1. Jos., *Ant.*, XVIII, I (1, 6) ; *de Bello*, II, 12 (8, 1), 32 (178) ; *Act.*, V, 37. On voit par l'interrogation qu'adressent à Notre-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Néanmoins, après Judas le Gaulonite, trente ans et plus se passèrent, le germe déposé demeura toujours dans l'ombre ; il fallut un long temps pour qu'il achevât d'éclore. Il fallut plus que du temps, il fallut le crime du Calvaire, et c'est à cette redoutable cause qu'humainement et divinement, selon la politique et selon la loi de la Providence, il faut faire remonter les malheurs de la nation juive.

D'après les rabbins eux-mêmes ce jour fut marqué d'une manière sensible. Non-seulement on peut avec beaucoup de vraisemblance faire dater de ce jour-là les présages (v. p. 40 et s.) que les traditions talmudiques, très-sujettes à arrondir les nombres en fait de chronologie, font remonter à l'an 40 avant la destruction du temple ; mais de plus, les rabbins sont eux-mêmes témoins, avec les évangélistes, du déchirement de ce rideau qui était placé entre le sanctuaire et le saint des saints. D'autres ajoutent que, « le lendemain de la mort de Jésus, la porte de Nicanor, celle qui conduisait en face de l'autel », et par laquelle autrefois le Sauveur avait été amené pour sa présentation, « s'ouvrit d'elle-même. A cette vue le sanhédrin fut frappé de terreur, et il cessa de se réunir dans le consistoire Gazith, reconnaissant plus que jamais que le

Seigneur les pharisiens et les hérodiens au sujet du cens à payer à César, qu'une certaine popularité s'attachait à l'idée qui faisait du refus de l'impôt un devoir religieux. Matth., XXII, 15-21 ; Marc, XXII, 13-17.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

droit de vie et de mort ne lui appartenait plus ; il s'arracha les cheveux et se couvrit de cendre. Le R. Zadoc surtout fut un de ceux qui jeûnèrent avec le plus d'ardeur pour détourner les malheurs qui menaçaient le peuple. Mais, après quarante ans de pénitence, lorsqu'il était devenu aussi décharné qu'un squelette, et que le peuple l'avait surnommé l'*informe*, il comprit que ses jeûnes étaient inutiles ; il quitta Jérusalem qui était assiégée, se présenta devant Titus, et ce déserteur de la cause judaïque fut amnistié par pitié [1]. »

Il faut bien comprendre en effet qu'au jour du déicide, toutes les portions du judaïsme, prêtres et rabbins, temple et synagogue, sadducéens et pharisiens, aristocrates et démocrates, Juifs de la Palestine et Juifs de la dispersion, s'étaient unis dans un même crime. Le crime fut provoqué par les conciliabules des docteurs de la loi (νομίμοι), des scribes (copistes de la loi ?), des pharisiens, les types officiels de la vertu rabbinique : l'école et la synagogue en prirent ainsi leur grande part. De leur côté, le grand prêtre et les chefs du sacerdoce (princes des prêtres), sadducéens pour la plupart [2], le conseillèrent et l'approuvèrent. Caïphe, prophétisant en sa qualité de grand prêtre, dit « qu'il est bon qu'un homme meure pour

1. *Talmud*, Traité *Taanith*.

2. *Act.*, V, 18 ; XXIII, 69 ; Josèphe, *Antiq.*, XX, 8 (9, 1), qui nous montrent, à trois époques peu éloignées les unes des autres la puissance des sadducéens dans le sacerdoce.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

tout le peuple »[1] : il imprima ainsi la tache du déicide et à la race d'Aaron qui était la sienne, et au sadducéisme qui était sa doctrine, et au sacerdoce dont il était le chef, et au temple dont il était le ministre.

De plus, l'arrêt fut rendu par le grand prêtre à la tête du sanhédrin. Or le sanhédrin était composé de trois chambres. Dans l'une siégeaient vingt-trois pontifes, les chefs des familles sacerdotales. Dans une autre, celle des docteurs, siégeait un nombre égal de rabbins, présidés par le chef d'école, le *nâci*. Dans la troisième, les anciens, les chefs civils du peuple d'Israël. Le sanhédrin était ainsi le centre et du sacerdoce et de l'école et de la nation ; les sadducéens y avaient place comme les pharisiens[2]. Or, ni pharisiens, ni sadducéens, ni pontifes, ni rabbins, ni chefs du peuple, ne rejetèrent leur part du crime. A son tour, le tétrarque Hérode, au nom du judaïsme semi-païen de sa famille, apporta son tribut d'aveuglement et d'insolence. Enfin, pour que nulle portion de Juda ne demeurât innocente, que le peuple ne fût pas plus pur que ses chefs, ni les ignorants plus que les docteurs, ni la démocratie plus que l'aristocratie, ni les Juifs du dehors plus que les Juifs de la Palestine ; ce fut tout une multitude, les deux ou trois millions d'hommes venus pour la Pâque, d'Antioche, de Smyrne, de Rome,

1. Joan., XVIII, 14; XI, 50.
2. *Act.*, XXIII, 69.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

d'Alexandrie, de Cyrène, de l'Assyrie, de la Perse, peut-être même de la Chine, qui poussèrent le cri d'anathème : « Prends-le et crucifie-le..... Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants[1] ! »

Cependant une des pensées qui éclate à cette époque parmi ce peuple est une pensée bien contraire à celle qui domina depuis la nation juive. Cequianimaiencette multitude, ce que les chefs du peuple prenaient pour cause ou pour prétexte de leur crime, c'était la fidélité envers Rome, la crainte de ses vengeances, le fanatisme de la soumission. L'aristocratie redouta ou prétendit redouter en Jésus un ennemi de César. « Si nous laissons cet homme libre, disait Caïphe, dans les comités secrets du sacerdoce, tous croiront en lui, et les Romains viendront et détruiront notre ville et notre peuple[2]. » « Nous l'avons trouvé, disent au pied du tribunal les affidés de Caïphe, soulevant le peuple et empêchant de payer l'impôt à César[3]. » « Si tu le renvoies, crie-t-on à Pilate, tu n'es pas ami de César ; car quiconque se fait roi est ennemi de César[4]. » « Nous n'avons de roi que César[5] », crie ce peuple courtisan qui, avant un siècle, brisera les drapeaux de César et soulèvera contre lui une guerre atroce.

1. Joan., XIX, 15; Matth., XXVI, 50.
2. Joan., XI, 48.
3. Luc., XXIII, 2.
4. Joan., XIX, 12.
5. Joan., XIX, 15.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

C'était donc sous prétexte de soumission que l'on agitait le peuple; c'était par respect pour César que l'on faisait violence à la conscience pusillanime du délégué de César. La courtisanerie devenait séditieuse, la servilité arrivait jusqu'à l'émeute. Par ce crime, Jérusalem non-seulement méritait sa chute, mais la préparait. Son châtiment, divinement nécessaire selon les lois de la Providence, se trouvait par là, selon les lois de la politique humaine, singulièrement facilité. Il était clair que le peuple juif, initié aux allures de la sédition, ne s'en tiendrait pas là, et marcherait de plus en plus dans ces voies tumultueuses et violentes qui devaient le perdre. Après s'être révolté pour César, il ne tarderait pas à se révolter contre César.

A partir de ce jour en effet, où, selon le témoignage même des rabbins, d'accord en cela avec l'Évangile, le rideau qui séparait le saint des saints du sanctuaire s'était déchiré, l'attitude du peuple juif devient plus violente. La série des rebellions et la série des malheurs commencent pour lui. A peine le déicide accompli, saint Étienne est lapidé au mépris de la police romaine (33). En même temps, Saül est envoyé à Damas pour appeler sur les apôtres le glaive des Juifs auxquels la loi romaine interdit de tirer le glaive. Bientôt la colère des Juifs poursuit saint Paul converti à Damas, où il est menacé d'assassinat (38), à Lystres (45), à Philippes, à Thessalonique[1], à Bérée (52), à

1. Voyez plus bas ce que saint Paul écrit en 52 aux chrétiens de

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Éphèse (57), où ils suscitent contre lui des émeutes, au mépris de la paix romaine. Rome est troublée de ces querelles et Claude expulse les Juifs de Rome (49). Peu après, la présence de saint Paul à Jérusalem y amène des émeutes violentes, des querelles effroyables dans le sacerdoce, des tentatives d'assassinat encouragées par les prêtres et contre lesquelles l'épée romaine protége l'apôtre (38). Puis saint Jacques le Mineur est jeté du haut de la terrasse du temple et achevé à coups de pierres par ordre du grand prêtre, au mépris de la loi romaine et du procurateur romain (62). En poursuivant les apôtres, Juda devient le perturbateur habituel des villes de l'empire ; en s'agitant contre les chrétiens, il s'habitue à s'agiter contre Rome. Son aristocratie l'a jeté dans les voies de l'émeute et il ira malgré elle jusqu'à la révolution.

Et rappelons ici la cause plus profonde encore qui faisait sortir Juda de son sangfroid et de sa paix, qui jetait dans les âmes l'inquiétude et l'enthousiasme, l'ambition et le désappointement. La prophétie de Jacob avait été accomplie ; les septante semaines de Daniel étaient épuisées ; les quatre-vingt-cinq jubilés d'Élie l'étaient probablement aussi ; le quatrième millenaire était fini ; la loi, à compter du temps d'Abraham, avait fait ses deux mille ans : en d'autres

Thessalonique : c'est encore une prophétie de la chute de Jérusalem.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

termes, toutes les computations étaient à bout. Et le Messie manquait! A mesure que les années s'écoulaient, l'impatience précipitait Juda vers la révolte [1].

Voilà pourquoi la différence est si grande entre la Jérusalem du temps du Sauveur et la Jérusalem des années suivantes. Celle-là est paisible et soumise ; elle se laisse conduire par la prudence cauteleuse de l'aristocratie sacerdotale ; la secte ou plutôt la bande de Judas le Gaulonite est peu nombreuse ; Jérusalem attend paisiblement le Messie. L'autre, au contraire, devient d'année en année plus inquiète et plus turbulente ; son aristocratie n'est plus maîtresse ; les sectaires fanatiques se multiplient ; c'est qu'alors Jérusalem cherche avec inquiétude le Messie. Elle n'a pas voulu du Fils de Dieu ; elle se donnera au premier escamoteur biblique qui se rencontrera sur son chemin. Elle n'a pas voulu de l'émancipation spirituelle qui lui était offerte ; elle se jette dans de folles espérances d'émancipation politique. Elle proteste religieusement contre l'Église chrétienne ; elle proteste politiquement contre Rome ; plus elle se sépare de l'une, plus aussi elle se sépare de l'autre. Son sanhédrin, qui a cru ne la brouiller qu'avec l'Église qu'il déteste, l'a compromise avec Rome qu'il redoutait.

1. D'après le rabbin Ménassé (au XVIIe siècle), les anciens Juifs et ceux surtout qui prirent les armes contre les Romains attendaient la venue du Messie et espéraient de lui leur délivrance. *De vitæ termino*, apud Basnage, *Hist. des Juifs*, VI, 22.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Et Juda ne s'agitait pas seulement contre Rome, il s'agitait contre lui-même. Cette rencontre qui avait eu lieu entre les différents éléments du judaïsme pour accomplir le déicide ne pouvait constituer un accord durable ; comme les alliances qui se font pour le crime, le lendemain du crime elle devait se rompre. Les dissentiments devenaient des ruptures. Il se dessinait peu à peu un parti de l'insurrection contre le parti de la paix, un parti révolutionnaire contre le parti conservateur, un parti des prophéties contre le parti des indifférents.

C'était pour la paix et pour l'attente paisible de l'avenir que penchaient les Juifs de la dispersion : vivant plus loin du centre, plus en contact avec les infidèles, ils pouvaient être plus patients et plus dociles. C'était du même côté que penchaient les sadducéens et ceux qui se rapprochaient du paganisme, plus résignés à ne pas voir naître ce Messie qu'ils avaient moins désiré, ni se relever cette terre d'Israël dont leur patriotisme, plus calme, avait moins de souci. Il en était de même des riches et des puissants de Juda, de l'aristocratie sacerdotale, occupée des rites plus que des croyances, occupée à gouverner Israël plus qu'à le glorifier ; tous ceux-là pouvaient maîtriser leur impatience, et songeaient surtout à ne pas livrer aux Romains, par une révolte insensée, Israël, Jérusalem et le temple.

C'était au contraire vers le parti révolutionnaire et

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

prophétique que penchaient les Juifs de la Palestine à l'encontre des Juifs de la dispersion ; les rabbins à l'encontre des prêtres ; le clergé des synagogues, si je puis l'appeler ainsi, en opposition avec le clergé du temple ; les pharisiens, par rivalité pour les sadducéens ; les pauvres et le peuple en haine des grands et des riches. Le rabbinisme pharisien, qui dominait dans la Palestine et qui dominait sur les classes populaires, avait fait (et je le dis à son honneur) du royaume de Dieu et de l'apparition du Messie le sujet de ses commentaires, la vie de son école, la préoccupation de sa foi.

Ainsi Juda se scindait de plus en plus en insouciants et en impatients, en timides et en exaltés. Si, hors de la Judée, dans les palais des rois, dans les écoles sadducéennes, on pouvait prendre en patience l'absence du Messie et la domination romaine ; dans les synagogues, dans les écoles pharisaïques, dans les cabanes de Juda, on ne se consolait pas. C'est là que l'on calculait les semaines de Daniel, que l'on discutait les prophéties, qu'on entassait les interprétations, qu'on ajoutait aux prophéties véritables des traditions mensongères [1] ; c'est là que germaient l'impatience, le désespoir, la révolte [2].

1. Voir quelques exemples de ces interprétations ou de ces prophéties dans Josèphe, *de Bello*, IV, 22 (6, 3); VI, 7 (2, 1), 30 (5, 2), 31 (5, 4).

2. « Les puissants traitaient mal le peuple, le peuple médita

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

La source du mal ainsi reconnue, déroulons rapidement la série des premières fautes et des premières douleurs d'Israël, à partir du crime du Calvaire.

Le règne de Caligula, qui commença quatre ans après ce crime, fut le début des souffrances du peuple juif; il lui donna un véritable avant-goût de ses désastres futurs. J'ai raconté ailleurs [1] cette persécution ; Caligula, abandonnant par suite de sa folle manie d'apothéose les traditions tolérantes du pouvoir romain, veut imposer aux Juifs l'adoration de sa propre personne. Il donne à ses sujets païens l'exemple de la persécution contre Israël (38-40). Le prince a commencé, les peuples suivent. Les peuples comprennent que les Juifs par leurs poursuites tumultueuses contre les chrétiens ont encouru la disgrâce du pouvoir romain même raisonnable ; le prince et les peuples soupçonnent peut-être aussi que les Juifs ont encouru la colère de Dieu par le meurtre du Calvaire. Dans la Judée pourtant, où Israël est menacé de la plus grande de toutes les douleurs, celle de voir une idole païenne dans le temple, l'aristocratie sacerdotale, encore puissante, maintient la soumission, empêche le sang de couler ; c'est à force de résignation et de douleur que Jérusalem désarme ses persécuteurs et

la perte des puissants. Ceux-là étaient agités de l'esprit de domination, ceux-ci de l'esprit de violence et de pillage. » Jos., *de Bell.*, VII, 30 (8, 1).

1. V. *les Césars-Caligula*, § 2.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

épargne à son temple le dernier des outrages. Mais, à Alexandrie, la bride est lâchée aux païens ; ils se jettent sur la population juive, brûlent, massacrent, s'acharnent même sur les cadavres, et tous les oratoires du vrai Dieu sont changés en temples païens [1].

Hors même de l'empire, au delà de l'Euphrate, la puissance de ces deux frères Juifs, Asinée et Anilée, qui avaient pendant quinze ans tenu à leur gré la Mésopotamie, amène à ce moment une réaction. Asinée étant mort empoisonné par la femme de son frère, Anilée, à son tour, est assassiné par les païens. Les Juifs de Babylonie, que jusque-là le renom des deux frères défendait contre la haine invétérée des idolâtres, sont maintenant poursuivis. Séleucie leur sert d'abord de refuge ; mais, au bout de six années, la population grecque de cette ville se soulève contre eux et en fait périr, dit-on, jusqu'à cinquante mille. Les débris de cette malheureuse race se retirent à Ctésiphon. Bientôt Ctésiphon n'est plus tenable et il faut chercher refuge à Néerda et à Nisibe [2]. Ce moment de crise et de douleur était un avertissement donné au peuple d'Israël. Il l'avertissait de ce qu'il avait à craindre et de la haine des païens et de la colère de Dieu ; il lui prédisait d'autres douleurs qui devaient un jour faire oublier celles-là.

1. Josèphe, *Ant.*, XVIII, 8 (6, 11), 10, 11(8). — *De Bello*, II, 16, 17 (9 et 10). — Philo., *in Flaccum*, *de Legatione*. — Dion Cassius, LIX, p. 660.
2. Josèphe, *Ant.*, XVIII, 12 (9, 5-9).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Le règne de Claude donna aux Juifs de l'empire quelques années de repos. Le prince était honnête ; les délégués qu'il envoyait en Judée, au moins pendant les premiers temps de son règne, ne furent point oppresseurs. Jérusalem aurait dû respirer. Mais l'inquiète recherche du Messie la tourmentait toujours. Dès avant la mort du Sauveur, quelques chefs d'aventuriers s'étaient donnés pour des inspirés. — Ainsi (an 4 avant Jésus-Christ), Theudas, selon l'expression des Écritures, « s'était dit être quelqu'un » et avait réuni autour de lui quatre cents hommes. — Judas le Gaulonite, dont nous avons parlé, avait mené après lui une foule plus grande encore [1]. Ils avaient péri cependant, l'épée romaine en avait promptement fait justice ; leur parti s'était dispersé ou se laissait oublier.

Mais après la mort du Sauveur ces imposteurs se multiplient et exercent une puissance plus sérieuse. — Sous le gouvernement même de Pilate (37), ce ne sont plus les seuls Juifs, ce sont les Samaritains, leurs éternels adversaires, mais disciples de la même loi et entretenus dans les mêmes espérances, qui commencent à prêter l'oreille aux imposteurs. Un faux prophète paraît qui leur révèle que des vases d'or ont été enfouis par Moïse sur le mont Garizim ; des milliers d'hommes se rassemblent dans un bourg voisin pour

1. Theudas ou Judas, fils d'Ézéchias, chef de voleurs. *Act.*, V, 36. — Jos., *de Bel.*, II, 6 (4, 1).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

aller de là gravir la sainte montagne. Mais la montagne est gardée par les troupes romaines qui taillent en pièces ces malheureux [1]. — Plus tard, sous le règne de Claude (an 45, c'est-à-dire la dernière année de la dernière semaine de Daniel, selon le calcul le plus favorable aux espérances juives), apparaît chez les Juifs un prétendu prophète, un magicien (γοής) appelé lui aussi Theudas. Il persuade à une multitude d'hommes de partir avec tout ce qu'ils possèdent et de le suivre jusqu'au Jourdain, qu'il leur fera traverser à pied sec. La cavalerie romaine les poursuit, en tue un grand nombre, et leur chef a la tête tranchée. Le fanatisme juif voit pour la première fois couler le sang. — Bientôt deux fils de Judas le Gaulonite reparaissent et sont mis en croix (46) [2]. — Peu après, une insulte grossière d'un soldat romain provoque une émeute et l'émeute une répression sanglante (48) ; selon Josèphe, qu'il ne faut pas toujours croire en matière de chiffres, plus de dix mille hommes périssent [3].

Depuis ce moment, tout s'assombrit, la pensée révolutionnaire a surgi dans l'âme de ce peuple. Il y a

1. Josèphe, *Antiq.*, XVIII, 5 (4, 2). Selon une chronique samaritaine manuscrite, citée par Roland (*De nummis Samaritanis*, diss. II), les vases sacrés du temple auraient été, après la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, cachés par le grand prêtre Osias. Il faudrait donc lire dans Josèphe Ωζέως au lieu de Μωϋσέως Sur le mont Garizim et les ruines qui s'y retrouvent, v. le voyage de M. de Saulcy, t. II, p. 400 et suiv.

2. Josèphe, *Antiq.*, XX, 3 (5).

3. Jos., *de Bel'o*, II, 20 (12, 1). Ailleurs il dit 20,000, *Antiq.*, XX, 4 (5, 3).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ouvertement un parti de la liberté. En attendant qu'il domine sur la place publique, il se promène sur les grands chemins. La Judée est pleine de libérateurs qui la pillent [1].

A ces signes, avertis qu'Israël se perd, les païens s'agitent de nouveau autour de lui, comme les oiseaux de proie autour d'un homme qui va mourir. Samaritains et Syriens se jettent sur les terres juives, profanent les synagogues, dénient aux Juifs leur droit de cité, et, repoussés par eux, leur livrent de véritables batailles. Le procurateur romain Cumanus intervient ; oppresseur et cupide, faisant souvent le brigandage pour son propre compte ; payé par les Juifs, payé par les Samaritains, il se décide pourtant contre les Juifs et lance sur eux ses cohortes, recrutées parmi les païens de la contrée, ennemis naturels des Israélites. Cette fois une révolte générale est prête d'éclater, le mot de liberté est prononcé. Un chef de brigands célèbre, Éléazar, fils de Dinée, sort de ses montagnes et se met à la tête des insurgés qui l'appellent. Les supplications de l'aristocratie, les prières des prêtres qui parcourent Jérusalem, la tête couverte de cendres, la justice de l'empereur qui reconnaît le droit des Juifs et punit leurs adversaires, apaisent pourtant la révolte (51). Jérusalem gagne à ce délai dix ans de vie, mais non de repos [1].

1. Τῶν γὰρ ἐφεστώτων ἐπὶ νεωτερισμῷ (*Antiq.*, XX, 4 (5, 4) ; *de Bello*, II, 20 (12, 2).

2. Jos., *Antiq.*, XX, 6 (8, 5). — *De Bello*, II, 21 (12, 3). — Tacit., *Annal.*, XII, 54.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Sous l'empire de Claude, malgré ces soulèvements partiels, la paix s'était donc à peu près maintenue. Mais, sous Néron, la guerre couve de toutes parts. Le prince est à la fois cruel et insouciant ; il n'a rien de l'honnêteté de Claude ni de la rigidité administrative de Tibère. Ses procurateurs pillent, peu lui importe. Peut-être même, à l'égard de la Judée, un calcul politique, la crainte qu'inspiraient la puissance et l'insubordination de la race juive, sert-elle de stimulant et de prétexte aux instincts cupides des délégués impériaux. Le pouvoir romain quittera ses traditions tutélaires ; il semble s'étudier à provoquer une révolte pour en finir d'un coup avec ces Juifs dont il s'inquiète. L'affranchi Félix (52-60), procurateur de Judée, mari de trois reines, gouverne avec « le despotisme d'un roi et l'âme d'un valet » [1]. Portius Festus (60-62), Albinus (62-64), Gessius Florus (64 ou 65), se succèdent ; ces deux derniers oppresseurs, tour à tour recevant de l'or des Juifs ou de leurs ennemis ; réprimant les brigands et entrant en marché avec eux ; punissant les assassins et se servant des assassins ; concourant avec tous ces aventuriers à maintenir dans le pays un état de misère armée qui désespère et exalte les âmes ; n'ayant pas souci de la guerre dont ils vont léguer le fardeau à leurs successeurs, pourvu

1. Jus regium servili ingenio exercuit. Tacit., *Histor.*, V, 9. — Voir, sur Félix, Tacite, *ibid.*; — Jos., *Antiq.*, XX, 5 (7, 2) ; — Sueton., *in Claud.*, 28.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

qu'au terme de leur administration ils reviennent à Rome millionnaires.

Aussi la Judée se perd-elle de plus en plus. La secte de Judas le Gaulonite, ce pharisaïsme de grand chemin, obscure pendant soixante ans, paraît alors avec éclat sur la scène. Le germe déposé dans l'ombre éclôt en nombreux épis. Quand on réprime les brigands dans la campagne, ils rentrent dans la cité et de bandits deviennent sicaires (σικάριοι). Cachant sous leurs vêtements de courtes épées, ils viennent au temple, se mêlent à la foule, frappent leur ennemi, crient eux-mêmes à l'assassin et disparaissent au milieu du tumulte (52) [1]. Bandits et sicaires sont les deux partis politiques, les deux nuances de la révolution, les deux espérances d'Israël.

Aux uns et aux autres se joignent comme auparavant, mais avec plus d'éclat qu'auparavant, les faux messies. Des magiciens et des imposteurs se montrent à la multitude, lui persuadent de les suivre au désert, où Dieu lui fera voir de grands prodiges ; politiques plus encore que fanatiques, ne rêvant que signes dans le ciel et révolutions sur la terre ; car ces prodiges que Dieu doit opérer au désert sont des *signes de liberté* [2].

1. Josèphe, *de Bello*, II, 23 (13, 3) ; *Antiq.*, XX, 7 (8, 10).

2. Γόητες καὶ ἀπατεῶνες ἄνθρωποι, *Antiq.*, XX, 6 (8, 6). Πλάνοι ἄνθρωποι καὶ ἀπατεῶνες, προσχήματι θειασμοῦ, νεωτερισμοῦς καὶ μεταβολὰς πραγματευόμενοι..., εἰς τὴν ἐρημίαν, ὡς ἐκεῖ τοῦ Θεοῦ δείξοντος αὐτοις σημεῖα ἐλευθερίας. *De Bel.*, II, 23 (13, 4).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

— Un Égyptien, magicien et faux prophète (55 ou 57) entraîne ainsi jusqu'à trente mille hommes, les conduit au mont des Oliviers, persuadés qu'à leur aspect les murailles de Jérusalem tomberont et qu'ils pourront y entrer pour renverser la puissance romaine. Les soldats romains les attaquent ; quatre cents d'entre eux sont tués. Le magicien disparaît sans qu'on l'ait jamais revu ; ses adhérents dispersés vont grossir le nombre des bandits ; et plus que jamais le cri de liberté, sanctionné par les faux prophètes, retentit dans toutes les cavernes de Juda [1].

Il faut bien le comprendre : ce qui se préparait, ce n'était pas seulement une révolte, c'était une guerre civile. Ce n'était pas seulement une guerre d'Israël contre Rome, c'était une guerre d'Israël contre lui-même. J'ai fait voir quelles oppositions existaient dans Israël, et principalement l'opposition éternelle de l'aristocratie et de la démocratie, de la richesse et de la pauvreté. Les rabbins, et surtout leurs disciples pauvres, que leur pauvreté rendait parfaitement libres de rêver toutes les révolutions et toutes les émancipations possibles, étaient moins les ennemis de Rome que les ennemis de cette aristocratie des riches, des prêtres,

1. *Act. Apost.*, XXI, 38. — Josèphe, *loco citato*. — Sur cette union des bandits avec les adeptes des faux messies : Οἱ γὰρ γοητες καὶ λεστρίκοι συναχθέντες πολλούς εἰς ἀποστασιν ἐνῆγον.... Πάλιν δε οἱ λησταὶ τον δῆμον εἰς τόν πρός Ρωμαίους πόλεμον ἠρέθιζον, μή δεῖν ὑπακούειν ἄυτοις λεγόντες. *Ibid.* — Un peu plus tard, sous le procurateur Festus (60), un fait pareil. *Antiq.*, XX, 7 (8, 10).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

des sadducéens, qui tenait, elle, pour la tradition de résignation et de patience ; ils étaient révolutionnaires (ζηλωτέρισται) plus que dévôts, plus épris de convoitise pour la maison des riches que de zèle pour la maison de Dieu ; ils faisaient par leurs brigandages la guerre aux Romains, mais surtout aux Juifs amis des Romains. Ils dévastaient leurs biens, ils pillaient leurs maisons, ils brûlaient leurs villages, ils punissaient par leur meurtre l'obéissance à Rome. Ils proclamaient (que de fois n'avons-nous pas nous-mêmes entendu un pareil langage !) « que, la liberté étant pour tout le monde, il fallait l'imposer, même de force et sous peine de mort, à ceux qui ne la voulaient pas [1]. » Le parti de la liberté sera donc toujours le plus despotique de tous les partis !

Ceci nous explique du reste pourquoi, au milieu de ces perturbations, le temple et les rites solennels du mosaïsme furent respectés des Romains, plus même que des Juifs. La religion du temple était antirévolutionnaire, aussi Rome ménageait-elle le temple. Le profaner, outrager la loi, insulter directement la tradition mosaïque, c'eût été provoquer d'une manière par trop ouverte, non-seulement les novateurs, les mystiques, les rabbins devenus prophètes, mais les

1. Καὶ προς βίαν ἀφαιρεθήσεσθαι λέγοντες τοὺς ἑκουσίως δουλεύειν προαιρόμενους. Il semble que Josèphe eut entendu les révolutionnaires modernes. *De Bel.*, II, 23 (13, 6). Voir aussi *Antiq.*, XX, 6 (8, 6). — Sur tout ce qui précède, *Antiq.*, XX, 8, 9 (10 et 11). — *De B.*, II, 24 (14, 5). — *De Vitâ suâ*, 14 (1, 3).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

plus calmes et les plus patients d'entre les Juifs, les chefs de la cité et du sacerdoce, la masse entière de la nation. Aux yeux de tous, Israël eût été en droit d'imiter alors, non la soumission de Jérémie, mais la résistance des Machabées. Les habitudes romaines de tolérance religieuse persistaient donc, même sous les plus mauvais procurateurs. Au milieu de leurs excès, ils n'attaquaient ni la loi ni le temple. Des victimes étaient toujours amenées aux prêtres au nom de l'empereur. Nulle image idolâtrique ne souillait Jérusalem. La tutelle du temple, c'est-à-dire son administration temporelle, était remise au Juif Agrippa [1] ; le choix du grand prêtre lui était également laissé. La garde de l'habit pontifical, autrefois usurpée par les Hérodes, demeurait au grand prêtre. Même le procurateur Ventidius Cumanus, qui avait donné les premiers exemples d'oppression, avait puni de mort un soldat romain coupable d'avoir déchiré le livre de la loi. César, respectant la conscience juive jusque dans ses scrupules, venait de faire abattre une galerie du haut de laquelle le roi Agrippa pouvait jeter un regard indiscret sur les cours intérieures du temple. Sauf une ou deux tentatives des procurateurs pour toucher au trésor sacré, tout ce qui tenait au sanctuaire était sauf. Rome avait

1. Avant lui elle avait été confiée à son oncle Hérode, roi de Chalcide (an 45). Jos., *Antiq.*, XX, 1 (1, 3). — Sur l'habit pontifical, voy. *Ant.*, XVIII, 8 (6, 3, 4) ; XX, 1, 2. — Sur Cumanus, *Ant.*, XX, 4 (5, 4) ; *de B.*, XX (12, 2). — Sur la galerie d'Agrippa, *Ant.*, XX, 7 (8, 11).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

pu se départir de sa justice envers le peuple, mais non de son respect envers le Dieu.

Au contraire, puisque le temple était antirévolutionnaire, qu'il était le foyer du parti de la paix et le centre de l'esprit conservateur, les révolutionnaires, sans dépouiller tout à fait le respect du temple et de la loi, étaient portés à les ménager moins. Ils avaient en dehors du temple leurs docteurs, leurs inspirés, leurs prophéties, et, pour ainsi dire, une religion tout entière. Aussi (et pour des disciples de Moïse le symptôme était redoutable) c'étaient des Juifs qui profanaient le temple de Dieu respecté par les Romains. Le sacerdoce était divisé contre lui-même; par une politique fatale, les Hérodes, et après eux les Césars, avaient craint de laisser le pontificat se perpétuer dans les mêmes mains. Presque tous les ans, ils dépouillaient le grand prêtre de l'éphod pour le donner à un autre. Il y avait ainsi dix, quinze, vingt grands prêtres en disgrâce ou en expectative, remplissant Jérusalem de leurs regrets ou de leur ambition, sadducéens ou pharisiens, aristocrates ou démocrates, conservateurs ou révolutionnaires, en lutte fréquente les uns avec les autres, et dont les luttes allaient jusqu'à la violence et jusqu'aux armes. Les parvis furent rougis du sang des prêtres. Un autre genre d'anarchie troublait le temple. Le gardien légal de l'édifice sacré était, comme je viens de le dire, le roi de Chalcide Agrippa, de la race d'Hérode. Juif savant, mais d'une orthodoxie sus-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

pecte et qui dépensait l'argent de ses sujets israélites à faire aux villes païennes des cadeaux de statues, de temples et de gladiateurs ; Agrippa jugeait pourtant de sa gloire de réformer le sanctuaire et il bouleversait à son gré les rites mosaïques. Or il avait été dit à Israël : « Si tu ne veux pas écouter la voix du Seigneur ton Dieu, et observer les ordres et les cérémonies que je te prescris aujourd'hui, toutes les malédictions viendront sur toi et te saisiront [1]. »

On était venu là (62) sous l'avant-dernier procurateur Albinus et sous l'avant-dernier grand prêtre Jésus fils de Gamala, à la huitième année du règne de Néron, lorsque la restauration ou la reconstruction du temple commencée par Hérode le Grand s'acheva après plus de soixante ans de labeur. C'était ce temple qu'Esdras avait relevé de ses ruines, dont le prophète Aggée, dans ses élans inspirés, avait annoncé la gloire, dont les apôtres du Christ, trente ans auparavant, admiraient l'inébranlable structure. Son achèvement aurait dû être pour Jérusalem l'occasion d'une joie solennelle. Mais ce n'était pas pour ce sacerdoce armé contre lui-même, pour ces docteurs égarés à la recherche de leur Messie, pour ce peuple désespéré de l'attendre, pour ce pays dévoré par le brigandage et la tyrannie, qu'étaient faites les joies d'Israël autour du

1. *Deuteron.*, XXVIII, 15. — *Levit.*, VIII, 35. — Jos., *de B.*, VI, 5 (3). — Sur le semi-paganisme d'Agrippa, *Antiq.*, XX, 7 (8, 11), 8 (9). Sa science judaïque est attestée par saint Paul (*Act.*, XXVI, 3), et par les rabbins.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

tabernacle, celles de Salomon à l'aspect du premier temple, celles des exilés au temps d'Esdras en revoyant le temple nouveau. Comme dans les pays dominés par les partis révolutionnaires, tout était triste dans le présent, sinistre dans l'avenir. Les révolutionnaires de tout genre sont peu riants, surtout des révolutionnaires juifs et soi-disant inspirés. Ces hommes me représentent assez les Niveleurs ou les Indépendants du temps de Cromwell, cruels pour autrui, tristes pour eux-mêmes, apprenant dans leur Bible à assombrir leur propre vie et à éteindre sans pitié celle d'autrui. Ce fanatisme biblique a dû être le même aux deux époques. Israël vit donc sans joie poser la dernière pierre de son temple. Dévoué à la destruction par la prophétie de Moïse comme par celle du Christ, profané avant d'être fini, « le temple était souillé de sang, dit Josèphe ; il fallait qu'il fût purifié par le feu » [1].

De plus l'achèvement du temple laissait à Jérusalem un embarras, secondaire en apparence, mais qui cependant est un des avant-coureurs les plus habituels des révolutions. Il laissait dix-huit mille ouvriers inoccupés. Agrippa, qui n'osait les renvoyer, les employa pendant quelque temps à paver toute la ville de pierres blanches [2]. Qu'en fit-il ensuite? Nous ne le savons pas ; mais le moment où ils furent libres dut toucher à celui

1. *De Bello*, VI, 8 (2, 1).
2. *Antiq.*, XX, 7, 8 (9-7).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

qui commença la guerre, et la révolte put s'emparer d'eux en les armant. Je ne remarquerais pas cette circirconstance si l'expérience de notre siècle ne nous en eût appris la valeur. Les travaux développés avec excès et suspendus tout à coup par les craintes politiques ont donné en 1789, en 1830, en 1848, des milliers de bras à nos émeutes.

Le terme approchait donc, le mal enfanté par le mal grandissait sans relâche. Dans les dernières années de Néron, le procurateur Albinus, partant pour Rome, fait ses adieux à la Judée en ouvrant les prisons et en lui rendant une foule de bandits (64). Les brigands marchent alors par bandes de trois ou quatre mille ; un fils de Judas le Gaulonite, frère de ceux qui ont été crucifiés, Manahem, est à leur tête. Cette famille, qui la première avait semé le fanatisme politique, devait en recueillir la dernière et la plus abondante moisson. Ces mystiques du judaïsme font la guerre au patrimoine des Juifs suspects avant de la faire à la puissance de César. Et, pour y aider, le procurateur Gessius, dénoncé à Néron pour ses déprédations, juge que le bruit de ces accusations ne se perdra que dans le bruit d'une guerre, qu'une révolte seule peut le sauver ; par ses violences il pousse de son mieux à la révolte. Stimulée par les uns, provoquée par les autres, la Judée, folle de souffrances et ivre de prophéties, se précipite de plus en plus dans la sédition. Ceux qui gardent encore quelque bon sens, quelque richesse,

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

quelque ascendant, sont au désespoir. A chaque crise populaire, le sacerdoce et les chefs du peuple vont, revêtus d'un sac, la cendre sur la tête, supplier le procurateur de s'adoucir, supplier le peuple de se modérer. Ils se sentent entraînés dans une révolution, écrasés, quoi qu'ils fassent, ou par les révoltés ou par les Romains.

Cette aristocratie sacerdotale, la première coupable du crime du Calvaire, menacée maintenant par les partis populaires qui avaient été ses complices, se souvint-elle alors de ce forfait dont il y avait encore tant de témoins ? de cette prédication chrétienne qui avait tant de fois fatigué ses oreilles ? de ces apôtres dont elle avait versé le sang ? Il est permis d'en douter, tant l'homme est habile à oublier ce qui l'accuse ! Ce qui est certain, c'est que la politique de leurs pères avait porté de tout autres fruits que ceux qu'elle avait souhaités. Ils avaient semé le fanatisme de la soumission et ils recueillaient le fanatisme de la révolte. Ils avaient versé le sang du Sauveur par crainte de Rome et de peur « que les Romains ne vinssent détruire la ville et le peuple [1] », et voilà qu'à cause de ce sang versé, Rome, vengeresse involontaire du Sauveur, allait venir détruire le peuple et la ville. Leur excès ou leur affectation de prudence politique avait été la plus fatale des imprudences.

1. Joan., XI, 48.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Voilà jusqu'où, trente-trois ans après le crime du Calvaire, était entraînée cette race juive qui, avant ce crime, sous la tutelle romaine et dans la pieuse attente du Messie, était paisible, prospère, libre de sa liberté personnelle et surtout de sa liberté religieuse.

Cependant elle n'était pas perdue sans ressources. La main qui pouvait la sauver lui était encore tendue. Il avait été dit que la rédemption divine serait offerte aux Juifs avant tous, offerte à plusieurs reprises, offerte avec longanimité et avec patience. Notre-Seigneur était venu au milieu des Juifs; il avait vécu parmi eux ; il n'avait eu de disciples que de leur race ; il n'avait pas abordé les païens. Il était venu « sauver les brebis perdues du troupeau d'Israël » [1]. Ses apôtres, à son exemple, avaient prêché avant tout à Jérusalem et en Judée. C'était dans le temple, dans la galerie de Salomon, qu'ils s'étaient longtemps réunis eux et leurs disciples. Hors de la Palestine, c'est encore aux Juifs qu'ils s'étaient d'abord adressés. C'était toujours dans la synagogue juive que leur prédication avait commencé. Saint Paul lui-même, l'apôtre des nations, n'avait pas agi autrement : « Aux Juifs d'abord, dit-il, aux Grecs ensuite [2]. » Un senti-

1. Matth., XV, 24.

2. Saint Paul à Athènes (an 52), *Act.*, XVII, 16, 17. — A Corinthe (52), XVIII, 5, 7 ; XVIII, 19. — A Ephèse (54), XIX, 8-10. — Nemini loquentes verbum, nisi solis Judæis. XI, 19. — Vobis oportebat primùm loqui verbum Dei, XIII, 46, dit saint Paul à Antioche (an 45). — Judæo primùm et Græco. *Rom.*, I, 16 ; II, 9, 10. — A Rome (an 61), saint Paul fait d'abord venir les princi-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ment de tendre commisération régnait dans l'Église chrétienne en faveur de la Synagogue : « Vous êtes, disait saint Pierre aux Juifs, les fils des prophètes et les enfants de l'alliance que Dieu a faite avec vos pères... C'est à vous les premiers que Dieu a envoyé son Fils unique [1]. » Paul, que les Juifs haïssaient plus que les autres, se tourne vers eux, plus que les autres plein d'amertume et de douleur : « Je dis la vérité dans le Christ et je ne mens pas, selon le témoignage que me rend ma conscience dans l'Esprit-Saint ; ma tristesse est grande et la douleur de mon cœur est continuelle. Je voudrais être moi-même anathème devant le Christ à la place de ceux qui sont mes frères dans la chair... La volonté de mon cœur et ma prière vers Dieu est tout entière pour leur salut... Que ne puis-je provoquer à m'imiter ceux qui sont ma chair et sauver quelques-uns d'entre eux ! » Et il ne veut pas en perdre l'espérance : « Si quelques-uns des Juifs ont cru au Sauveur, pourquoi tous ne croiraient-ils pas ? Si ces quelques grains prélevés sur la masse étaient bons, pourquoi la masse ne le serait-elle pas ? Puisque la racine était bonne, pourquoi les rameaux ne le seraient-ils point ? Car je ne veux pas, mes frères, que

paux Juifs dans sa prison. *Act.*, XXVIII, 17. — Sur cette pensée que les Juifs devaient être appelés les premiers, voir *Rom.*, I, 16 ; II, 9, 10 ; III, 1-3. — C'était aussi l'instruction et l'exemple donnés par le Sauveur. Matth., V, 5-7 ; XV, 24. Luc, XXIV, 47 ; c'est ce que disent les apôtres à Jérusalem. *Act.*, III, 25, 26.

1. Act., III, 25-26.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

vous ignoriez ce mystère... que l'aveuglement est tombé sur une partie d'Israël pour que la plénitude des nations entrât dans l'Église, mais pour qu'ensuite Israël tout entier fût sauvé. A cause de l'Évangile, ils sont vos ennemis ; mais à cause de l'élection que Dieu a faite de leurs pères, ils doivent vous être très-chers [1]... » Et saint Paul, confirmant ses paroles par ses actions, garde pour lui-même, comme un lien avec sa race, les pratiques judaïques dont il a fait affranchir les Gentils. Vers la fin de sa vie, lorsque l'heure d'une nouvelle persécution approche, il fait un vœu selon la loi de Moïse et va tout exprès, au temple de Jérusalem, témoigner de l'accomplissement de ce vœu [2].

Si de telles invitations eussent été entendues, sans doute les procurateurs ne fussent pas pour cela immédiatement devenus des magistrats intègres et désintéressés ; les bandits et les sicaires ne fussent pas immédiatement rentrés dans l'ordre ; mais l'inquiétude dominante d'Israël eût cessé. Sûr d'avoir trouvé son Messie et ne le cherchant plus désormais, il eût cessé d'encourager les prophètes révolutionnaires. Le peuple juif aurait souffert, avec une patience égale à celle qu'il avait montrée sous Caligula, une tyrannie qui du moins ne s'attaquait pas, comme celle de Caligula,

1. *Rom.*, IX, 1-3; X, 1; XI, 14. 16, 26, 28 (An 58).
2. *Act.*, XXII, 17 et s. (An 58).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

à sa loi et à ses autels. Israël n'eût pas alarmé la méfiance romaine ni converti un accès momentané de tyrannie administrative en une guerre politique et une guerre d'extermination contre des rebelles. La Synagogue, s'associant à l'Église, lui eût peut-être donné quelque chose de sa propre liberté vis-à-vis du pouvoir ; elle eût pris certainement quelque chose de la sagesse et de la longanimité de l'Église. La race juive fut demeurée libre, la Judée paisible, Jérusalem debout. Le temple où le Sauveur avait prié, où les apôtres avaient longtemps réuni leurs disciples, auquel saint Paul lui-même venait de rendre un dernier hommage, le temple fût resté, pour un temps du moins, un lieu de prière et un sanctuaire national pour les Juifs devenus chrétiens.

Mais l'obstination de la race judaïque ne permit pas qu'il en fût ainsi. A chaque invitation chrétienne une persécution judaïque avait répondu : à la première prédication de saint Pierre, la flagellation ordonnée par la Synagogue ; au prosélytisme des apôtres, le sang de saint Étienne ; à la présence des chrétiens dans le temple, la tyrannie qui les en chassa et les dépouilla ; à la parole des apôtres dans les synagogues, la violence qui les jeta hors des synagogues ; à leur prédication sur la place publique, les tempêtes excitées par les Juifs sur la place publique ; à l'apparition de saint Paul dans le temple pour y acquitter son vœu, l'homicide presque consommé sur sa per-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

sonne ; aux paroles de paix, les dénonciations ; au langage de la charité fraternelle, les supplices. Les paroles de saint Paul, que nous venons de citer, sont après trente-trois années de gémissements et de supplications, le dernier cri de la poule qui veut réunir ses poussins sous son aile.

Aussi l'avertissement et la prière amicale vont-ils se changer en anathèmes. Saint Paul, repoussé et injurié par les Juifs, a déjà été réduit à secouer ses vêtements et à prononcer ces terribles paroles : « C'est à vous qu'il fallait d'abord annoncer la parole de Dieu. Mais puisque vous la repoussez et que vous vous jugez indignes de la vie éternelle... que votre sang soit sur votre tête ; j'en suis pur ; je vais aux Gentils [1]... »

Après lui, saint Jacques, évêque de Jérusalem, écrivant aux fidèles des douze tribus dispersés dans le monde, a prononcé l'anathème contre cette aristocratie pharisaïque ou sacerdotale, contre ces riches de Jérusalem, qui ont fait périr le Sauveur, qui « oppriment les saints et les livrent aux jugements, qui ont blasphémé le nom de salut, lequel a été prononcé sur les fidèles. Allez maintenant, riches, pleurez et hurlez dans les calamités qui vont tomber sur vous. Vos richesses se sont pourries, vos vêtements ont été dévorés. Votre or et votre argent se sont rouillés, et leur rouille

1. *Act.*, XIII, 46 ; XVIII, 6-7 (An 52). — XIX, 8-10 (An 54). — XXVIII, 25-28 (An 61).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

sera un témoignage contre vous, et elle dévorera vos chairs comme le feu. Vous vous êtes thésaurisé la colère pour les derniers jours... Vous avez jugé le juste et vous l'avez mis à mort, et il ne vous a point résisté. » Et vous, « soyez patients, mes frères, jusqu'à l'arrivée du Seigneur » [1].

Les chrétiens se rappelèrent alors les terribles symboles employés par les prophètes : — Israël avait fermé ses yeux, bouché ses oreilles, épaissi son cœur [2]. — Le vigneron divin s'était épuisé autour de sa vigne ingrate et n'en avait obtenu qu'un fruit amer; il avait convoqué Israël, et Israël ne s'était pas réuni autour de lui; il avait appelé, et personne n'était venu [3]. Le juge allait prononcer maintenant entre le vigneron et sa vigne, entre le laboureur et l'arbre stérile, entre l'époux outragé et l'épouse infidèle, entre le père et ses enfants ingrats [4]. — La cognée était au pied de l'arbre; le libelle de

1. *Jac.*, II, 6, 7; V, 1, 6. — Cette épître est de l'an 60 de Jésus-Christ environ.

2. Isaïe, VI, 9, 10. — *Ps.*, LXVIII, 23. — Cité par saint Paul, *Rom.*, XI, 8-10; *Act.*, XXVIII, 25-27.

3. In vacuum laboravi, sinè causâ, et vanè fortitudinem meam consumpsi... Et nunc, dicit Dominus, formans me ex utero servum sibi ut reducam Jacob ad eum, et Israël non congregabitur. Isaïe, XLIX, 1-15. — Quia veni : et non erat vir : vocavi, et non erat qui audiret. *Ibid.*, L, 1-3. — Voir encore : L, 10; LIII, 1; LIX, 16; LXVI, 4. — Et expectavi ut faceret uvas, et fecit labruscas. *Ibid.*, V, 2. — Ego autem plantavi te vineam electam, omne semen verum : quo modo ergo conversa es mihi in pravum, vinea aliena? Jerem., II, 21. — Voir Matt., XXI, 33.

4. Nunc ergo, habitatores Jerusalem, et viri Juda, judicate inter me et vineam meam. Isaïe, V, 3. — Ergo judicium meum cum Domino, et opus meum cum Deo meo. *Id.*, XLIX, 4.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

répudiation était écrit ; le créancier était prêt à recevoir les enfants vendus comme esclaves par leur père ; l'alliance méconnue allait être brisée comme l'avait été la verge du prophète [1]. « Ils ont tué, dit saint Paul, le Seigneur Jésus et ses prophètes ; ils nous ont persécutés ; ils déplaisent à Dieu et ils sont ennemis de tous les hommes ; ils nous empêchent de parler aux Gentils de peur que les Gentils ne soient sauvés ; ils veulent combler la mesure de leurs péchés. Car la colère de Dieu contre eux est arrivée à son terme [2]... Encore un peu de temps, celui qui doit venir viendra et ne tardera pas [3]. »

Des avertissements d'une autre nature, inutiles pour les chrétiens, plus sensibles pour les Juifs, qui n'avaient plus d'autres yeux et d'autres oreilles que ceux de la chair, sont rapportés, non par des écrivains ecclésiastiques, mais par le Juif Josèphe et par le païen Tacite. Selon le premier, au temps du procurateur Albinus, un paysan, Jésus, fils d'Ananus, venu à Jérusalem pour la fête des Tabernacles (septembre 62), fut inspiré de crier dans le langage des prophètes :

1. Hæc dicit Dominus : Quis est hic liber repudii matris vestræ, quo dimisi eam ? Aut quis est creditor meus, cui vendidi vos ? Isaïe, L, 1. — Et tuli virgam meam... et abscidi eam, ut irritum facerem fœdus meum. Zachar., XI, 10.

2. Qui et Dominum occiderunt Jesum, et Prophetas, et nos persecuti sunt, et Deo non placent, et omnibus hominibus adversantur, prohibentes nos Gentibus loqui ut salvæ fiant, ut impleant peccata sua semper : pervenit enim ira Dei super illos usquè in finem. I *Thessalon.*, II, 15, 16 (An 52).

3. *Hebr.*, X, 37.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

« Voix du côté de l'Orient ! voix du côté de l'Occident ! voix du côté des quatre vents ! voix contre les nouveaux époux et les nouvelles épouses ! voix contre le peuple ! » Il parcourait les rues répétant jour et nuit les mêmes paroles. Les chefs du peuple le firent arrêter, on l'interrogea ; il ne répondit pas. On le battit de verges ; il continua de prononcer les mêmes anathèmes. On le mena au gouverneur, qui le fit flageller jusqu'à ce qu'il fût, comme le Sauveur, couvert de sang ; il ne se trahit ni par une larme, ni par une prière, et redit toujours : « Malheur ! malheur sur Jérusalem ! » Albinus le renvoya comme fou. Depuis ce temps jusqu'à celui du siége de Jérusalem, il ne cessa de parcourir la ville, ne parlant à personne, frappé chaque jour et ne se plaignant pas de ceux qui le frappaient, nourri par pitié et ne remerciant pas ceux qui le nourrissaient, répondant à tout par le même cri de douleur, sans cesse le répétant, plus encore aux jours de fête lorsque Jérusalem se remplissait de pèlerins ; redisant, sans que jamais sa voix s'enrouât ou s'affaiblît, cet anathème que l'autre Jésus avait déjà prononcé : « Malheur sur la ville ! malheur sur le peuple ! malheur sur le temple [1] ! »

Peu après apparurent encore d'autres signes que

1. Josèphe, VI, 31 (5, 3). — Væ autem prægnantibus, et nutrientibus in illis diebus. Luc, XXI, 23. — Beatæ steriles, et ventres qui non genuerunt, et ubera quæ non lactaverunt. *Ibid.*, XXIII, 29. — Filiæ Jerusalem, nolite flere super me, sed super vos ipsas flete, et super filios vestros. *Ibid.*, 28.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Josèphe et Tacite nous rapportent tous deux, le premier d'après des témoins oculaires vivant au moment où il écrit. Une comète, qui avait la forme d'une épée, suspendue au-dessus de la ville, se montra, dit-on, pendant une année entière. Pendant que le peuple était rassemblé au temps des Azymes, à la neuvième heure de la nuit (8 xanthicus, 19 mars, an 65) [1], une lumière soudaine, égale à celle du jour, éclaira pendant une demi-heure le temple et l'autel. Une autre fois, à minuit, la porte du sanctuaire qui regardait l'Orient, porte de bronze et que vingt hommes avaient peine à mouvoir, s'ouvrit d'elle-même ; on ne la referma qu'avec peine. Quelques jours après la fête (20e d'artémisius, 29 avril), avant le lever du soleil, on vit dans toute l'étendue du ciel rouler des chars, des armées s'entre-choquer ; on vit tracer des circonvallations autour d'une ville assiégée, on vit reluire les épées et les cuirasses ; on crut entendre le bruit des armes. Et enfin, à la Pentecôte, les prêtres entrés dans le temple pour y accomplir les sacrifices de la nuit, entendirent un bruit de pas comme celui d'une multitude qui s'éloigne, et des voix qui répétaient : Sortons d'ici [2] !

1. Voyez l'appendice A sur le calendrier de Josèphe.

2. Josèphe, *de Bel.*, VI, 31 (5, 3). — Tac., *Hist.*, V, 16. — « Les portes du temple s'ouvrirent d'elles-mêmes, si bien que Jochanam (Jean), fils de Zaccaï, les réprimanda en disant : Arrêtez-vous ! et il ajouta : Temple ! temple ! pourquoi te détruis-tu toi-même ? car je sais que tu dois finir par l'embrasement, ainsi

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

En effet, les anges de Dieu avaient quitté le sanctuaire ; l'esprit du Seigneur, l'esprit de Moïse, l'esprit de résignation et de sagesse, abandonnait la Synagogue. La meilleure preuve, c'est que ces présages, ces combats dans les airs, ces adieux des anges, étaient interprétés comme des augures d'émancipation et de gloire[1]. Ce n'était donc plus cette nation si soumise sous Auguste, servile jusqu'au déicide sous Pilate, si patiente sous Caligula. Sous ce dernier prince, qui menaçait dans sa démence l'inviolabilité du sanctuaire, Juda n'avait pas pris les armes et avait vaincu par sa seule résignation. Aujourd'hui ni le temple ni la loi n'étaient atteints ; il n'y avait pas lieu à une insurrection religieuse, la seule dont les traditions d'Israël glorifiassent l'exemple. Si Juda se révoltait, c'était fanatisme d'indépendance et d'ambition. Or cette ambition de peuple conquérant ne se justifiait que par une interprétation inadmissible des prophéties, et, quant à son indépendance nationale, il n'en avait, je l'ai dit, ni appris le culte ni reçu la tradition. Disons mieux : les idées d'indépendance et de domination

qu'a prophétisé Zacharie (XI) : « Liban, ouvre tes portes et que le feu dévore tes cèdres. » *Talmuds de Jérusalem et de Babylone*, dans Galatin, *de Arcan. cathol. verit.*, IV, 8, p. 209. Dialogue de Pierre-Alphonse et du Juif Moïse : « Le temple intérieur fit entendre ce cri : *Sortez d'ici !* » *Mas perachim per.* 4. Jost., VI, n. 14. Faut-il identifier ces prodiges avec ceux dont parle Josèphe, ou les placer, selon l'indication toujours un peu vague des rabbins, quarante ans avant la destruction du temple ?

1. Josèphe et Tacite, *locis citatis.*

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

nationale pouvaient être depuis des siècles dans sa pensée ; mais autrefois il les ajournait au temps du Messie. Maintenant que le temps du Messie se passait, Juda désespéré, plutôt que d'abandonner pour jamais ses rêves ambitieux, les ressaisissait avec rage, et, à tout hasard, voulait tenter de les accomplir [1].

1. « Un homme a allumé une lumière pendant la nuit : elle s'est éteinte ; il l'a rallumée. Elle s'est éteinte encore ; il dit alors : Pourquoi me fatiguerais-je ainsi ? Attendons le jour. Il en est de même des Israélites. Quand ils étaient esclaves en Égypte, Moïse et Aaron les ont sauvés ; mais ils sont retombés dans la servitude. Captifs à Babylone, ils ont été délivrés par Ananias, Mizrael et Azarias ; mais ils sont retombés sous le joug des Perses. De ceux-ci Mathathias l'Asmonéen les a sauvés ; mais depuis les Romains sont venus. Aussi disent-ils maintenant : Voilà que nous nous lassons d'être rachetés pour toujours retomber en servitude ; nous ne voulons plus être éclairés sur la terre par un homme. Nous voulons que Dieu nous éclaire ; car il est écrit (Ps. CXVIII, 27) : Que Dieu Jéhova nous éclaire ! » — *Midrasch Thephillim*, sur le psaume XXXVI.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

CHAPITRE VI

CAMPAGNE DE CESTIUS GALLUS

(66)

> Cum ergo videritis abominationem desolationis quæ dicta est a Daniele propheta stantem in loco sancto (qui legit, intelligat), tunc qui in Judæa sunt, fugiant in montes.
> (MATTH., XXIV, 15, 16.)
> Quand donc vous verrez l'abomination de la désolation qui a été annoncée par le prophète Daniel établie dans le lieu saint (que celui qui lit entende), alors que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient dans les montagnes.

La paix cependant se maintenait encore. Les deux partis révolutionnaires, celui des bandits et celui des sicaires, par leurs folles prédications, par leurs prétendus inspirés, plus encore par leurs brigandages et l'état d'inquiétude qu'ils maintenaient, poussaient de leur mieux à la révolte. Le procurateur Florus y poussait aussi, sciemment et volontairement, selon Josèphe, parce que, coupable de déprédations et accusé auprès de César, la guerre seule pouvait le sauver ; il suscitait dans les villes syriennes la haine des païens contre les Juifs ; et, payé par les Juifs pour les défendre, il ne

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

tenait pas ce honteux marché. Il allait, s'il faut en croire Josèphe, jusqu'à proclamer à son de trompe liberté et impunité pour les brigands, pourvu que les brigands lui allouassent une part de leurs bénéfices [1]. Il menaçait même le trésor sacré et voulait enlever dix-sept talents (cent deux mille francs) de l'or du temple. Cependant le pontificat et la bourgeoisie de Jérusalem, à force de supplications et de prières, maintenaient encore le peuple dans la soumission.

C'est alors qu'au printemps de l'année 66 (16 artémisius, 27 avril), Florus vint à Jérusalem, décidé sans doute à provoquer l'explosion populaire. Le peuple, selon l'usage, marche en ordre au-devant du procurateur et de ses soldats; mais les soldats répondent au salut officiel du peuple par des injures ; les cavaliers poussent leurs chevaux sur la foule. Le lendemain, Florus, installé sur son tribunal, demande compte au sanhédrin d'une moquerie populaire : par allusion à son avarice, on avait colporté une botte « destinée à recevoir les aumônes pour le mendiant Florus » [2]. Comme le sanhédrin ne peut immédiatement le satisfaire, Florus pousse ses soldats sur le peuple, fait piller et massacrer, condamne au fouet et même à la croix des Juifs chevaliers romains, méprise les pleurs de la reine Bérénice, sœur d'Agrippa, qui, après une

1. *De Bell.*, II, 24 (14, 2).
2. Jos., *de Bell.*, II, 25 (14).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

nuit d'angoisses, vient à lui le matin, nu-pieds, au péril de sa vie, le supplier d'épargner Jérusalem.

Le jour suivant (17 artémisius, 28 avr.) nouvelle épreuve. Florus annonce que deux cohortes de plus vont entrer dans Jérusalem, et que le peuple doit aller à leur rencontre. Il fallut cette fois que les lévites et les prêtres portassent par la ville les vases du temple, suppliassent, montrassent au peuple leur poitrine nue et leur tête couverte de cendre. Le peuple se soumit, mais sa soumission fut encore payée par des outrages. Sous les pieds des chevaux, sous les coups de bâton de ces soldats syriens et idolâtres, la patience des Juifs n'y tint plus. Le peuple, rentré en hâte dans la ville, et comprenant bien que c'est au temple et au trésor du temple qu'on en veut, gagne le temple, démolit la galerie qui unit le temple à la tour Antonia, occupée par les Romains, l'isole ainsi, barre les rues, jette du haut des toits des pierres sur les soldats de Florus. Florus est satisfait ; il a son émeute. Il convoque le sanhédrin, lui déclare qu'il ne peut plus tenir à Jérusalem, qu'il l'abandonne à l'esprit de révolte. Le sanhédrin tremble de rompre avec César, supplie Florus de rester et obtient seulement qu'il laisse après lui une cohorte. Tel est, du moins, le récit de Josèphe, intéressé, il est vrai, à exagérer la patience des Juifs et la tyrannie du procurateur [1].

1. Jos., II, 25, 27 (14-15).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Jérusalem demeure effrayée de son triomphe. Elle députe au proconsul de Syrie pour se justifier ; Bérénice députe à son frère Agrippa pour le supplier d'intervenir. Agrippa et un tribun envoyé par le proconsul arrivent en même temps aux portes de la ville sainte. Le tribun trouve Jérusalem soumise, respectueuse, lui montrant seulement les traces du combat, son marché pillé, ses maisons détruites, et se plaignant de Florus. Il va au temple, et, dans l'enceinte ouverte aux Gentils, offre, selon un usage fréquent chez les Romains, son hommage au Dieu des Juifs. Agrippa, de son côté, assemble le peuple, et, en présence de Bérénice assise sur un trône, le supplie, au nom des choses saintes, au nom du temple, au nom des anges de Dieu, de ne pas livrer le Saint des saints aux chances fatales de la guerre. Le peuple, ému de ces paroles d'un roi, des larmes d'une reine, répond qu'il en veut à Florus, non pas à Rome. Agrippa lui demande l'impôt qui avait cessé d'être payé, et quarante talents (deux cent quarante mille francs) sont réunis à l'instant pour acquitter l'impôt. Agrippa lui reproche la démolition du portique qui joignait la tour Antonia au temple ; le peuple commence à le relever. Agrippa accomplissait ici un office héréditaire ; comme Hérode le Grand, son bisaïeul, comme Agrippa, son père, à force d'adresse et de popularité d'un côté, d'adulation et de dévoûment de l'autre, il était l'entremetteur de la soumission judaïque et de la domination

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

romaine, le lien entre son peuple et son empereur.

Mais à la fin Agrippa parle de Florus. Il savait qu'une fois l'émeute ayant éclaté, ni le proconsul de Syrie ni César ne donneraient tort au procurateur. Il fallait donc accepter Florus ou désespérer de la protection de César. Cette fois le peuple ne veut plus entendre Agrippa. A la première parole il est insulté, les pierres volent contre lui ; il est obligé de quitter Jérusalem ; son œuvre de conciliation est anéantie [1]. Le parti de la paix, qui triomphait tout à l'heure, est vaincu ; le parti de la guerre est maître de la cité. Ce parti ne faisait qu'une minorité dans la nation ; on peut l'admettre sans croire à une majorité pacifique aussi compacte et aussi absolue que la peint Josèphe. Mais ce parti, plus révolutionnaire que national, parce qu'il n'avait pas les vertus qui seules auraient pu légitimer et ennoblir l'insurrection, ce parti était ce que les partis révolutionnaires sont toujours. Faibles par le nombre, forts par l'audace, résolus comme tous les partis extrêmes, despotiques comme tous les partis populaires ; quand une fois ils se sont saisis d'une nation, ils se hâtent de la compromettre avec eux pour qu'elle ne puisse plus renier la solidarité de la révolte.

Hors de Jérusalem, le parti révolutionnaire, c'étaient

1. Jos., *de B.*, II, 29-30 (17).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

les sicaires. Héritiers directs de Judas le Gaulonite, ils étaient conduits par son fils Manahem, dernier reste, après deux frères crucifiés, de cette famille de révoltés et de faux prophètes. Eux, pour dominer le pays, avaient eu besoin d'une place forte, et, par un coup de main hardi, ils venaient de s'emparer du rocher inexpugnable de Massada sur le bord de la mer Morte, citadelle et arsenal des Hérodes, devenu dès lors un centre de brigandage. Aux révolutionnaires de Jérusalem il fallait aussi une place forte, une situation redoutable et dominante pour maintenir le peuple et le garder contre le repentir. Un des leurs, Éléazar, fils du pontife Ananias, nommé chef militaire du temple (στρατήγος), fit déclarer, malgré les supplications du haut sacerdoce et des chefs mêmes du pharisaïsme, que désormais nulle victime ne serait reçue, si ce n'est d'un Juif. Rien n'était plus opposé à la loi de Moïse, nationale par son rite, mais universelle par son dogme et libérale dans sa pratique, qui faisait prier pour les Gentils et leur avait constamment ouvert la première enceinte de son temple. Mais en rejetant l'offrande de tous les Gentils, on rejetait celle de l'empereur ; on refusait les sacrifices qui jusque-là étaient offerts tous les jours en son nom et par lui ; Jérusalem abdiquait ce signe d'alliance avec Rome, qui était en même temps un signe du respect de Rome envers elle. Elle mettait César hors de son Temple, hors de sa prière, hors de sa loi. Le Temple et la religion de Moïse de-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

vinrent alors la citadelle d'Éléazar comme Massada était celle de Manahem [1].

Bientôt la plaie s'élargit encore. Le parti de la paix fit un effort désespéré ; après avoir demandé secours à Florus, qui demeura dans son inaction calculée, il demanda secours à Agrippa, qui lui envoya trois mille hommes (7 loos, 16 juillet). Ces trois mille hommes, la cohorte romaine qui était demeurée à Jérusalem, les Juifs amis des Romains, soutinrent la lutte pendant sept jours. Il fallut que le parti révolutionnaire réunît toutes ses forces et que de Massada les sicaires vinssent à l'aide (14 loos, 23 juillet). La révolution triompha par ce secours. Le palais d'Agrippa et celui de Bérénice furent brûlés. On eut soin surtout de brûler les archives où étaient contenus les actes de créance et les registres des hypothèques ; on rangeait ainsi tous les débiteurs dans le parti de l'insurrection [2], et l'on faisait, comme nous dirions aujourd'hui, une révolution, non pas seulement démocratique, mais sociale.

La tour Antonia ne tint que deux jours (du 15 au 17), et cette citadelle, gardienne romaine du temple, fut en partie livrée aux flammes [3]. Le palais d'en haut

1. Jos., *de Bel.*, II, 28-30 (17).

2. Τὸ πῦρ ἐπὶ τὰ ἀρχεῖα ἔφερον, ἀφανίσαι σπεύδοντες τὰ συμβόλαια τῶν δεδαινημοτῶν καὶ τὰς εἰσπραξεις ἀποκόψαι τῶν χρεῶν. Jos., *de B.*, II, 31 (17, 6). Voir aussi *de Vita sua*, 5

3. Josèphe, II, 31 (17, 7).

Cette destruction ne fut que partielle, car nous voyons la tour Antonia figurer plus d'une fois encore dans le récit de Josèphe.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

(τὴν ἀνωτέρω αὐλὴν), c'est-à-dire le palais de David sur la montagne de Sion, résista plus longtemps ; les soldats d'Agrippa s'y défendirent jusqu'au 6 gorpiéos (13 août). C'est alors que l'ancien grand prêtre Ananias, celui qui avait fait frapper saint Paul et à qui saint Paul avait prédit que Dieu le frapperait [1], poursuivi comme partisan de la paix, se cacha dans un égout et y fut tué (7 gorpiéos, 14 août).

Les soldats romains, cependant, s'étaient retirés dans les trois invincibles tours de la montagne de Sion, Mariamne, Phasaël et Hippicos. Leur résistance était favorisée par les divisions de leurs vainqueurs. Cette Jérusalem militante, révoltée, assiégée ou assiégeante, victorieuse des soldats d'Agrippa et des soldats

Dans le passage même que nous citons, il parle seulement du poste (τὸ φρούριον) occupé par les Romains. Ailleurs, il fait remarquer que par cette destruction les Juifs rendirent le temple carré (il faudrait plutôt dire, rectangulaire), négligeant une prophétie qui disait que la ville et le temple seraient pris à l'époque où l'on aurait donné au temple une forme carrée (VI, 31 (5, 4). J'ignore à quelle prophétie Josèphe peut faire allusion ; c'est bien probablement une simple tradition rabbinique, à moins qu'on ne veuille voir quelque rapport entre ce carré du temple et les quatre bêtes de la vision de Daniel (VII) ou le char à quatre roues d'Ézéchiel. Mais, quoi qu'il en soit, le fait topographique s'explique facilement. La tour Antonia était une citadelle entourée d'une enceinte carrée et le tout, placé à l'angle nord-ouest du temple, faisait saillie et à l'extérieur du temple et au dedans sur la cour des Gentils. Ce φρούριον qui fut le dernier refuge des Romains était le sommet de l'angle saillant sur la cour des Gentils. En détruisant ce φρούριον et en détruisant les deux murs qui le rattachaient à l'enceinte du temple quoiqu'on laissât subsister le corps de la citadelle et son enceinte à l'extérieur du temple, on rendait au temple ce que la tour Antonia lui avait pris et on lui restituait à l'intérieur sa forme carrée.

1. *Act. apost.*, XXIII, 2, 3.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

de Rome, était divisée cependant en trois partis ennemis et meurtriers les uns des autres : Manahem venu de Massada à la tête de ses sicaires ; Éléazar maître du temple avec ses partisans ; et, entre deux, le pauvre parti de la paix, le peuple, comme dit Josèphe [1] (on peut bien croire la majorité puisqu'en révolution la majorité a toujours le dessous); la majorité qui, tout en détestant Éléazar, lui venait en aide, un peu contre les Romains, beaucoup contre Manahem parce qu'on estimait Manahem un pire tyran qu'Éléazar. C'est ici la perpétuelle histoire des honnêtes gens qui soutiennent les girondins contre les montagnards et les thermidoriens contre les jacobins, parce qu'ils ne peuvent faire mieux ni avoir mieux.

Manahem, d'ailleurs, cet ennemi des rois, avait toute l'arrogance de la royauté. Il marchait en habit royal, suivi d'un cortége armé. Cet orgueil révoltait les zélateurs : « Ils n'avaient pas revendiqué leur liberté contre les Romains pour se donner un roi juif ! Ils ne voulaient pas d'un despote même démocrate ! » Et autres paroles qu'on croirait extraites d'un discours de Tallien contre Robespierre. Un jour donc que Manahem entrait au temple avec cet appareil, les partisans d'Éléazar l'assaillirent ; le peuple, le parti pacifique, croyant tuer la sédition en tuant Manahem, lui jetait des pierres de loin. En face de cette double attaque,

1. Jos., II, 32 (17, 9).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Manahem résista peu, il alla se cacher et périt misérablement. Son parti se dispersa [1].

Le peuple alors crut un instant au retour de l'ordre, à la paix, presque à une réconciliation avec Rome. Il supplia Éléazar de laisser libres les restes de la cohorte romaine enfermés dans les trois tours de Sion. Mais quoi donc ! Éléazar n'a pas vaincu et tué Manahem pour n'être point roi ou quasi-roi à sa place. On continue donc à presser le siége, et bientôt le préfet romain Métilius offre de se rendre. On lui promet la vie sauve. Mais, à peine désarmés, les soldats sont égorgés sans provocation, sans prétexte, et, ce qui aggravait le crime aux yeux de la loi juive, un jour de sabbat [2]. Ni pour Rome, ni pour Jérusalem, ni pour le Temple, Éléazar ne valait mieux que Manahem.

C'est par cette puissance du crime que les partis révolutionnaires font des nations leurs complices et leurs esclaves. Abusant de son légitime courroux contre Florus, les partisans de la révolte avaient bien vite mené Jérusalem au delà de sa colère. Ils l'avaient fait rompre par l'émeute avec Florus, par leurs insultes avec Agrippa, seul médiateur possible entre elle et Rome, par le sang d'un grand prêtre avec le sacerdoce et la religion de Moïse, par le sang d'une cohorte romaine avec Rome et César. Comme il arrive toujours en pareilles luttes, la majorité, faible de cœur, n'ayant

1. Jos., II, 32 (17, 9).
2. Jos., *de B.*, II, 32 (17, 8, 9).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

pas le courage de sa prudence, ne sachant pas se révolter contre la révolte, se trouvait avoir déclaré une guerre qu'elle n'avait jamais voulue.

Qu'était-ce cependant que cette faction, que Jérusalem, que le peuple juif de la Palestine ! Israël, quoique implanté depuis quinze siècles dans la Palestine, y était encore à certains égards comme un étranger et avait toujours eu à s'y défendre ; le flot des peuples idolâtres, repoussés ou envahissants, avait toujours grondé contre lui. Depuis la captivité de Babylone surtout, la tribu de Juda, seule revenue et revenue en petit nombre, s'était trouvée, au milieu des races hostiles qui peuplaient la Syrie, isolée et dans un perpétuel état de siége. Les Machabées, en soumettant la Galilée et l'Idumée, l'avaient mise un peu plus à l'aise. Mais cependant les étrangers la pressaient encore de toutes parts. Vers la mer, Sidon, Tyr, Ptolémaïs s'étaient agrandies aux dépens de la tribu captive d'Aser ; au Carmel, un dieu des Gentils avait son autel et son prêtre ; Dora, Césarée, Antipatris, Gaza, ces noms romains, grecs ou philistins, attestaient la prépondérance des races païennes ; et le littoral, à peine distant de Jérusalem, appartenait à peu près en entier aux idolâtres. A neuf lieues au nord de Jérusalem, la séparant de la Galilée, commençait le territoire de sa sœur infidèle, Samarie, qui protestait éternellement contre son pouvoir, contre son temple, contre son sacerdoce, contre ses mœurs. Ainsi les races hostiles serraient de

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

toutes parts la race juive et se mêlaient à elle sans se confondre avec elle. Sur cette terre de Syrie, destinée jusqu'à nos jours à héberger les nations les plus diverses, les Syriens habitaient les villes judaïques ; les Juifs habitaient les villes syriennes ; les deux races, les deux religions, la synagogue et le temple des idoles, la communauté israélite et la cité païenne, étaient partout l'une auprès de l'autre et se disputaient partout. Jusque dans l'intérieur de la Galilée, la ville judaïque de Bethsan était devenue, sous le nom de Scythopolis, une cité mixte, mais dans laquelle dominaient les Gentils.

Et encore, si tout ce qui était Juif eût pu au moins se réunir ! Si, du haut des portiques sacrés, le grand prêtre eût pu appeler ces trois millions de Juifs qui, six mois auparavant, étaient venus des extrémités du monde célébrer la Pâque dans le sanctuaire de Salomon ! Mais ils étaient maintenant retournés dans leurs demeures, en Asie, en Grèce, en Italie, dans la Médie, dans la Perse. Dispersés au milieu des infidèles, faiblement sympathiques aux Juifs de la Palestine, dont ils ne parlaient plus la langue et qui les traitaient volontiers d'hétérodoxes, n'ayant pour sauvegarde que le sceptre romain et se souciant peu de le voir se briser sur leurs têtes, les Juifs de l'empire ne devaient pas venir en aide à la révolte de Jérusalem. Au delà de l'Euphrate, l'Adiabène, où le judaïsme avait été prêché récemment, envoya quelques-uns de ses princes au se-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

cours de la ville sainte ; mais pour la plupart, les Juifs transeuphratiques restèrent paisibles. Ils étaient sujets du roi des Parthes, et ce prince, récemment vaincu par les Romains, ne se fût pas soucié de donner à Rome un nouveau sujet de guerre. Ils étaient entourés de populations idolâtres et persécutrices, et la moindre agitation de la part des Israélites pouvait provoquer un renouvellement des massacres qui dataient de trente ans à peine. L'insurrection en était donc réduite à la Judée et la Galilée, c'est-à-dire à un pays d'environ deux cents lieues carrées et à une population d'environ trois millions d'hommes.

Et si encore dans la Judée et la Galilée, où la race de Jacob étouffait serrée entre les infidèles, tous les cœurs eussent été d'accord ! Mais Sepphoris, capitale romaine de la Galilée ; mais Tibériade, ville bâtie par les Hérodes, penchèrent toujours l'une vers Rome, l'autre vers Agrippa. La Galilée en général se montra froide pour la cause de la révolte. Les Juifs de Scythopolis prirent même les armes contre leurs frères.

Si seulement enfin Jérusalem eût marché de cœur et tout entière dans cette lutte ! Mais dans Jérusalem, comme il arrive toujours en pareil cas, la majorité était contrainte plus que persuadée ; les riches subissaient le joug de la populace ; le haut sacerdoce, celui du sacerdoce inférieur ; les hommes mûrs, celui de la jeunesse ; le peuple de la ville, celui des brigands de la campagne.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Il y a plus, et la faction qui dominait le peuple juif était elle-même divisée. Tous les sicaires n'avaient pas péri avec Manahem. Plusieurs de ceux qui l'avaient suivi à Jérusalem avaient pu s'en échapper et avaient regagné leur nid d'aigle de Massada, asile invincible de leur parti. Un second Éléazar, fils de Jaïre, parent de Manahem, devint leur chef. La révolte eut donc alors deux armées, deux drapeaux, deux capitales. Et c'était une faction ainsi divisée, au milieu d'une ville plutôt subjuguée que soulevée, au sein d'un petit peuple, non-seulement entouré, mais mêlé d'ennemis, sans une espérance sérieuse de secours, sans une issue pour la fuite, sans un passage vers la mer, sans un port, qui osait, avec une sorte d'héroïsme insensé, défier la grande épée romaine, victorieuse du monde.

Sans doute, les Machabées avaient osé davantage, mais les Machabées défendaient Dieu et la loi. Pour ce peuple, au contraire, sur qui pesait le crime du Calvaire, quel secours attendre d'un Dieu qu'il avait outragé et d'une loi dont il avait méconnu l'accomplissement ? Aux yeux mêmes du pharisaïsme, les pontifes dont ils méprisaient les conseils, un grand prêtre qu'ils avaient égorgé, le temple qu'ils avaient souillé de sang, la cohorte romaine qu'ils avaient massacrée d'une manière impie, s'élevaient contre les rebelles pour les condamner. Loin que le sentiment religieux fût avec eux, c'étaient leurs adversaires, qui, sans être plus religieux peut-être, leur opposaient le sen-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

timent religieux ; c'était en promenant les vases sacrés, en parlant au peuple du temple et du sanctuaire, que les prêtres d'abord. Agrippa ensuite, avaient combattu les tentatives de révolution. Le parti d'Éléazar, fils d'Ananias, en rejetant les offrandes des étrangers, avait rapetissé la foi de Moïse à la proportion d'une foi exclusivement nationale, subordonné le dogme à la politique, la loi du Seigneur à celle du pays, Dieu à la nation.

Aussi, hors du peuple juif, la croyance fut-elle universelle que Dieu avait abandonné Israël. Sans attendre le signal de la révolte chez les Juifs, le signal de la répression chez les Romains, tous les idolâtres de la Syrie, longtemps contenus par la fierté des Israélites et par l'autorité de Rome, commencèrent à se ruer sur les Juifs. Ce fut sur toute la frontière et dans toutes les villes mixtes un cri de guerre ou plutôt un cri de mort. Le même jour du sabbat, à la même heure où la cohorte romaine périssait à Jérusalem, les Juifs de Césarée furent attaqués par leurs concitoyens idolâtres ; vingt mille périrent ou furent réduits en captivité [1]. A Damas, la faveur des femmes, presque toutes attachées à la loi de Moïse, protégea longtemps les Juifs : mais enfin ils furent refoulés dans le gymnase ; on en ferma l'entrée et dix mille furent tués en une

1. Deux mille cinq cents périrent à Ascalon, deux mille à Ptolémaïs, un grand nombre à Tyr, à Hippos, à Gadara. Jos., *de B.*, II, 33, 36 (18). *De vitâ sua*, 6.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

heure [1]. A Antioche, que Josèphe compte cependant avec Sidon et Apamée parmi les villes qui épargnèrent les Juifs, plusieurs Israélites, accusés d'un complot incendiaire, furent brûlés sur-le-champ à la vue du peuple rassemblé au théâtre.

Les Juifs, à leur tour, usèrent de représailles, et chaque ville devint un champ de bataille ; les rues étaient semées de cadavres nus et abandonnés. Dans la cité mixte de Bethsan, les Juifs s'armèrent avec les païens contre leurs frères, les Juifs du dehors, et défendirent vaillamment la cité ; mais telle était la haine qu'on portait à ce malheureux peuple, que cette trahison ne les fit point absoudre. On exigea d'eux qu'ils sortissent de la ville, et, quand ils eurent campé dans les bois voisins, confiants et endormis, on les attaqua à coups de flèches, et tous périrent au nombre de treize mille. L'un d'eux, Simon, fils de Saül, dont le courage et la force redoutables s'étaient signalés pour la défense de la ville, tout à coup réveillé par cette grêle de traits qui tuait auprès de lui ses compagnons, se mit à crier aux Syriens que, traître envers son peuple, il périssait justement, mais qu'il ne leur laisserait pas l'honneur de lui donner la mort. Son père était auprès de lui ; il le saisit par les cheveux et le tue ; il frappe également sa mère, joyeuse de mourir ainsi ; sa femme et ses enfants lui présentent la gorge pour

1. Jos., *de B.*, II, 33, 36 (18). Il dit ailleurs huit mille seulement. VII, 34 (8, 7).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

échapper au glaive de l'ennemi. Resté le dernier, il monte sur ce monceau de cadavres, et, levant le bras bien haut pour être aperçu de loin, il se frappe d'un grand coup d'épée. Épouvantable scène qui n'était que le prélude de bien d'autres et indiquait à l'avance le caractère de cette guerre impie [1] !

Enfin, le cri de fureur contre les Juifs retentit en Égypte. Alexandrie se repentit de les avoir laissés paisibles pendant vingt-sept ans. Dans une assemblée populaire où ils prétendaient user de leur droit de cité, on les repoussa, on saisit quelques-uns d'entre eux qu'on voulut brûler vifs. La communauté juive s'arma tout entière, courut vers l'amphithéâtre où le peuple était réuni, et allait y mettre le feu. Ni les exhortations du préfet romain, Tibère Alexandre, lui-même Juif d'origine, ni les conseils de leurs propres magistrats, ne les purent arrêter. Il fallut que deux légions et cinq mille soldats libyens marchassent contre eux. Le quartier des Juifs, appelé le Delta, fut envahi, non sans une résistance opiniâtre ; tout fut détruit ; les enfants et les vieillards ne furent pas plus respectés que les hommes armés. Les habitants se mêlèrent à cette boucherie, et, même après que les soldats, sur l'ordre du préfet, eurent cessé le carnage, les Alexandrins continuèrent à s'acharner non-seulement sur les vivants, mais sur les morts. S'il en faut croire

1. Voir sur tout cela Josèphe, *de Bel.*, II, 33, 35, 41 (18, 1-5) ; — VII, 8 (3, 4) ; 34 (8, 7).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Josèphe, cinquante mille Juifs périrent ce jour-là, soit à Alexandrie, soit hors de ses murs. Ainsi, dès le premier pas fait pour sortir de la tutelle romaine, Israël rencontrait devant lui la haine invétérée de tous les peuples [1].

Cependant, contre toute attente, en dépit de tous les vœux formés contre les Juifs, en dépit de leurs propres divisions et de leurs propres folies, leur première lutte contre Rome devait amener un triomphe pour eux.

Cestius Gallus, proconsul de Syrie, marcha contre Jérusalem. Il avait environ treize mille hommes de troupes romaines, à peu près autant d'auxiliaires. Antiochus, roi de Comagène, Sohème d'Émèse, Agrippa de Traconite, lui avaient amené des renforts. Toutes les villes syriennes, ennemies des Juifs, lui avaient joyeusement fourni des volontaires.

Jérusalem avait à lui opposer une multitude, mais une multitude indisciplinée. La fête des Tabernacles (15-22 tisri, 28 septembre au 5 octobre) avait attiré à elle des milliers ou de croyants ou de conjurés, force irrégulière, désordonnée, sans tactique, presque sans armes, surtout sans chefs.

Cestius marchait lentement, comptant sur les divisions de Jérusalem, sur l'influence du parti de la paix, sur l'inconstance des multitudes, enthousiastes un jour,

1. Jos., *de B.*, II, 36 (18, 6-8). Soixante mille Juifs ont péri dans toute l'Égypte, fait-il dire ailleurs à Éléazar, VII, 31 (8, 7).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

tremblantes le lendemain. Il parlementait, il envoyait Agrippa, il faisait offrir une amnistie ; ses parlementaires étaient reçus à coups d'épée. Cependant, une fois sous les murs de Jérusalem, la supériorité des armes romaines se fit sentir. L'enceinte de la ville fut forcée (30 hyperberetœos, 6 octobre) ; les révoltés, rejetés dans le Temple et dans la ville haute (Sion). Les Romains les y assiégèrent, et, grâce à cette redoutable *tortue* qu'ils formaient avec leurs boucliers, ils approchaient des murs et en minaient les fondements. Après cinq jours d'assaut, le Temple semblait prêt à céder ; les Romains se préparaient à en incendier les portes : on y parlait de soumission, bien qu'Éléazar fît jeter du haut des murs quelques Juifs qu'il soupçonnait de traiter avec les Romains ; les chefs de la révolte étaient déjà consternés ; les partisans de la paix espéraient déjà, grâce à la brièveté de la lutte, amnistie, réconciliation, salut pour la ville et le sanctuaire : lorsque tout à coup, soit qu'il craignît les masses de Juifs campés hors de la ville, soit qu'il ignorât ce qui se passait dans le Temple, soit qu'il voulût, lui aussi, comme Florus, prolonger la guerre et y faire entrer, bon gré mal gré, la nation juive tout entière, en un mot, par une résolution difficilement explicable, Cestius Gallus donna le signal de la retraite (4 dios, 9 octobre).

Cette retraite fut désastreuse pour lui. Les factieux s'élancèrent hors du Temple, pleins de joie et de surprise. Les multitudes qui occupaient les hauteurs fon-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

dirent de toutes parts sur les cohortes romaines. Légèrement armés, connaissant les détours des montagnes, se tenant en arrière lorsque les Romains étaient dans la plaine, se jetant sur eux lorsqu'ils défilaient péniblement à travers les gorges, les Juifs assaillaient de leurs flèches cette pesante infanterie qui n'osait plus tourner la tête, persuadée qu'une armée immense était à sa poursuite. Dans ces vallons pierreux de la Judée, le légionnaire chargé de son lourd bagage, le cavalier dont le cheval glissait sur les rochers, se retiraient épouvantés devant ces ennemis qui se jouaient et poussaient des cris de joie sur les hauteurs. A la première étape, Gabaon (5-7 dios, 10-12 octobre), il fallut abandonner les mulets, les ânes, les équipages. A la seconde, Béthoron (8 dios, 13 octobre), il fallut abandonner les machines de guerre, dont les Juifs s'emparèrent et dont ils surent plus tard se servir. Cestius n'osa même sortir de Béthoron qu'en sacrifiant quatre cents hommes qui, répandus sur les toits, allumaient des feux, montaient la garde, s'appelaient comme des sentinelles, faisaient croire, en un mot, à la présence de toute l'armée, pendant que l'armée, partie avant le jour, marchait rapidement vers l'Occident. Cestius fut encore poursuivi jusqu'à Antipatris, sur les bords de la Méditerranée, et il y arriva, ayant perdu plus de cinq mille hommes et l'aigle de la douzième légion [1]; il y arriva abattu, tremblant de la

1. Suet., *in Vespas.*, 4.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

colère de son maître, tâchant de rejeter la faute sur Florus, et miné par un désespoir qui le tua bientôt [1].

Mais ce succès devait être funeste surtout au vainqueur. Jérusalem était maintenant enlacée dans les filets de la révolte et complice, malgré elle, de tous ses crimes ; il ne lui restait plus de salut que par la révolte elle-même. Il ne lui restait plus qu'à la soutenir avec l'énergie, mais aussi avec l'accablante conviction d'une âme désespérée.

On le sentait. Aussi y eut-il un moment où il sembla que, sous l'empire du commun péril, la distinction des partis disparut. Déjà l'aristocratie civile ou sacerdotale s'était rapprochée d'Éléazar, grâce à la violence de Manahem ; en temps de révolution, on s'attache au plus modéré d'entre les factieux. Elle travaillait maintenant à effacer Éléazar lui-même, toujours suspect de violence et de despotisme, et à donner aux conseils de la révolution plus d'entente, de gravité, d'intelligence. Il ne s'agissait plus de susciter une émeute, mais de soutenir une longue guerre. On chercha, là où ils étaient, c'est-à-dire dans les rangs de la hiérarchie régulière, les hommes qui avaient les habitudes du pouvoir. On appela à gouverner les plus démocrates de l'aristocratie, des prêtres cependant et des pontifes. Le pontife démocrate Ananus, ancien grand prêtre, eut le commandement de Jérusalem. D'autres hommes, de famille pontificale, furent envoyés dans les pro-

1. Jos., *de B.*, II, 40 (19, 7-9). — Tacit., *Hist.*, V, 10.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

vinces. L'historien Josèphe lui-même, prêtre et jusque-là opposé à la révolte, eut le commandement de la Galilée. Sous eux, la Judée s'apprêta à une guerre nationale, appela sa jeunesse sous les drapeaux, fortifia ses villes, forgea des armes, fabriqua des machines de guerre. Les murailles de Jérusalem furent achevées, une mission fut envoyée aux Juifs d'au delà de l'Euphrate pour leur demander secours [1]. A la fois plus habiles et moins passionnés, ces hommes se sentaient plus capables, et de soutenir la guerre, si la guerre était inévitable, et de renouer la paix, si la paix, dont ils nourrissaient encore l'arrière-pensée, était possible.

Mais, malgré cette modération, l'inévitable désordre et l'inévitable tyrannie des situations révolutionnaires se produisaient. Josèphe, qui nous raconte longuement son administration en Galilée, nous peint très-bien ces positions extrêmes où la lutte et la défiance sont à chaque pas. Le pays est divisé. Sepphoris, à l'occident, appelle les Romains à son aide. Tibériade, à l'orient, flotte entre la démagogie, qui pousse à la révolte, et l'aristocratie, fidèle au roi Agrippa. A Giscala, Jean, longtemps chef de voleurs, veut se faire proclamer roi de Galilée. La contrée est sillonnée par des bandes de brigands : ici, on les paie pour combattre et assassiner; là, pour être épargné par eux. Les villes leur offrent un tribut, s'ils jurent de ne plus piller. Josèphe en

1. Jos., *de Bel.*, VI, 34 (6, 2).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

prend quelques milliers à sa solde. Entouré de dangers, de complots, d'accusations (le besoin de soupçonner et de dénoncer est un des plus habituels symptômes des révolutions, et en est peut-être l'auxiliaire le plus efficace), Josèphe n'échappe qu'à force d'adresse, de présence d'esprit, de perfidie quelquefois. Il soumet Tibériade parce qu'il arrive devant elle à la tête de deux cents barques vides, qu'on suppose porter des gens armés et qui emmènent captif tout le sénat de cette ville. Une autre fois, des centaines de factieux entourent sa maison et vont y mettre le feu ; il demande qu'un d'eux vienne s'expliquer avec lui ; quand le député est entré chez lui, il le fait saisir par ses serviteurs et le renvoie fustigé jusqu'au sang, sa main coupée attachée sur la poitrine ; cette audacieuse cruauté fait croire que la maison a de nombreux défenseurs et l'émeute se retire effrayée.

Tout cela se passait dans le répit de quatre ou cinq mois qui sépara la retraite de Cestius de l'invasion de Vespasien, entre quatre ennemis limitrophes, les Samaritains, les Syriens, Rome et Agrippa. Aussi les hommes de sens jugeaient-ils la cause judaïque ruinée par son propre triomphe. Les riches cherchaient à s'enfuir de Jérusalem comme on quitte un vaisseau qui va faire naufrage. Les ambitieux eux-mêmes se décourageaient. Les deux frères, parents des Hérodes, Costobare et Saül, qui avaient eu des prétentions de royauté, se réfugiaient auprès de Cestius Gallus. Le pontife Ananus,

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

tout en préparant la guerre avec zèle et avec tristesse, tâchait en même temps de renouer secrètement des négociations pacifiques.

Ce n'étaient pas seulement les riches qui quittaient Jérusalem, mais les plus pauvres de tout le peuple ; des hommes qui, après avoir vendu leurs biens et mis le prix en commun pour le soulagement des délaissés, s'étaient vus dépouillés par la persécution de ce modique et commun patrimoine ; les chrétiens aussi quittaient Jérusalem. Ils avaient commencé à voir se réaliser la prophétie du Sauveur : « une armée avait entouré Jérusalem, et l'abomination de la désolation prédite par le prophète Daniel était apparue dans le lieu où elle ne doit pas être », c'est-à-dire que les insignes idolâtriques des légions romaines avaient souillé la terre sainte de la Judée et les murs sacrés de Jérusalem, où jusque-là n'entrait rien de pareil. Ils avaient « lu et compris » ; ils avaient « su que la perte de Jérusalem était proche » [1]. Et, à ces prophéties encore gravées dans la mémoire de la génération qui les avait entendues, une révélation s'était jointe. Quelques-uns des plus saints parmi eux, et sans doute saint Siméon, parent du Seigneur, qui avait succédé à saint Jacques, leur premier évêque, avaient reçu un avertissement du Sauveur [2]. Ils ne perdirent point de temps

1. Daniel, IX, 26-27. — Luc, XXI, 20. — Matth., XXIV, 15. — Marc, XIII, 14. — Qui legit, intelligat. *Ibid.*
2. Eusèb., III, 5. — Épiph., XXIX, 7.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

pour la retraite : celui qui était aux champs ne revint pas pour prendre sa tunique ; celui qui était sur le toit ne descendit pas pour rien prendre dans l'intérieur de sa maison ; ceux qui étaient dans Jérusalem la quittèrent, ceux qui étaient dans la Judée s'enfuirent dans les montagnes[1]. La ville de Pella, située au delà du Jourdain et dans le royaume pacifié d'Agrippa, fut leur refuge. Juifs et étrangers à la révolte, ils étaient là au milieu d'une population juive demeurée soumise aux Romains[2].

Cette silencieuse retraite était un adieu qui séparait l'Église chrétienne du peuple juif. Les chrétiens s'en allaient de Jérusalem comme Loth s'en était allé de Sodome, qui eût été sauvée par sa présence. Comme autrefois le prophète, en rompant la verge qu'il tenait à la main, avait brisé le lien de fraternité entre Israël et Juda[3], de même aussi la fraternité était rompue entre Israël baptisé et Israël incrédule, entre l'Église, la véritable synagogue, et la Synagogue infidèle même à Moïse. Les temps de propitiation étaient passés, le jour de salut était fini. Jusque-là, les Juifs baptisés et les Juifs incrédules avaient vécu ensemble, habité la même cité, le même temple, les mêmes synagogues,

1. Voyez Matth., XXIV, 16-18.

2. Marc, XIII, 15, 16. — Matth., XXIV, 17-18. — Luc, XXI, 21. — Marc, XIII, 14. — Matth., XXIV, 16. — Eusèb., Épiph., *ibid.*

3. Et præcidi virgam meam secundam, quæ appellabatur funiculus, ut dissolverem germanitatem inter Judam et Israël. Zacharie, XI, 14.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

comme le bon grain avec l'ivraie. Aujourd'hui c'était le jour de la moisson. Les moissonneurs mettaient déjà à part les gerbes de blé, afin de jeter plus tard l'ivraie au feu.

Et, pour confirmer encore cet arrêt, cette année-là même, saint Pierre et saint Paul furent jetés dans les prisons de Rome ; l'année suivante, ils souffrirent la mort. Cette mort leur avait été prédite et avait été annoncée par eux. Dans les deux épîtres qui peuvent être considérées comme leurs adieux, l'un et l'autre révèlent leur fin prochaine. « Bientôt, dit saint Paul, écrivant à son bien-aimé Timothée, je vais être offert en libation (σπένδομαι), et le temps de ma délivrance (ἀναλύσεως) est imminent. J'ai combattu le bon combat ; j'ai achevé ma course ; j'ai gardé la foi. Il ne me reste plus qu'à recueillir la couronne de justice qui m'est réservée et qu'en ce jour-là me rendra le Seigneur, le juge équitable... Hâte-toi de venir... Viens avant l'hiver [1]. » Quant à saint Pierre, nous lisons qu'il lui avait été dit par le Christ : « En vérité, en vérité, je te le dis : lorsque tu étais plus jeune, tu te ceignais et tu allais où tu voulais ; mais, quand tu auras vieilli, tu étendras les mains, et un autre te ceindra et te mènera où tu ne voudras pas. » Et l'évangéliste ajoute : « Jésus parlant ainsi indiquait par quelle mort il devait glorifier Dieu [2]. » Ce que sachant, saint Pierre

1. II Timoth., IV, 6-8, 21.
2. Joan., XXI, 18, 19.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

adresse ainsi ses adieux aux fidèles : « Je sais avec certitude que ma tente sera bientôt repliée, selon que me l'a fait connaître Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais je ferai en sorte que vous ayez souvent occasion de vous rappeler ces choses après ma mort [1]. »

Quelle fut la cause immédiate de leur martyre ? Est-ce la chute de l'imposteur Simon, dont ils combattirent les prestiges devant Néron ? est-ce la conversion d'un échanson ou d'une concubine du prince ? Est-ce la colère du peuple de Rome qui, à la nouvelle de la défaite de Cestius, se porta sur tous les Juifs de la ville, même sur les Juifs chrétiens ? Ce qui est certain, c'est que le danger se fit pressentir à l'avance. Les chrétiens tremblèrent pour leur chef et supplièrent Pierre de s'éloigner. Il céda un moment à leurs instances ; il avait déjà passé la porte Capène et il cheminait hors de la ville sur le pavé de la voie Appia, quand Jésus-Christ lui apparut, marchant en sens opposé. « Où allez-vous, Seigneur ? dit l'apôtre. — Je vais à Rome pour être une seconde fois crucifié. » L'apôtre comprit cette parole et rentra dans Rome [2].

1. II Petr., I, 14, 15.

2. Chrysost., *Adv. oppugnatores vitæ monast.*, I, 3. *In II Timoth.*, homil. III, 1 ; X, 3. *In Act. homil.*, XLVI, 3. — S. Aster Amasian., *in Apost. principes.*—Theophilact., *in II Timoth.*, IV.

3. Ambros , *sermo* 68. Hégésippe, III, 2. S. Athanase dit également que saint Pierre et saint Paul prirent souvent la fuite dans les persécutions, mais qu'ils allèrent courageusement au devant de la mort, quand ils furent avertis par une lumière supérieure que le moment de leur martyre était arrivé. *Apol. pro fuga.*

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Nous ne savons qu'incomplétement l'histoire de son martyre. Les chrétiens des premiers siècles ont peu écrit, et la plupart de leurs livres ont péri dans la grande persécution de Dioclétien. Mais une tradition digne de tous nos respects supplée à beaucoup d'égards au défaut de monuments écrits.

Les apôtres furent enfermés tous deux dans la prison Mamertine, au pied du Capitole, près des terribles Gémonies, au fond de ce Tullianum où Jugurtha était mort de faim et de froid, où les complices de Catilina avaient été étranglés. Les vieilles murailles d'Ancus Martius furent illuminées par la lumière de la foi chrétienne, et deux des gardes de la prison, Processus et Martinianus, y reçurent le baptême[1]. Après neuf mois, dit-on, de captivité, le 29 juin, les apôtres sortirent pour leur dernière et glorieuse délivrance[2]. Selon la tradition la plus répandue dans l'Église chrétienne, ils furent conduits d'abord sur la route d'Ostie, et là séparés. Paul fut mené un peu plus loin, au troisième mille, au lieu appelé les eaux Salviæ, et là, conformément à son droit de cité romaine, sa tête fut dé-

1. Sur les saints martyrs Processus et Martinianus, voir saint Grég., pape, *homil.* 32; *Sacramentaire* de saint Grégoire; Surius, Adon, et tous les martyrologes, 2 juillet et 14 mars; Prædestinatus sive anonymus *de Hæresib.* (à Sirmondo editus), c. 86.

2. Leur martyre eut lieu le même jour, selon Denys de Corinthe, *apud* Eusèbe, *Hist.*, II, 25, et *Chron.*; Épiph., *Hær.*, 27; Hieronym., *Vir. ill.*, I, 5, 12; Aster Amas., *hom.* 8; Bucher, *de Cyclo*; Prud., *de Martyr.*, 12; Paulin, *Ep.*, 16; Chrysostom., *in II Cor. homil.*, 20; *Calendarium Liberii.*

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

tachée de son corps par le glaive [1]. Pierre, qui n'avait pas de titre pour réclamer le même privilége, fut traité comme le Christ le lui avait prédit. Il fut lié, flagellé, couché sur la croix, les bras étendus. Il demanda seulement et il obtint, pour s'humilier plus encore devant Celui qui avait été crucifié avant lui, d'être placé la tête en bas sur la croix [2]. Selon Prudence, un marais voisin du Tibre et de la route d'Ostie fut le théâtre de son martyre. Selon la plupart des Pères on mena ce Juif dans le quartier des Juifs au delà du Tibre, non loin de ces jardins du Vatican où avaient déjà souffert tant de martyrs, et ce fut de là, du sommet du Janicule, en face de Rome tout entière et de tout le Latium, que l'apôtre s'envola vers Dieu [3]. Et c'est ainsi que glorifiant Jésus-Christ, l'un par la croix, l'autre par l'épée, ils consacrèrent par leur sang l'Église romaine et l'élevèrent au dessus de toutes les villes du monde [4].

1. S. Petrus Alex., *Canon.*, 9. — Euseb., *Hist.*, II, 25. Hieronym., *in II Timoth.*, IV, 16, *homil.*, 10. — Chrysost., *Orat.*, 30. — Prudent., *Peri Steph.*, 12. — Gregor. Magnus, *Ep.* XII, 9. — Gregor. Nyssen., *Beat.*, 8. — Clem., *ad Cor.*, I, 5. — Tertull., *de Præscript.*, 36. — Ambr., *in Auxent.*

2. Lact., *de Mort. persecut.*, 2. — Greg. Nyss., *Beat.*, 8. — Orig., *apud Euseb.*, III, 1. — Euseb., *Opuscul.*, IV, 11. — Aster Amas., *Oratio in Stephan.* — Chrysost., *in Genes.*, *Hom.* 66. — Ambr., *in Job*, I, 1. — Théodoret, *de Caritate.* — Augustin, *Sermo*, 203, 263. — Tertull., *Scorpiac.*, 15.— Clem., *I ad Cor.*, 1.

3. Calendarii veteres apud Schelest., *Ant. eccl.*, tom. I. — Arringhi, *Roma subterranea.*

4. Prudent., *loc. cit.*

Saint Clément, pape (*loc. cit.*), contemporain des apôtres, dit de saint Paul qu'il a souffert (ou témoigné) devant les gouvernants (μαρτυρήσας ἐπὶ τῶν ἡγουμένων). Cette indication, s'il faut la prendre à la lettre, fixe l'époque du martyre au 29 juin 67,

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Mais avant de mourir les deux apôtres dénoncèrent une dernière fois l'anathème contre le peuple juif. C'est à Rome, et probablement dans leur prison, que selon un des plus graves écrivains de l'antiquité ecclésiastique [1], ils annoncèrent « que bientôt Dieu ferait marcher contre les Juifs un prince qui triompherait d'eux, raserait leur ville, les contraindrait par la longueur du siége à périr de faim et de soif; qu'ils mangeraient la chair les uns des autres; que, tombés captifs aux mains de leurs ennemis, ils verraient leurs femmes torturées, leurs filles déshonorées, leurs fils arrachés de leurs bras, les petits enfants écrasés contre la pierre; tout leur pays livré au fer et au feu; leur race, captive à jamais, expulsée de la Judée, parce qu'ils avaient méconnu le Fils bien-aimé du Seigneur.» Il était donc clair que « les jours de la vengeance étaient proches et que tout ce qui avait été écrit allait s'accomplir » [2]..Il était clair que les pressentiments de Caïphe allaient être réalisés, lorsqu'il croyait voir les

époque où Néron était absent pour son voyage de Grèce et où Rome était gouvernée à sa place par les deux préfets du prétoire, Tigellin et Nymphidius, et par l'affranchi Hélius.

1. Lact., *Div. Instit.*, IV, 21. Selon Origène, « Phlégon, au 13e ou au 14e livre de ses Chroniques, reconnaît au Christ la connaissance de certaines choses à venir. Il est vrai que Phlégon se trompe de nom et dit Pierre au lieu de dire Jésus; mais il atteste que les prophéties se sont réalisées. » Origène, *Contra Celsum*, II, 14. Ne peut-on pas supposer contre Origène que Phlégon ne s'est pas trompé et que ces prophéties sont les mêmes que celles que Lactance attribue à S. Pierre? On sait que Phlégon était païen et contemporain d'Hadrien.

2. Quia dies ultionis hi sunt ut impleantur ea quæ scripta sunt. Luc., XXI, 22.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Romains s'armant contre la Judée, détruisant la ville et la nation [1], et que le crime du Calvaire allait attirer sur Jérusalem tous les fléaux, que, par le crime du Calvaire, Caïphe avait prétendu éviter. Il était clair en un mot que le vœu homicide prononcé par la génération précédente en Israël allait être satisfait sur la présente génération : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! »

1. Joan., XI, 47-52.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

CHAPITRE VII

CAMPAGNE DE VESPASIEN.

(67)

Erit enim pressura magna super terram, et ira populo huic. Et cadent in ore gladii.

Car il y aura de grandes nécessités sur cette terre et une grande colère se déploiera sur ce peuple. Et ils seront dévorés par le glaive.
(Luc, XXI, 23-24.)

Pendant que ceci se passait en Judée, l'empereur Néron voyageait triomphalement dans la Grèce. Les guerres de l'Orient qui avaient, pendant de longues années, occupé et un instant humilié les armes romaines, venaient d'être mises à fin ; un roi d'Arménie avait consenti à venir dans Rome recevoir du fils d'Agrippine son diadème, et ce spectacle nouveau d'un roi vassal, couronné par la main de César, avait été entouré d'une pompe fabuleuse. La paix du peuple romain ainsi assurée sur terre et sur mer, le temple de Janus avait été fermé [1]. Le prince artiste parcourait

1. IMP. NERO. CLAV. CAESAR... AVG. GER. P. M. TR. P. XIII. P. P. PACE P. R TERRA MARIQ. PORT. IANVM CLAVSIT. Nummi apud Pagi an 71,

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

les cités helléniques avec un cortége de plusieurs milliers de musiciens, de saltimbanques, de bouffons ; il chantait sur tous les théâtres, il conduisait des chars dans tous les cirques ; il combattait et il triomphait sur toutes les arènes.

Les premières agitations de Jérusalem ne troublèrent point cette fête permanente. Mais, quand Néron vit arriver près de lui des Juifs qui avaient quitté la ville après la défaite de Cestius ; quand il sut les détails de cette retraite, cette aigle perdue, ce proconsul mis en fuite, cette armée romaine de trente mille hommes repoussée par des insurgés de la veille, il comprit que le danger était sérieux. La Judée, l'Idumée, la Galilée, avaient chassé les garnisons romaines. La Samarie, que les troupes impériales occupaient encore, travaillée, quoique hostile au nom Juif, par les mêmes espérances et la foi aux mêmes prophéties, commençait à son tour à s'agiter. Dans le royaume d'Agrippa, mêlé d'Israélites et de Syriens, les villes juives de Tibériade et de Tarichée appartenaient à l'insurrection ; Gamala soutenait un siége contre son roi. Qui savait si la contagion n'allait pas s'étendre plus loin ? si les Juifs répandus dans toutes les provinces de l'empire n'allaient pas se révolter ? si les colonies judaïques des bords de l'Euphrate n'allaient pas venir au secours de leurs

§ 7. — Voir aussi Suet., *in Neron.*, 13. La date de la médaille se réfère à la treizième année de Néron, qui commença au mois d'octobre de l'an 66.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

frères? si l'Adiabène, qui voyait deux de ses princes combattre à côté des Juifs rebelles, n'arriverait pas à son tour délivrer la ville où étaient les tombeaux de ses rois? si l'empire des Parthes lui-même demeurerait fidèle au traité? Les représailles que les païens de la Syrie exerçaient contre les Juifs étaient elles-mêmes un danger; pouvait-on laisser la guerre se faire d'un peuple sujet à un peuple sujet, la vengeance s'opérer par une autre main que la main romaine, l'insurrection être réprimée par une autre insurrection? Qu'arriverait-il de cette convulsion universelle de l'Orient dans un moment où l'Orient tout entier, juif, samaritain, idolâtre, était dans l'attente d'une royauté nouvelle et appelait l'accomplissement des prophéties?

Il fallut donc rompre un jour avec les festins et le théâtre, et pourvoir aux besoins de la guerre. La première préoccupation d'un empereur romain au moment d'une guerre, c'était de ne pas trop grandir le général qu'il en chargeait, de peur d'en faire un prétendant à l'empire. Cestius Gallus, honteusement vaincu, ne pouvait plus diriger la campagne. Le vainqueur des Parthes, Domitius Corbulon, avait trop de gloire pour ne pas être suspect. Par bonheur pour Néron, il se trouva parmi les soldats de l'empire un nom moins glorieux, une épée moins illustre, quoique éprouvée: un consulaire déjà âgé, sans naissance, sans argent, même sans crédit, qui n'avait pas commandé en chef les armées, mais qui, en Bretagne, avait rendu

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

d'utiles services [1]. Il était pour le moment en disgrâce ; il avait eu le malheur de s'endormir au théâtre, pendant que Néron chantait et, éloigné pour ce crime de la présence impériale, il venait de se retirer dans une petite ville, loin du chemin de l'empereur, tremblant qu'un ordre de mort ne vînt l'y chercher. C'est là qu'on alla prendre Titus Flavius Vespasianus pour le mettre à la tête de l'armée de Judée [2].

Cependant, depuis la défaite de Cestius, l'insurrection avait grandi. Jérusalem et la Judée en étaient toujours le foyer ; mais de là elle avait gagné le littoral ; Azot, Jamnia, Césarée, résidence ordinaire du procurateur romain, étaient tombées aux mains des Juifs [3]. Joppé, occupée par des pirates israélites, jetait sur la Méditerranée de hardis vaisseaux qui inquiétaient le commerce de Rome. Au midi de Jérusalem, les deux forts d'Hérodion et de Massada, occupés par les sicaires, ralliaient à la cause de l'insurrection l'Idumée, pays de montagnards sauvages, fils d'Ésaü, que la domination des Machabées avait convertis à la foi judaïque. A l'orient, le château de Machéronte, situé de l'autre côté de la mer Morte, donnait pied à l'insurrection sur la rive gauche du Jourdain. Au nord, la Samarie commençait à passer de l'espérance à l'action, et des mil-

1. Ipse potissimum delectus, ut industriæ expertæ, nec metuendus ullo modo ob humilitatem generis ac nominis. — Suet., *in Vespas.*, 4. — Voir Josèphe, III, 1 (1).
2. Suet., *ibid.*
3. Voir Jos., *de B.*, IV, 10 (3, 2).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

liers d'hommes se rassemblaient sur le mont Garizim, sanctuaire de la religion samaritaine. Au delà enfin de la Samarie, la Galilée, riche, populeuse, juive de croyance, couverte de bandes armées qui prêchaient la révolution à coups d'épée, subissait ou leur domination ou leur entraînement, fortifiait ses villes et inscrivait sur ses rôles jusqu'à cent mille hommes en état de porter les armes.

Vespasien, arrivé à Antioche avant la fin de l'hiver, comprit bien vite quelle marche il devait suivre. Cestius Gallus s'était jeté tête baissée au cœur d'une insurrection dont il ne connaissait pas la puissance. Sans s'inquiéter de la Galilée insurgée à sa droite, de la Judée et de l'Idumée soulevées à sa gauche, il s'était aventuré du premier bond dans Jérusalem, entourée peut-être de cent mille hommes en armes. Le vieux capitaine qui lui succédait était d'une nature autrement froide et réfléchie. L'insurrection était trop forte pour l'éteindre d'un seul coup ; il résolut de la détruire pièce à pièce, de reprendre la Judée province à province, ville à ville, forteresse à forteresse ; d'attaquer d'abord la Galilée, province isolée que la Samarie séparait de Jérusalem et qu'il eût été dangereux de laisser en armes derrière lui ; de circonscrire ainsi patiemment, d'enterrer la révolte dans son foyer de Jérusalem, de la laisser s'y épuiser et s'y dévorer par sa propre violence, jusqu'à ce que l'heure fût venue de frapper le dernier coup.

La Galilée, d'ailleurs, n'était pas faite pour résister

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

bien fortement aux armes romaines. Géographiquement parlant, elle ne se rattachait pas au centre de l'insurrection ; moralement parlant, elle tenait peu à l'insurrection elle-même. Il était facile et prudent de l'en détacher tout d'abord. Cette contrée, qui avait été habitée jadis par quatre des tribus séparées, s'était vue, près de huit cents ans avant l'époque que nous racontons, dépeuplée de sa population hébraïque qu'avaient emmenée en captivité les rois d'Assyrie. Une population mêlée l'avait remplacée, formée de quelques débris de l'ancienne race et de vingt races diverses déracinées au loin et transplantées là par la politique du vainqueur. Ces échanges de peuples et de contrées, qui dépaysaient les races et dénaturaient le monde, étaient tout dans l'intérêt du conquérant. Il en était sorti pour la Galilée un peuple métis qui mêlait le culte du vrai Dieu à celui des idoles, et vénérait dans Astarté la déesse de leurs pères, dans Jéhovah le Dieu de leur territoire. Au jour de la résurrection de Juda sous les Machabées, ces peuples, assujettis par l'épée des Juifs, reçurent leur loi et vinrent à leur temple. Néanmoins bien des semences de paganisme y étaient demeurées. La race hérodienne avait là, plus qu'à Jérusalem, exercé son influence ; elle avait déployé l'architecture antimosaïque de ses amphithéâtres et de ses palais, dedié des villes à Auguste et à Tibère, implanté des populations païennes au milieu de la population israélite ; elle avait, autant qu'il était en elle, donné à la

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Galilée ce judaïsme tempéré, césarien et semi-païen, qui était pour elle une religion de famille.

Et de plus, la Galilée, opulente et fertile, nourrissait une population agricole, moins soumise aux entraînements de la cité, aux prédications de l'école, aux prestiges de la synagogue. Des cent mille hommes inscrits sur les rôles de Josèphe, une moitié demeurait occupée de l'industrie et de la culture ; l'autre moitié n'était elle-même qu'une pauvre garde nationale qui avait pris les armes, mais qui n'avait pas quitté son domicile. La vraie force de Josèphe, qui commandait la Galilée pour les insurgés de Jérusalem, c'était cinq mille mercenaires, ci-devant bandits, qu'il avait pris à sa solde. La vraie force de l'insurrection, c'étaient ces bandes de brigands ou de sectaires qui parcouraient le pays, imposaient plus qu'ils ne prêchaient la révolution, et, comme les zélateurs de Jérusalem, poussaient, bon gré mal gré, par la terreur à la révolte.

Et, même chez ces aventuriers, l'enthousiasme politique n'était pas soutenu par la force militaire. Ils voyaient venir contre eux Vespasien avec trois légions, vingt-trois cohortes, plus de six mille chevaux, en tout une cinquantaine de mille hommes [1] et une mul-

1. 2 légions (5e et 10e) commandées par Céréalis et Trajan, amenées de Syrie. . 12,600 hommes.
15e légion amenée d'Égypte par Titus . 6,300 —
10 cohortes de 1,000 hommes chacune. . 10,000 —

Report. 28,900

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

titude d'esclaves armés. Ses trois lieutenants, qui commandaient chacun une légion, étaient Q. Pétilius Céréalis, célèbre depuis dans d'autres guerres; Titus, fils de Vespasien, et après lui empereur; Ulpius Trajanus, qui fut lui-même père d'un empereur. Si l'on ajoute à Titus son frère Domitien, la guerre de Judée fit quatre Césars. Parmi les auxiliaires de l'armée romaine, quatre monarques vassaux, Antiochus, roi de Comagène, Sohême d'Émèse, Agrippa de Trachonite, Malch des Arabes Nabathéens, lui avaient fourni des secours. Cent soixante machines de guerre suivaient cette armée. C'étaient ces balistes et ces catapultes qui lançaient au loin d'énormes pierres, brisaient les créneaux des remparts, entamaient l'angle des tours, et

Report. .	28,900	—
13 cohortes de 600 hommes et 120 chevaux	9,360	—
6 *turmæ* (ἴλαι) de cavalerie.	180	—
Les trois rois Sohême, Antiochus et Agrippa avaient fourni chacun 2,000 hommes et 1,000 chevaux	9,000	—
Malch (Malkou), roi des Arabes Nabathéens (Arabie Pétrée), successeur d'Arétas (Harethath)	6,000	—
En tout.	53,440	hommes.

Josèphe dit cependant soixante mille hommes, sans compter les esclaves. — D'après Suétone (*in Vespas.*, 4), Néron ajouta aux troupes employées par Cestius deux légions, 8 *alæ*, 10 cohortes. — A l'époque de la mort de Néron, Vespasien avait trois légions. Tac., *Hist.*, I, 10. — C'étaient, comme on le verra plus tard, la 5e, la 10e et la 15e. La 10e venait de l'Euphrate, et remplaça probablement la 12e, battue sous Cestius. — Titus commandait la 15e légion, Trajan la 10e. — Voir Jos., III, 5 (4, 2).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

jetaient à trois stades de distance (600 mètres) la tête d'un homme.

En face de cette puissance, les bandes irrégulières des insurgés galiléens, gens de tout pays, de toute origine, mêlées de vagabonds, de malfaiteurs, d'étrangers, de païens même, n'avaient ni la discipline, ni les armes, ni l'expérience du soldat romain. Sans casques et sans cuirasses, ils ne ressemblaient pas à cette infanterie romaine, inébranlable par sa masse, invulnérable sous son armure. Ils n'avaient rien de pareil à la redoutable *artillerie* de Vespasien. Les chevaux du désert que Malch et Sohême avaient amenés au camp romain ne leur prêtaient pas leurs ailes. Ils n'avaient que les murailles de leurs cités relevées à la hâte, leur pauvre épée et leur foi à leurs prophètes. Mais il y avait parmi eux des hommes qui, dans une nation appelée à la liberté et pour une religion appelée à régénérer le monde, eussent été des héros. Dans le judaïsme, ils n'étaient que des désespérés, fanatiques d'un Messie qui ne venait point, sectaires d'une religion évanouie, épuisés par l'angoisse de leurs espérances déçues et de leurs prophéties en vain méditées : pour y échapper, ils étaient prêts à tout, au combat, quelque inégal qu'il pût être ; à la torture, quelque affreuse qu'on la pût faire ; au suicide, quelle que soit l'impiété du suicide.

Aussi, lorsque dans les riches vallons de la Galilée apparurent les trois aigles des légions romaines ; lorsque retentit le pas mesuré des cohortes, marchant sur

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

un front de six hommes avec leur immense cortége d'auxiliaires, de mercenaires, de bêtes de somme, de machines de guerre, cet attirail de la puissance des Césars chemina avec toute la sécurité de la force, sinon de la paix. Sepphoris (Saphorieh), romaine de cœur, alla au-devant de Vespasien pour le prier d'entrer dans ses murs ; Gadara (ou plutôt *Gabara*), qui voulut résister, vit toute sa population virile passée au fil de l'épée. Josèphe, qui avait marché en avant pour offrir la bataille, vit ses milices peu belliqueuses se disperser, et s'enfuit lui-même jusqu'à Tibériade. La campagne tout entière se soumit au vainqueur ; les plus compromis ou les plus obstinés se réfugièrent dans les places fortes[1].

Dans ce pays ondulé qui s'étend depuis les rives du Jourdain jusqu'au littoral de la mer, la nature, presque à l'entrée de chaque vallée, a placé un mamelon, dernier promontoire qui termine une chaîne de montagnes, à peu près à pic du côté de la plaine, accessible seulement du côté des hauteurs, et qui semble fait pour être le piédestal d'une forteresse. Les guerres des temps passés avaient fait apprécier ces postes élevés ; des bourgs et des citadelles s'y étaient bâtis, presque imprenables, tant que les citernes ne taris-

1. III, 7, 10 (6, 7). — Gadara est de l'autre côté du lac de Tibériade, et il ne peut en être ici question. Gabara serait le site actuel d'Arrabeh. (Lettre du docteur Schultz au docteur Williams, publiée par celui-ci. *Holy city*, t. I, p. 470.)

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

saient pas. Cinq ou six de ces bourgs furent, au bout de peu de semaines, les seuls points libres dans toute la Galilée. Encombrés de fugitifs et de combattants, de tremblants et de désespérés, ils étaient le dernier refuge pour s'abriter, le dernier poste pour combattre, le dernier asile et du courage et de la peur.

Aussi deux siéges, à vrai dire, remplirent-ils toute cette campagne, mais deux siéges laborieux et sanglants. Josèphe s'était renfermé dans Jotapat, une de ces citadelles galiléennes où la hauteur et l'escarpement étaient tels, que du sommet de la ville on ne pouvait apercevoir le fond de la vallée. La plus grande force de l'insurrection, une population virile de quarante mille hommes, s'y était entassée. La stratégie romaine s'y épuisa. Vespasien y fut blessé [1]. A ces circonvallations qui s'élevaient plus hautes que les murailles pour dominer le côté attaquable de la ville, les Juifs opposaient de nouveaux remparts bâtis au-dessus de leur rempart ; en quelques jours leur mur s'éleva de vingt coudées. Au bélier dont les redoutables oscillations venaient

1. Suet., *in Vespas.*, 4. — Josèphe, III, 16 (7, 22). Le docteur Schultz a reconnu la situation de Jotapat, aujourd'hui Jéfât, entre Kana-el-Jaleel et Kafr-Monda, à deux heures environ d'Arrabeh. Comme la plupart de ces anciennes villes fortes, Jéfât est située sur une espèce de promontoire à la jonction de deux vallées qui se réunissent en une seule. La description des lieux, faite par Josèphe, s'accorde avec leur situation actuelle. De plus, on voit des ruines de tours et de murs, des citernes, des grottes, etc. — Voir la lettre citée ci-dessus.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ébranler les plus fortes murailles, ils opposaient des sacs remplis de paille qui amortissaient ses coups. A la tortue, cette puissante écaille formée par les boucliers réunis et sous l'abri de laquelle la légion marchait à l'assaut, couverte et invulnérable, ils opposaient des flots d'huile bouillante que les boucliers n'arrêtaient pas et qui consumaient la chair des hommes sous leurs armures. A ces balistes qui lançaient à deux stades de distance (400 m.) des pierres du poids d'un talent (26 k., 107), ils opposaient le feu ; et alors, les balistes, les béliers, les claies qui protégeaient les travailleurs, les tours de bois hautes de cinquante pieds qui s'élevaient au dessus même des remparts, les rameaux et les troncs d'arbre qui soutenaient les terrassements romains, tout le travail de trois légions pendant de longues journées était dévoré en un instant. Jotapat, quoique investie, trouvait le moyen de communiquer avec le dehors. Il y avait un sentier ardu, rocheux, descendant l'escarpement de la montagne, par lequel allaient et venaient des messagers nocturnes, vêtus de peaux de bêtes, et que les sentinelles romaines prenaient pour des chiens. Alors même que la brèche fut ouverte, Jotapat soutint admirablement l'assaut ; et, après une effroyable nuit où le sang coulait à flots du haut des remparts, où les cadavres s'élevaient à la hauteur des murs, où le sifflement des balistes, le fracas des projectiles, les cris des combattants sur les remparts, éveillaient à l'intérieur les épouvantables

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

hurlements de plusieurs milliers d'enfants et de femmes, il fallut cependant que les cohortes romaines se retirassent. Mais Jotapat succomba enfin à la fatigue et à la soif; le sel lui manquait, l'eau était rare, les combattants épuisés ; les sentinelles qu'on ne pouvait relever finissaient dans les dernières heures de la nuit par s'endormir à leur poste. Vespasien le sut, et quelques soldats romains arrivèrent sans bruit, protégés par la nuit et le brouillard, tuèrent les sentinelles, pénétrèrent dans la ville et jusque dans la citadelle. Quand Jotapat s'éveilla, l'armée romaine, sans avoir perdu un seul homme, était tout entière dans ses murs. Le siége avait duré quarante-sept jours (du 23 artémisios au 1er panemos, 23 mai — 29 juin).

Ce fut alors une effroyable tuerie faisant concurrence au suicide. Les Romains n'épargnèrent que les femmes et les petits enfants (νήπιους) au nombre de douze cents. Tout le reste périt ; pendant plusieurs jours on fouilla les puits, les cavernes, les passages souterrains pour en extraire des Juifs et les tuer. Mais la plupart n'avaient pas attendu cette recherche. Ce qui était resté de combattants s'était réuni à une des extrémités de la ville, et s'était donné la joie de s'entr'égorger. Josèphe, retiré avec quarante autres dans une caverne, y demeura caché pendant trois jours, sortant chaque nuit pour examiner les dehors et rentrant avec la conviction que la fuite était impossible. Une femme le trahit, et Vespasien lui fit offrir une grâce, qu'inspiré

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

de Dieu, dit-il, il était prêt à accepter. Cependant ses compagnons, moins éclairés ou plus énergiques, ne voulurent ni imiter ni souffrir sa soumission ; et, l'épée sur la gorge, il fallut qu'il acceptât, d'accord avec eux, le remède suprême du suicide. On tira au sort ; le premier qui tomba fut tué par le second, le second par le troisième, et ainsi de suite. Josèphe, gardé par la Providence, demeura seul avec un compagnon auquel il devait donner la mort et auquel il persuada de vivre. Quel rôle Josèphe devait remplir dans le camp romain, nous le dirons plus tard [1].

La prise de Jotapat anéantissait l'insurrection dans la Galilée et sur la rive droite du lac de Génésareth ; la prise de Gamala, un peu plus tard, dut étouffer tous les germes de la révolte sur l'autre rive du lac et dans le royaume d'Agrippa. La position de Gamala était pareille à celle de Jotapat. Au midi, un précipice, où le regard ne plongeait pas sans vertige, et au dessus duquel la ville semblait comme suspendue et prête à s'écrouler ; au nord, une ligne de remparts destinée à couvrir le côté où la ville était accessible par les hauteurs ; au centre, une éminence pareille à la bosse d'un chameau [2] et sur laquelle s'élevait une citadelle à la hauteur de laquelle les flèches ne pouvaient atteindre. Gamala, patrie de Judas le Gaulonite, révoltée depuis longtemps contre son roi Agrippa, était un des

1. Jos., III, 16-24 (7-8).
2. *Damel*, chameau, *Gamel*, *Gamala*. Jos., IV, ?.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

grands foyers de l'insurrection. La pensée de la résistance y était unanime ; personne ne songeait à se rendre.

Ici, ce fut dans la ville même que le combat fut terrible. Les béliers avaient forcé le rempart sur trois points différents ; les Romains avaient pénétré dans la ville, rejeté les combattants juifs jusque vers les abords de la citadelle ; mais, à mesure que ceux-ci reculaient par des ruelles étroites et montantes, ils retrouvaient l'avantage du terrain. Les Romains, sur qui les coups tombaient de haut, voulurent s'élever à leur tour et montèrent sur les toits (les maisons, alors comme aujourd'hui, étaient peu élevées et les toits en plate-forme) : mais ces constructions légères cédèrent sous le poids des combattants armés ; les maisons s'écroulèrent sous les occupants ; les Romains renversés, perdus dans un nuage de poussière, embarrassés dans des passages étroits et inconnus, ne se reconnaissant plus sous la poudre dont ils étaient couverts, périssaient sous les coups et sous les décombres : il fallut sortir de cette ville un instant prise.

Mais à cette ville assiégée les vivres manquaient : on n'en donnait plus qu'aux seuls combattants ; le reste, ou tâchait de s'enfuir par les passages souterrains qui servaient aux égouts, ou demeurait épuisé par la faim et résigné à la mort. Une nuit, trois soldats de la quinzième légion parvinrent à déranger quelques assises d'une des tours ; elle s'écroula, l'armée romaine entra par cette brèche, et, comme les rues de la ville avaient

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

une pente rapide, le bas de la ville fut à la lettre une mare de sang. Dieu, dit Josèphe, combattait contre les Juifs ; ils ne purent tenir longtemps, même dans cette citadelle si élevée, qui devenait leur dernier refuge. Un vent violent s'éleva, qui portait aux Juifs les flèches des assiégeants et leur rejetait leurs propres flèches ; ils ne pouvaient même se tenir debout sur les remparts. Quand toute la masse du peuple accumulée dans ce dernier asile se vit sans ressource, ils embrassèrent une dernière fois leurs enfants et leurs femmes, les précipitèrent et se précipitèrent avec eux dans l'abîme. Il ne se sauva, dit Josèphe, que deux femmes, pas un enfant ; les Romains jetaient les enfants du haut du mur. L'atrocité du meurtre luttait avec l'atrocité du suicide (24 gorpiœos au 23 hyperberetœos, 19 septembre au 18 octobre)[1].

Sur ces deux points seulement dans la Galilée, Jotapat et Gamala, l'insurrection avait résisté quelque temps; partout ailleurs, quelle que fut son obstination, elle avait promptement cédé, ou devant la supériorité des forces ennemies, ou même devant sa propre impopularité. Dans la ville de Japha [2], que la résistance de

1. Suétone mentionne les deux siéges de Tarichée et de Gamala comme dirigés par Titus. Dans un de ces combats, il eut son cheval tué sous lui, et monta immédiatement le cheval d'un ennemi qu'il venait de tuer (*In Tit.*, 4).

2. M. de Saulcy (t. I, p. 78, 20 décembre) reconnaît cette ville dans le village actuel de Jafa ou Yafâh, à 2 kilomètres sud de Nazareth. Ce serait la Japhia de la Bible. (Josué, XIX, 12.) V. aussi la lettre déjà citée du docteur Schultz.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Jotapat avait encouragée au soulèvement, les plus ardents, sortis à la rencontre des Romains et repoussés par eux, s'étaient vus enfermés dans une première enceinte de la ville ; par peur ou par trahison, on refusait de leur ouvrir l'enceinte intérieure. Ils furent tués là comme dans un piége, et moururent en maudissant leurs compatriotes. Les Samaritains du mont Garizim, vaincus par la soif, avaient été massacrés au nombre de onze mille six cents. Des révoltés juifs s'étaient établis sur le Thabor, montagne isolée, facile à défendre de toutes parts. Une fausse attaque les attira dans la plaine, où la cavalerie romaine les tailla facilement en pièces [1].

Une bande plus nombreuse, celle de Jésus, fils de Saphat, avait occupé plus longtemps les Romains. Retirée à Tibériade, elle y tenait sous le joug l'aristocratie, amie de la paix. Un parlementaire romain, arrivant aux portes, fut, selon la constante habitude de ces insurgés, reçu à coups de flèches. Le parti de la paix s'effraya ; le sénat de Tibériade députa à Titus pour solliciter l'approche des forces romaines, et à leur approche expulsa les insurgés. De Tibériade, ceux-ci allèrent quelques lieues plus loin, sur les rives du lac, prendre position à Tarichée ; mais, là

1. Sur le combat de Japha, Josèphe, III, 21 (7, 31), le 25 dœsios (24 juin). — Sur celui de Garizim, III, 22 (7, 32), le 27 dœsios (26 juin) ; voir aussi M. de Saulcy, t. II, p. 400 et s. — Sur celui du Thabor, Jos., IV, 6 (1, 8).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

aussi, les inquiétudes de la ville, l'hostilité de l'aristocratie les accueillirent : il y eut sur la place, entre le parti de la guerre et le parti de la paix, de tels débats, que du dehors les Romains entendirent les clameurs populaires et jugèrent que cette ville divisée serait bientôt prise. Titus hâta le succès par un coup de main hardi : lançant son cheval dans les eaux, il tourna les murailles de la ville et pénétra de plain-pied par le port dans la cité. Les malheureux soldats de l'insurrection n'eurent plus d'autre refuge que le lac lui-même. Ils se jetèrent sur des barques réunies à l'avance ; mais les Romains eurent bientôt équipé une flottille, et sur ce lac, dont toutes les rives leur étaient hostiles, les Juifs furent réduits à se défendre contre les navires romains avec les pierres qui servaient de lest à leurs bateaux. Bientôt il ne resta plus d'eux que quelques débris de barques flottants sur le lac, des cadavres enflés par la submersion et des taches de sang sur les eaux.

Il demeurait cependant à Tarichée, outre les habitants de la ville que Rome devait épargner, une multitude d'étrangers, insurgés ou fugitifs, qu'une sorte, je ne dirai pas de pitié, mais de respect humain, empêchait Vespasien d'égorger. Après mûre délibération, il leur accorda « une liberté équivoque », et leur fit ouvrir une des portes de la ville en ne leur laissant de passage que vers Tibériade. Arrivés là, au milieu d'une population dont on se croyait plus sûr,

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

on les enferma dans l'hippodrome et on les tria. Douze cents, vieux et infirmes, furent massacrés sans pitié ; six mille, les plus robustes, furent envoyés, comme d'utiles ouvriers, à Néron, qui s'amusait alors à couper l'isthme de Corinthe; le reste (trente-six mille quatre cents, dit Josèphe) fut vendu comme esclaves [1]. Tout cela se passait sur les bords de ce beau lac de Génésareth, dont l'aspect ravit encore nos voyageurs. Quarante ans auparavant, sur ces mêmes bords et sur ces mêmes eaux, Jésus, fils de Marie, avait précédé Jésus, fils de Saphat, portant, lui, la bonne nouvelle et l'Évangile de la paix. C'était sur ce lac, ensanglanté aujourd'hui, qu'il avait tendu la main à Pierre et que ses disciples l'avaient éveillé au fond de la barque pour lui dire : « Seigneur, nous périssons ! » Il avait commandé aux vents et aux flots, et il s'était fait une grande tranquillité.

Il restait encore une dernière bande d'insurgés galiléens ; celle-là était commandée par Jean, fils de Lévi, et il l'avait établie dans sa ville natale de Giscala. Mais, là aussi, l'approche des troupes romaines et les clameurs de la ville rendirent bientôt sa position insoutenable. Jean se contenta de demander à Titus, qui

1. Josèphe, III, 31-36 (9, 10). Tarichée fut prise le 8 gorpiœos (13 septembre). Tibériade, comme on sait, s'appelle aujourd'hui Tabarieh ; Tarichée, Kedes. L'une et l'autre présentent des vestiges remarquables d'antiquités romano-judaïques. De Saulcy, t. II, p. 463 et suiv., 470 et suiv.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

approchait, un jour de trêve, pour célébrer le sabbat et signer ensuite la capitulation. Après l'avoir obtenu, sachant trop bien que la capitulation ne s'étendrait pas jusqu'à lui, il profita de cette nuit d'armistice pour s'échapper avec ses soldats. Leurs femmes et leurs enfants les suivirent. Mais au bout de vingt stades (une lieue), ce lent et douloureux cortége sembla trop ralentir la marche des hommes armés. Ils entendaient déjà le galop de la cavalerie romaine qui les poursuivait. Jean exigea de ses hommes qu'ils abandonnassent leurs familles, et le fanatisme juif lui accorda ce sacrifice. Trois mille êtres humains furent ainsi délaissés, malgré leurs supplications et leurs pleurs, hurlant de douleur, tremblant d'effroi, se perdant dans des chemins inconnus, se foulant et s'écrasant dans leur fuite. Jean fut atteint cependant et perdit une partie de ses hommes ; mais il se sauva avec le reste, et, après une marche d'au moins quatre jours, il porta à Jérusalem, rendez-vous de tous les débris de l'insurrection galiléenne, un fanatisme exalté par la défaite, un courage indompté, une volonté supérieure, une âme prête à tout oser [1].

Ainsi, de toutes parts en Galilée, les soldats de l'insurrection étaient ou détruits ou balayés. La cruauté même du vainqueur, il est triste de le dire, assurait la soumission des peuples. Là où la soumission était

1. IV, 8 (9, 2).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

prompte, Vespasien se montrait clément ; il se contentait d'abattre un pan de mur, de transformer la ville forte en ville captive : du reste, la population demeurait libre ; des chefs lui étaient choisis par son propre sénat et parmi les notables du parti de la paix ; un centurion seulement demeurait dans chaque ville, un décurion dans chaque bourg ; Rome ne leur refusait pas cette autonomie, souvent fort large, dont elle était libérale envers ses sujets. Mais, quand la population n'avait pas immédiatement séparé sa cause de celle des insurgés, l'épée de Rome était terrible ; les hommes presque toujours, parfois même les femmes et les enfants, étaient mis à mort. C'est l'honneur de Titus et c'est l'annonce de ce règne qu'on appela les délices du genre humain que de le voir modérer les massacres. Il eût, sans son père, ménagé le sang de Gamala ; il accorda à Giscala le répit dont j'ai parlé, afin de ne pas être obligé de la prendre d'assaut et de la livrer à l'épée de ses légionnaires. Mais le vieux routier Vespasien ne connaissait pas ces ménagements ; il trouvait avec son conseil que tout était permis envers les Juifs, et que « lorsque l'utile et l'honnête ne peuvent se mettre « d'accord, c'est l'utile qu'il faut préférer ». Nous venons de voir comment, à Tarichée, il éluda la promesse que Titus avait faite de laisser la vie aux prisonniers.

Ces épouvantables représailles effrayaient plus qu'elles n'irritaient. On aimerait à croire que la terreur est toujours et absolument de la mauvaise poli-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

tique, comme elle est d'une détestable morale. Pour le châtiment des peuples, Dieu ne l'a pas ordonné ainsi, et il faut que les tyrans fassent grand abus des supplices, pour qu'à la fin cette politique leur soit funeste. Dieu nous garde de la terreur modérée et intelligente, car celle-là dure ! Dans l'antiquité surtout, de telles représailles étaient si bien passées en loi, que les victimes elles-mêmes s'en prenaient, non à ceux qui les exerçaient, mais à ceux qui les avaient provoquées. Josèphe, qui raconte ces massacres, n'accuse ni Titus, ni même Vespasien; courtisan de ces princes, il croit en racontant tout cela ne leur faire aucun tort ; et, au fond, ni Titus ni Vespasien lui-même, leur vie en dépose, n'étaient plus sanguinaires que d'autres. En faisant périr tant d'êtres désarmés, ils croyaient, non pas assassiner, mais combattre. Les grands coupables, aux yeux de Josèphe, ce sont les auteurs de la révolte, ceux qui ont rendu le peuple juif criminel avec eux, ceux qui ont nécessité et légitimé les vengeances romaines. Josèphe n'est pas insensible à tant de sang versé; mais c'est sur ces hommes que par sa bouche la nation juive rejette ces flots de sang ; ainsi un malheureux poussé au crime par de perfides conseils s'en prend de son supplice, non pas à son juge, mais à son instigateur.

Seulement, ces exécutions qui épouvantaient la masse du peuple achevaient d'exalter la partie exaltée du judaïsme. Les soldats de l'insurrection, qui avaient

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

disputé leur vie derrière les murailles croulantes de Jotapat et de Gamala, savaient qu'il n'y aurait pas d'amnistie pour eux. La victoire leur était difficile, mais la soumission impossible. Les liens du sang ne les arrêtaient guère ; on a vu comment, au sortir de Giscala, ils avaient abandonné leurs enfants et leurs femmes ; comment à Gamala ils les avaient jetés avec eux du haut de la citadelle. Ils ne reculaient pas non plus devant le suicide. Depuis longtemps, soit par suite des relations avec les païens, soit par le seul progrès d'un fanatisme désespéré, l'orthodoxie judaïque s'était familiarisée avec l'idée de la mort volontaire. Les exemples en sont nombreux dans Josèphe et il les raconte avec admiration [1].

C'étaient de tels hommes qui, échappés comme par miracle au massacre de la population armée, affluaient de tous les points de la Galilée vers la ville sainte. Bandits de Judas le Gaulonite, sicaires de Manahem, soldats de Charès ou de Jean de Giscala, fugitifs de Gamala ou du Thabor, fanatiques de religion, de patriotisme ou de pillage ; tournant le dos à ces cités pusillanimes qui accueillaient avec joie l'aigle romaine, à ces laboureurs galiléens empressés de faire leur paix pour retourner à leurs moissons, à ce Josèphe qui

1. Voir entre autres le récit des insurrections de Tibériade (Jos., *in Vita sua*, 28) ; la scène de la caverne de Jotapat, où Josèphe combat les idées de suicide que d'habitude il semble accepter. *B. J.*, III, 25 (8) ; les suicides de Massada, VII, 34, 36 (8, 9) ; un passage de la lettre d'Agrippa à Caïus. Philo, *in Legat.*

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

d'ennemi des Romains était devenu leur grâcié et leur courtisan : tous arrivaient, disaient-ils, pour verser leur dernière goutte de sang sur les parvis du temple; plus exaltés dans le désespoir de la défaite qu'ils ne l'avaient été dans leurs espérances de victoire ; criant d'ailleurs qu'ils n'étaient pas vaincus ; qu'ils avaient seulement abandonné une situation difficile pour une situation plus forte, la défense des bourgades galiléennes pour la défense de Sion. L'élite de toutes les bandes d'aventuriers, le résidu de toutes les insurrections, les plus obstinés de tous les fanatiques, se pressaient ainsi dans Jérusalem pour la défendre et plus encore pour la déchirer.

Jérusalem pouvait donc se croire forte ; mais elle devait se sentir isolée. Elle n'avait rien fait pour venir en aide à la Galilée, cette avant-garde perdue de l'insurrection. Avertie par Josèphe, elle n'avait su trouver aucune force pour faire diversion aux coups que lui portait Vespasien sur les bords du lac de Tibériade. Était-ce jalousie ? Cela est possible. Était-ce impuissance causée par la discorde? Cela est probable. Les révolutionnaires sont égoïstes, et la révolution juive surtout eut ce caractère qu'au milieu des plus extrêmes périls ses sectateurs ne cessèrent de s'entre-déchirer.

Maintenant Jérusalem goûtait les fruits de son inaction. La Galilée était détachée d'elle, l'insurrection de la Samarie était domptée, et par suite la domination

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

romaine, raffermie dans ces deux provinces, touchait Jérusalem par le Nord. A l'Occident, Joppé, un instant occupée par des pirates juifs, avait été reprise: les pirates avaient été contraints à se réfugier sur leurs navires, et l'inclémence habituelle des éléments envers les Juifs les avait bientôt rejetés sur la côte où le glaive des Romains les attendait. Azot et Jamnia étaient rentrées sous le joug; et, plus forte que jamais, une chaîne de cités idolâtres, depuis Gaza jusqu'à Sidon, barrait aux Juifs les approches de la mer. A l'orient, Scythopolis, toujours fidèle; Tibériade et Tarichée, facilement soumises; le mont Thabor, occupé; Gamala, enfin vaincue, ouvraient à Vespasien le lac de Tibériade, les bords du Jourdain et cette grande plaine (Μεγάλον Πεδίον), qui, sur la rive droite de ce fleuve, s'étend du mont Thabor jusqu'à la mer Morte. Au midi, Jérusalem avait derrière elle l'Idumée encore inattaquée; mais sur tous les autres points l'insurrection hiérosolymitaine était circonvenue. Les aigles romaines, à Scythopolis, n'avaient plus que vingt lieues entre elles et Jérusalem; à Jamnia, onze lieues; à Sichem, douze. C'étaient les toparchies voisines de Jéricho, de Thamna, de Gophna, d'Acrabata, qui, le printemps prochain, allaient avoir à défendre leur capitale.

Mais le récit des événements de la Judée doit être ici interrompu. Un moment est venu, qui amène des perturbations tout autres; un homme est apparu sur la scène, auquel la Providence destine un rôle tout nou-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

veau, non-seulement dans la Judée, mais dans le monde romain. La guerre de Judée ne sera plus qu'un coin de la guerre universelle. Les révolutions de Jérusalem se perdront pour quelque temps dans le bruit des révolutions de l'empire. Ce sont ces révolutions de l'empire qu'il nous faut ici raconter. C'est là cette époque où devaient « retentir les bruits de guerre et de sédition », où l'on devait voir « se soulever peuple contre peuple et royaume contre royaume » [1].

1. Matth., XXIV, 6, 7. — Luc, XXI, 9, 10.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

TROISIÈME PARTIE

SOULEVEMENT DES ARMÉES

CHAPITRE VIII

GALBA.

(68-69)

Audituri enim estis prælia, et opiniones prœliorum.

Car vous entendrez des combats et des bruits de combats. (MATTH., XXIV, 6.)

Cum audieritis prælia, et seditiones; nolite terreri; oportet primum hæc fieri.

Quand vous entendrez des combats et des séditions, ne vous effrayez pas ; il faut que ces choses aient lieu d'abord. (LUC, XXI, 9.)

Le même vent qui soufflait en Judée soufflait à Rome. Il y avait là aussi des prophéties, des pressentiments superstitieux, des ambitions démesurées, des craintes profondes, de folles espérances.

Pour le comprendre, il faut se rappeler d'abord par quelles épreuves avaient passé les hommes de cette époque, les hommes de quarante ans par exemple, et

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ce qu'avaient ressenti surtout ceux qui possédaient le rang ou la richesse. Enfants, ils avaient vu finir la royauté de Tibère ; puis ils avaient subi, pendant trois ans, le règne d'un maniaque épileptique et sanguinaire, Caligula. Ils avaient été témoins ou complices de la tentative de résurrection républicaine qui, après la mort de ce prince, avait, pendant une journée et demie, troublé les têtes du Sénat. Ils avaient accepté, toléré, adoré tour à tour, en les maudissant, Claude, ses affranchis, ses deux femmes, Messaline et Agrippine. Ils avaient, parmi les autres péripéties de ce règne, vu la prostituée Messaline, femme de l'empereur, épousant publiquement un autre homme ; puis le lendemain mise à mort sans le consentement et presque à l'insu de l'empereur qui l'aimait toujours. Ce gouvernement des femmes, plus désordonné, aussi sanguinaire que celui des hommes, leur avait donné Néron ; et ils avaient eu treize années entières pour contempler et redouter ce phénomène d'un maître du monde, danseur, cocher, pantomime, incendiaire, meurtrier de son frère, de sa femme, de sa mère, meurtrier, s'il l'eût pu, du genre humain tout entier. Ils avaient vu le crime arrivant à des proportions grandioses, comme ces colosses monstrueux de l'Inde, hideux et difformes, si on les regarde de près, mais auxquels leurs proportions gigantesques impliquent un certain prestige et une certaine majesté.

Ce long cauchemar n'avait pas rendu leur jugement

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

plus sain, tant s'en faut ! mais bien leur imagination plus ardente, leurs peurs et même leurs ambitions plus exaltées. Leurs craintes et leurs chimères prenaient ces proportions supérieures qui, de tout temps, dans le bien et dans le mal, dans son élévation et sa décadence, ont été propres au génie romain. Même le Romain d'aujourd'hui ne conçoit rien qui n'ait une certaine grandeur. L'immensité de cet empire, qui englobait, disait-on, le genre humain tout entier, élevait singulièrement les proportions de la politique et le diapason de toutes les espérances [1]. Le jour où cet empire serait mis en question, où ce colosse branlerait, où cette masse immense semblerait vouloir se déplacer, il n'y avait rien de si surhumain que l'on ne dût espérer et que l'on ne dût craindre.

A cette redoutable grandeur des événements, la superstition ajoutait des proportions plus vastes encore. Rome, elle aussi, avait ses faux christs et ses faux prophètes. Elle avait vu Simon le Magicien s'élevant dans les airs ; elle lui dressait des autels, elle devait en déifier bien d'autres. Le monde était semé de merveilles et de présages comme de crimes et de calamités. Il se dédommageait des souffrances par des chimères. Le courant d'idées ou plutôt de pratiques superstitieuses qui, un instant arrêté, avait repris son cours sous Au-

1. Vetus ac jampridem insita mortalibus potentiæ cupido cum imperii magnitudine adolevit. Tac., *Hist.*, II, 38.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

guste, à l'issue des guerres civiles de la république, venait d'acquérir une nouvelle force sous le régime de terreur des premiers césars ; il devait en acquérir une nouvelle après Néron et sous l'influence des guerres civiles de l'empire.

Cette superstition n'était pas seulement celle du peuple. Les plus élevés en dignité, plus exposés, étaient souvent plus superstitieux. Néron, « plein d'une passion étourdie de gloire et d'immortalité [1] », se livrait à la magie, immolait des hommes à cet art, adorait une statuette de jeune fille qui lui avait, disait-il, révélé un complot. Les grands de ce siècle-là peuvent être dévots comme Auguste, épicuriens comme César, déistes comme Sénèque, fatalistes comme Tacite, blasphémateurs comme Pline, athées comme Tibère. Mais toujours, par un coin ou par un autre, le surnaturel s'empare d'eux et les domine : César a son talisman ; Tacite croit aux présages, Pline aux enchantements, Tibère aux astrologues.

Car l'astrologie, la moins religieuse des superstitions, était celle qui dominait le plus. Comme le fatalisme était leur dogme, l'astrologie était leur culte. Néron avait étudié cette science de même que toutes les autres sciences occultes. Poppée, son intrigante épouse, moitié juive, moitié superstitieuse, se partageait entre les rabbins et les astrologues ; elle avait

1. Erat illi æternitatis perpetuæque famæ cupido, sed inconsulta. Suétone, *in Nerone*, 55.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

fait à ceux-ci un sanctuaire dans sa maison, où elle les gardait précieusement. Othon, premier mari de Poppée, avait hérité de ses astrologues ; et ce sera l'un d'eux, Séleucus, qui le poussera à se faire empereur. Plus tard, Vespasien hérita des astrologues d'Othon, et le même Séleucus sera son conseiller. Les astrologues, à Rome, sont éternels ; le pouvoir les chasse, mais le pouvoir les consulte. Vitellius les expulse de Rome, mais il en garde quelques-uns dans son palais. Bientôt revenus, Vespasien les chassera encore, mais il n'en aura pas moins foi en eux [1]. Les astrologues sont les grands politiques de ce siècle [2]. Ils commandent les guerres, les trahisons, les complots. Le monde est gouverné par le sceptre et par l'épée moins que par l'astrolabe.

Encore une fois, il en était de Rome comme de Jérusalem. La nuée des faux prophètes s'était abattue sur l'une comme sur l'autre. Dans l'une comme dans l'autre, la superstition s'alliait à la politique, prête à enfanter les ambitions et les tentatives révolutionnaires. Ici, c'était l'espérance trompée du Messie ; là, c'était une recrudescence de toutes les superstitions païennes. De part et d'autre les rêves étaient grandioses ; il s'agissait, non d'un coin de la terre, mais du

1. Voir Tac., *Hist.*, II, 62, 78. — Suét., *in Vitell.*, 14 ; *in Oth.*, 4, 6. — Xiphilin, LXV, 1 ; LXVI, 9. — Plutarq., *in Oth.*, *in Galba*, p. 1063 (ed. Xylander).

2. Genus hominum, potentibus infidum, sperantibus fallax, quod in civitate nostra et vetabitur semper et retinebitur. Tacite, *Hist.*, I, 22.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

monde. Les zélateurs de Jérusalem attendaient la domination d'Israël sur le monde entier, l'hommage de tous les peuples au temple de Salomon, en un mot toutes les magnificences qu'avaient annoncées les prophètes. A Rome, il n'était si petit génie qui ne rêvât la pourpre. En bien et en mal, rien ne semblait impossible. Othon, disgrâcié et exilé, rêvait d'être César. Néron César rêvait sa propre chute, et, pour son retour, la domination de l'Orient, et la royauté de Jérusalem [1]. Tant Jérusalem tenait une grande place dans ces aspirations de l'avenir ! tant il est vrai que le même souffle de révolution soulevait l'Orient et l'Occident, Jérusalem et Rome !

Cette exaltation de toutes les âmes que le christianisme n'éclairait point, cet affolement de l'astrologie et des superstitions païennes, cette exaltation de l'esprit juif, ces désespoirs du rabbinisme expliquent bien les révolutions multipliées que nous allons raconter. Elles expriment en même temps le caractère superstitieux dont ces révolutions sont particulièrement empreintes. Pendant les dix-huit mois qui vont suivre, pas un événement qui n'ait son avant-coureur ; pas une révolution qui ne soit prédite ou présagée, qui ne soit annoncée par quelque signe, équivoque peut-être au moment où il paraît, mais que l'avenir rendra indubitable. Rome croit tout, interprète tout,

1. Suét., *in Ner.*, 40.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

cherche un sens aux accidents les plus frivoles [1]. De l'histoire, cette foi passe aux historiens ; tous ces faits sont rappelés avec aplomb et sans ironie par des écrivains graves comme Tacite, Suétone et Plutarque, contemporains et appuyés sur des autorités contemporaines [2]. « Rechercher des fables, dit Tacite, amuser le lecteur par de vaines fictions serait peu digne de la gravité de mon œuvre ; mais je n'ose pas non plus mettre en doute des faits connus et qui ont été transmis par d'autres à la postérité [3]. » Tels sont les instincts superstitieux qui dominent cette époque, pendant laquelle les magiciens de Néron, la prophétesse de Galba, le tireur d'horoscopes d'Othon, la captive romaine que consulte Vitellius, les vingt et quelques prophètes interrogés et exploités par Vespasien, seront plus que Néron, plus qu'Othon, plus que Galba, plus que Vitellius, et autant que Vespasien, les vrais Césars.

Après ce caractère superstitieux, un autre caractère de cette période de révolutions mérite d'être remarqué. Dans cette guerre, qu'il faut bien appeler une guerre civile, la puissance militaire apparaîtra seule

1. Apud civitatem cuncta interpretantem. Tac., II,91. Inclinatis ad credendum animis loco ominum etiam fortuita, II, 1... Occulta fati lege et ostentis ac responsis destinatum Vespasiano imperium post fortunam credidimus. I, 11.

2. Diversis auctoribus vulgata. Tac., *Hist.*, I, 86.

3. Tacite remarque encore que l'anxiété publique augmentait la superstition. — Plura alia, rudibus sæculis etiam in pace observata, nunc tantum in metu audiuntur. I, 86.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

sur la scène. Il semble qu'elle soit seule au monde. Tout se passera de légion à légion. Le premier cri de la lutte sera : *Arrière les bourgeois* ! (*Facessite, pagani!*) et les bourgeois en effet ne compteront pour rien. Nous verrons le sénat et les riches, toujours occupés à flatter l'empereur d'aujourd'hui, tout en ménageant l'empereur de demain, se cachant aux jours de crise chez quelque client pauvre, ou hors de Rome, dans quelque ferme retirée. Nous verrons le peuple, moins exposé, mais non plus puissant, réduit à une stérile commisération pour le pouvoir qui tombe. Le peuple, moins compromis, sera davantage pour l'empereur d'hier ; le sénat, plus menacé, penchera davantage pour l'empereur de demain. Mais la pitié des uns sera stérile autant que la peur des autres ; l'épée seule des légions pèsera dans la balance.

Sont-ce donc ici de pures querelles de caserne ? Dans ces luttes qui, pendant près de deux ans, vont agiter le monde, n'y a-t-il rien de plus sérieux et de plus profond que des ambitions, des rivalités, des cupidités soldatesques ?

Non ; mais ici il faut bien comprendre ce qu'était l'armée romaine, afin de pénétrer le sens d'une lutte où elle jouera seule tous les rôles.

Les forces de l'empire se composaient à peu près par moitié de légions romaines et de troupes auxiliaires ; les unes formées de citoyens romains, les autres, comme on disait, de provinciaux, de tributaires, de

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

sujets de l'empire. Mais les unes et les autres appartenaient par des liens étroits à la province de l'empire occupée par elles. Les campements de la légion étaient permanents. Ses garnisons en temps de paix ne changeaient pas. Avec le temps son camp devenait une ville, et ses vétérans formaient une colonie. Elle se recrutait dans la province, de citoyens romains, il est vrai [1], mais de citoyens originaires et habitants de la province ; elle se rattachait à la province par des mariages ; elle se liait aux cités provinciales par des signes officiels d'amitié [2] ; elle avait les mœurs, la religion, la langue, l'esprit de la province.

A plus forte raison en était-il de même des auxiliaires, sujets de Rome, mais non Romains, étrangers, alliés, barbares même. Ceux-là conservaient officiellement et leurs langues et leurs costumes et leurs em-

1. Et encore, à cette époque du moins, grand nombre de non-citoyens entrèrent dans les légions. — Voir les trois inscriptions d'un contexte semblable dans lesquelles Galba, Vespasien et Domitien accordent un congé honorable (*honesta missio*) et le droit de cité à des vétérans de la légion *adjutrice*, de la flotte de Ravenne et de la cohorte dite des volontaires romains. C'étaient des corps levés en hâte en Italie au moment de la chute de Néron et dans lesquels beaucoup de non-Italiens et de non-Romains avaient pu entrer. Gruter, 573, 574. — Orelli, 737.

2. Députation de la cité des Lingons aux légions de la basse Germanie, leur apportant, selon un ancien usage, *des mains droites* (*dexteras*), en signe d'amitié. Tac., I, 54. Exercitus linguis moribusque dissoni, dit Tacite, II, 38 ; III, 333. — Quippe et provinciales sueto militum contubernio gaudebant, plerique necessitudinibus et propinquitatibus mixti ; et militibus vetustate stipendiorum nota et familiaria castra in modum penatium diligebantur. II, 80. — Superstitions orientales dans les légions de Syrie, etc. — Voir Tac., III, 12, 25, 50 ; IV, 17, 74.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

blèmes et leur caractère national. Rome redoutait si peu la nationalité des peuples vaincus, elle avait une telle confiance dans l'ascendant de son nom et de son drapeau, qu'elle gardait chaque province en grande partie avec des soldats natifs de cette province. L'empire romain, il ne faut pas l'oublier, n'était autre chose qu'une fédération de peuples sous un maître absolu.

Il résulte de là qu'en une certaine mesure chacune des armées de Rome représentait un peuple. Les prétoriens, qui occupaient Rome et qui étaient les privilégiés de l'armée, c'était l'Italie; les légions, c'étaient les provinces; l'armée du Rhin, c'était la Gaule; l'armée de l'Euphrate, c'était la Syrie [1]. Ces querelles de caserne étaient donc au fond des querelles de nations, et en ceci encore devait se vérifier la prophétie de l'Évangile: « On verra s'élever nation contre nation, et royaume contre royaume [2]. »

Ne nous imaginons pourtant pas que, pour aucune de ces nations armées, il s'agit de briser le lien de l'empire et de reprendre son indépendance. Non, le lien était trop puissant, et, nous pouvons le dire, trop respecté. Il y eut sans doute des velléités d'émancipation; nous dirons ce qu'elles furent. Mais il n'y eut rien comme ce mouvement général de dislocation

1. A ceci se rapporte ce que dit Galgacus dans Tacite: « Les soldats de Rome sont des Gaulois, des Germains, plus souvent encore des Bretons, qui prêtent leur sang à une domination étrangère. » *Agricola*, 32.

2. Matth., XXIV, 7.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

qui devait se produire au troisième siècle, puis au cinquième, alors que, le lien de l'empire se relâchant, il devenait nécessaire aux peuples d'y suppléer ; que, Rome désertant les nations, les nations devaient déserter Rome. Au siècle que nous racontons, il n'y eut rien de pareil ; ce que les nations se disputèrent, en tant que les nations parurent en armes sur la scène, ce fut une certaine liberté intérieure, une certaine égalité vis-à-vis de la cité maîtresse, la joie de la diminuer, l'orgueil de lui donner et de se donner des maîtres, le plaisir d'avoir des empereurs de leur choix, je ne dis pas encore des empereurs de leur sang. Le prestige du nom romain était assez grand alors pour que les pensées d'ambition locale n'allassent pas plus loin.

Tel était donc le double sentiment national et superstitieux qui allait agiter les peuples et les armées, et ce double instinct s'éveillait dans tout l'empire, absolument comme nous l'avons vu s'éveiller en Juda [1].

Il éclate du reste dès le début de la crise. C'est un Gaulois qui donne le signal. C. Julius Vindex, propréteur de la Gaule celtique et descendant des rois d'Aquitaine, propose, dans une assemblée des cités gauloises, la révolte, non contre Rome, mais contre Néron ; il la propose avec la franchise d'un Gaulois, avec le patriotisme d'un Romain. Il ne veut pas briser le joug

1. In hoc concusso orbis motu, dit Tacite (*Hist.*, I, 16), parlant comme les évangélistes.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

de l'empire ; mais il s'indigne, au nom et pour la dignité de l'empire, contre cet empereur parricide et comédien. Tout le centre et le midi de la Gaule, ces provinces pleines de l'esprit romain, Édues (Autun), Arvernes, Séquanes (Franche-Comté), Viennois, se soulèvent. Le mouvement est provincial et militaire à la fois ; les milices gauloises (l'intérieur de la Gaule ne possédait pas de légions) marchent sans peine avec leurs frères, les gouverneurs romains avec leur collègue, et Vindex a bientôt cent mille hommes sous ses ordres (mars 68).

La commotion ne tarde pas à passer les Pyrénées. La légion qui gardait l'Espagne Tarraconaise, et avec cette légion le peuple espagnol, donne à son proconsul, Servius Sulpitius Galba, vieillard de soixante-dix ans, le titre de lieutenant du sénat et du peuple, un peu plus tard celui de césar (avril 68). Un sénat espagnol se forme autour de lui. Comment Galba hésiterait-il ? les dieux s'en mêlent. Une vierge prophétesse lui annonce qu'un homme venu d'Espagne doit posséder « l'empire et la domination des choses humaines ». Et les vers qu'elle lui chante à ce sujet se retrouvent miraculeusement dans le temple de Jupiter, écrits deux siècles auparavant de la main d'une autre prophétesse [1]. Touché de ces signes, Galba écoute la proposition de Vindex ; il consent à devenir, comme

1. Suet., *in Galba*, 4, 8, 9, 10, 19. — Xiphilin, LXIV, 1.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

disait celui-ci, « le chef et le libérateur du genre humain. » Cette emphase du langage ne laissait pas que d'être proportionnée à la grandeur de l'empire, à celle de l'entreprise, au caractère prophétique de toute chose en ce moment.

Bientôt le branle donné se fait sentir plus loin encore. Tout l'Occident est ému. En Lusitanie, le propréteur Othon se joint à Galba ; en Afrique, le proconsul Clodius Macer proclame ou la liberté de sa province ou sa propre souveraineté ; l'image de l'Afrique et le mot de liberté figurent sur ses monnaies ; il lève une légion Macrienne. On se soulève donc ici pour Galba, là pour soi-même.

On se soulève ailleurs, même pour Néron. S'il y a, en effet, une Gaule Celtique et Aquitaine pleine de l'esprit romain, il y a aussi une Gaule Belgique ou Germanique, moins romaine et moins policée ; si Autun soutient Vindex, c'est une raison pour que Langres le combatte ; si Vienne s'est indignée contre Néron, Lyon, que Néron a secouru de ses largesses, lui garde une affection reconnaissante. La Gaule du Nord se soulève contre le soulèvement de la Gaule du Midi. Elle pousse contre Vindex le général romain Virginius Rufus ; elle le fait marcher, peut-être malgré lui, et elle livre bataille malgré lui ; Vindex, vaincu à Besançon, se donne la mort. Mais aussitôt (tellement l'empire semblait à la merci de toutes les ambitions !) les soldats qui viennent d'écraser un compétiteur en

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

suscitent un autre, déchirent les images de Néron, et proclament empereur Virginius, qui peut à grand'peine refuser.

L'ébranlement à la fin gagne Rome. Là, un de ces misérables que le caprice des Césars pouvait mener à tout, un Nymphidius Sabinus, préfet du prétoire, fils, disait-il, de Caligula, mais, disait-on, d'un gladiateur, et certainement d'une prostituée, prend sur lui de terminer la révolution d'un seul coup. Il savait ses soldats, les prétoriens, fidèles au nom des Césars et attachés à leur service, à moins qu'une forte somme d'argent ne les en détachât. Sans ordre, sans mandat de personne, sans avoir un sou à donner, il promet, au nom de Galba, une récompense impossible (sept mille cinq cents deniers pour chaque prétorien, douze cent cinquante pour chaque légionnaire)[1]. Les prétoriens croient à sa promesse, et, la nuit venue, désertent sans bruit le corps de garde du palais, laissent Néron seul, abandonné, perdu ; et tout est fini.

En effet, pendant que Néron, épouvanté de sa solitude, s'enfuyait clandestinement et en tremblant à travers les faubourgs ; pendant qu'avait lieu son suicide, hésitant et larmoyant, dans la petite maison d'un de ses domestiques ; pendant toute cette tragédie bourgeoise que j'ai racontée ailleurs [2]; le sénat, libre

1. Plut., *in Galba*. Cela devait faire en tout à peu près 320 millions de francs.
2. *Les Césars*, *Néron*. § 4.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

et souverain par la grâce de Nymphidius et des prétoriens, donnait à l'élection faite en Espagne l'empreinte du cachet constitutionnel dont il était dépositaire. Le sénat proclamait légalement et régulièrement Galba empereur (9 juin 68).

Ce fut là un premier triomphe pour les provinces et pour l'armée. Elles avaient fait un empereur. Ce triomphe provincial est célébré sur les monnaies de Galba ; la Gaule et l'Espagne y sont figurées se donnant la main. Ce triomphe est constaté également par les édits de Galba : bien qu'avare du droit de cité [1], il fallut qu'il l'accordât aux villes de la Gaule ; bien que pauvre et parcimonieux, il dut remettre aux Gaulois le quart des impôts [2].

Mais c'était aussi un triomphe pour le sénat. Galba, homme d'une ancienne famille, âgé, consulaire, étranger à la race détestée des Césars, était bien l'homme du sénat et de la vieille Rome. Rome se réjouissait de ce choix qu'elle n'avait pas fait ; elle se couronnait de

1. Suétone, *in Galba*, 7.

2. Ces faveurs ne s'étendirent pas à la Gaule Belgique, à Lyon, Langres et Trèves, qui avaient pris parti contre Vindex. Tac., *Hist.*, I, 8, 53, 65. — Voyez les monnaies : GALLIA, une femme avec des épis, deux lances et un bouclier. — TRES GALLIAE, trois femmes avec des épis (les trois provinces, Narbonnaise, Aquitaine et Lyonnaise). — HISPANIA, une femme avec des épis et des pavots. — HISPANIA CLVNIA SVL (*pitia*) S. C. (la ville de Clunia avait pris le nom de Sulpitia, qui était celui de la famille de Galba). — Monnaies à l'effigie de Galba des municipes de Bargiasio, Laccobriga, Diobriga, Talabriga en Espagne, Vesontio (Besançon) dans les Gaules. — GALLIA HISP., deux génies se donnant la main. — Voir Eckhel, *de Doctrina nummorum*.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

fleurs ; elle courait les rues le bonnet de l'affranchi sur la tête. Elle écrivait sur ses monnaies : LA PAIX D'AUGUSTE. — ROME RENAISSANTE. — LE SALUT DU GENRE HUMAIN. — LA LIBERTÉ RÉTABLIE [1]. L'ère des Césars était finie, semblait-il, et une ère nouvelle allait commencer, où le prince ne serait que le lieutenant du sénat, et où, parmi tant de libertés perdues, Rome retrouverait du moins la liberté de se donner un maître [2].

Mais, hélas ! ces applaudissements étaient loin d'être unanimes. S'il y avait un peuple romain qui se réjouissait, il y en avait un autre qui murmurait. Sous les Césars et même avant eux, il s'était formé comme un second peuple romain ; peuple d'étrangers, de provinciaux, d'affranchis surtout ; peuple de mœurs, d'allures, d'origines, de langues différentes. Ce peuple-là, dégagé et des traditions régulières de l'ancienne Rome et de la clientèle des grandes familles, vivant d'aumônes publiques et de spectacles, faisant ses pénates de l'amphithéâtre, formait la clientèle personnelle du prince. Ce peuple-là, ennuyé par avance de

1. Monnaies de Galba : LIBERTAS. Une femme les mains élevées entre deux épis. — LIBERTAS RESTITVTA. L'empereur relevant une femme à genoux devant lui — LIBERT. AVG. — PAX AVGVSTI. Une femme brûle des armes. — ROMA RENASC (*ens*). — SALVS GENERIS HVMANI. — HONOS VIRTVS. — CONCORDIA PROVINCIARVM (!). — OB CIVES SERVATOS. — SIGNVM LIBERTATIS RESTITVTAE, dit une inscription en l'honneur de Galba. (*Rome*, Gruter, p. 238.)

2. Loco libertatis erit quod eligi cœpimus, dit Galba. Tac., *Hist.*, I, 16. On attribue au temps qui s'écoula entre la chute de Néron et l'arrivée de Galba des monnaies sans tête d'empereur et qui portent SALVS GENERIS HVMANI. — SENATVS POPVLVSQUE ROMANVS, ou bien LIBERTAS RESTITVTA. — S. P. Q. R.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

l'empereur vieux et avare qui lui arrivait d'Espagne, regrettait Néron, jeune, libéral, magnifique ; il jetait des fleurs sur la tombe de Néron, il disait même que Néron n'était pas mort[1]. Ce peuple-là était en bonne partie grec d'origine, et Néron, Grec par ses mœurs et bienfaiteur de la Grèce, avait gagné les affections de tout ce qui était de sang hellénique[2]. Ce peuple-là souhaitait le rétablissement de la servitude autant que l'autre se réjouissait du rétablissement de la liberté.

Et, pas plus que le peuple, les légions n'étaient unanimes dans leur adhésion. Comme dit Tacite avec un sens profond, « le secret de l'empire venait d'être révélé, qu'un empereur peut être fait ailleurs qu'à Rome[3]. » Rome et les prétoriens seuls avaient jusque-là fait les princes ; les provinces et les légions se mêlaient maintenant d'en faire. Mais à cette élection, improvisée dans un coin de l'Espagne, n'avaient pu être convoquées ni toutes les légions ni toutes les

1. Suet., *in Ner.*, 57.

2. Voyez le curieux passage de Plutarque où il peint Néron aux enfers, et son supplice commué en un supplice plus doux : « Quelque bien lui était dû par les dieux pour avoir affranchi et exempté d'impôt, parmi les peuples de l'empire, le meilleur et le plus aimé des dieux, le peuple grec. » *De sera numinis vindicta, in fine*. Et Pausanias : « Quand je considère cette action dans un si méchant empereur, je trouve que Platon a eu raison de dire que les forfaits ne s'accomplissent pas par des hommes médiocres, mais qu'ils partent d'une âme forte et généreuse, quoique corrompue par une mauvaise éducation. » VII, 17.

3. *Hist.*, 1, 4.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

provinces : pourquoi donc, chacune à son tour, les populations et surtout les armées de Germanie, d'Illyrie, de Syrie, d'Égypte, ne feraient-elles pas leur César ? Aussi toutes les ambitions militaires étaient en éveil. Dans la Germanie inférieure, Fontéius Capito, venant de condamner un soldat, et l'entendant en appeler à César, montait sur un siége plus haut, et disait sans façon : « Plaide maintenant devant César [1]. » En Afrique, Clodius Macer, appuyé sur je ne sais quelle courtisane vieillie du palais de Néron, continuait à se maintenir indépendant, arrêtait les convois de blé, menaçait d'affamer Rome. Enfin, à Rome même, ce Nymphidius qui avait si aisément fait tomber Néron, Nymphidius toujours puissant, grâce à l'absence prolongée de Galba, prenait des airs d'empereur ; le sénat s'inclinait sur son passage ; les palais, les esclaves, les concubines, les trésors de Néron, étaient en sa possession : et quand il sut par ses espions que Galba commençait à se méfier de lui, il se jugea perdu s'il ne se faisait César au plus tôt.

La situation était donc difficile. Quel était l'homme qui devait en porter le poids [2] ?

1. Voyez sur Capiton, Tac., *Hist.*, I, 52, 58. Xiphil., LXIV, 2. — Sur Macer, Suet., *in Galb.*, II. Tac., I, 7 ; II, 27, 73 ; IV, 49. — Sur Nymphidius, Plut., *in Galb.*, II, 9, 10, 14, 15. Suet., *in Galb.*, 4. Tac., *Hist.*, I, 5. — Il existe des monnaies de Cl. Macer ; il n'y prend pas de titre impérial ; les emblèmes sont une femme coiffée du bonnet de la liberté ou l'Afrique revêtue des dépouilles d'un éléphant ; les exergues : LIBERTAS, LIBERA (*trix ?*), LEG. I. LIB. MACRIANA. Eckhel, *ibid.*, p. 288.

2. Voir sur Galba, Tac., *Hist.*, I, 15. Ce mot : Et tu, Galba,

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Servius Sulpitius Galba appartenait, non point à l'ancien patriciat, mais, ce qui était différent, à l'ancienne noblesse. Il descendait même, disait-il, par son père, de Jupiter ; par sa mère, de Pasiphaë, fille du Soleil. Cette céleste descendance devait sans doute attirer sur lui la faveur des dieux. Il était encore enfant que Tibère, savant en astrologie, avait annoncé « qu'à son tour il goûterait de l'empire. Cela ne me regarde pas, ajoutait Tibère, je puis le laisser vivre. » De plus, on avait un jour, d'après les entrailles des victimes, révélé à son père que sa famille aurait l'empire, et le père, incrédule, avait répondu : « Oui, sans doute, *quand une mule mettra bas.* » Or, plus tard, Galba vit une mule enfanter. Un jour qu'il faisait un sacrifice, les cheveux d'un enfant qui y assistait changèrent tout à coup du noir au blanc, ce qui voulait dire

quandoque degustabis imperium? *Annal.*, VI, 20 ; Suet., *in Galb.*, I, 4, 8 ; Plut., *in Galb.*, p. 1054. — Sa naissance auprès de Terracine, le 9 des kal. de janvier (24 décembre), an 3 avant J.-C. — Adopté par sa belle-mère, il prend d'elle, que plus tard il quitta, les noms de L. Livius Ocella. Suet., 4. Tac., I, 15. (*Inscription* dans Gruter, p. 331.) — Préteur en 20 après J.-C. — Préfet d'Aquitaine en 30, par la faveur de Livie, sans doute parente de sa belle-mère. (Plutarch., *in Galb.*) — Consul en 32. — Commande la Germanie supérieure en 36. — Pressé de se révolter à la mort de Caligula en 41. — Proconsul d'Afrique de 42 à 44. — Reçoit les ornements triomphaux et un triple sacerdoce. — Commande l'Espagne Tarraconaise en 60. — Proclamé César en Espagne (avril 68), — à Rome (juin 68). — La plupart des historiens lui donnent soixante-treize ans à l'époque de son avénement ou de sa mort, ce qui ne s'accorde pas avec les dates ci-dessus données par Suétone. (Voir Tacit., *Hist.*, I, 49. — Dion., LXIV.— Eutrop., VII, 10. — Suet., 23.)

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

sans nul doute qu'à la jeunesse de Néron succéderait brusquement la vieillesse de Galba. Enfin, il avait vu jadis en rêve la Fortune se plaignant de ce qu'elle était à sa porte, fatiguée, sans qu'il s'inquiétât d'elle, et que, s'il ne la recueillait pas plus tôt, le premier venu s'emparerait d'elle : en ouvrant sa porte, il avait trouvé en effet une statuette en bronze de la Fortune qu'il avait recueillie, conservée, placée dans un sanctuaire, honorée par des sacrifices. Et un mot, à sa vie antérieure n'avait manqué aucun de ces présages authentiques et infaillibles qui ne manquèrent jamais à la vie antérieure d'aucun César.

Sa naissance et cette désignation des dieux n'étaient pas le seul mérite de Galba. Il avait la renommée d'un magistrat vigilant, d'un général sévère envers ses soldats. C'était un débris de cette aristocratie rigide de l'ancienne Rome, capable de vouloir le bien, mais de le vouloir avec dureté, sévère jusqu'au sang, économe jusqu'à l'avarice. Son buste qui nous est resté a une certaine empreinte de dignité et d'austérité patricienne; mais le visage maigre, les sourcils froncés, le regard dur, indiquent plus de justice que de pitié ; les lèvres minces trahissent l'avare. On cite, en effet, plus d'un trait de sa parcimonie. Lorsque la ville de Tarragone lui offrit une couronne d'or qu'on disait du poids de quinze livres, il la fit fondre, pesa le métal, trouva qu'il y manquait trois onces et se les fit donner. Il se plaignait, disait-on, quand sa table était trop abon-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

damment servie ; et après avoir entendu un musicien célèbre, il crut le récompenser magnifiquement en lui offrant cinq deniers (5 fr.), faisant observer qu'il les prenait dans sa poche, et non dans la caisse de l'empire. Sa sévérité dans les provinces avait été effroyable, et pourtant elle ne laissait pas vis-à-vis de certains esprits romains que de lui faire honneur. Un soldat, en temps de disette, ayant vendu sa ration de blé, Galba défendit qu'on lui donnât de nouvelles rations et le laissa mourir de faim. Un tuteur ayant empoisonné son pupille, Galba le condamna au supplice de la croix; et, comme le coupable invoquait les priviléges, un peu négligés alors, du citoyen romain, Galba prétendit lui faire honneur en dressant pour son supplice une croix plus haute que les autres et peinte en blanc pour qu'on la vît de loin [1].

Mais, à l'âge auquel Galba était arrivé, de ces qualités bonnes ou mauvaises, il ne lui restait plus guère que des défauts. Cet homme s'était épuisé au travail de vivre. Il faut comprendre ce que pouvait être intellectuellement, moralement, physiquement même, l'homme qui depuis soixante-treize ans s'étudiait au difficile problème d'être noble, riche, honoré même, et néanmoins de vivre, sous les Césars. Galba avait accompli ce chef-d'œuvre de circonspection et de prudence. Il avait d'abord su gagner les bonnes grâces de la vieille intrigante Livie, femme d'Auguste et mère

1. Suet., 12. — Plut., *in Galb.*

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

de Tibère : Livie même lui avait légué en mourant cinquante millions de sesterces (12,500,000 fr.) ; il est vrai que, la somme étant écrite en chiffres, Tibère, héritier de Livie, était parvenu à lire cinq cent mille sesterces, et finalement n'avait rien payé. Grâce au refus prudent qu'il avait fait de la pourpre, lorsqu'on la lui offrit pendant les trente-six heures de révolution qui suivirent la mort de Caligula [1], Galba avait également réussi à se faire bien venir de Claude : honneurs, sacerdoce, proconsulat ne lui avaient pas manqué sous ce règne où les honneurs n'étaient pas encore absolument dangereux. Sous Néron, il s'était tenu, autant qu'il avait pu, tranquille et obscur, ne voyageant pas sans avoir avec lui un million de sesterces en or. Un gouvernement était cependant venu le chercher dans sa retraite ; il avait été envoyé régir l'Espagne Tarraconaise, les trois quarts environ de la péninsule. Il avait été d'abord administrateur actif et sévère. Mais la prudence avait arrêté ce beau zèle, et comme, ainsi qu'il le disait, « à qui ne fait rien, on ne reproche rien », il était devenu fainéant par précaution. Sa révolte même avait été un acte de prudence ; il savait que Néron venait de donner des ordres pour le faire tuer. Et, le jour où cette révolte avait paru incliner vers une funeste issue, où la mort de Vindex avait semblé présager la déroute de toute l'insurrection, Galba avait faibli, il s'était retiré à Clunia (la Co-

1. Suet., *in Galb.*, 5.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

rogne), abattu, désespéré, pensant au suicide. Au fond, Nymphidius avait bien quelque droit sur la pourpre de Galba ; car, pour renverser Néron, Nymphidius avait tout fait et Galba rien.

Or, un homme dont la vie s'était passée dans de pareilles transes, sous cinq empereurs successifs, devait être bien usé à soixante-treize ans. Galba était goutteux des pieds et des mains, ne faisait pas un pas, n'allait qu'en litière, ne portait que des pantoufles, ne pouvait tenir une épée, pas même déployer un papier. Son âme, on peut le croire, portait aussi bien que son corps la trace de ces cinquante et quelques années de précautions et d'angoisses. Jugez si un tel homme était en état de tenir tête à ses adversaires et surtout à ses amis.

Car Galba était, comme la plupart des grands de Rome, déplorablement entouré. Les gens importants de cette époque et de bien d'autres époques ont aimé à voir des roués autour d'eux. Les roués de Galba étaient trois aides de camp, on disait à Rome trois pédagogues, qui gouvernaient celui qui gouvernait le monde. L'un était Cornélius Laco, son préfet du prétoire, le plus lâche, dit Tacite, et le plus arrogant des hommes ; l'autre, un Icélus, son affranchi, homme de mœurs détestables, qu'il éleva pourtant à tous les honneurs ; le troisième, T. Vinius [1], était entaché d'un

1. Voir sur Vinius : Tac., *Hist.*, I, 13, 37, 44, 48. Plut., *in Galba*, 10. Suet., *in Galb.*, 14. Sur Icélus : Tac., I, 7, 12, 13. Suet., *ibid.* Sur Laco : Tac., I, 13, 36. Plut., 8, 9. Suet., *ibid.*

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

double crime : d'abord d'adultère commis au camp avec la femme de son général ; ensuite du vol d'une coupe d'or à la table de Claude. La morale antique, fort différente de la morale moderne, jugeait très-diversement ces deux faits. Pour l'adultère, Vinius avait été mis aux fers et avait risqué une sentence de mort. Pour le vol, Claude volé n'avait fait qu'en rire, et le lendemain avait de nouveau invité Vinius, en recommandant de ne mettre devant lui que de la vaisselle de terre. C'était ce triumvirat très-roturier qui gouvernait l'aristocrate Galba ; ternissant par leur cupidité impudente ce qu'il pouvait y avoir encore chez lui de dignité sévère; pires que lui, d'autant qu'ils étaient moins responsables et moins exposés.

On ne tarda pas, même avant l'arrivée de Galba à Rome, à savoir ce qu'était ce gouvernement. Le voyage du prince se faisait avec lenteur. Il avait parfaite connaissance des difficultés du pouvoir et ne se hâtait pas d'aller à leur rencontre. Elles venaient assez au devant de lui sous les formes diverses de courtisans, de solliciteurs, d'espions. C'était un envoyé ou un dénonciateur de Nymphidius ; c'était un ancien agent de Néron qu'il fallait gagner ou dont il fallait se défaire ; c'était Virginius qu'on ne savait trop comment recevoir, le craignant trop pour lui faire injure, le détestant trop pour le bien accueillir [1]. La marche de Galba était si lente, que les députés qui lui apportaient le décret du

1. Plut., *in Galb.*, 3.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

sénat, ne rencontrèrent qu'à Narbonne la litière qui leur apportait leur empereur.

Chemin faisant cependant, il régnait, c'est-à-dire il faisait tuer. La tradition de Tibère, sa propre dureté, les habitudes et les peurs impériales, jointes aux vengeances de ses conseillers, l'empêchaient de comprendre que le successeur de Néron avait besoin à tout prix d'être clément. Il imposait des tributs aux villes qui avaient tardé à le proclamer ; si elles étaient trop récalcitrantes, il faisait abattre leurs murailles et confisquer leurs revenus [1] ; il faisait mettre à mort les fonctionnaires indociles, et leurs familles, ajoute-t-on. Il pratiquait cette maxime, pratiquée et même professée plus d'une fois par les cours modernes, que le prince a le droit de faire assassiner ceux qu'il serait dangereux de faire juger ; c'était par un assassinat commandé ou officieux qu'il se débarrassait ou se laissait débarrasser de ses compétiteurs armés. Ainsi Macer, son concurrent africain, fut tué par son ordre exprès [2]. Ainsi Fontéius Capito, en Germanie, suspect plutôt que coupable, fut tué par ses propres lieutenants qui se firent honneur de ce meurtre auprès de Galba [3]. Ainsi, enfin, périt Nymphidius, de tous le plus redoutable, parce qu'il était à Rome. Celui-ci, décidé à

1. Les revenus de Lyon adjugés à Vienne. — Voir du reste Suét., *in Galb.*, 12. Tac., I, 37.

2. Tac., I, 7, 75 ; IV, 49.

3. Tac., I, 7, 52, 58 ; III, 62. — Xiph., LXIV. — Suet., *in Galb.*, II.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

se faire empereur, devait une certaine nuit aller au camp des prétoriens, les *enlever*, comme on dit en style moderne, et se faire proclamer César ; il avait dans sa poche une harangue qu'on lui avait composée tout exprès pour les séduire. Mais, quand il vint à la caserne, en grand cortége et entouré de flambeaux, il trouva la porte fermée. Les prétoriens avaient été prévenus, harangués en faveur de Galba avant de l'être en faveur de Nymphidius, et sous les armes pour repousser celui-ci. On lui cria : Vive Galba ! Il cria : Vive Galba ! Il n'en fut pas moins tué, et Rome perdit le curieux spectacle dont elle aurait joui si elle eût vu, sous la pourpre d'Auguste, Nymphidius, bâtard d'une prostituée et d'un gladiateur.

Quand Galba se sut délivré par le meurtre de ces trois compétiteurs, il éprouva un grand soulagement. Il cessa pour la première fois de porter l'habit de guerre ; il reprit la toge et quitta l'inutile poignard qui pendait sur sa poitrine et que sa main n'aurait pu tenir. Sa sécurité n'alla pourtant pas jusqu'à se passer de supplices, et, en apprenant la chute de Nymphidius, son premier soin fut d'écrire en toute hâte à Rome pour qu'on exécutât, sans forme de procès, tous ceux qui passaient pour ses affidés.

Cependant son interminable voyage allait finir. Au bout de trois mois de route, ou peu s'en faut, il arriva aux portes de Rome (automne 68), déjà plutôt attendu que désiré. On vit apporter par la voie Flaminia une

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

litière contenant un vieillard perclus des pieds et des mains, alourdi encore par une tumeur qui s'était formée au côté et qu'il fallait soutenir par un bandage. C'était bien le plus parfait contraste avec Néron, jeune, élégant, danseur, athlète et cocher. De sinistres présages le précédaient. On racontait que sur sa route, un des taureaux que l'on immolait de loin en loin, à son passage, avait échappé aux victimaires, s'était jeté sur la voiture impériale et avait souillé le prince de son sang.

Mais un autre sang allait autrement assombrir l'avénement de Galba. A une lieue en avant de Rome, près du pont Milvius, l'attendait une légion de marins transformés en soldats, légion levée réccmment à la hâte par Néron au moment de son péril. Elle demandait à être maintenue. Elle le demanda en tumulte, entourant l'empereur et ne permettant à personne de l'approcher. Il fallut que la cavalerie qui escortait Galba tirât l'épée. Les malheureux fantassins furent foulés aux pieds, dispersés ; plusieurs périrent ; et Galba, le lendemain, eut la maladroite dureté de faire décimer ce qui restait. Ce fut donc au milieu du sang et des cadavres que le nouveau prince fit dans Rome sa joyeuse entrée. Rome superstitieuse crut entendre le sol trembler et la terre pousser un mugissement sous les pieds de Galba [1].

Ces présages, ces cruautés, cette impotence de

1. Suet., *in Galb.*, 18. — Tac., I, 27.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

l'homme, cette tyrannie de ses valets, eurent, dès les premiers jours, complétement décrédité le nouveau pouvoir. Galba pouvait à la rigueur faire quelque bien, mais il n'était capable de plaire à personne. Au peuple de l'amphithéâtre, du cirque et des distributions solennelles, il offrait la royauté la plus parcimonieuse qu'on eût vue depuis Tibère. Pour les amis de Néron, il institua une *chambre ardente* destinée à recouvrer les deux milliards deux cents millions de sesterces (550 millions de francs) que Néron avait distribués en largesses, et dont Galba prétendait ne leur laisser que 10 pour 100 ; mais ces braves gens avaient si bien mené leur éphémère fortune, que même ces 10 pour 100 ne se retrouvaient pas entre leurs mains ; Galba voulut rechercher ailleurs ces chers écus, il s'en prit à des tiers, chicana des acquéreurs, résilia des contrats, remplit Rome de ventes forcées et d'inquiétudes. Aux ennemis mêmes de Néron, Galba ne donnait guère plus de contentement : il laissait vivre Tigellin : celui-là était détesté de tous, soit pour avoir servi Néron, soit pour l'avoir trahi ; mais il avait des millions ; il donnait à Vinius des soupers magnifiques ; en portant la santé de la fille de Vinius, il ajoutait à son toast un don de deux cent cinquante mille deniers (250,000 francs) ; il détachait du cou d'une de ses concubines un collier de cent cinquante mille deniers qu'il mettait au cou de cette heureuse Crispina [1] (c'est ainsi qu'on

1. Tac., *Hist.*, I, 20. — Suet., *in Galb.*, 15.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

gagnait les gens alors); et Galba, soufflé par Vinius, protégeait Tigellin contre les clameurs du peuple. Enfin, à tous les hommes de quelque honnêteté et de quelque sens, Galba inspirait le dégoût et la terreur par les exécutions arbitraires dont il ne se faisait pas faute : sous prétexte de punir les complices de Nymphidius, des hommes respectés, des consulaires avaient été mis à mort, sans procès et sans défense. En vérité, qu'avait-on gagné à détruire Néron, si ce n'est d'avoir un tyran vieux et morose, au lieu d'un tyran jeune et magnifique? « Nous finirons, disait un sénateur, par regretter Néron[1] ! »

On peut s'étonner, chez un homme qui aurait dû être sage et dont le pouvoir était si précaire, de ces allures si imprudemment violentes et si inutilement sanguinaires. Il faut répondre que d'abord Galba avait ses affranchis et ses favoris, comme Néron avait eu les siens. Il faut répondre, de plus, que ces allures, depuis cinquante ans, étaient devenues habituelles au pouvoir. Tous les déréglements d'une puissance qui se croit invincible et qui n'est qu'insensée, ce que les Romains désignaient par le mot admirablement juste d'*impotentia*, tout cela était devenu l'essence du gouvernement. Pour la satisfaction de la démocratie, pour le désordre, pour l'avilissement du nom romain, Néron avait employé ces moyens. Galba, à qui une certaine

1. Tac., *Hist.*, I, 46, 72. — Suet., *in Galb.*, 15. — Plut., *in Galb.*, p. 106.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

probité, un certain honneur, une certaine volonté du bien ne manquaient pas, employait les mêmes moyens pour l'ordre, pour l'aristocratie, pour ce qu'il croyait l'honneur de Rome et du sénat. Il proscrivit pour faire le bien, parce que proscrire était pour lui l'équivalent de gouverner. Ce ne fut que plus tard, après des révolutions multipliées, qu'une pensée différente commença à germer sous la pourpre, et que le pouvoir, se sentant si effroyablement éphémère, eut l'idée de devenir clément. Cette ère de révolutions devait être à la fin une leçon pour les futurs Césars.

Et cependant, pour le moment, tout eût passé impuni si Galba eût ménagé les soldats. Mais telle était sa malencontreuse fortune que, même en prenant à l'égard de la cité les allures de la Rome nouvelle, il prétendait maintenir au camp les habitudes de l'ancienne Rome. Galba était un vrai soldat, au point de vouloir traiter en soldats les électeurs de l'empire. Avare et sévère pour la discipline, il punissait beaucoup et payait peu ; chargé par Nymphidius d'une promesse gigantesque, il ne voulait ni acquitter ni même reconnaître cette dette : « Les soldats, disait-il avec une fierté malheureuse, je les lève, je ne les achète point[1]. » Ainsi, malheureux par ses vertus comme par ses vices, il heurtait la vieille Rome par les allures sanguinaires de la Rome nouvelle, et la

1. Xiphilin, LXIV, 3. — Tac., *Hist.*, I, 5, 7, 36, 58. — Suet., *in Galb.*, 9, 10, 14, 18.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Rome nouvelle par la rudesse militaire de l'ancienne ; le sénat par ses procédés arbitraires ; les riches par des enquêtes sur les fortunes ; les provinces par les impôts qu'il levait sur elles ; tout le monde par ses exécutions violentes ; et, ce qui était pis que tout le reste, l'armée par sa sévérité et son avarice. Il était clair pour tous que cette première étape dans la voie des révolutions ne pouvait être longue et qu'il fallait se préparer à une seconde.

On s'y préparait si bien, que la révolution se complotait en partie double, et sur le Rhin et sur le Tibre : ici dans le sein d'une armée et d'une province qui avaient déjà combattu le mouvement de Vindex et de Galba ; là chez ces prétoriens à qui l'élection de Galba avait ravi leur meilleur privilége, celui de faire les empereurs.

Sur le Rhin, cette armée Germaine qui avait déjà presque forcé Virginius à accepter l'empire, et qui avait laissé Capiton concevoir de folles espérances, avait cependant prêté serment à Galba ; mais elle l'avait prêté à contre-cœur et avec cette addition menaçante : *S'il en est digne !* Puis, quand, aux kalendes de janvier (1er janvier 69), il fallut, selon l'usage, renouveler ce serment, l'armée de la Germanie inférieure, (Cologne) murmura, jeta des pierres aux images de Galba, jura pourtant. L'armée de la Germanie supérieure (Mayence) alla plus loin. Elle brisa les images du prince et ne voulut jurer fidélité qu'au sénat et au peuple.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Mais le lendemain, se repentant de ce serment trop patriotique, elle jugea qu'elle pouvait faire un empereur, un peu mieux, disait-elle, que ne l'avait fait la légion d'Espagne [1]. Elle proclama, non son général à elle, mais le général de l'armée voisine, Vitellius. Vitellius soupait à Cologne quand on lui apporta cette embarrassante nouvelle. Comme Galba, il était beaucoup plus prudent qu'ambitieux. Accepter était dangereux, refuser l'était peut-être davantage. Il aurait eu à combattre les révoltés d'abord, et, même après les avoir vaincus, les soupçons et les défiances de Galba. Il y eut tel proconsul qui, sollicité d'accepter la pourpre, s'y refusa et paya son refus de sa vie. Enfin, que ce fût ambition, prudence, ou même, comme le prétend Plutarque, l'exaltation causée par un bon repas, Vitellius accepta et fut reconnu par les deux armées [2] (2 et 3 janvier).

Mais en même temps, et dans un sens opposé, on complotait sur le Tibre, et ce dernier complot, placé plus près du but, l'atteignit plus tôt. Galba avait compris qu'à sa royauté sénile il fallait un jeune appui ; à sa vieillesse isolée, un fils adoptif. L'ami disgracié de Néron, M. Salvius Otho, l'un des premiers soutiens de Galba, comptait bien sur cette survivance. Il courtisait Galba, l'invitant à des festins magnifiques, tels que

1. Plut., *in Galb.*, p. 1063.
2. Suet., *in Galb.*, II; *in Vit.*, 8. — Tac., *Hist*, II, 12. — Plut., *in Galb.*, 5, 6.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Galba se fût bien gardé d'en donner de pareils ; il courtisait les soldats, donnant ces jours-là cent sesterces (25 francs) à chaque prétorien de garde ; il courtisait même Vinius à qui il promettait, une fois César, d'épouser sa fille. Il avait besoin d'être César ; il devait deux cents millions de sesterces (cinquante millions de francs) et n'avait pas un sou : « Si je ne deviens prince, disait-il, je fais banqueroute [1]. »

Son espérance d'adoption fut pourtant trompée. Quand arriva à Rome la nouvelle des troubles de Germanie, Galba sentit qu'il fallait hâter son choix ; mais il eut cette fois, pour son malheur, une vertueuse inspiration. Il n'écouta ni Othon ni Vinius ; au lieu de l'élégant aventurier, il choisit un honnête homme malheureux, un Licinius Crassus, appartenant par sa mère à la race de Pompée, par adoption à celle des Pisons, réunissant ainsi trois noms illustres et marqués par l'infortune. Il était jeune, mais attristé par l'exil qu'il avait subi et par la proscription de tous les siens. Son père et sa mère avaient été tués par ordre de Claude ; un de ses frères avait payé de son sang le nom de Pompée qu'il portait. Un autre frère avait péri sous Néron. Lui-même devait bientôt entraîner dans sa chute tout ce qui restait de cette illustre famille. A cette époque les grands noms étaient mortels et le nom de Crassus plus que tout autre [2].

1. Non posse se stare nisi principem. — Suet., *in Othon.*, 5.
2. L. Calpurnius Piso Frugi Licinianus était fils de M. Licinius

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

A la maladresse de ce choix Galba ajouta une autre maladresse. Il mit les présages et les soldats contre lui. Dès le 1er janvier, jour où les légions de Germanie lui refusaient le serment, comme il sacrifiait, la bandelette était tombée de sa tête. Sa petite statuette de la Fortune, à qui il avait promis un collier de perles pour le donner ensuite à une autre déesse, était fâchée contre lui, et dans ses songes il l'entendait se plaindre. Enfin, le jour même où eut lieu l'adoption de Pison, tout se passa sous de sinistres auspices. Galba crut bien faire d'en accomplir la cérémonie modestement, gravement, avec la simplicité des temps antiques ; il n'y eut pas un divertissement pour le peuple, pas un denier, pas une promesse pour le soldat. Et de plus, ce fut un jour de pluie et d'orage, jour néfaste où les rites défendaient de rien entreprendre[1]. Dès lors les dés furent jetés. Cette infraction aux rites alarma les superstitieux, c'est-à-dire tout le monde; ce défaut de libéralité irrita les soldats, c'est-à-dire les maîtres du monde. L'espérance déçue décida Othon à tenter

Crassus (consul en 780 de Rome, 27 après J.-C., et tué par Claude), et de Scribonia, petite-fille du grand Pompée, aussi tuée par Claude. Ses trois frères : Cn. Pompeius Magnus, tué aussi par Claude ; M. Licin. Crassus, tué par Néron ; et Licin. Crassus Scribonianus. Celui-ci, quoique soupçonné, survécut aux guerres civiles. Tac., *Hist.*, I, 15, 47, 48 ; IV, 39.

1. Suet., *in Galb.*, 18. — Plut., *in Galb.*, 7. — Tac., *Hist.*, I, 18. On a cru voir l'adoption de Pison par Galba, mentionnée dans une inscription des frères Arvales qui porte : IIII DAS (*januarias magister*) IO. SER. GALBÆ IMP (*eratoris pro ad*) OPTIONE (*Pisonis Liciniani*). Mais la restitution moderne, comme on le voit, est bien arbitraire. V. Tab. XX. Marini, *Atti dei frat. Arvali.*

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

le jeu des révolutions et à s'entendre avec les prétoriens. Frustrés, lui, de son adoption, eux, des profits de l'adoption; lui, pour payer ses créanciers ; eux, pour toucher le salaire de la dernière révolution : ils en vinrent à penser à une révolution nouvelle. Il y eut dès lors, en Germanie et à Rome, ouvertement ou secrètement, en fait ou en espérance, trois empereurs.

A Rome, l'affaire marcha vite. Othon était poussé par ses créanciers et par ses astrologues. Ce Séleucus, que Poppée lui avait légué, lui avait déjà prédit qu'il survivrait à Néron ; il lui prédisait maintenant qu'il serait empereur ; il se fût bien gardé de lui dire, quand même il l'aurait su, qu'il ne serait empereur que trois mois. Du haut de son observatoire domestique, toute sa cour d'astrologues voyait au ciel des constellations merveilleuses et marquait sur ses almanachs une glorieuse année pour son maître.

Mais ce maître avait pour lui des astres, non des écus. Comment conspirer sans un sou ? Heureusement un esclave (il y avait des esclaves riches), à qui il avait fait obtenir une place chez Galba, lui paya ce bienfait un million de sesterces (250,000 fr.). Ce fut le capital avec lequel il entreprit sa révolution. Avec cet argent, l'affranchi qu'Othon chargea du soin de cette affaire lui gagna deux officiers inférieurs de la garde du prince (*speculatores*). Ces « deux sous-officiers », qui, selon le mot de Tacite, « entreprirent de changer de mains l'empire de Rome et le changèrent », gagnèrent

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

trois de leurs camarades ; chacun de ces cinq amena deux complices, au prix de 10,000 sesterces comptants et de 500,000 plus tard. Quand il y eut quinze conjurés, la révolution parut assez mûre, et Séleucus, qui jusque-là disait d'attendre, déclara que la conjonction favorable se manifestait [1].

L'histoire de cette chute ressemble à celle de tous les pouvoirs qui tombent. Galba, lui, ne se doute de rien ; et quand, au milieu de son sacrifice, l'aruspice déclare que les entrailles sont menaçantes, que l'ennemi est présent, Galba voit Othon présent et ne soupçonne pas Othon (15 janvier). Othon, au contraire, se tient dès lors pour averti et se hâte d'autant plus. Il quitte le palais, fait un détour, arrive au Forum, où le personnel de sa révolution l'attend. Ce personnel n'est que de vingt-trois soldats, et leur petit nombre lui laisse un certain trouble. Néanmoins ces vingt-trois le saluent empereur, le prennent sur leurs épaules, mettent l'épée à la main, et le portent au camp. Les prétoriens, à qui on apporte cet empereur, sont surpris, mais se laissent séduire. Le peuple s'étonne, regrette même, mais ne résiste pas, et court aux fenêtres pour voir la révolution passer.

Cette révolution, si maigrement commencée, l'indifférence et l'hésitation l'achèvent. Galba, à la nouvelle du mouvement, hésite, consulte ; il a près de

1. Tac., *Hist.*, I, 22 et 25. — Suet., *in Oth.*, 4, 5. — Plut., *in Galb.*, 7, p. 1064. — Suscepere duo manipulares imperium Pop. R. transferendum et transtulerunt. Tac., 25.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

lui des honnêtes gens impopulaires ou de malhonnêtes gens qui le trahissent. Le bruit se répand qu'Othon a été tué, et voilà au palais une irruption de courtisans, de sénateurs, de peuple même, brisant tout pour venir féliciter Galba. Mais arrive le bruit qu'Othon est vivant ; le flot se retire ; Galba, avec Vinius et Pison, demeure presque seul.

Cependant les soldats insurgés, dont, pendant ces heures, on a laissé le nombre se grossir, débouchent sur le Forum, descendant de leur camp du mont Esquilin, et leur cri : *Arrière les bourgeois* ! (*Facessite, pagani* !) fait fuir la foule de tous les côtés. Galba, qui, après bien des irrésolutions, s'est décidé à venir au Forum, ne voit plus personne auprès de sa litière. Ses porteurs même, l'abandonnent ; il reste dans un coin de la place, roulé à terre, incapable de se mouvoir, emprisonné dans sa cuirasse rembourrée comme une tortue dans sa carapace. Nul homme n'avait tiré l'épée pour sa cause, si ce n'est un centurion, qui, au risque de sa vie, essaya de défendre Pison [1].

La fin de Galba ne fut pourtant pas sans quelque dignité. Peu d'instants auparavant, quand un soldat était venu se vanter à lui d'avoir tué Othon : « Par quel ordre, mon camarade ? » avait répondu cet austère champion de la discipline. Quand les Othoniens

1. Tac., I, 27 et suiv. — Plut., *in Galb.*, 7. — Suet., *in Galb.*, 19, 20.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

se jetèrent sur lui, il leur tendit la gorge, en leur disant : « Si c'est pour le bien de la république, tuez-moi ! »

Pendant qu'il périssait ainsi près du gouffre de Curtius, Vinius était tué dans le temple de César. Pison était arraché, pour être massacré, du temple de Vesta, où on lui avait donné asile. Tous trois mouraient à peu de distance et, pour ainsi, dans le même coin du Forum [1]. La soldatesque insulta leurs dépouilles ; leurs têtes coupées furent portées au bout des piques sur le front de bataille, à côté du drapeau : le soldat révolté ne vaut pas mieux que le peuple. La piété de leurs affranchis et de leurs familles racheta à prix d'or ces

1. Le temple de Vesta serait, selon l'opinion la plus commune, l'église de Saint-Théodore, située au pied du mont Palatin, et en arrière de l'angle S.-O. du Forum. Selon M. Ampère, dont l'opinion est d'un grand poids, il était situé plus près encore du Forum. Le temple de César et le lac de Curtius étaient vers le même angle, sur le Forum même, et dans le voisinage de ces beaux fragments que l'on désigne aujourd'hui sous le nom de Grécostase. L'emplacement et la forme du Forum sont à peu près certains aujourd'hui, par suite de la découverte de la basilique Julia, qui le limitait à l'ouest : chose très-fâcheuse pour les antiquaires, pour qui ces questions topographiques étaient l'occasion de nombreuses et savantes dissertations. — Voyez du reste l'explication topographique du récit de Tacite dans le travail de M. Ampère, l'*Histoire romaine à Rome* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1857), travail plein de la connaissance et du sentiment de l'ancienne Rome, bien que certaines appréciations historiques puissent être contestées. Pour ce qui touche notre sujet, ses indications locales rendent pleins de vie les récits de l'histoire. Je me permettais seulement de rappeler à l'auteur, avant que nous eussions eu à déplorer sa perte, la remarquable conformation du jardin de Salluste, qui rend si présent aux yeux le combat raconté par Tacite au livre III, 84.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

misérables restes. Crispina paya dix mille sesterces (2,500 fr.) la tête de son père Vinius. L'affranchi Argius recueillit l'un après l'autre la tête et le corps de Galba et les enterra dans ses jardins de la voie Aurélia[1]. La piété envers les morts se montrait souvent et savait être courageuse.

Telle fut cette première phase de la crise révolutionnaire, commencée par un sentiment national, aboutissant à une orgie soldatesque. Rome et les prétoriens reprenaient avec Othon le droit d'élection qu'avec Galba les provinces et les légions leur avaient disputé. Il en devait être de même pendant toute cette crise ; le caractère militaire du mouvement devait effacer promptement son caractère national, et ce fut le malheur des provinces de ne trouver d'autre instrument qne les légions et de n'avoir de vie que par l'armée. Cette insurrection de l'armée anéantissait le peuple. Le peuple, lui, sait quelquefois s'armer contre la force militaire ; mais, quand la force militaire se fait révolutionnaire à son tour, quand les rôles sont renversés, quand le soldat, défenseur de l'ordre, joue le personnage d'insurgé ; le peuple, à qui on prend son rôle, n'a plus rien à faire ; il se tait et il subit. C'est ainsi que tant de révolutions se sont faites de nos jours, en Italie, en Espagne, en Portugal, dans l'Amérique du Sud, et chez nous en 1815.

1. La villa de Galba était sur le Janicule, et ses restes, ensevelis

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Quoi qu'il en soit, tout avait marché vite. L'insurrection de Vindex avait eu lieu au mois de mars. Galba avait été proclamé en Espagne, le 3 avril ; à Rome, vers le 19 juin. Il avait pu y arriver en septembre. Vitellius avait été proclamé en Germanie, le 3 janvier ; Pison avait été adopté le 10 ; Galba fut tué et Othon devint empereur le 15. La révolution romaine se hâtait ainsi de prendre les devants sur la révolution germanique, sauf à compter plus tard avec elle.

dans la sépulture de la famille, doivent être dans l'enceinte des jardins Panfili (Ampère).

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

CHAPITRE IX

OTHON.

(69)

En effet, comme on vient de le voir, le premier acte de ce drame, la première lutte n'était point finie que la seconde était commencée, et il y eut quelques heures pendant lesquelles trois hommes portèrent en même temps la pourpre d'empereur : Galba au palais, Othon au camp du prétoire, Vitellius sur les bords du Rhin.

Entre ces deux derniers, la question allait maintenant se débattre ; pendant que Galba périssait, les soldats de Vitellius se préparaient à quitter ou peut-être avaient déjà quitté leurs campements, et marchaient, contre Galba ou contre Othon, peu leur importait. En face de ce danger, si Othon fut étourdi par son triomphe, il ne le fut pas même vingt-quatre heures. Sa première nuit au palais fut une nuit d'effroi. Othon n'avait pas le goût du sang, et celui qu'il venait de verser lui troublait l'âme. L'ombre de Galba le pour-

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

suivit au chevet impérial. Le matin, on le trouva tombé de son lit, suppliant que, par tous les sacrifices imaginables, on apaisât les mânes de Galba. Quand il voulut consulter les augures, un orage éclata et le renversa par terre. Ce pouvoir ne datait pas de vingt-quatre heures et déjà l'on présageait sa chute [1].

Rome, elle aussi, avait ses angoisses et ses craintes : d'Othon ou de Vitellius, quel prince eût été pour elle plus désirable ? Il était difficile de le dire.

Il y avait entre eux beaucoup de traits de ressemblance. Othon avait été le courtisan, le compagnon de plaisirs, le camarade de Néron ; il avait gagné ses bonnes grâces par le crédit d'une vieille affranchie du palais dont il avait fait semblant d'être amoureux ; il avait été le complice du meurtre d'Agrippine, amusant la mère par de magnifiques soupers pendant que le fils préparait le parricide ; il avait épousé Poppée pour la livrer à Néron [2]. Vitellius, plus âgé, avait par suite courtisé plus d'empereurs ; enfant, il avait été souillé sous Tibère par les infamies de Caprée ; jeune, il avait été cocher avec Caligula ; homme fait, il avait séduit Claude en jouant aux dés avec lui ; plus tard, il

1. Xiphilin, LXIV.

2. Tac., *Hist.*, I, 13, 22 ; II, 30 ; *Annal.*, XIII, 45, 46. — Suet., *in Oth.*, I, 2, 3, 12. — Plut., *in Galb.* — Id., *in Oth.* — M. Salvius Otho, fils d'un consulaire, né le 28 avril 32 ; — questeur ; — gouverneur de Lusitanie, de 58 à 68 ; — empereur le 15 janvier 69; — Se tue à Brixellum, le 16 avril 69.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

avait gagné Néron en lui demandant, comme ambassadeur du peuple romain, qu'il daignât faire entendre sa belle voix sur le théâtre. Tous deux étaient criblés de dettes : Othon disait que, meurtre pour meurtre, il aimait autant se laisser tuer les armes à la main par ses ennemis que le papier à la main par ses créanciers. Vitellius, partant pour aller commander en Germanie, avait été arrêté en route par un cortége de créanciers ; il s'en débarrassa en leur faisant peur ; encore laissait-il sa femme et ses enfants dans un grenier, et, pour payer ses frais de route, il avait vendu une boucle d'oreille de sa mère.

Seulement, chez le premier la corruption était plus élégante, chez l'autre plus brutale. Othon était un raffiné, qui ne se laissait pas un poil de barbe ; qui, pour s'adoucir la peau, se frottait le visage de lait et de mie de pain ; qui cachait son front chauve sous une perruque artistement travaillée. Vitellius était un effroyable glouton, auquel Galba avait confié, à cause de sa gourmandise même, le redoutable commandement d'une des armées de Germanie : « Il n'y a rien à craindre, s'imaginait Galba, d'un homme qui ne pense qu'à manger et à boire [1]. » Ils étaient donc, l'un comme l'autre, deux courtisans des mauvais princes, deux débauchés, deux endettés, deux vrais types de la Rome nouvelle.

Tels étaient les hommes ; mais les hommes même

1. Suet., *in Vit.*, 7.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

et leur caractère importaient peu. Les prétoriens avaient pris Othon parce qu'Othon était là ; l'armée de Germanie avait proclamé Vitellius, parce que Vitellius était à sa tête et lui plaisait par une familiarité vulgaire ; tous deux avaient été choisis, parce qu'ils promettaient argent, licence, impunité. Othon disait aux prétoriens : « Je n'aurai à moi que ce que vous me laisserez. » Vitellius, traîné à la remorque par son armée, n'avait rien non plus à lui refuser. La guerre n'était pas entre eux ; elle était entre les prétoriens et les légionnaires, entre la garde et la troupe de ligne, entre les privilégiés de l'armée et la plèbe de l'armée.

Elle était aussi, jusqu'à un certain point, entre Rome et les provinces. Le mouvement des légions pour Galba avait été un mouvement provincial. Celui des légions pour Vitellius l'était aussi ; c'étaient seulement une autre province et d'autres influences. Tout ce qui avait aimé Néron, tout ce qui avait combattu Vindex, tout ce qui avait été châtié par Galba, se soulevait à son tour comme s'étaient soulevés peu auparavant les ennemis de Néron, les soldats de Vindex, les favoris de Galba ; la Gaule du Nord s'insurgeait après la Gaule du Midi. Il y avait là un sentiment de rivalité entre Gaulois, joint à un sentiment commun de jalousie contre Rome. Les Belges, par haine pour les Celtes ; Trèves et les populations semi-germaniques qui l'entouraient, par rivalité contre les Gaulois purs ;

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Langres, par hostilité contre les Édues (Autun) et les Séquanes (Franche-Comté) ; Lyon, par rancune contre Vienne ; tous, par un secret désir de rabaisser l'Italie, de dominer Rome, d'avoir la prééminence dans l'empire, envoyaient des hommages à Vitellius, des gages d'amitié à ses soldats, des renforts de volontaires à son armée[1].

Seulement, cette insurrection d'une province moins civilisée, moins romaine, plus voisine de la barbarie germanique, ne laissait pas que de ressembler à une invasion de barbares. Non-seulement les légions de Germanie, les légions de Bretagne et de Rhétie qui s'étaient jointes à elles, se composaient en bonne partie de Gaulois et de Bretons, Romains de droit plus que de fait ; mais les auxiliaires qu'elles recrutaient en grand nombre étaient des Thraces, des Bataves, des Germains, des barbares. Ces hommes marchaient à la conquête de l'Italie avec un désir évident de satisfaction personnelle, peut-être avec un sentiment de colère et de vengeance nationale. Gaulois et barbares se raillaient des soldats romains marchant sous les mêmes drapeaux ; ils entraient souvent en lutte avec eux. Les Bataves de Vitellius se vantaient d'avoir fait tomber Néron et de pouvoir faire tomber qui ils voudraient. Une armée si peu romaine n'était guère

1. Sur ces rivalités des peuples de la Gaule, etc., Tac., I, 8, 5, 51, 53, 54, 57, 62-65, 78 ; IV, 17.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

retenue par les scrupules du patriotisme romain. Ils avaient de Rome sa tactique et ses armes ; peu leur importaient son salut et sa gloire. On peut donc le dire avec une certaine vérité, c'était une invasion de barbares qui épouvantait en ce moment l'Italie.

Et, comme dans les invasions des barbares, une confiance impatiente poussait ces hommes avides de combattre et de s'enrichir. Lorsque, dans les camps de Cologne et de Mayence, on parla à ces soldats, qui depuis des années gardaient obscurément les glaces du Rhin et les marais de la Hollande[1], de traverser les riches plaines de la Gaule et de descendre en Italie, ils n'attendirent pas le signal, mais ils le donnèrent. Sans attendre ni le secours, ni même l'adhésion des légions de Bretagne, en plein hiver, malgré les remontrances de leur paresseux empereur, soixante-dix mille hommes se mirent en mouvement, laissant à leur arrière-garde Vitellius, occupé à consommer en festins l'empire qu'il n'avait pas encore. A leur départ, un aigle apparut planant au dessus d'eux, et, sans être effrayé par leurs acclamations, demeura quelque temps à leur tête, montrant à ces âmes émues et superstitieuses le chemin de Rome[2].

1. Diù infructuosam et asperam militiam toleraverant ingenio cœli et severitate disciplinæ quam in pace inexorabilem discordiæ civium resolvunt. Tac., I, 51.

2. Tac., I, 61 et suiv.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Ce torrent d'hommes armés se partagea en deux courants. Sous les ordres de Fabius Valens, l'armée de la Germanie inférieure suit la Moselle, puis la Saône, pour entrer en Italie par les Alpes Cottiennes (mont Genèvre); ralliant les cités de la Gaule qui sont demeurées fidèles à la mémoire de Néron, rançonnant celles qui se sont soulevées avec Vindex. Mais, dans leurs jours d'ivresse et de colère, ces soldats sont redoutés même de leurs amis. A Metz, où ils ont été accueillis avec enthousiasme, une fausse alerte amène un massacre, et quatre mille hommes périssent, on ne sait trop pourquoi. Langres, qui les reçoit de même, est témoin de leurs sanglantes querelles; Bataves et légionnaires tirent l'épée les uns contre les autres. Lyon, fidèle à la cause de Néron, les excite contre Vienne sa rivale, qui avait pris parti pour Vindex; et il faut que Vienne se rachète en payant leur général, et en le mettant à même de leur distribuer trois cents sesterces par tête. Luc en Dauphiné (*Lucus Vocontiorum*), qui tarde à acquitter son tribut, est sur le point d'être incendié par ordre de leur chef. Fabius Valens, avide et débauché, fait racheter à prix d'argent, ou quelquefois à un prix plus honteux, le passage et le campement de ses soldats. La Gaule est frappée de terreur; on ne pense qu'à apaiser ces hommes à force de s'humilier devant eux; les magistrats des villes vont à leur rencontre; les populations font la haie sur leur route; femmes et enfants se prosternent sous

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

les pieds de cette armée indisciplinée que commande un général corrompu[1].

L'autre courant de l'invasion, commandé par Alliénus Cécina, suit une route plus courte, mais plus difficile. Il remonte la vallée du Rhin et traverse l'Helvétie. Le peuple helvétique, puissant autrefois, se rappela et son ancienne indépendance et sa dignité de Romain. Il voulut résister aux exactions de Cécina ; mais les montagnards de la Rhétie et de la Thrace, que celui-ci amenait avec lui, se trouvèrent de pair avec les montagnards du Jura. Ils les forcèrent jusque sur les cimes inhabitées et dans les épaisses forêts du Boezberg (*mons vocetius*). Des milliers d'hommes furent tués, des milliers vendus comme esclaves. La ville d'Avenches, capitale des Helvétiens, ne fut sauvée que par l'adresse d'un de ses sénateurs, éloquent et habile, qui, à force de jouer la peur, inspira la pitié. Ces barbares se mirent à pleurer et demandèrent à leur général le salut d'une ville dont ils venaient de demander la ruine[2].

Les forces envahissantes touchèrent enfin l'Italie. Dès le mois de mars, lorsque les passages des Alpes étaient encore couverts de neige, par le mont Genèvre d'un côté, par le Saint-Bernard (*Alpes Pennines*) de l'autre, on vit déboucher dans les plaines du Pô, ces Gaulois, ces Rhètes, ces Bataves, ces Germains ; rap-

1. Tac., *Hist.*, I, 63-66.

2. La touchante épitaphe de Julia Alpinula, si admirée par lord Byron et d'autres voyageurs, est malheureusement apocryphe. Elle a été composée sur le texte de Tacite, I, 68.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

pelant les Cimbres et les Teutons d'autrefois, mais des Teutons armés et disciplinés comme des Romains ; les mains rouges du sang des peuples, riches de leurs dépouilles, couverts d'armes brillantes, ayant de l'argent et de l'or jusque sur la selle de leurs chevaux ; opulents, mais non rassasiés. A l'avant-garde de cette armée, diverse de langues, de mœurs, de vêtements, d'armures, marchaient des Germains, avec leur taille colossale, leur visage effrayant, leur costume sauvage, sans cuirasse et sans casque ; s'exposant aux blessures comme s'ils eussent été invulnérables; faisant entendre leurs chants barbares et faisant résonner leurs boucliers qu'ils frappaient les uns contre les autres au dessus de leur tête. Le général même qui commandait, ou plutôt qui conduisait la seconde division, Cécina, haut de taille, beau de visage, éloquent de parole, digne d'être un vrai capitaine romain, semblait préférer le rôle d'un chef barbare. Il avait rejeté la simplicité du costume romain, il portait les braies et l'habit rayé des Gaulois. Sa femme elle-même marchait à ses côtés, entourée de cavaliers d'élite, sur un cheval caparaçonné de pourpre et d'or. La toge des magistrats municipaux venait s'incliner devant cette pompe barbare. Ce soulèvement était si peu romain, que Vitellius, au lieu de prendre les noms consacrés de César et d'Auguste, n'avait voulu accepter que le seul surnom de Germanique [1].

1. Tac., I, 62 ; II, 22, 38. — Suet., *in Vit.*, 8.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

A cette insurrection provinciale, militaire, barbare, de l'Occident, à cette armée qui renfermait les auxiliaires les moins policés et les légionnaires les plus aguerris de l'empire, que pouvaient opposer Rome, l'Italie, l'Orient ?

Le seul moyen de salut eut été l'union de tous les intérêts menacés, sénat, chevaliers, peuple de Rome, peuple de l'Italie, peuple des provinces. Mais Othon pouvait-il être le centre de cette union ? Si Galba, l'homme sage, l'homme du sénat, avait gouverné par des supplices, Othon, le courtisan de Néron, n'allait-il pas à plus forte raison suivre la même voie ? Déjà les débris de la cour de Néron, parasites, bouffons, délateurs, se rapprochaient de lui. Déjà les images de Néron étaient relevées ; celles mêmes de Poppée l'étaient aussi par un ressouvenir conjugal bien généreux. Déjà un certain peuple criait sur le passage du prince : *Vive Othon Néron* ! Lui-même prit une ou deux fois ce nom redouté, populaire et impopulaire à la fois : et, en même temps, il se préparait à épouser Statilia Messalina, veuve de Néron [1], afin que son second mariage, comme le premier, le rapprochât du prince tombé. Les uns devaient espérer, les autres devaient craindre de lui voir suivre les traces de Néron [2].

1. Suet., *in Oth.*, 10.
2. Suet., *in Oth.*, 7. — Plut., *in Oth.*, 3. — Tac., I, 78.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Eh bien ! il n'en fut pas ainsi. Les craintes des uns comme les espérances des autres allaient être trompées : Othon, par impossible, eut de l'humanité et du bon sens. Le péril éclaire ; Othon comprit que ce n'était pas le temps d'imiter Néron et que, pour avoir le plus de soldats possible, il fallait faire le moins possible de proscrits. L'ami de Néron fut plus miséricordieux que Galba.

Dès le lendemain de sa victoire, il fait sortir de prison un général qui a été fidèle au prince tombé : « Tout ce que je te demande, Marius Celsus, lui dit-il, c'est d'être pour moi ce que tu as été pour Galba. » Il maintient la liste des magistrats que Galba a nommés, rend leurs biens aux proscrits de Néron, livre Tigellin à la fureur du peuple. Les délateurs demeurent dans le silence ; la loi de lèse-majesté se laisse oublier ; Tacite, toujours fâché, se plaint même que le discrédit où elle était rejaillissait sur de bonnes lois [1]. Après la mort d'Othon, le peuple dira en le pleurant que, s'il a renversé Galba, c'était non pour régner lui-même, mais pour rétablir l'ancienne république et le règne de la liberté [2]. Il était donc réservé au mari de Poppée, au camarade de débauches de Néron, de faire le premier divorce avec le bourreau ; de quitter le premier la po-

1. Cujus odio etiam bonæ leges peribant.

2. Ut in vulgo jactatum sit etiam, Galbam ab eo non tam dominandi quam reipublicæ ac libertatis restituendæ causâ interemptum. Suet., *in Othone, in fine*.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

litique de Tibère ; de rentrer dans la politique humaine et tempérée, dont Auguste avait donné le modèle et que tous après lui avaient répudiée ; de comprendre le premier que, dans un empire où l'on avait tant proscrit, la clémence était la meilleure sauvegarde !

Grâce à cette politique, l'aventurier de la veille devenait sérieusement un Auguste. Le sénat bénissait cet ami de Néron. Rome et l'Italie espéraient en lui contre la barbarie vitellienne. Les provinces lointaines lui étaient rattachées par l'adhésion du sénat, dont le nom était puissant plus que son pouvoir n'était efficace [1]. Les légions du Danube s'ébranlaient pour venir au secours d'Othon. Vespasien lui faisait prêter serment par son armée. La défense était possible ; encore quelques semaines, et l'Italie pouvait être sauvée.

Mais ce qui manquait, c'était le temps. Vitellius était aux portes, tandis que Vespasien était au bout du monde. Les légions du Danube étaient en marche; mais elles étaient loin encore. L'Italie s'armait ; mais elle était bien peu habituée à donner des soldats, et Rome ne put fournir qu'un petit nombre de recrues élégantes, occupées de montrer leurs beaux chevaux et leurs belles armes. La seule force debout, c'étaient les dix mille prétoriens; et les prétoriens, fidèles, mais terribles amis, détestant les légions, détestant le sénat, jaloux de l'empereur qu'ils avaient fait et ne voulant pas qu'il fût l'empereur de personne

1. Grande monumentum. Tacite, I, 76.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

autre qu'eux, étaient désolants par leur indiscipline.

Ainsi, un jour, ils rêvent que le sénat veut assassiner Othon. Ils se révoltent, luttent contre leurs officiers, en tuent quelques-uns, marchent sur le palais. Au palais, Othon, qui ne se doutait de rien, donnait un souper officiel à un certain nombre de grands personnages, sénateurs et sénatrices. L'alarme se répand dans la salle du festin : Othon se hâte de congédier ses convives. Chacun de s'enfuir ; les magistrats jettent leurs insignes ; les riches renvoient leur cortége d'esclaves ; sénateurs et sénatrices s'en vont par des rues détournées, à la faveur des ténèbres, chercher quelque client obscur dans le taudis duquel ils puissent s'abriter pour la nuit. Othon, demeuré seul, voit arriver les prétoriens, leur persuade à grand'peine qu'il est sain et sauf, ne les renvoie apaisés que moyennant un cadeau de cinq mille sesterces par tête [1] : et, le lendemain, leurs officiers viennent déposer à ses pieds le baudrier, signe du commandement, disant qu'il est impossible de commander de tels soldats.

Et à de tels symptômes venaient s'ajouter, comme de juste, des présages ; comme on pouvait s'y attendre, des souffrances. D'un côté, on racontait comment la statue de la Victoire, au Capitole, avait laissé tomber

1. *Quina millia nummorum*; ou dans Plutarque, 1,250 drachmes, ce qui est la même chose (1,250 francs). — Voir Tacit., I, 85, 89.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

les rênes de son char ! comment une figure gigantesque avait été vue sortant du temple de Junon ! comment un bœuf avait parlé [1] ! D'un autre côté, des calamités trop réelles confirmaient ces prodiges. Le Tibre, débordé, avait renversé le pont Sublicius ; puis, arrêté par les décombres du pont, il avait reflué jusque dans les quartiers ordinairement préservés de toute inondation. Il avait balayé la foule dans les rues, noyé des hommes dans leurs boutiques, d'autres dans leur lit; et, en se retirant, il avait laissé après lui la disette. Entre les eaux qui détruisaient les approvisionnements et les préparatifs de la guerre qui les absorbaient, les vivres étaient hors de prix. Le travail manquait. Le peuple souffrait les douleurs de la faim et celles de la terreur avant de souffrir celles de l'invasion.

Cependant Valens, bien que retardé par une diversion des othoniens [2], arrivait en Italie avec une armée grossie en route par de nombreuses recrues. Cécina y avait déjà fait pénétrer son avant-garde. La défection d'un escadron de cavalerie avait livré à ce chef Ivrée, Verceil, Novare, Milan. Ce n'était donc plus la ligne des Alpes qu'il s'agissait de défendre, mais celle du Pô; et, derrière les quatre-vingt mille ou cent mille hommes que commandaient Valens et Cécina, Vitellius, avec une vingtaine de mille peut-être, arrivait à travers la

1. Tac., *Hist.*, I, 86, 89 ; II, 50. — Plut., *in Oth.*, II, p. 1078. — Suet., *in Oth.*, 8.
2. Tacite, II, 14.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Gaule, lentement et paresseusement, mais arrivait [1].

Othon avait voulu arrêter cette marche par des négociations ; une correspondance, commencée dans un langage conciliant, entre Vitellius et lui, avait fini par des reproches et des injures. Othon avait essayé d'envoyer à Vitellius des espions, peut-être des assassins ; ils avaient été reconnus, tandis que les émissaires de Vitellius circulaient librement dans Rome. Il fallait décidément marcher à l'ennemi.

Pour repousser ces cent ou cent dix mille hommes de Vitellius, combien comptait-on de soldats ? Quatre légions arrivaient de Pannonie et de Dalmatie : leur avant-garde était déjà en Italie. Deux autres, venant de Mésie, suivaient un peu plus en arrière. Mais ces secours étaient encore éloignés. En ce moment, la légion maritime de Néron ; les prétoriens et la garnison de Rome, habitués du théâtre plus que des camps ; des gladiateurs érigés en soldats, des matelots transformés en fantassins : trente, au plus quarante mille hommes, étaient seuls à la disposition d'Othon [2].

1. Cécina était parti avec 30,000 hommes, Valens avec 40,000 (Tac., I, 61) ; mais en chemin l'armée de Valens s'était accrue (*Id.*, I, 64 ; II, 17), et au moment de la jonction il avait presque le double de l'armée de Cécina (II, 30). Vitellius conduisait avec lui 8,000 hommes venus de Bretagne, et la plus grande partie de ce qui restait des légions de Germanie (II, 57).

2. Deux légions en Italie, levées par Néron (Tac., I, 87 ; II, 24, 43), 12,000 h. — 14 cohortes prétoriennes et urbaines, 14,000 h. — Avant-garde des armées de Dalmatie, 2,000 h. — Gladiateurs, 2,000. — Matelots et soldats des provinces diverses appelés anté-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Néanmoins, malgré cette inégalité de forces, malgré les entrailles des victimes, toujours consultées et dédaignées presque toujours, Othon ne pouvait tarder davantage; il quitta Rome (14 mars). Le moment était malheureux. C'était, pour les dévots aux cultes de l'Orient, l'époque de la fête de la Mère des dieux, fête douloureuse, et que l'on appelait *le jour de sang*. C'était, pour les dévots au culte romain, la quinzaine pendant laquelle se faisait quotidiennement la procession des boucliers sacrés (*ancilia*) ; les rites interdisaient en ce temps les opérations militaires et même les voyages. De plus, le Tibre débordé couvrait encore le champ de Mars et la voie Flaminia par où devaient passer les troupes. Enfin, comme si les dieux se fussent entendus pour lui barrer le chemin, jusqu'à vingt mille (six ou sept lieues) de Rome, l'inondation et les décombres gênèrent la marche des soldats. Othon partait en dépit des présages, des rites et des dieux [1].

Il pouvait du moins compter sur l'amour des soldats.

rieurement par Néron en Italie. — *Speculatores, evocati* (garde du prince). Tac., I, 6 ; II, 11.

Sur la légion Adjutrix, voir encore une inscription de Galba conférant le droit de cité romaine à des vétérans (étrangers) de la légion *adjutrix*, du 21 décembre 68. Orelli, 737.

1. Tac., I, 74, 75. Suet., *in Oth.*, 8. — Sur les rites : Tac., I, 89, et Suet., *ibid.* — Sur les *Ancilia* : Polyb., *in Excerpt. legat.*, 23. Ovid., *Fast.*, III, 377. *Kalendarii veteres.* Denys Halic., II, 18. Liv. XXXVII, 33. — Sur la fête de la Mère des dieux : Pseudo-Tertull., *in Carmine ad senat.*, 19. Pollio, *in Claud.*, 4. Ammian. Marcell., XXIII, 241.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Othon avait une de ces natures que l'on peut réprouver, mais qui séduisent ; natures intempérantes, désordonnées, vicieuses, mais à l'attrait desquelles on ne résiste pas. Dans cet homme, dont les antécédents étaient si déplorables, il y avait quelque chose de César ; débauché comme lui; endetté comme lui, parfois même s'avilissant comme lui, mais sachant comme lui plaire aux hommes et les gagner. Sans la triste éducation de la Rome impériale, sans les avilissements du palais, il eût pu être César au lieu d'être Othon ; il avait ce mélange de magnificence aristocratique et d'affabilité populaire, de rouerie au fond, de séduction au dehors, d'avidité et de prodigalité, qui a fait Alcibiade à Athènes, Retz à Paris, Fiesque à Gênes, les tribuns les plus entraînants et les plus dangereux. Il avait même cette absence de haine, cette facilité à pardonner, ce penchant naturel à la pitié, cette sorte de bonhomie élégante qui fait le plus grand mérite de César et la plus grande compensation à ses vices. Othon avait séduit Néron; il avait séduit les soldats, il avait séduit même le sénat. Le peuple, réduit à ne faire que des vœux pour lui, les manifestait par des acclamations ardentes jusqu'à la servilité. Les prétoriens qui l'avaient fait étaient prêts à le défendre comme leur œuvre, et marchaient pour sa cause avec un courage enthousiaste et étourdi.

De plus, Othon donnait l'exemple. Ce voluptueux eut un élan de courage désespéré. Cet homme qui

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

n'avait jamais porté les armes, cet homme habitué à la perruque et au fard, petit de taille, marchant mal et dont les traits rappellent le visage efféminé de Bacchus, fut éveillé comme Sardanapale par l'imminence du péril ; il endossa une cuirasse de fer, mit le casque sur sa tête, laissa pousser sa barbe et sa chevelure [1], marcha à pied en avant des troupes, brava les intempéries de la saison, les fatigues des marches et des campements. C'était une merveille qu'un César soldat ; depuis Tibère nul prince n'avait fait sérieusement la guerre. Quand le mari de Poppée devenait un guerrier, que ne pouvait-on pas espérer ?

Mais (et il y a ici une grande leçon) ces vertus soudaines ne se soutiennent pas sans un immense effort. Il ne faut pas croire qu'on puisse impunément avilir sa jeunesse dans les turpitudes de l'adulation et de la débauche, restant toujours maître de se relever et de devenir à jour dit un héros. Pour jouer un grand rôle à une heure marquée, il faut l'éducation pure et la vertu devenue habitude ; il faut au moins le travail et les douleurs du repentir. L'histoire doit mettre son honneur à montrer de telles choses et à ne pas réhabiliter en une minute l'homme qui n'a longtemps vécu que pour lui-même et que le péril élève un instant au dessus de lui-même. Elle doit témoigner quelle est en cela l'infirmité du roué, et par où il est inférieur à

1. *Horridus, incomptus famæque dissimilis.* tac., II, 11.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

l'homme de bien. Sardanapale eut aussi un éclair de courage, mais ce ne fut qu'un éclair, et il se réfugia bientôt dans la ressource des voluptueux désespérés, dans le suicide. Othon devait finir comme Sardanapale.

Et ce qui était vrai du prince était vrai de ses amis, de ses compagnons, de ses soldats. Toute cette Rome impériale, après des années de servilité et de débauche, avait cru pouvoir s'improviser héroïne. Les prétoriens, soldats désœuvrés et arrogants, gatés par les empereurs, parce qu'ils faisaient les empereurs, avaient cru pouvoir, dans un accès d'enthousiasme, se transformer en vrais soldats romains. Mais trop de Césars étaient sortis de leur caserne pour qu'il en pût sortir de bonnes troupes. L'enthousiasme pouvait leur donner du courage : il ne leur donnait pas, ce qui est plus encore, la patience et la discipline. Ils pouvaient faire la guerre avec ardeur, ils ne pouvaient la faire longtemps. Comme les troupes enthousiastes de tous les siècles, ils ne devaient avoir que trois mots : au moment de l'attaque : *En avant !* au premier revers : *On nous trahit !* au dénoûment : *Sauve qui peut !*

Jusqu'à un certain point, du reste, il en était de même dans les deux partis ; et, entre deux armées servant l'une et l'autre comme des volontaires plutôt que comme des soldats disciplinés, la campagne ne devait pas être longue. La nature singulière de ces

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

troupes fit naître des incidents étranges. On vit à Plaisance les soldats othoniens, à la première annonce des maraudeurs de Cécina, prendre feu, crier à l'ennemi, s'insurger contre leur général qui voulait attendre, l'obliger à les conduire dans la plaine. Puis, quand ces excellents prétoriens, qui n'avaient jamais campé qu'au milieu de Rome, eurent à former un camp, à creuser des fossés, à élever des remparts de gazon, comme les légions romaines le faisaient chaque soir, ils commencèrent à trouver ce genre de guerre bien fatiguant ; ils s'aperçurent que Cécina ne paraissait point encore ; et, revenant à l'avis de leur général, ils se laissèrent ramener dans Plaisance. Dans le camp de Vitellius, le sangfroid et la discipline n'étaient guère plus grands. Valens ayant voulu détacher de son armée les Bataves, toujours en querelle avec les Romains, les Romains se mettent aussitôt à regretter et à pleurer les Bataves. Ils s'insurgent, ils jettent des pierres à Valens ; ils courent à sa tente ; ils en fouillent le sol pour voir s'il n'y a pas caché des trésors. Valens s'était enfui déguisé en esclave. Pour calmer ce tumulte, le préfet du camp, devenu chef de l'armée, employa un singulier moyen. Il fit cesser tout service militaire ; point de ronde, point de sentinelle, point de mot d'ordre. Les soldats, refroidis, commencent à rougir de n'être plus traités en soldats. Ils questionnent, ils s'inquiètent, ils se repentent, ils s'humilient, ils demandent pardon. Valens reparaît, sous son misérable habit,

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

triste, abattu, versant des larmes (dans ce temps-là les généraux pleuraient). On se réjouit de le voir vivant, on le plaint, on l'admire, on le vénère, on le prend dans les bras, et, au milieu des aigles réunies, on le reporte sur son tribunal. Tels étaient ces hommes, extrêmes en toutes choses, comme dit Tacite [1], violents, impétueux, mobiles : singulière fournaise que ces camps qui réunissaient toutes les races, toutes les langues, tous les instincts, toutes les passions !

Mais les vitelliens avaient du moins pour eux le nombre, l'habitude de la milice, l'ardeur de l'attaque, la supériorité de celui qui veut conquérir sur celui qui veut conserver. Les othoniens n'étaient pas approvisionnés de courage pour plus d'un mois ; au 10 avril, la lassitude était universelle chez ces héros du mois de mars. L'armée, la cour, le prince, tous demandaient à en finir, et ce fut cette hâte d'en finir qui perdit tout.

Il y aurait eu en effet tout profit à attendre. Cécina, qui d'abord s'était inutilement brisé contre les trois places de Plaisance, de Pavie (*Ticinum*) et de Crémone, têtes de pont de la ligne du Pô ; Cécina avait été enfin rejoint par Valens, et opposait aux troupes d'Othon une masse qui leur était bien supérieure. Mais, d'un autre côté, celles-ci attendaient de prochains renforts : deux mille hommes, avant-garde

1. Ut est vulgus utrinque immodicum. Tac., *Hist.*, II, 27-29. — Sur ce qui précède II, 18, 19.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

des légions danubiennes, venaient de les rejoindre ; le reste entrait à cette heure en Italie. Les légions de Mésie étaient à peu de distance d'Aquilée. La saison s'avançait ; les premières chaleurs devaient être terribles pour les soldats germains de Vitellius, inaccoutumés au ciel du midi ; la maladie allait combattre pour Othon. C'est ce que lui disaient ses conseillers militaires, soldats sérieux, vieux généraux, entre autres ce Marius Celsus, qu'il avait épargné et qui restait fidèle à sa cause. Mais, depuis trop longtemps, les prétoriens étaient sevrés des joies de Rome ; la cour d'Othon, son frère, ses favoris, étaient trop peu faits à la vie militaire ; les hommes qui s'étaient compromis par le meurtre de Galba étaient trop préoccupés de leur péril personnel ; Othon lui-même, après trente jours de marches et de campements, trouvait la cuirasse bien dure pour sa peau délicate. Il avait d'ailleurs peur des présages, et ce dévot païen, qui faisait en robe de lin des sacrifices à Isis, commençait à désespérer de la faveur des dieux. Il écarta les vieux généraux et leurs conseils ; il les accusa, comme il se fait toujours, d'ambition personnelle ; il livra l'armée à son frère et à son préfet du prétoire, deux généraux du mont Palatin ; et, pour compléter la faute, en même temps que l'on décidait la bataille, on décida qu'Othon, avec ses prétoriens et ses gardes, le nerf de l'armée, demeurerait en arrière, inutile témoin du combat, tardif réparateur de la défaite.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Les deux armées se rencontrèrent donc, entre Crémone et le bourg de Bédriac, combattant pour deux empereurs absents. Othon était à trois ou quatre lieues, à Brixellum (Brescella) ; Vitellius dormait et mangeait sur la Saône. Le dénoûment fut ce qu'il devait être ; l'armée othonienne eut tout au plus la gloire d'une vive attaque, non celle d'une longue résistance. Elle fut rejetée en désordre vers Bédriac, laissant la plaine jonchée de morts (15 avril) ; et, le lendemain, ces soldats, ces Romains, vaincus et vainqueurs, rapprochés par la singulière mobilité de leur nature, par l'indifférence qui était au fond de leurs âmes, réunis sous les mêmes tentes, pleuraient le malheur des guerres civiles, pansaient mutuellement leurs blessés et saluaient l'empire de Vitellius [1].

Le même jour, Othon se décidait au suicide. Sa cause n'était pourtant pas désespérée. Des messagers que les légions de Mésie lui envoyaient d'Aquilée lui disaient d'avoir bon courage et de compter sur elles. Ses prétoriens, nombreux autour de lui, le suppliaient à genoux de ne pas les abandonner. Mais le courtisan néronien, plus fait à l'idée du suicide qu'à celle de la lutte, trouva que c'était assez de cette première partie tentée contre la fortune au jeu hasardeux des révolutions [2] ;

1. Tac., *Hist.*, II, 41, 45. Plutarque traversa peu après le champ de bataille, et un soldat de cette guerre lui parla des monceaux de corps qu'il y avait vus. *In Othone.*

2. Experti invicem sumus, ego et fortuna. Tacit., *H.*, II, 47.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

l'empire ne lui semblait pas valoir une partie nouvelle; il trouvait qu'ayant joué pour son propre compte, il était bien maître, quand il lui plaisait, de quitter le jeu. Ce sentiment de paresse égoïste se couvrit aisément de paroles d'humanité et de cette détestation banale des guerres civiles, commode aux gens qui veulent déserter la cause publique. Le soldat qui apporta à Brixellum la nouvelle de la déroute de Bédriac, trouvant des incrédules, ne jugea pouvoir mieux les démentir qu'en se perçant de son épée. Othon, confirmé par cet exemple dans une résolution d'avance arrêtée, déclara qu'il ne voulait plus voir couler pour sa cause, le sang d'hommes aussi braves.

Du reste, son suicide fut calme, bienséant, tel qu'il convenait à un homme que la cour de Néron avait familiarisé avec le spectacle des morts volontaires. Il repoussa affectueusement les instances de ses soldats, engagea ceux qu'on appelait ses amis à le quitter pour aller faire au plus tôt leur paix avec Vitellius, protégea leur départ contre l'irritation des prétoriens, brûla les écrits qui pouvaient les compromettre; écrivit à Statilia Messalina, veuve de Néron, qu'il avait dû épouser, en lui recommandant ses restes et sa mémoire; écrivit aussi quelques paroles de consolation à sa sœur; essuya les larmes de son neveu en lui disant cette parole: « N'oublie pas que tu as eu un oncle empereur et ne te le rappelle pas trop »; distribua enfin ce qu'il avait d'argent comptant à ses

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

esclaves. Quand vint le soir: « Ajoutons, dit-il, cette nuit encore à notre vie. » Il se retira donc dans sa chambre, laissa les portes ouvertes pour que chacun pût venir lui parler, prit deux poignards dont il essaya la pointe et qu'il mit sous son chevet, puis il s'endormit. Le lendemain (16 avril), à son réveil, il se frappa au dessous de la mamelle gauche. On accourut à ses gémissements, et il expira dans les bras de ses serviteurs.

Telle fut cette mort que l'antiquité a louée presque à l'égal de celle de Caton [1]. Au fond, l'un pas plus que l'autre ne fit acte de patriotisme; quel patriotisme peut-il y avoir dans le suicide? Mais Caton, du moins, combattait depuis quinze ans et combattait pour la république; Othon ne combattait que pour lui-même et ne sut pas combattre plus d'un mois.

1. Sic Cato, dum vixit, sanè vel Cæsare major;
Dum moritur numquid major Othone fuit?
Martial, VI, 32.

Juvénal cependant proteste avec énergie contre ces panégyriques :

« Voici donc le miroir dont se servait l'efféminé Othon, et dans lequel, au moment où il faisait porter le drapeau en avant, il aimait à se contempler revêtu de son armure! Chose digne d'admiration dans nos récentes annales! Un miroir a fait partie du butin de la guerre civile! C'est d'un grand général d'avoir fait assassiner Galba! C'est d'un grand et courageux citoyen d'épiler et de parfumer sa peau, de combattre à Bédriac pour la possession du mobilier impérial, de s'étendre de la mie de pain sur la face, ce que ne faisait ni une Sémiramis commandant, le carquois sur l'épaule, aux peuples d'Assyrie, ni une Cléopâtre fugitive et désolée sur ses galères d'Actium! » Sat., II, 97 et suiv.

Faut-il voir une preuve de la popularité posthume d'Othon dans ce *graffito* (griffonnage sur les murs) de Pompéi, où on lit *Imp. Otho*, et auprès un dauphin? P. Garrucci, IV, 5.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Les funérailles d'Othon se firent à la hâte, mais au milieu des larmes des soldats, qui lui baisaient les mains et le visage. Plusieurs se tuèrent sur son bûcher, d'autres se tuèrent à Bédriac et à Plaisance, par émulation, dit Tacite, d'une si belle mort. Ce siècle ne savait pas combattre, mais savait se tuer, de même qu'il savait se dégrader et ne savait pas obéir.

Dans cette nouvelle lutte, c'était bien l'Italie qui venait d'être vaincue; Rome pliait devant ses propres sujets, l'aigle romaine devant leurs emblèmes barbares. Rome était vaincue, mais malheureusement pas au profit de la liberté du monde. Elle était vaincue au profit de l'anarchie. Avec Galba, avaient triomphé les provinces civilisées et les légions; avec Othon, Rome et les prétoriens avaient repris le dessus pour un moment; avec Vitellius, triomphaient maintenant les auxiliaires, les soldats non romains et une province semi-barbare. Vitellius était l'empereur de l'armée et de la Gaule, mais d'une armée indisciplinée et d'une Gaule à demi germaine. Nous allons voir si d'une telle victoire quelque chose de stable pouvait sortir.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

CHAPITRE X

VITELLIUS.

(69)

Quand Vitellius règne, il semble que l'histoire doive changer de ton. Le drame est toujours sanglant, mais il s'y mêle quelque chose de hideusement grotesque. La terrible tragédie des guerres civiles devient pour nous une comédie grossière et avinée.

L'Italie cependant pensait peu à rire, et trouvait le spectacle passablement sérieux. Vitellius de sa personne était encore loin, mais qu'eût-on gagné à sa présence ? Vitellius présent ou éloigné, l'Italie se sentait appartenir par le droit de la victoire, non pas à lui, mais à son armée. Et cette armée, je l'ai dit, était aux trois quarts étrangère à Rome, à l'Italie, à l'empire, à la civilisation. Elle était pleine de tributaires révoltés et insolents, qui insultaient même les Romains marchant avec eux sous le même drapeau. Cette armée, de plus, comme toutes les armées qui font des empereurs, prétendait ne pas obéir à son empereur. Si Vitellius eût été un général sérieux,

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

elle ne l'eût pas choisi ; elle l'avait pris pour son peu de dignité, pour son mépris de la discipline, pour ses embrassements au premier soldat venu. Elle estimait ses autres chefs à la même mesure. La guerre, faite pour le soldat, était dirigée par le soldat. Les chefs obéissaient, heureux s'ils pouvaient garder les apparences du commandement. « Dans la guerre civile, dit Tacite, il y a moins de liberté pour le chef que pour le soldat [1]. »

Et, à cette armée victorieuse, à moitié étrangère, indisciplinée, il faut compter que l'armée vaincue se joignait encore pour ravager le pays. Les othoniens n'étaient pas battus au point qu'ils ne pussent saccager ; ils protestaient en pillant contre le régime que les vitelliens inauguraient en pillant. En comptant les forces de Cécina, celles de Valens, l'arrière-garde qui arrivait avec Vitellius, les soldats dispersés ou licenciés d'Othon, les esclaves qui doublaient le nombre des soldats, il y avait bien trois cent mille hommes, sans ordre et sans discipline, que le nord de l'Italie, accoutumé à n'entretenir pas même une légion, devait héberger, festoyer, satisfaire. Pour ces hommes, l'argent, le vin, les spectacles, les congés longs et gratuits, c'était la patrie et la liberté. Ils se prenaient quelquefois, il est vrai, à déplorer les malheurs des guerres civiles ; othoniens et vitelliens s'embrassaient

1. In civilibus bellis plus militibus quam ducibus licere. II. 29.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

alors en pleurant. Mais, à travers leurs larmes et leurs repentirs, othoniens et vitelliens, soldats de la ligne ou soldats du prétoire, légionnaires ou auxiliaires, ne s'accordaient que trop bien pour envahir les villes, dévaster les moissons, déshonorer les femmes, tuer les hommes. Si le soldat était d'origine barbare, on craignait sa férocité ; s'il était sujet de Rome, sa rancune contre Rome ; s'il était Italien, sa connaissance de la langue et des lieux.

En face de cette anarchie militaire, quel pouvoir politique avait encore de la force ? Il faut lire dans Tacite, qui, cette fois, est presque plaisant, comment le sénat, à Modène, avait été bafoué par les soldats vaincus d'Othon ; ses angoisses; sa crainte qu'Othon ne fût vivant et sa crainte qu'Othon ne fût mort ; sa fuite à Bologne et sa peur d'avoir fui ; sa délibération et sa peur d'avoir délibéré[1]. On se fût accommodé d'avoir pour maître, ou Galba, ou Othon, ou même Vitellius; mais, les deux premiers morts et le troisième encore absent, on avait trois cent mille maîtres à leur place.

Vitellius arrivait pourtant. On allait avoir un empereur; qui était cet empereur?

Vitellius[2] n'avait rien ni de l'austérité de Galba ni

1. Tac., II, 52, 54.

2. A. Vitellius, né le 7 ou le 24 septembre an 15. — Curateur des travaux publics. — Proconsul d'Afrique, 60. — Envoyé par Galba dans la Germanie inférieure, 68. — Proclamé par les soldats le 2 et le 3 janvier 69. — Reconnu par le sénat le 19 avril. —

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

de l'élégance d'Othon ; il n'avait la noblesse ni de l'un ni de l'autre. Il était cependant de ce qu'on appelait sous les empereurs une illustre famille ; cela voulait dire une famille très-obscure un demi-siècle auparavant, et à qui le métier de courtisan avait procuré l'illustration officielle d'un certain nombre de consulats ou de sacerdoces. Selon lui, il descendait du dieu Faune et d'une nymphe qu'il appelait Vitellia ; selon ses ennemis, d'un affranchi savetier : la race tenait beaucoup plus du savetier que du dieu. L'histoire de cette famille montre comme on parvenait sous les Césars. Le premier Vitellius fait fortune par des dénonciations fiscales et des achats de biens confisqués [1] ; métier lucratif même sous Auguste. D'une boulangère qui était en même temps prostituée, il a un fils qui devient chevalier romain et procurateur de César. La troisième génération arrive au consulat. Mais c'est surtout L. Vitellius, père de l'empereur, qui fit la splendeur de sa maison. Comme il s'était acquis un grand renom dans son proconsulat de Syrie, il sentit qu'il fallait le racheter par une grande dose d'adulation, et il fut inventif en ce genre. Il eut le premier l'heureuse idée d'adorer Caligula à la façon orientale,

Grand pontife le 18 juillet. — Consul perpétuel (*Inscrip.*, Gruter. p. 239). — Tué le 20 décembre. — Suet., *in Vitell.*, 1-7. Tac., II, 91. Il fut du nombre des Frères Arvales. Son assistance est mentionnée à des sacrifices pour Néron et Poppée en 59, 60, 63. Marini, *Atti dei Frat. Arv.*, Tab. XV, XVII, XVIII.

1. Sectionibus et cognituris. Suétone, *ibid.*, I.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

en se voilant la tête et en faisant un tour sur lui-même avant de se prosterner à ses pieds. Quant à Messaline, il professa pour elle un amour platonique, et, ayant eu un jour le bonheur de lui ôter sa pantoufle, il garda cette bienheureuse pantoufle, qu'il tirait de temps à autre de sa poche pour la baiser. Quant aux affranchis de Claude, Narcisse et Pallas, il adora leurs images parmi ses dieux domestiques. Ainsi sauva-t-il sa tête et devint-il un des grands personnages de l'empire [1].

Quant à son fils l'empereur, j'ai dit comment il avait suivi les traces paternelles, et gagné par d'aussi nobles moyens l'amitié successive de Tibère, de Caligula, de Claude et de Néron. C'était bien le Romain de l'empire, gourmand, débauché, histrion, saltimbanque, cocher, palefrenier au besoin; il avait, au service de Caligula, bouchonné les chevaux du Cirque; il eût été gladiateur, sauf le courage ; il avait tous les vices, hors ceux qui mettent l'épée à la main.

1. L. Vitellius le père fut trois fois consul, en 34, 43 et 47. — Proconsul de Syrie de 35 à 38. — Consul avec Claude en 47. — Il voit ses deux fils, Aulus et Lucius, tous deux consuls en 48. — Chargé de l'administration de Rome, pendant l'absence de Claude, en 43. — Voyez sur lui Suet., *in Vit.*, 2, 3. Tac., *Ann.*, V, 7 ; VI, 27, 32, 36, 37, 41 ; XI, 33, 34 ; XII, 5, 7, 42. Josèphe, *Antiq.*, XVIII, 6, 7. Dion, XIX, p. 661 ; XX, p. 679. C'est lui qui, étant proconsul de Syrie, déposa Caïphe et Pilate. Une médaille portant L. VITELLIVS COS. III, CENSOR., doit lui être attribuée, et non à son fils Lucius, frère de l'empereur. Comme aussi, je crois, les actes de L. Vitellius, Frère Arvale ou maître des Frères Arvales. Marini, tab. IX, XI. Nummi Arschot., XXIV, 13. Reimar, *in Dion.*, LXV, 16.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Quoi qu'il en soit, il était empereur et il arrivait. Combattant, vainqueur, conquérant, en son absence et malgré lui, il avait laissé aller ses lieutenants et il tardait fort à les suivre. La bataille de Bédriac était gagnée (15 avril) ; Othon s'était tué (16 avril) ; le sénat, docile, avait proclamé Vitellius à grand renfort d'enthousiasme officiel et de décrets honorifiques (19 avril), que Vitellius était à peine en chemin. Parti de Mayence, il s'était bientôt embarqué sur la Saône, laissant la fatigue de la marche aux soldats qui l'accompagnaient. Il avait navigué d'abord avec un assez simple appareil ; mais, quand la nouvelle de sa victoire fut certaine, son bateau se pavoisa et se couvrit de fleurs. Il traîna toute une flotte après lui. Il traversa les villes avec la pompe du triomphe. Ses quatre mois de route furent quatre mois d'orgie.

Le malheureux escomptait en festins le peu de jours d'empire qu'il pouvait espérer. C'étaient de toutes parts convois de vivres pour sa table ; sur toutes les eaux de la Méditerranée, navires frétés pour sa cuisine ; sur toutes les routes, bouffons et gladiateurs qu'on lui envoyait. Tous les désordres lui faisaient cortége. A Turin, une querelle éclate entre ses soldats ; et une légion, qu'il éloigne pour la punir, brûle en s'en allant une partie de la ville. A Pavie, au milieu des banquets, nouvelle dispute entre soldats romains et soldats gaulois ; deux cohortes périssent. A Crémone, autre sang versé ; mais, cette fois, ce sont des gladiateurs, offerts

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

à Vitellius dans un amphithéâtre que les soldats vaincus d'Othon ont été employés à lui bâtir. A Bédriac, Vitellius se donne une autre joie, encore dans le genre lugubre ; il quitte sa route (15 mai) pour aller voir le champ de bataille où les morts pourrissent depuis quarante jours ; il y sacrifie aux dieux ; il y boit, il y fait boire. « Le cadavre d'un ennemi, dit-il, sent toujours bon ; celui d'un citoyen, meilleur encore[1]. »

Enfin, de cité en cité, de villa en villa, d'orgie en orgie, cette abominable saturnale de soixante mille soldats, sans compter je ne sais combien de parasites et d'esclaves, commence à approcher de Rome. Rome l'attend et l'écoute venir avec terreur. De temps à autre, comme pour fléchir son maître, elle lui envoie des députations d'histrions, de cochers du Cirque, de saltimbanques, qui, dans cet ancien acteur des fêtes de Néron, viennent saluer un camarade. Cette armée n'est plus qu'à sept milles de la ville, et une plaisanterie populaire, innocemment jetée au milieu d'un repas soldatesque, amène des coups d'épée et des meurtres. Bientôt l'avant-garde commence à pénétrer dans la grande cité. Des soldats thraces ou germains, avec leurs piques énormes, vêtus de la peau de leurs loups et de leurs ours, barbares de race, de langue, de visage, circulent déjà dans la ville, se pressent sur le Forum, se font montrer la place où Galba a péri,

1. Tac., II, 57, 59, 60-67, 68-70. — Suet., *in Vit.*, 10, 39.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

coudoient brutalement la foule, et, quand leur pied inexpérimenté glisse sur le pavé, s'en prennent aux passants de leur propre maladresse, les insultent et les frappent [1]. Rome fait ainsi connaissance avec les barbares, qui, dans quatre siècles, seront ses maîtres.

Enfin le triomphateur lui arrive (... juillet). Vitellius semble chercher à rappeler à Rome qu'elle est vaincue et que cette fois elle appartient aux étrangers. L'homme qui n'a pas voulu des titres populaires de César et d'Auguste [2] se garde bien d'imiter la sagesse modeste et l'attitude semi-républicaine de ce dernier prince, qui avait prétendu être le magistrat, non le maître, du peuple romain. Il approche de Rome et passe le pont Milvius à cheval, l'épée au côté, vêtu de l'habit militaire, comme un général romain eût fait son entrée dans une ville étrangère et vaincue. Il pousse devant lui le sénat et le peuple (c'est-à-dire les magistrats ou officiers qui figuraient le peuple) venus à sa rencontre. Les aigles réunies de ses légions le précèdent. Quatre légions, douze escadrons, trente-quatre cohortes d'auxiliaires, divers de race, de

1. Tac., II, 71, 87, 88.

2. Tac., III, 62. Suet., *in V.*, 8. Plutarque. Le titre de César ne se trouve sur aucune de ses monnaies, le titre d'Auguste presque jamais. Au contraire le titre de Germanicus y est répété avec affectation, les légendes sont : BONOS ET VIRTVS. — LIBERI IMP. GERMA. (les enfants de Vitellius). — PAX GERMAN. ROMA. — VRBEM RESTITVTAM. — MARS VICTOR. — SECVRITAS P. ROMANI. — CLEMENTIA IMP. GERMANI. Une borne milliaire en Sardaigne porte : IMP. VITELLIVS CAESAR (Henzen, 5417).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

costumes, d'armures, en tout environ soixante mille hommes, étalant les colliers d'or et les riches caparaçons que leur a valus la guerre civile, marchent devant le consul et le pontife du peuple romain. Ce n'est qu'après avoir passé le pont Milvius et presque dans Rome que des amis plus sages le décident à quitter le casque et l'épée, et à monter au Capitole avec les insignes pacifiques des magistrats romains [1].

Mais les barbares qui le suivaient, eux, n'entrèrent pas désarmés. Rome leur appartenait, comme du temps des Gaulois leurs aïeux ; et cette fois Rome n'avait pas sauvé son Capitole. Nous avons vu en 1814 ce contraste de la barbarie grossière s'étalant au milieu des splendeurs de la civilisation. Tacite nous rend ces impressions de notre enfance. Il nous peint des bandes de soldats germains bivaquant sous les portiques ou dormant couchés sur la mosaïque des temples. Ivres et brutaux, insouciants de tout, même de leur propre vie, accablés par les chaleurs inaccoutumées d'un été romain, ils se jetaient à toute heure et sans précaution dans le Tibre, et la fièvre les emportait par centaines. Les mêmes scènes remplissaient toute l'Italie du Nord ; les mêmes saturnales militaires se continuaient et se répétaient au profit des deux cent mille hommes, esclaves ou soldats, que Vitellius avait amenés ou plutôt qui avaient amené Vitellius. Depuis

1. Tac., *Hist.*, II, 8, 9.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

la bataille de Bédriac jusqu'au premier cri d'alarme qui troubla enfin la sécurité des vitelliens, ce fut une orgie de trois mois.

Quant à Vitellius, s'il faut prendre les historiens à la lettre, il se serait livré, lui aussi, à cette grossière exploitation de sa victoire. Ce courtisan si souple devient le plus insolent et aussi le plus stupide des vainqueurs. La maison d'or de Néron, cette merveille du siècle, ne semble pas suffisante à ce petit-fils d'un savetier : sa femme Galéria s'écrie en y entrant que le César Néron était bien pauvrement logé dans cette maison, et le premier mot de Vitellius est pour ordonner qu'au moins on l'achève. Sa gourmandise est inouïe. Ce n'est pas la débauche élégante de Néron ni la gourmandise savante d'un Apicius. C'est une gloutonnerie brutale qui lui fait happer en pleine rue un reste de viande cuite la veille dans un cabaret. Sa journée se divise en trois parties, déjeuner, dîner et souper, quand il ne s'y en ajoute pas une quatrième, la *medianoche* (*comessatio*). Il déjeune chez l'un de ses amis, dîne chez l'autre, donne à souper à tous. Dans les entr'actes, un grossier expédient, familier aux mœurs romaines, sert d'intermède et prépare l'acte suivant. Ces repas sont d'une recherche incroyable et dépravée. A son arrivée à Rome, son frère lui offre à souper deux mille poissons choisis, trois mille oiseaux. Lui-même laissera de son règne un monument immortel, son plat de Minerve. C'est un

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

immense bouclier, d'argent selon les uns, de terre cuite selon les autres, pour la fabrication duquel un fourneau a été construit tout exprès. Il a les dimensions de l'égide que portait à Athènes la Minerve de Phidias[1]; et cette Minerve, ayant vingt-six coudées de hauteur (environ treize mètres), on peut calculer la mesure de son bouclier. Sur ce plat, ont été entassés les foies de poissons (*scarorum*), les cervelles de paons et de faisans, les langues de phénicoptères (flamants), les laitances de murènes, abominable cuisine, faite, ce semble, pour dégoûter l'appétit le plus robuste, mais qui, par sa rareté, pouvait seule réveiller ces estomacs blasés. Elle coûtait un million de sesterces (deux cent cinquante mille francs), et toute la Méditerranée, de Cadix au Bosphore Cimmérien, avait été mise à contribution. C'était là le fruit suprême de la guerre civile, le résultat dernier de l'insurrection patriotique de Vindex, le prix de tant de sang, la consolation de tant de morts.

Et cette vie du prince est celle de sa cour. Il l'impose à ceux qu'il appelle ses amis. Entre les repas

1. Αἰγίδα πολιουχοῦ. Suet., 13. Ce dernier mot (gardienne de la ville) désigne la Minerve de Phidias. Du reste, voyez Pline, II, 4; XXXV, 4 (12). Xiph., *ex Dion.*, LXV, 3. Sur le prix, Xiphilin dit : πεντὲ καὶ εἴκοσι μυριάδας, 250,000 deniers. Le texte de Pline est douteux; Budée lit dans un manuscrit (*decies sestertium*) un million de sesterces, somme égale à celle qu'indique Xiphilin. Selon Pline, le plat était de terre cuite; selon Xiphilin, sa dimension ne permettait pas de le faire en terre et on le fit en argent. Voyez aussi, sur les excès de Vitellius et sa chute, Josèphe, *de Bello*, IV, 33 (9, 9), 35 (10, 1), 36-38 (10), 40-42 (11).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

qu'il leur donne et ceux qu'il leur commande, il ruine la santé de ses convives, la bourse de ses hôtes. C'est une orgie homicide, une espèce de suicide par la gourmandise. La plupart y périrent; Vitellius seul tint bon jusqu'au bout de ses six mois. Un d'eux avait été malade, et n'avait pu de quelques jours prendre part aux soupers du prince: « Si je n'eusse été malade, disait-il, j'étais mort. » Le moindre repas qu'on lui offre coûte quatre cent mille sesterces (cent mille francs). En six mois de festins, Vitellius aura consommé neuf cent millions de sesterces (deux cent vingt-cinq millions de francs !) [1], y compris sans doute ce qu'auront consommé Galéria sa femme, Triaria sa belle-sœur, Asiaticus son affranchi, ses amis, ses parasites, ses bouffons, ses cochers, ses esclaves, ses soldats.

Ce n'est pas tout ; la gourmandise ne fait pas tort à la cruauté. Vitellius, qui a toutes les passions romaines, le goût du théâtre, le goût des danses, le goût des pantomimes, le goût des gladiateurs, a aussi le goût du sang. S'il ne proscrit pas, il empoisonne. Il a savouré avec délices la puanteur de Bédriac ; il

1. Novicies millies sestertium, Tac., II, 95 ; ou ce qui est la même chose, 225 millions de drachmes. — Xiphil., LXV, 3. Sur Galéria Fundana, femme de Vitellius, voyez Suet., 6. Xiphilin (4), qui l'accuse, et Tacite (II, 60, 64,) qui la loue. Tous rendent justice à la modération et à la dignité de Sextilia, sa mère (Tac., II, 89; III, 67), mais aussi à la cruauté de Triaria. (*Ibid.*, 63. 64.) Sur Asiaticus, Suet., *in Vit.*, 12. Tac., II, 95. Voyez aussi Jos., *de Bello*, IV, 42.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

aimera à repaître ses yeux (c'est, dit-on, le mot dont il se servit) de l'agonie de Junius Blœsus, coupable d'avoir eu des amis à souper pendant que l'empereur était malade [1]. Selon Suétone, il ne respecte pas sa propre famille ; on l'a soupçonné d'avoir fait périr son fils pour en hériter, sa mère parce qu'une prophétesse lui a présagé un long règne s'il survivait à sa mère. Voilà ce qu'on peut extraire de Suétone, de Tacite, de Dion Cassius.

Je l'avoue, bien que les Césars m'aient accoutumé à de rudes excentricités en tout genre, les excentricités de Vitellius me paraissent bien violentes. Qu'il ait laissé faire à son armée tout ce qu'elle voulait, on le conçoit; avant sa victoire, il n'avait jamais prétendu la commander ; depuis sa victoire, il le pouvait encore moins. Mais que, de sa personne, il ait abusé aussi impudemment d'une victoire qu'il savait précaire, qu'il se soit montré si insolent lorsqu'il se savait en un tel péril, c'est ce que j'ai peine à croire.

Vitellius n'était ni un homme jeune, ni un prince né sous la pourpre. Ce n'était pas, comme l'avait été Néron ou comme le fut depuis Commode, un enfant accoutumé depuis ses premières années à se considérer comme le maître futur du genre humain, et, le jour où il le devenait, enivré de sa propre fortune. Vitellius était un courtisan de cinquante-sept ans, et,

1. Tac., *Hist.*, 39. — Suet., *in Vit.*, 14.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

à la cour des Césars, un courtisan de cinquante-sept ans devait être bien vieux. Il avait pâti, il avait craint, il avait calculé ; à ce métier, on gagne au moins en réflexion, en prudence cauteleuse, ce qu'on perd en fait de bonne foi, de loyauté, de dignité, d'enthousiasme.

Je me demande donc s'il n'en a pas été de son caractère comme de son visage. Il n'y a pas de buste authentique de Vitellius ; mais les modernes se sont plu à lui en attribuer un, uniquement à cause de son ignoble embonpoint et de sa physionomie vulgaire ; or, il se trouve que, d'après l'opinion la plus commune parmi les archéologues, le buste ne serait pas même antique. Je me demande si la famille Flavia, qui régna après lui pendant vingt-six ans, n'eut pas beau jeu pour dessiner à son gré les traits physiques et moraux de la famille Vitellia qu'elle avait commencé par mettre à mort ; si ce n'est pas ainsi qu'auraient été accréditées la gourmandise surhumaine et la crapule colossale de Vitellius ; qu'auraient été exagérés au delà du possible des vices qui peut-être avaient une limite ; et qu'on aurait fait de ce personnage une de ces caricatures historiques que les plus graves écrivains ne laissent pas quelquefois d'accueillir. Je remarque que Suétone et Dion, plus enclins en général à écouter les rumeurs populaires, chargent le portrait de Vitellius des traits les moins admissibles ; tandis que Tacite, plus passionné, est cependant plus impar-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

tial, parce qu'il est plus grave, Tacite charge moins qu'eux, les contredit sur plusieurs points, et rend hommage entre autres à la dignité et à la modération de Galéria, que Suétone nous peint comme une digne émule de son mari. Vitellius peut avoir eu bien des vices, mais il y a des bornes à tout, même aux vices.

Ce qui est même certain, c'est que l'abrutissement de l'homme, si grand qu'il pût être, ne vicia pas absolument la politique de l'empereur. Cette ivresse du vin et du pouvoir ne fut pas si complète ; cette orgie, où le maître du monde tâchait de croire son pouvoir éternel, ne fut pas si étourdissante ; ce cercle d'affranchis, de parasites et de palefreniers ne fut pas si serré, que quelques lueurs de raison ne pénétrassent, quelques sages conseils ne se fissent entendre, quelques vrais amis ne perçassent la foule. Une pensée politique, d'après ce que nous en disent Tacite et Dion, germa évidemment chez Vitellius. Sa victoire avait été celle de l'esprit provincial et légionnaire, mais aussi de l'esprit barbare et anti romain. Il sentit que son règne, pour durer, devait être à tout prix le règne de la civilisation et de Rome. Vainqueur par le désordre, l'indiscipline, la discorde, le sang versé, l'influence germanique et soldatesque, il comprit que pour régner, il fallait essayer d'un peu d'ordre, de discipline, d'union, de modération, de réaction sénatoriale et romaine. Vitellius, ce brutal ivrogne, sut comprendre

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

mieux que Galba, cet austère sénateur, aussi bien qu'Othon, ce courtisan spirituel, quelle pouvait être la seule chance de durée pour son pouvoir.

Ainsi, même avant d'être entré dans Rome, cet empereur, apporté en Italie par un flot d'étrangers et de barbares, a pour premier soin d'éloigner, s'il se peut, les barbares de l'Italie. Il congédie ses terribles Bataves, non sans murmures de leur part ni sans danger pour son pouvoir. Il renvoie ses Gaulois dans la Gaule; il veut avoir autour de lui une force purement romaine, et, à la place des prétoriens d'Othon, il recrute dans le sein des légions vingt nouvelles cohortes prétoriennes ou urbaines (20,000 hommes au lieu de 14,000) : il ne veut plus être exclusivement le protégé des Gaulois et des Germains [1].

Toute sa politique se ressent de cette première mesure. L'empereur antiromain étant une fois débarrassé, en partie au moins, de ses amis étrangers, le courtisan de Néron et de Caligula est plus libre de ne pas imiter Néron ni Caligula. Ceux-ci, arrivés par des dépenses extravagantes à épuiser le trésor public, ne s'étaient pas gênés pour envahir les fortunes privées. Vitellius met bien le trésor à sec (les revenus du trésor n'étaient pas considérables, et les épargnes laissées par Néron ne devaient pas être abondantes); mais du moins il ne prend rien à personne ; il fait même la remise de l'arriéré des impôts ; il ne con-

1 Voyez Tac., *Hist.*, II, 66, 67, 69, 94.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

fisque pas les biens de ceux qu'il condamne ; aux partisans d'Othon tués sur le champ de bataille, il ne fait pas l'habituelle injure d'anéantir leurs testaments ; leurs héritages suivent le cours légal [1]. Ne confisquant point, il ne proscrit pas non plus, car on proscrivait surtout pour confisquer : les généraux qui ont servi Othon sont épargnés ; le consulat est maintenu à Marius Celsus ; il n'est question ni de délateurs ni de loi de lèse-majesté. Vitellius épargne la famille d'Othon comme Othon avait épargné la sienne : chez celui-ci, ce pouvait être prudence ; chez Vitellius, c'était ou reconnaissance ou générosité [2].

Et enfin, d'autres et d'heureuses contradictions ne manquent pas entre l'origine de Vitellius et sa politique. Ce général, qui est entré dans Rome l'épée au côté, respecte la liberté du sénat : un jour, contredit dans la curie par un sénateur, il s'irrite, puis il se reprend : « Après tout, dit-il, est-il si nouveau que, de sénateur à sénateur, on diffère d'opinion [3] ? » Ce chef d'un parti violent comprend que toute réaction violente le perdra ; il ménage le passé quel qu'il soit, n'outrage la mémoire, ne renverse les images, ne fait refondre les monnaies, ne révoque les donations d'aucun empereur. Aux partisans de Néron, il accorde, il

1. Tac., II, 50, 62, 92. — Xiph., LXV, 6 et 7. Prorsus, dit Tacite, si luxuriæ temperaret, avaritiam non timeret.
2. Tac., I, 75 ; II, 60.
3. Tac., II, 91.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

est vrai, des sacrifices offerts pour les mânes de leur prince ; mais, aux partisans de Galba [1], il concède une statue décrétée par le sénat en l'honneur de Galba, et que, depuis, Vespasien supprima ; il leur concède l'image de Galba portée en triomphe par le peuple, des fleurs jetées au lieu où Galba a péri ; ayant trouvé dans les papiers d'Othon cent vingt lettres de gens dont chacun se prétendait le meurtrier de Galba, il fait poursuivre les signataires [2]. A tous ceux qui ont souffert, il montre les exilés de Néron, déjà rappelés par Galba, et que lui-même rétablit dans leurs droits. Aux classes aristocratiques, il essaie de rendre leur dignité ; et lui, qui a fait au Cirque le métier de palefrenier, punit les nobles et les chevaliers qui font à l'Amphithéâtre le métier de gladiateurs [3]. Aux gens de bon sens, s'il y en avait quelques-uns, il accorde l'expulsion des astrologues [4]. A ceux qui gardent le culte d'Auguste, il fait l'amitié de prendre enfin le nom [5] et, jusqu'à un certain point, la politique d'Auguste. Il suit la voie dans laquelle Othon est entré le premier, et ce sont peut-être ces deux aventuriers qui l'auront imposée au sage Vespasien. Je ne prétends certes pas ennoblir Vitellius, mais je dis seulement

1. Tac., *Hist.*, II, 71, 95. — Xiphil., LXV, 4. — Suet., *in Vit.*
2. Tac., I, 44 ; II, 55. — Suet., *in Galb., cap. ult.*
3. Xiphil., 6. — Tac., II, 42.
4. Tac., II, 62. — Suet., *in Vit.*, 14. — Xiph., I.
5. Tac., II, 62, 89 ; III, 58. — Suet., 9. Monnaies : VICTORIA AVGVSTI. — PAX AVG.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

qu'il y avait des heures où Vitellius n'était pas ivre.

Du reste, orgie ou sagesse, tout devait être court : la sagesse de Vitellius ne pouvait le sauver ; son orgie ne pouvait l'aveugler. D'abord, les présages étaient funestes : une comète était apparue ; il y avait eu dans le même mois deux éclipses de lune non prévues, dit-on, par les astronomes [1] ; on avait vu en même temps deux soleils, l'un plus éclatant, l'autre plus pâle ; phénomène explicable, même pour la science d'alors, mais effrayant. Sur la route de Vitellius, à travers la Gaule, les statues élevées en son honneur se brisaient sur son passage. Une couronne de laurier, placée sur sa tête, était tombée dans le Rhône. Haranguant ses soldats, il avait vu planer au-dessus de lui un tel nombre d'oiseaux sinistres, que le ciel en avait été obscurci [2]. A Rome, les astrologues le menaçaient ; et, comme Vitellius, par son édit, leur ordonnait de quitter Rome avant le 1er octobre, eux de leur côté lui ordonnaient de quitter le monde avant le 1er octobre

1. Καὶ ἡ σελήνη παρὰ τὸ καθεστηκὸς δὶς ἐκλελοιπέναι ἔδοξε, καὶ γὰρ τεταρταῖα καὶ ἑβδομαδαῖα ἐσχιάσθη. (Xiph., LXV, 8.) Les tables modernes ne parlent sous le règne de Vitellius que d'une éclipse partielle de lune le 25 avril et d'une autre le 18 octobre.

2. Tac., III, 56. Suet., *in Vit.*, 9, 18. A Vienne, un *coq* se posa d'abord sur son épaule, ensuite sur sa tête. Ce qui signifiait, lui expliqua-t-on, qu'il tomberait sous les coups des *Gaulois* (Galli). En effet il fut vaincu par Antonius Primus qui était de Toulouse et (ce qui le rapproche davantage de ces oiseaux prophétiques) avait porté dans son enfance le sobriquet gaulois de *Bec*. Suet., *in Vit.*, 18. (Voilà un mot de notre langue qui est indubitablement gaulois.)

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

(il vécut cependant jusqu'en décembre [1]). Une nuit, enfin, les soldats qui gardaient le Capitole entendirent les portes du temple de Jupiter s'ouvrir avec fracas; plusieurs d'entre eux s'évanouirent de peur; le lendemain, on remarqua comme des empreintes de pieds gigantesques qui suivaient en descendant la pente de la montagne : c'étaient les dieux qui abandonnaient le Capitole. De plus, par ignorance ou par mépris des rites sacrés, Vitellius lui-même donnait lieu à des terreurs superstitieuses. On put remarquer que ces trois princes, Galba, Othon et lui, avaient tous trois présagé leur chute par une sacrilége infraction à la loi religieuse : Galba en adoptant Pison un jour d'orage ; Othon en se mettant en marche pendant le temps voué à la promenade des boucliers sacrés ; Vitellius en choisissant, pour prendre possession du pontificat suprême, l'anniversaire néfaste de la bataille d'Allia (18 juillet) [2].

Ces rapprochements et ces craintes n'étaient pas seulement le fait de la populace ; les plus habiles y avaient leur part. Les hommes, à cette époque, avaient un tel besoin de la Divinité présente sur la terre qu'ils avaient sans cesse l'oreille attentive au moindre bruit de ses pas.

Du reste, sans augures et sans pronostics, on pou-

1. Suet., 14. — Xiphil., LXV, 14.
2. Tac., II, 91. — Suet., *in Othon.*, 12 ; *in Vit.*, 3, 9, 18. — Xiphil., LXV, 7, 8.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

vait prédire que la guerre civile ne finirait point si tôt. Un branle trop puissant avait été donné, trop d'ambitions mises en mouvement, trop de cupidités soldatesques alléchées au banquet de la guerre civile, trop de races provinciales touchées de la gloire de faire un empereur, pour que tout se calmât au bout d'un an à peine et sous la main d'un aussi pauvre enchanteur que Vitellius. Tout cela ne pouvait finir que par l'épuisement et la lassitude ; et les ambitions étaient encore loin d'être lasses, les chances de révolutions étaient loin d'être épuisées. Rome devait donc se résigner à d'autres crises, à d'autres invasions, à d'autres asservissements, à d'autres manifestations de son impuissance. L'Occident, le Nord et l'Afrique seuls avaient eu leurs prétendants ; il fallait que l'Égypte, l'Orient, la Grèce, l'Illyrie, la Mésie parlassent à leur tour, et à leur tour se satisfissent en donnant la pourpre [1]. Il fallait que l'insurrection provinciale et militaire fît le tour de la Méditerranée, et elle n'était encore qu'à moitié chemin.

Ajoutez que l'Italie et le monde étaient pleins de mécontents en armes ; que, dans toute la péninsule, se promenaient par bandes les prétoriens d'Othon que Vitellius avait licenciés ; qu'ailleurs murmuraient les

1. « Ne valons-nous pas, disent les légions de Mésie, la légion d'Espagne qui a élu Galba, les prétoriens qui ont fait Othon, l'armée de Germanie qui a proclamé Vitellius ? » Voy. Suet., *in Vesp.*, 6, 8. — Tac., II, 85.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

hommes de la treizième légion, réduits à n'être plus que les maçons de l'Amphithéâtre ; ailleurs, les troupes d'Illyrie dont Vitellius avait fait périr les centurions prisonniers ; partout, le soldat romain, blessé de l'orgueil du soldat barbare et les légions jalouses des légions de Germanie [1]. Ajoutez que, déjà une fois, à la mort d'Othon, les légions de Mésie, arrêtées dans leur marche par cette nouvelle, avaient déchiré les images de Vitellius qu'on leur apportait, et, prenant la liste des consulaires pour y chercher un empereur, avaient prononcé le nom de Vespasien : et vous ne serez pas étonné que, même avant le jour où Vitellius entra dans Rome, dans une autre partie du monde son successeur fût déjà proclamé.

Qui pouvait être ce successeur ? Je viens de le nommer, et tout le monde le pressentait. Rome l'espérait ou le craignait, mais l'attendait. Vespasien, déjà proclamé un instant, comme je viens de le dire, par les légions de Mésie ; Vespasien, entouré d'une certaine célébrité militaire, commandait l'armée de Judée, qui, exercée par des combats récents, pouvait seule contrebalancer le vieux renom des soldats de Germanie. Prudent et réservé, il avait tour à tour reconnu Galba, Othon et Vitellius, tour à tour avait été ménagé par chacun d'eux. Vespasien était évidemment l'em-

1. Cæteræ legiones contactu (cum Illyricis) et adversus Germanicos invidia bellum meditabantur. Tac., *Hist*, II, 60. Voyez aussi 66, 67, 68, 69, 86.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

percur du lendemain : Rome s'informait de son attitude, s'inquiétait de ses démarches, rattachait son nom à tous les augures. Le sommeil de Vitellius en était troublé. Rome avait les yeux vers l'armée de Judée et vers l'Orient ; elle racontait qu'au moment du départ d'Othon pour sa dernière campagne, la statue de César, placée dans l'île du Tibre, s'était brusquement tournée de l'Occident d'où arrivait Vitellius, à l'Orient d'où Vespasien devait venir [1].

Vespasien cependant tarda longtemps ; il y mettait moins de hâte que personne. Son ambition était plus de sang-froid parce qu'elle était plus libre. Galba, pressé par des dangers personnels, Othon par ses dettes, Vitellius par les clameurs de son armée, avaient dû accepter la pourpre sur le coup. Vespasien, qui la prit plus volontairement qu'eux, ne se fit pas faute d'y regarder à loisir. Il prépara le siége de l'empire lentement, avec prudence, comme il préparait celui de Jérusalem. Il s'assura l'adhésion des commandants ses voisins, Mucien en Syrie, Tibère Alexandre en Égypte ; l'assistance des rois vassaux, la bonne volonté des soldats, la faveur du peuple, la paix avec les Parthes. Il put ainsi compter sur neuf légions et sur l'Orient tout entier. Quand il fut prêt, peu de temps après avoir fait prêter serment à Vitellius, il se fit prier par

1. Tac., I, 19, 50 ; II, 1-7, 73, 74. — Jos., *de B.*, IV, 29 (9, 2), 36, 36 (10, 1-3). — Suet., *in Vespas.*, V.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Mucien et contraindre par ses soldats de revêtir la pourpre. Le 1er juillet, l'armée d'Égypte le proclamait à Alexandrie ; deux jours après, sa propre armée, à Césarée ; le 15, l'armée de Syrie, à Antioche. C'était le temps où Vitellius cheminait encore vers Rome et pouvait savourer la mémoire toute récente des parfums de Bédriac.

Or, ce n'était pas ici une révolution faite à l'aventure, une émeute de caserne ; c'était une révolution sérieuse et calculée. Les peuples le sentirent ; la Syrie, l'Asie Mineure, la Grèce, les provinces les plus riches et les plus anciennement civilisées s'y rattachèrent comme à l'espérance d'un plus durable avenir. Antioche, capitale provisoire du nouvel empereur, frappa en hâte des monnaies à son effigie. Les rois vassaux, Agrippa de Trachonite, Sohème d'Emèse, Antiochus de Comagène, lui envoyèrent des renforts. Le roi parthe, l'ennemi habituel de Rome, gagné par la fortune de Vespasien, lui promit quarante mille cavaliers [1]. La Juive Bérénice, séduite par l'amour de Titus, lui ouvrit les trésors de l'aventureuse, mais toujours opulente famille des Hérodes [2]. Au mouvement

1. Vologèse, fils de Vonone, roi de l'an 50 à l'an 80 ou 90. V. sur lui Tacite, *Annal.*, XII, 14, 44, 50 ; XIII, 7, 9, 34, 37 ; XIV, 25; XV, 2, 5, 19, 14, 24. *Hist.*, IV, 51. — Jos., IV, 36-38 (10, 4-7). — Xiphil., LXX, 7. On croit reconnaître quelques-unes des monnaies frappées hâtivement à Antioche.

2. Tacit., II, 2, 81. Dion ou Xiphilin, LXVI, 15, 18, et après lui la plupart des modernes considèrent comme sœur d'Agrippa la Bérénice qui fut aimée par Titus. Il faut convenir alors que Corneille et Racine ont fait pleurer le public de leur temps sur le

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

plus militaire de l'Occident répondit ce jour-là un mouvement, politique et provincial non moins que militaire, de l'Orient ; à l'entraînement soldatesque qui avait enivré ou contraint Vitellius, une délibération froide entre hommes sérieux et libres de leurs actes ; à l'insurrection d'une armée sans discipline, les accla-

compte d'un bien peu intéressant personnage. Cette Bérénice, sœur d'Agrippa, avait d'abord épousé un certain Marc, fils de l'Alabarque Alexandre ; puis son oncle Hérode, roi de Chalcide ; après la mort de celui-ci (48), elle avait été longtemps soupçonnée d'inceste avec son frère, et, pour faire cesser ces bruits, elle avait épousé Polémon, roi de Cilicie, qui se fit juif par amour pour ses grands biens. Elle l'avait bientôt répudié et était retournée auprès de son frère. C'est elle dont nous avons parlé plus haut, et qui est nommée au livre des Actes (XXV, 13 ; XXVI, 30). Voyez Josèphe, *Antiq.*, XVIII, 7 (5, 4) ; XIX, 4 (5, 1) ; XX, 5 (7, 3) ; *de Bello*, II, 19 (11, 6) ; (26, 15) ; I, 31 (17, 6) ; *de Vita sua*, 11, 65. Juvénal, VI, 156. C'est à celle-là que s'appliquent les inscriptions qui la qualifient : Ιουλια Βερενικη, *grande reine et fille d'Agrippa* (le premier Agrippa).

Mais il peut y avoir quelque doute sur l'identité de celle-là avec celle qui épousa ou dut épouser Titus. La sœur d'Agrippa était née, selon Josèphe, en l'an 28 et cette date est d'autant plus probable qu'en 48, elle était déjà deux fois veuve avec deux enfants. Elle avait donc treize ans de plus que Titus, quarante et un ans à l'époque de l'avènement de Vespasien, et, à l'époque de sa séparation d'avec Titus, cinquante-deux ans. Si c'est d'elle que Tacite a voulu parler en disant qu'à la première de ces deux époques elle était « dans la fleur de l'âge et de la beauté » (*florens ætate formaque*) (II. 81), Tacite a été bien galant pour un Romain. (Voyez aussi Tac., II, 2. — Suet., *in Tito*, 7.)

Mais il y a une autre Bérénice, nièce de la précédente par sa sœur Marianne, et que Tacite a bien pu appeler *regina*, nom que l'on donnait à toutes les femmes de sang royal. Josèphe (*Ant.*, XX, 5), (7, 1), mentionne seulement sa naissance. Sa mère étant née en l'an 34 de l'ère vulgaire, elle-même ne pouvait guère avoir plus de vingt ans à l'époque de la guerre de Vespasien. Mais est-ce une princesse aussi jeune qui aurait aidé Vespasien de son crédit et de ses trésors ? (Tac., *Ibid.*) Entre la tante trop âgée et la nièce plus jeune, de plus savants décideront. (Voyez du reste au Tome II l'appendice contenant la généalogie des Hérodes.)

Épitaphe : IVLIAE BERONICENI (probablement une affranchie

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

mations d'une armée bien disciplinée ; au concours des cités du Rhin, encore mêlées d'éléments barbares, le concours de nations civilisées et intelligentes. Là, du moins, il y avait chance de mettre fin aux révolutions et de conquérir un empire durable.

Et de plus (ce qui est propre à la crise que le monde subissait) cette révolution, toute politique et toute calculée à son origine, prit dans l'esprit des peuples un caractère enthousiaste et presque mystique. Certes, peu de prestige s'attachait à la personne de Vespasien. Sa famille avait vécu, sans même s'y enrichir, dans des trafics peu estimés. Son grand-père, Titus Flavius Pétronius, avait été une sorte d'agent inférieur dans les ventes publiques, métier qui tenait de l'huissier, de l'usurier et du porteur de contraintes. Son père, Flavius Sabinus, avait été en Asie fermier ou sous-fermier de l'impôt du quarantième, puis usurier en Helvétie. Lui-même, qui se fit appeler Flavius Vespasianus, afin de conserver le nom de sa mère Vespasia, plus distingué que son nom paternel, lui-même n'avait encore des antécédents ni bien dignes ni même bien heureux. Il avait sans doute une certaine notoriété militaire ; il avait été consul et proconsul. Mais, bien qu'il fît argent de son crédit et qu'il eût vendu une place de sénateur deux cent mille sesterces (50,000 fr.), il n'avait pas fait fortune. Aussi,

de Bérénice ensevelie par son mari) trouvée dans le Transtevère (alors le quartier des Juifs). Gruter, 790.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

pour soutenir son rang, dit Suétone, il s'était fait maquignon, et on l'avait surnommé le *Muletier*. Il avait flatté Caligula au point de lui rendre grâce en plein sénat pour une invitation à souper ; et à une sentence de mort il avait ajouté, par forme d'amendement, que le corps du proscrit resterait sans sépulture. Et cependant, courtisan malencontreux, il avait déplu à Caligula ; celui-ci, trouvant un jour les rues mal balayées, s'en prit à Vespasien qui était édile, et lui fit remplir sa tunique de boue (aimable gaieté, qui rappelle celle de Cromwell barbouillant d'encre la face d'Ireton). La protection de l'affranchi Narcisse avait valu à Vespasien la faveur de Claude. Mais il déplut à Néron ; il ne manquait pas de s'endormir quand Néron chantait ; seulement le prince fut clément ce jour-là et le disgrâcia sans le faire périr. Vespasien était donc courtisan comme Vitellius, mais seulement moins heureux courtisan.

Sa vie privée n'ennoblissait pas sa vie publique. Il était économe au degré qui touche l'avarice. Il avait épousé une femme de condition libre ainsi qu'il fut déclaré par un jugement, mais qui avait eu longtemps la situation d'une affranchie et de l'affranchie

1. Sur tout ce qui précède, voyez Suet., *in Vesp.*, 1-8. T. Flavius Vespasianus était né à Phalacrine, bourg de la Sabine près de Reate (Rieti), le 17 novembre de l'an 9 de l'ère vulgaire. Il avait fait la guerre en Germanie et en Bretagne comme commandant (*legatus*) d'une légion ; il y obtint les *ornements* du triomphe. — Consul en 50. — Proconsul en Afrique sous Néron. — Puis envoyé en Judée.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

favorite de son patron [1]. Elle morte, il avait remplacé d'une manière plus ou moins régulière la prétendue affranchie par une affranchie véritable, et la vieille Cénis, jadis esclave du palais de Claude, gouverna en maîtresse, non-seulement la maison, mais même la cour de Vespasien.

Enfin l'extérieur de ce prétendant n'ajoutait pas autrement de séduction à sa cause. C'était un homme de soixante ans, de formes vigoureuses, soldat plutôt que prince. Ses traits, que des bustes remarquables nous ont conservés, ne manquent ni d'intelligence ni de finesse; mais ils trahissent et la pesanteur du vieillard et la vulgarité du plébéien. Suétone caractérise cette physionomie par une comparaison trop triviale pour être traduite [2], mais que le bronze, si flatteur qu'il soit d'ordinaire, justifie singulièrement. Somme toute, chez Vespasien, l'intelligence était robuste, la fortune fut merveilleuse ; mais la race était infime et l'homme resta vulgaire.

Eh bien ! ce fut lui, ce personnage vulgaire par tant de côtés, qui fut transformé en envoyé du ciel. C'est cette révolution, si humainement conçue et

1. Suet., *in Vespas.*, 3.

2. Vultus veluti nitentis; unde quidam urbanorum non inficetè; siquidem petenti ut in se aliquid diceret : Dicam, inquit, cum ventrem exonerare desieris. Suet., 20. Sous le règne de Vespasien on honora, comme de raison, la mémoire de son père. Gruter rapporte au piédestal d'une statue qui aurait été celle de ce personnage l'inscription : Καλῶς τελωνήσαντι. *A l'excellent publicain*. Gruter, p. 139. Des statues lui avaient été élevées en effet avec cette inscription. Suet., *in Vesp.*, 1.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

délibérée à froid entre trois préfets romains très-peu enthousiastes, qui prit un caractère d'enthousiasme, de révélation, presque de miracle. On ne manqua pas, pour Vespasien comme pour tout autre César, une fois son empire proclamé, de trouver que son empire avait été annoncé par mille présages. La boue même que Caligula avait fait jeter dans sa tunique était une image de « la patrie qui, délaissée et foulée aux pieds, devait trouver asile dans son sein ». Un bœuf furieux qui était venu tomber à ses pieds, un chien qui lui avait apporté dans ses dents une main humaine, un chêne qui avait poussé un nouveau rameau à sa naissance, un cyprès qui avait reverdi après être tombé, une dent arrachée à Néron, furent autant d'augures de sa grandeur, que la veille personne n'eut devinés, dont le lendemain personne ne douta [1].

Mais c'était là le lot ordinaire de tous les Césars. Le lot particulier de Vespasien, c'est le concert de prophéties qui inaugura son avénement. Ce chef de l'Orient, sorti de la Judée pour marcher à la conquête du monde, fut précédé par toutes les voix prophétiques de l'Orient. C'étaient des astrologues qui lisaient dans le ciel des conjonctions favorables à sa fortune. C'était l'Arcadie, berceau des plus anciennes traditions de la Grèce, qui, avertie par l'oracle, fouillait un certain coin de terre, et y trouvait des

1. Suet., *in Vesp.*, 5. — Tac., II, 7, 8. — Xiphil., *ex Dion.*, LXVI, 1, 8.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

vases de fabrication antique, portant l'image de Vespasien. C'était l'oracle de Paphos, sanctuaire mystérieux d'une déesse qui se faisait adorer sous la forme d'une pierre blanche et pyramidale, et dont le prêtre, consulté par Titus, le prenait à part et lui annonçait la grandeur de sa famille [1]. C'était le mont Carmel, dont l'autel était également sans idole et dont le prêtre présageait à Vespasien « une grande demeure, de vastes possessions, beaucoup d'hommes sous sa loi, le succès de toutes ses entreprises [2] ». Plus tard, à Alexandrie, le prophète et demi-dieu Apollonius, au dire de son panégyriste, déclare à Vespasien que c'est lui-même qui, par ses prières, a obtenu pour lui la royauté : et comme Vespasien demande à Apollonius le secours de sa puissance surnaturelle, celui-ci lève les mains au ciel et s'écrie : « Jupiter Capitolin, garde-toi pour lui et garde-le pour toi ! Car c'est lui qui relèvera ton temple brûlé par des mains impies. » En effet, la veille du jour où il parlait, le Capitole brûlait à Rome. Il en fut un moment de Vespasien vivant comme de Charlemagne et du roi Arthur après leur mort ; il semble que toutes les traditions fabuleuses voulussent se rattacher par quelque chose à son nom [3].

Mais, avant tous ces oracles, avant même la mort de

1. Tacite, II, 1 et s. — Suétone, *in Tito*, 5.
2. Tac., II, 78. — Suet., *in Vesp.*, 5, 8 ; *in Tit.*, 5. — Maxime de Tyr, *Orat.*, 38
3. Sur les rapports de Vespasien avec Apollonius, voyez Philostrat., V, 25, 27, 38, 41.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Néron, le Juif Josèphe, selon lui et selon les autres historiens, avait donné à Vespasien un avertissement bien autrement positif (67). Sorti de sa caverne de Jotapat après avoir échappé par miracle au mutuel assassinat que s'étaient imposé ses quarante compagnons, Josèphe s'était fait conduire au camp romain, « non comme un traître qui cherche à sauver sa vie, mais comme un ministre du Seigneur qui accomplit une mission ». Il avait demandé un entretien particulier avec Vespasien et Titus. Là, « prêtre et petit-fils de prêtre, connaissant les saints oracles », et appliquant à Vespasien la prophétie de Michée sur l'origine du Messie : « Tu crois, avait-il dit au général romain, n'avoir entre tes mains que le captif Josèphe, mais je suis un messager chargé pour toi de bien plus grandes choses. Si je n'avais eu mission de Dieu, je connais la loi des Juifs et je sais comment un général doit mourir. Tu veux m'envoyer captif à Néron ? Pourquoi donc ? Ceux qui sont destinés à régner entre Néron et toi auront-ils donc un empire durable ? C'est toi qui es César, Vespasien, toi et ton fils qui est ici : fais-moi garder avec plus de rigueur, mais fais-moi garder pour toi seul. Non-seulement je t'appartiens, ô César ! mais la terre, la mer, le genre humain sont à toi. Je demande une prison plus dure encore, si aujourd'hui je mens à Dieu [1]. »

1. Jos., *de Bell.*, III, 24, 27 (8). Et unus ex nobilibus captivis, Josephus, cum conjiceretur in vincula, constantissime assevera-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Ainsi tout se réunissait pour faire de Vespasien un être prédestiné : l'astrologie, cette religion des athées, et le paganisme, cette religion des faibles ; les oracles des gentils et les prophéties des Juifs, telles du moins que le judaïsme égaré les interprétait ; le tireur d'horoscopes Séleucus, le prétendu inspiré Apollonius, et le prêtre pharisien Josèphe ; l'Occident qui soupirait après un libérateur, et l'Orient qui attendait le dominateur du monde.

On voulut même, sinon poétiser (ce n'était pas possible, et ce siècle était superstitieux sans être poète), au moins diviniser sa personne. On se prit à lui essayer par avance la divinité dont il ne devait jouir légalement qu'après sa mort et dont il se railla en mourant. Vespasien fit des miracles. D'après Tacite, Suétone et Dion, tandis que, récemment proclamé empereur, il était à Alexandrie attendant que ses lieutenants lui eussent conquis le monde, deux hommes du peuple s'approchent de son tribunal, l'un « connu pour aveugle », l'autre paralytique de la main ou se disant tel. Tous deux ont vu en songe le dieu Sérapis leur ordonnant de demander leur guérison au nouveau César. Ils le prient d'humecter de sa salive les joues et les yeux de l'aveugle, de marcher sur la main du manchot. Il hésite ; les médecins con-

vit fore ut ab eodem brevi solveretur, verum etiam imperatore, dit Suét., *in Vesp.*, 5. — Dion, dans Xiphil., LXVI, 1, en dit autant.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

sultés déclarent que les deux maladies ne sont pas tout à fait inguérissables ; mais, courtisans plus que médecins, ils ajoutent que les dieux sans doute ont réservé cette cure à Vespasien. Encouragé par ses flatteurs et par la foule, Vespasien tente l'épreuve. L'aveugle voit, le manchot reprend l'usage de sa main. Ce n'est pas assez de ce miracle ; Vespasien, reconnaissant et encouragé, entre dans le temple de Sérapis ; il ordonne que personne ne l'y suive ; et cependant, après avoir longtemps prié, lorsqu'il se retourne, il aperçoit son affranchi Basilides lui présentant les pains, la couronne et la verveine pour le sacrifice. Or ce Basilides était demeuré, goutteux et hors d'état de se mouvoir, à quatre-vingts milles (vingt-six lieues) d'Alexandrie. Vespasien, sorti du temple, demande si les prêtres ont vu entrer Basilides ? ils n'ont vu personne ; — si on l'a vu dans la ville ? nul ne l'y a rencontré ; — si ce jour-là et à cette heure Basilides était au lieu où il l'avait laissé ? il y était : et cette apparition surnaturelle était d'autant plus significative, que le nom même de l'homme était un présage et rappelait la royauté (βασιλεύς) [1]. Tout était donc miraculeux autour de Vespasien ; il avait dépassé les limites de la condition humaine ; c'était un empereur élu par les dieux [2]. Rien n'était

1. Suet., *in Vespas.*, 7. Tacit., IV, 82. Dion apud Xiphilin, LXV, p. 736-737. Hégésippe, *de Excidio Hierosol.*, IV, 26
2. Ministerio divino principem electum. Tac., IV, 81.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

plus pour lui ni incroyable ni impossible[1]. Son pouvoir naissant se revêtit d'un prestige surhumain que les pouvoirs précédents n'avaient pas eu, et une auréole céleste entoura la figure bourgeoise, ridée, *similem nitenti*, du maquignon sabin, vieil amant de la vieille Cénis.

Il fallait certes une rare puissance d'imagination pour faire de ce général sexagénaire, fils de maltôtier, très-prosaïque et très-avare, la veille encore disgracié de Néron, un Messie pour les Juifs et un dieu pour les païens. Il fallait que Josèphe fût bien à court, le peuple juif bien embarrassé, Rome bien affamée de surnaturel, le monde bien en quête d'un Dieu manifesté sur la terre, pour aller le chercher sous la tente de Vespasien. Cet exemple et d'autres que nous rapporterons plus tard prouvent quels étaient alors l'attente impatiente, les espérances inquiètes, les besoins non satisfaits des peuples, ce qu'ils avaient attendu et ce qui leur manquait.

Ainsi l'enthousiasme des superstitieux et l'inquiétude des gens paisibles, l'avidité des soldats et l'am-

3. Cuncta suæ fortunæ patere ratus, et nihil ultra incredibile. Tac., IV, 81, 82. Auctoritas et majestas, ut scilicet inopinato et novo principi, deerat; hæc quoque accessit. Suet., *in Vespas.*, 7. Et Dion : C'est ainsi que la divinité le revêtit de sa majesté, τὸ μὲν θεῖον τούτοις αὖτον ἐσεμνυμίν.

A plus forte raison, la race de Vespasien a-t-elle été divinisée par les poëtes qui ont écrit sous son règne :

> Ex in se Curibus virtus cœlestis ad astra]
> Efferet et sacris augebit nomen Iulis
> Bellatrix gens baccifero nutrita Sabino.
>
> SILIUS ITAL., III, 594.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

bition des chefs, l'esprit romain et l'esprit provincial, s'unissaient pour jeter l'Orient tout entier sur les pas de Vespasien. Dans une assemblée tenue à Béryte, le fils du publicain Sabinus apparut entouré de l'élite des deux armées de Judée et de Syrie, en présence des monarques vassaux de Rome, au milieu d'une pompe impériale et militaire, distribuant des commandements, faisant des sénateurs, traitant avec les rois des Parthes et de l'Arménie. C'est là que, reconnaissant en Josèphe un véritable prophète, il lui rendit solennellement la liberté. Devant les chefs de l'armée, il voulut, non pas détacher les fers du prisonnier juif, mais les couper avec la hache de sa propre main, le traitant ainsi, non comme un captif qu'on amnistie, mais comme un ami méconnu qu'on relève et qu'on honore [1].

La cause de Vespasien gagnait même du côté de l'Occident. Les légions d'Illyrie, de Bretagne, d'Espagne, ne tardèrent pas à lui témoigner leur sympathie [2]. Cette cause était celle des provinces, mais des provinces amies de la civilisation et du repos ; c'était celle de Rome, mais de Rome équitable et pacifique ; c'était celle de l'armée, mais de l'armée patriotique et obéissante. La cause de Vitellius au contraire, indifférente aux provinces, peu aimée dans Rome,

1. Jos., *de B.*, IV, 37, 38 (10, 6, 7).
2. Monnaie de la première année de Vespasien : HISPANIA femme debout avec deux épis et deux javelots).

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

étrangère à la plupart des légions, n'était plus que la cause de son armée.

Et elle-même, qu'était cette armée? On se dégrade bien vite après de pareils succès. Ces légionnaires de Germanie, jadis les meilleurs soldats de l'empire, n'étaient déjà pas les mêmes hommes. Et quant à leurs chefs, il faut comprendre que l'orage des guerres civiles avait fait monter à la surface l'écume du monde et celle des armées. Les chefs éprouvés des légions étaient prisonniers ou disgraciés. Somme toute, les héros de ces guerres se valaient. Othon, entrepreneur des plaisirs de Néron ; Vitellius, palefrenier de Caligula ; Mucien, flatteur disgracié de Néron ; Vinius, voleur à la table de Claude ; Cécina, jadis puni pour concussion ; Fabius Valens, histrion des fêtes néroniennes ; d'autres que nous verrons sur la scène de l'histoire, un Antonius Primus, condamné pour faux ; un Arrius Varus, délateur de son général auprès de Néron [1] ; tous ces aventuriers du palais et de l'armée étaient dignes de s'entendre. Il n'y avait pas là d'homme capable de se roidir contre la fortune et de demeurer sottement fidèle à une cause à demi vaincue. C'étaient donc, avec des soldats énervés et faciles à vaincre, des chefs corrompus et faciles à gagner. Vespasien avait la double chance de battre ses adversaires et de les acheter. Dans de pareilles luttes où la satisfac-

1. Tac., *Hist.*, I, 10, 53 ; III, 6, 62.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

tion des appétits joue le rôle principal, le dernier venu a facilement raison du premier arrivé, les avides des satisfaits, les affamés des rassasiés.

Aussi, en face d'une victoire aussi probable, y eut-il émulation à qui en aurait les honneurs. La question ne fut pas de savoir si Vespasien serait vainqueur, mais par qui il le serait, qui mettrait le premier la main sur l'Italie conquise, qui servirait le mieux cette cause assurée du succès, ou en marchant pour Vespasien si l'on était engagé avec lui, ou, si l'on était engagé avec Vitellius, en trahissant Vitellius. Les soldats eux-mêmes, proclamant Vespasien en Orient, disaient qu'il fallait se hâter, sans quoi le sénat prendrait les devants, et, en proclamant Vespasien, leur volerait leur empereur [1].

Dans ce facile enthousiasme, c'est Vespasien qui semble le plus lent de tous ; il est le premier dépassé. Avare et circonspect, au lieu de marcher sur l'Italie, il reste en Orient, levant des impôts, et remplissant par tous les moyens possibles et impossibles la caisse de sa révolution [2]; il s'éloigne même encore plus, il va en Égypte s'assurer d'Alexandrie, la clef de la mer et le grenier

1. Jos., IV, 36 (10, 3).

2. « Les Alexandrins raillaient son avarice et lui criaient : Tu demandes une aumône de six oboles. Il se fâcha malgré sa douceur habituelle et fut à grand'peine apaisé par Titus. Les Alexandrins n'en continuèrent pas moins à dire : Il faut lui pardonner, il ne sait pas encore son métier de césar. » Fragments de Dion Cassius publiés par le cardinal Mai, *Scriptores veteres*, t. II, p. 219.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

de Rome. Il laisse Mucien prendre la tête de la guerre; Mucien marche vers l'Occident, pour établir à Rome une royauté, qui, dans sa pensée, sera de droit celle de Vespasien, de fait la sienne [1].

Mais Mucien à son tour va se trouver devancé. Pendant qu'on proclamait Vespasien en Syrie, on l'a proclamé aussi sur le Danube. Le Toulousain Antonius Primus a, de son chef, soulevé les légions de Pannonie, de Mésie, de Dalmatie, déjà favorables à Vespasien (août 69) [2]. Sept légions que Vespasien ne connaît seulement pas sont prêtes à marcher pour lui ; elles envoient des proclamations aux soldats vaincus et à peine dispersés d'Othon. Des chefs prudents leur parlent bien d'attendre, de se rallier, de garder les portes de l'Italie jusqu'à ce que Mucien arrive. Mais Antonius, avec une voix tonnante, une éloquence sauvage, traite ces lenteurs de lâchetés. Les soldats ne demandent qu'à le suivre ; et, sans même les réunir tous, il part avec l'élite des troupes, laissant aux autres l'ordre de le suivre, légion par légion, dès qu'elles le pourront. Il franchit les Alpes juliennes, pousse sans résistance jusqu'à Padoue, se saisit de Vicence, de Vérone et même de Ferrare (*Forum Allieni*, octobre 69) [3].

1. Tac., II, 82-84. — Jos., IV, 40 (111). — Xiphil., LXV, 9.

2. Tac., II, 85, 86. — Jos., IV, 37 (10, 6). — Xiphil., LXV, 9. Octavo imperii Vitelliani mense, dit Suet., *in Vit.*, 15.

3. Voici à peu près le chiffre des troupes qui marchèrent pour Vespasien :

1° Mucien emmène avec lui (Tac., II, 83) :

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Cependant le parti de Vitellius, au cri d'alarme qui l'éveille, a peine à secouer son ivresse. Ces soldats de Germanie, braves toujours, mais amollis, acceptent bien le péril, n'acceptent pas la fatigue. Ils se mettent en marche, sans ordre, sans discipline, leurs armes pendantes à la selle des chevaux, leurs chevaux mêmes engraissés et alourdis comme eux. Que feront-ils contre les troupes de Mésie et de Pannonie, habituées à guerroyer tous les hivers contre les Daces et les Sarmates, sur la glace du Danube ?

Quant à leurs généraux, Vitellius n'a jamais été homme de guerre. Fabius Valens, fidèle, mais engourdi par la débauche, ne marche pas sans un cortége de courtisanes et d'histrions. Cécina, plus éveillé, mais éveillé pour la trahison, négocie en secret avec

La 6e légion	6,000 hom.	19,000 hom.
Vexillaires des autres légions d'Orient	13,000	
2° Le mouvement danubien sous Antonius comprend (Tacite, II, 85, 86) :		
Légions de Mésie (7e Claud. et 8e)	12,000 hom.	60,000
Légions de Dalmatie (11e) . .	6,000	
— Pannonie (7e Galb. et 13e Gemina)	12,000	
Auxiliaires dalmates	6,000	
Autres auxiliaires, parmi lesquels deux rois suèves . .	24,000	
3° Antonius forme plus tard (III, 50), en Italie une légion tirée de la flotte de Ravenne	6,000 hom.	11,000
Il s'y joint une *ala* et 8 cohortes avec des auxiliaires dans la Norique (III, 5)	5,000	
Total.		90,000 hom.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

l'ennemi. Tout ce monde s'arrange pour ne pas se compromettre avec le César du lendemain. Dans le sénat, tout en faisant officiellement des vœux pour Vitellius, on n'ose médire de ses ennemis, et, comme dit Tacite, on tourne timidement autour du nom de Vespasien. Dans leurs proclamations, les chefs flaviens sont pleins d'insolence ; les chefs vitelliens, Vitellius lui-même, ménagent Vespasien. Ainsi les deux partis ont conscience, l'un de sa force, l'autre de sa faiblesse.

Bientôt les défections éclatent. Le commandant de la flotte de Ravenne la livre à l'ennemi. Cécina voudrait lui livrer ses légions. Mais celles-ci ne le veulent pas ; elles saisissent le traître, le mettent aux fers ; et c'est une armée révoltée, en désordre, sans chef, traînant après elle son général enchaîné, qui va à la rencontre de l'armée d'Antonius [1].

Mais, comme dans cette guerre il faut toujours que les chefs flaviens prennent les devants les uns sur les autres, Antonius, qui a entraîné son armée, est lui-même à son tour entraîné par son armée. C'est un autre aventurier, placé sous ses ordres, Arrius Varus, qui, malgré son général, engage la seconde bataille de Bédriac (vers le 30 octobre 69), dans ces plaines où deux fois en six mois le sort de l'empire romain fut tranché. La lutte est violente, mais courte et décisive. L'avant-garde vitellienne, rencontrée en avant de

1. Tac., III, 1-14. — Jos., *de B.*, IV, 41 (II, 2, 3). — Xiphil., LXV, 10, 11.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Crémone, est rejetée dans cette ville ; six légions, arrivant au secours, sont battues dans un combat qui dure toute la nuit ; le matin, leur camp, où elles se réfugient, est emporté ; le soir, Crémone est prise, malgré Antonius lui-même, qui eût voulu retarder l'assaut : tout cela en moins de deux jours. Crémone est inondée de sang, incendiée, détruite. Crémone était une ville opulente ; une foire célèbre y avait attiré en ce moment les marchands de toute l'Italie : c'était une belle proie que le soldat voulait saisir par un assaut avant que le général se l'assurât par une capitulation [1].

Ce qui se passa du reste dans cette action caractérise bien les guerres civiles et l'indifférence qu'y porte souvent le soldat. Depuis surtout que Vitellius avait éloigné ses auxiliaires barbares et que la lutte se passait un peu plus entre Romains, ces hommes se combattaient, mais ne se détestaient pas. Les drapeaux et les armes étaient les mêmes, souvent la langue. Pendant la bataille, les habitants de Crémone apportent des vivres aux vitelliens ; ceux-ci les partagent avec leurs adversaires, et il y eut un moment de trêve où l'on mangea pacifiquement ensemble avant de recommencer à s'entretuer. Un fils eut le malheur de se rencontrer face à face avec son père, et de lui donner la mort ; son désespoir, après qu'il eut reconnu le

1. Tac., III, 15-31. — Josèphe, IV, 42 (II, 4). Dion apud Xiphilin et Theod., LXV, 11, 14.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

cadavre, le soin qu'il prit de l'ensevelir, suspendit le combat, et fit couler les larmes des deux armées. Las de guerroyer les uns contre les autres, les soldats arrivaient peu à peu à faire la paix entre eux pour ne plus tomber que sur les bourgeois ; la passion du pillage, qui les avait divisés, finissait par les réunir. Après la prise de Crémone, Antonius harangue les deux partis, parlant des vaincus avec égard et des vainqueurs avec de magnifiques éloges ; mais pas un mot de Crémone. La pauvre ville devait payer les frais de la réconciliation [1]. Vainqueurs et vaincus s'embrassèrent pour la piller ensemble. Quatre jours durant, flaviens et vitelliens réunis brûlèrent, détruisirent, tuèrent jusqu'à ce que rien ne restât. Le meurtre et le viol cimentèrent leur amitié.

Ainsi les chefs flaviens arrivaient-ils en toute hâte au dénoûment : Mucien, laissant Vespasien en Syrie ; Antonius, sur le Danube, prenant les devants sur Mucien ; Arrius Varus, à Bédriac, entraînant à son tour Antonius. D'autres, à Rome, se préparaient à prendre les devants, et sur Arrius Varus et sur Antonius et sur tous, et à jouer à leur profit le cinquième acte de ce drame. Le frère de Vespasien, Flavius Sabinus [2], préfet de Rome, vieux, nonchalant, n'ayant

1. Vocatos ad concionem Antonius alloquitur, victores magnifice, victos clementer : de Cremona in neutrum. Tac., III, 32. Sur ce qui précède, voyez Xiphil., 13. — Tac., III, 25. Sur le sac de Crémone, Xiphil., 15. — Tac., 32-34.

2. Voyez, sur ce personnage, Tac., *Hist.*, I, 46, 77 ; II, 36-51, 55, 63.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

pas d'ambition pour lui-même, en ayant peu pour son frère, poussé néanmoins par d'ardents amis, entre en négociation menaçante avec Vitellius, lui promet la vie sauve et le somme d'abdiquer.

Pourquoi Vitellius s'y fût-il refusé? Antonius avait passé le Pô, puis les Apennins; il approchait de la campagne de Rome. La flotte de Ravenne, puis celle de Misène, lui avaient été livrées par leurs commandants. Quelques cohortes prétoriennes, postées dans les Apennins, avaient été également livrées par leurs préfets. Les quarante lieues de distance qui séparent Terracine de Narni obéissaient seules à Vitellius. A Rome, on ne parlait que de Vespasien et de sa victoire prochaine, d'autant plus que la police défendait d'en parler [1]. Au milieu de tant de désertions, Vitellius ne pouvait-il pas déserter à son tour? Trahi de toutes parts, n'était-il pas en droit de se trahir? Que Vespasien le laissât vivre, lui permît d'aller respirer le frais et manger des huîtres sur les bords du golfe de Naples, il abdiquerait la pourpre de tout son cœur. On lui promit un dédommagement de 100 millions de sesterces (25,000,000 fr.), et le marché fut fait (17 décembre) [2].

Mais il y avait dans Rome des vitelliens plus entêtés que Vitellius. Pour son malheur, il était aimé des

1. « Prohibiti per civitatem sermones eoque plures; ac, si liceret, vera narraturi : quia vetabatur, atrociora vulgaverant », dit Tacite (III, 54), faisant là l'histoire de toutes les polices.

2. Millies H. S. Suet., *in Vit.*, 15. — Tac., III, 63-65.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

soldats. Ce général, si peu militaire, avait inspiré à ses prétoriens une véritable passion. Les officiers pouvaient passer à Vespasien, mais le simple soldat tenait bon pour Vitellius [1]. Les cohortes étrangères s'insurgèrent contre la trahison de leur prince. Abandonnées de leurs généraux, abandonnées de leur empereur, elles n'en refusèrent pas moins cette peureuse démission et sommèrent bon gré mal gré Vitellius de rester César.

Le pinceau de Tacite est peut-être un peu trop solennel pour cette scène. Le pauvre prince, impatient de ne plus l'être, a juré à Sabinus d'abdiquer; et, très-empressé de tenir sa parole, vient en deuil dans sa litière, pleurant, faire des adieux que le peuple reçoit avec une certaine sensibilité, mais que les soldats, silencieux et renfrognés, ne veulent pas recevoir. Il cherche à se débarrasser du poignard qu'il porte à son côté, en signe du droit de vie et de mort des empereurs; mais il ne trouve ni consul ni sénateur qui consente à en être dépositaire, et il est réduit à laisser aux pieds des dieux ce dangereux cadeau. Et, lorsqu'il veut s'en aller, sa litière trouve le chemin barré à droite; elle revient à gauche, et se trouve là aussi arrêtée par la foule : si bien que, ne rencontrant, hélas ! de passage que pour rentrer au palais, Vitellius

1. Crebra transfugia centurionum tribunorumque.... Splendidissimus quisque in Vespasianum proni : gregarius miles induruerat pro Vitellio. Tac., III, 61.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

manque bien malgré lui de parole à Sabinus, et reprend à son grand désespoir les insignes et les périls de la souveraineté (18 décembre 69) [1].

Dès lors le dénoûment, tout aussi inévitable, devenait forcément plus tragique. Tout ce qui dans Rome s'était compromis pour Vespasien ; son frère Sabinus, son fils Domitien, les consuls, les sénateurs et les chevaliers qui, en se joignant à eux, avaient cru faire acte de prudence, se réfugient dans le Capitole ; ils y sont assiégés par les soldats de Vitellius (19 décembre). Dans ce combat, où l'on se défend en arrachant les statues des temples et en les faisant rouler sur les assaillants, le Capitole, cette demeure sacrée des dieux, cette citadelle de l'ancienne Rome, ce sanctuaire de la religion, cet arsenal de la puissance romaine, le Capitole est embrasé ou par la main des assiégeants ou par celle des assiégés. Domitien se sauve à grand'peine, déguisé en prêtre d'Isis. Sabinus, pris, est massacré avec un raffinement de barbarie et d'outrages malgré les prières de Vitellius, qui sent bien que cette victoire le perd [2].

En effet, au bout de deux jours, les enseignes de l'armée flavienne apparaissent aux approches du pont Milvius. Vitellius supplie, il envoie les vestales, les prêtres, le sénat ; il demande un délai de vingt-quatre heures pour abdiquer, et abdiquer cette fois sans

1. Tac., 66-68. — Xiphil., 16.
2. Suet., *in Vit.*, 15. — Xiphil., 17. — Tac., 69-75.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

solennité et sans bruit. Antonius y consentirait ; mais maintenant ce sont les soldats d'Antonius qui le poussent, et dans cette guerre, où le plus impatient l'emporte toujours, la volonté des soldats l'emporte sur le désir du général. Le jour même Rome est assaillie. Les soldats de Vitellius, une partie du peuple qui se joint à eux, se battent avec acharnement, aux portes d'abord, puis dans les jardins des faubourgs, puis dans les rues, dans les places, sous les portiques. A l'atrocité du combat se mêlent ces scènes de désordre, d'indifférence, de curiosité, qui caractérisent les séditions au sein des grandes villes. Le peuple, qui a pris d'abord parti pour Vitellius, le voyant à demi vaincu, se fait simple spectateur. Il court aux fenêtres et sur les toits ; et, comme à l'amphithéâtre, applaudit aux beaux faits d'armes, raille les vaincus, dénonce les fugitifs, dépouille les morts : c'est à la fois une bataille et une orgie. Les cabarets, les bains, les lieux de débauche, quoique les portes en soient encombrées de cadavres, ne désemplissent pas [1].

Au milieu de ces sanglantes bacchanales, Vitellius épouvanté avait essayé de quitter Rome. Il était sorti du palais seul, dit Suétone, avec son cuisinier et son pâtissier ; puis, effrayé du tumulte des rues, il était rentré dans le palais, dont le silence et la solitude lui

1. Tac., 80-84. — Xiphil., 18-19.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

avaient causé une nouvelle terreur. Il s'était caché dans le chenil, disent les uns, dans la loge et derrière le matelas d'un portier, disent les autres. C'est là que le découvrirent les soldats flaviens, enfin maîtres de la ville, et la populace, devenue flavienne après leur victoire. On l'amena sur le Forum, sanglant, déchiré par la morsure des chiens, les vêtements en lambeaux, les mains liées derrière le dos. Un poignard, qu'on tenait sous son menton, le forçait à tenir la tête levée. Sa haute taille, son vaste embonpoint, sa figure habituellement rougie par le vin, sa jambe traînante par suite d'un accident, tout cela composait, dit Tacite, une misère trop laide pour qu'on eût pitié de lui [1]. La pitié antique était ainsi faite, ou plutôt la pitié humaine est ainsi faite. Personne ne pleurait sur lui, à plus forte raison personne ne songeait à le défendre. Seul, un de ses soldats germains eut compassion de cet empereur, et par pitié voulut lui donner le coup de la mort. Il le manqua, et, sachant le sort auquel il devait s'attendre, il se tua. Quant à Vitellius, il périt au milieu des cruautés et des insultes, en prononçant cette parole, la seule forte de sa vie : « J'ai été pourtant votre empereur (20 décembre 69) [2]. »

1. Nullo illacrymante ; deformitas exitûs misericordiam abstulerat, dit Tac., III, 85, 86. — Suet., *in Vit.*, 16, 17. — Xiphil., 19. — Josèphe, IV, 42 (II, 4). Josèphe met la mort de Vitellius au 3e jour d'Appellæus (ou Casleu, 4 novembre), ce qui ne peut être qu'une erreur.

2. Sur la famille de Vitellius ainsi que celles de Galba et d'Othon, voyez l'appendice sur la généalogie de ces empereurs.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Ainsi s'accomplissait la quatrième révolution que Rome avait eu à subir depuis dix-neuf mois. Elle s'achevait à cinq cents lieues de distance de celui qui en était le héros ; elle s'achevait à Rome, six mois après avoir commencé à Antioche : promptitude désespérante pour ceux qui en étaient les premiers auteurs ! A cette époque, chacun combattait pour soi ; au premier arrivé les fruits de la victoire [1] ! Aussi, pendant qu'Antonius poursuivait sa marche en Italie, Mucien, furieux, du fond de l'Asie ou de la Grèce, ne cessait-il de lui faire dire qu'il se hâtait trop ; Vespasien lui-même, d'Alexandrie, lui envoyait des ordres pareils, et lui écrivait de s'arrêter à Aquilée quand il était déjà à Vérone [2]. Paroles perdues ! l'empire était gagné sans eux ; la conquête du monde n'avait été qu'une affaire d'avant-postes.

1. Ut solus bello potiretur, dit Tac., III, 2, 7-3.
2. Tac., III, 8, 11, 52, 78.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

CHAPITRE XI

COMMENCEMENT DE VESPASIEN.

(69-70)

Rome était-elle perdue ? était-elle sauvée ? Cette révolution était-elle enfin la dernière ? On se le demandait avec inquiétude, et il était permis d'en douter.

Sans doute le parti de Vespasien avait quelque chose de plus respectable que celui de Vitellius. Les armées qui l'avaient proclamé étaient plus disciplinées et plus romaines ; les provinces qui le soutenaient étaient des provinces plus riches, plus civilisées, plus vivantes de la vie de l'empire. Vespasien était l'élu de la Grèce et de l'Orient, tandis que Vitellius avait été l'élu du Nord et de la Germanie. L'homme lui-même, plus expérimenté, plus intelligent, plus tempérant, inspirait plus de confiance. Ses anciennes liaisons avec Thraséa et les sages du sénat relevaient le parti des honnêtes gens ; aussi dans les premiers jours y eut-il parmi les pères conscrits d'intempestives réactions contre les délateurs et les favoris des régimes

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

passés [1]. Enfin, pour le peuple, après ces trois princes néfastes, Galba, Othon et Vitellius, qui avaient su mettre contre eux tous les augures, Vespasien était un empereur aimé du ciel, en règle avec tous les présages, avec tous les rites, avec tous les dieux, et, on l'espérait, avec toutes les armées.

Car là surtout était le grand motif d'espérance. On se disait que la guerre civile avait fait enfin le tour du monde. Elle avait commencé dans les Gaules et en Espagne ; puis les légions de Germanie s'en étaient mêlées ; puis celles d'Égypte, de Judée, de Syrie, et, avec elles, celles du Danube ; toutes les provinces et toutes les armées en avaient eu leur part ; le monde avait payé sa dette à la colère des dieux [2]. En moins de dix-neuf mois Rome avait eu quatre révolutions et cinq Césars, sans compter les prétendants avortés dans les provinces. L'Italie, deux fois envahie, avait eu à supporter ou à satisfaire tour à tour quatre cent mille vainqueurs. Elle espérait avoir épuisé enfin la liste des empereurs possibles et l'appétit de toutes les légions [3].

Mais tout cela était bon pour l'avenir ; pour le présent, il n'y avait guère lieu de se consoler. La guerre avait été si prompte, que seule l'avant-garde

1. Tac., *Hist.*, IV, 7, 8, 10.
2. Velut expiato terrarum orbe. Tac., IV, 3.
3. Voyez le tableau des provinces et des légions dans l'appendice B, à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

du parti flavien avait combattu. La masse de l'armée était encore dans l'Asie et dans la Grèce ; Vespasien lui-même était à Alexandrie, retenu par les orages, par les vents d'hiver, par sa prudente lenteur.

Or cette avant-garde du respectable parti flavien était la parfaite copie du parti désordonné de Vitellius. C'était une armée ni plus ni moins romaine que celle de Vitellius ; mêlée de Suèves ou de Sarmates comme celle-ci de Gaulois et de Germains ; sortie comme celle-ci d'une province barbare, du Danube au lieu du Rhin ; ayant obéi comme l'armée de Vitellius à un mouvement d'entraînement soldatesque, non à une résolution prise entre généraux ; en conséquence disciplinée et obéissante tout autant qu'elle ; comme elle, menant ses chefs à la remorque, les chassant, les emprisonnant, les massacrant ; de même qu'elle, enfin, commandée par des aventuriers militaires plutôt que par des capitaines éprouvés. L'état révolutionnaire devait donc se prolonger. Le règne de Vitellius avait fini sans que celui de Vespasien eût commencé. Une orgie militaire terminée, une autre s'installait à sa place. « Ce n'était plus la guerre, dit Tacite, ce n'était pas encore la paix : c'étaient d'autres hommes, non d'autres mœurs [1]. » C'était pour l'Italie un nouveau flot d'envahisseurs survenant avant même que le premier

1. Bellum magis desierat quam pax cœperat. IV, 1. — Magis alii homines quam mores. II, 95.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

se fût retiré ; c'étaient 90,000 soldats et 90,000 esclaves, 180,000 hommes de plus, après les 300,000 hommes de Galba, d'Othon et de Vitellius [1], qui venaient prendre part au banquet de la guerre civile et exigeaient que la table où l'armée vitellienne était encore assise fût de nouveau servie pour eux. Pires, par cela seul qu'ils étaient les derniers venus, ils faisaient regretter, dit Tacite, les soldats d'Othon et de Vitellius.

De plus, pour faire jusqu'à l'arrivée de Vespasien l'*interim* de l'empire, qui avait-on ? Des lieutenants pareils aux lieutenants de Vitellius. Dans une telle situation, un chef d'avant-poste était le vrai César. Antonius, arrivé le premier, se saisit de l'empire ; mais, dès le lendemain, Mucien, accouru à Rome en toute hâte, vient supplanter Antonius ; entre eux se place le jeune César Domitien, tout tremblant encore de son échauffourée du Capitole. Ces hommes, à eux trois, sont l'empereur. Antonius s'empare de l'argent, des esclaves, des palais ; il cajole l'armée, la gagne par les largesses et l'indiscipline, préparant au besoin

1. Galba amena en Italie une légion d'Espagne . . . . . 6,000 hommes.
Vitellius et ses lieutenants amenèrent (p. 305) 110,000
Othon leur opposa (p. 305) 30,000
L'invasion flavienne amena (V. ci-dessus p. 351) 90,000
236,000
Avec les esclaves, environ . . . . . 472,000 hommes.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

une nouvelle guerre. Mucien, qui depuis son départ de Syrie n'a cessé de lever de l'argent, écoute des dénonciateurs, confisque des biens, habite les villas impériales avec toute la pompe d'un empereur. Domitien, âgé seulement de dix-huit ans, met machinalement son nom sur tous les actes que Mucien lui présente ; car, lui, il ne prend du pouvoir que les voluptés, et se dédommage de sa frayeur de la veille par la liberté impériale de l'adultère [1].

Ces trois hommes, sans responsabilité et sans aveu, administrant l'empire comme le bien d'autrui, étaient pires que le pire empereur. Othon et Vitellius, au moins, avaient compris le danger des proscriptions. Ils avaient respecté, Othon la famille de Vitellius, Vitellius celle d'Othon, tous deux celle de Vespasien. Les lieutenants de Vespasien n'eurent pas de tels ménagements. Ni le frère de Vitellius qui s'était rendu prisonnier ; ni son fils âgé de six ou sept ans et presque muet, mais qui avait eu le malheur de porter pendant huit mois le titre de Germanicus ; ni un jeune homme inoffensif et obscur, mais qui s'appelait Pison et par conséquent était fils de quelque proscrit [2] ; ni un autre Pison, proconsul d'Afrique, auquel on avait offert

1. Sur Antonius, Tac., *Hist.*, III, 49, 50. — Sur Mucien, Tac., II, 83, 84. — Jos., *de B.*, IV, 42 (11, 4). — Sur Domitien, Tac., IV, 2, 39. — Jos., VII, 11 (4, 2). — Suet., *in Dom.*, I. Mucien ne disait pas trois paroles sans ajouter : l'argent est le nerf de l'empire. *Dionis excerpta* dans Maï, *Scriptores veteres*, t. II, p. 219.

2. (Tac., H., IV, 11.) Ce jeune homme s'appelait Calpurnius

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

la pourpre et qui l'avait refusée, n'échappèrent au fer des bourreaux, ou, ce qui, à cette époque, était à peu près la même chose, des assassins [1]. Les lieutenants de Vespasien étaient d'un scrupule incroyable en fait de précautions pour la sûreté de son pouvoir.

Ainsi donc le dernier acte de la guerre civile était, comme il doit être en une tragédie, le plus terrible de tous. Rome subissait à la fois la guerre, l'incendie, la disette, la misère, la proscription. Elle était couverte de ruines qu'elle ne prenait pas soin de relever ; plus tard Vespasien en vint à livrer au premier occupant les emplacements des maisons détruites que les propriétaires abandonnaient. Elle voyait fumer les cendres encore chaudes de son Capitole, et avec son Capitole c'étaient ses dieux, ses lois, ses plus glorieux souvenirs qui avaient péri ; quand Vespasien voulut tout rétablir, il eut à refaire trois mille tables de bronze contenant des actes officiels abrogés par le feu. Le trésor était à sec ; il fut question dans le sénat de recourir à l'expédient inouï jusque-là d'un emprunt. Un hiver orageux arrêtait les envois de blé ; lorsque Vespasien, à tout risque, en expédia un d'Alexandrie, Rome

Galerianus et était fils de Calpurnius Piso qui avait conspiré et péri sous Néron.

1. Voyez sur L. Vitellius, Tac., IV, 2. — Suet., *in Vit.*, 18. — Xiphil., LXVI, 20. — Sur le jeune Germanicus, Tac., II, 59, 67; III, 66; IV, 80. — Suet., *in Vit.*, 5, 8.— Xiphil., *ibid.* — Sur Calpurnius Galerianus, fils d'un Pison qui avait conspiré et péri sous Néron, Tac., IV, 11. — Sur L. Piso, proconsul d'Afrique, Tac., IV, 38, 48-50.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

n'était approvisionnée que pour dix jours. La terreur était dans les rues ; les soldats, mêlés à la populace et aux esclaves, fouillaient les maisons pour y trouver des vitelliens cachés. Le désordre moral, comme il est ordinaire dans les guerres civiles, marchait avec les souffrances matérielles. La licence des mœurs était effrayante, même pour des Romains. Le sénat se peuplait d'indignes recrues [1].

L'Italie n'était pas plus heureuse que Rome ; vainqueurs et vaincus pillaient de concert, et l'amas de cendres qui avait été Crémone était un monument de leur réconciliation. Des milliers d'hommes, de citoyens romains, captifs sans avoir combattu, étaient mis en vente par les soldats, et comme ces esclaves citoyens ne trouvaient pas d'acheteurs, les vendeurs les abandonnaient mourant de faim ou même les tuaient. Dans les guerres de peuple à peuple, l'esclavage sauvait du moins quelques têtes ; la guerre civile ne connaissait pas ce triste remède [2].

Dans les provinces enfin, l'inquiétude et l'agitation étaient partout. Un Pison, proconsul d'Afrique, sollicité de se faire empereur, refusait et périssait à cause de ce refus. Un esclave, se faisant passer pour Néron,

1. Suet., *in Vit.*, 12; *in Vespas.*, 8, 9, 11, 13. — Tac., *Hist.*, IV, 7, 9, 12, 14, 40, 52.

2. Neque enim bellis civilibus capti in prædam vertuntur.... Nec venumdari aliudve belli commercium. Tac., II, 32. 33, 44. Aussi, à Bédriac, y eut-il peu de prisonniers. *Ibid.*, et Plutarque, *in Othone*, 14.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

avait rallié bon nombre d'esclaves et avait été quelque temps maître de l'île de Cythnus, dans la mer Egée [1]. Il y avait eu et il y eut plus tard d'autres faux Nérons. Un aventurier, se faisant passer pour un Crassus, échappé à la proscription de sa famille, avait eu autour de lui beaucoup de soldats et d'hommes du peuple [2]. Le monde était ainsi et souffrant et égaré. Il n'y avait plus ni paix ni fortune. Richesse publique et privée, les trésors et les récoltes, les denrées et les hommes, la guerre civile avait tout consumé. Vespasien calcula plus tard qu'un budget extraordinaire de dix milliards de francs eût été nécessaire pour réparer toutes les plaies de l'empire.

Et des symptômes plus effrayants encore semblaient annoncer que la ruine du Capitole allait entraîner la ruine de l'empire romain. La Gaule, appuyée de la Germanie, était en révolte ; l'insurrection gagnait sur les deux rives du Rhin, depuis les Alpes jusqu'à la mer, depuis l'Elbe jusqu'aux plaines de la Champagne. Partout on se soulevait contre Rome ; il lui fallait guerroyer sur le Danube contre les Daces, en Afrique contre les noirs Garamantes. A cette heure-là même, dans Jérusalem assiégée et affamée, on s'entr'égorgeait comme à Rome ; le temple de Salomon n'était pas plus respecté que le Capitole. Dans la capitale du peuple

1. Tac., II, 8 (3). *Id.*, II, 72.
2. Quarante milliards de sesterces. Quadringenties millies. Suet., *in Vesp.*, 16.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

de Moïse comme dans celle du monde païen, dans les provinces comme dans la cité reine, chez les barbares comme dans l'empire, la guerre et la dévastation étaient universelles. N'étaient-ce pas « là ces jours de tribulation tels qu'il n'y en avait jamais eu de pareils depuis la création du monde... et qu'il ne devait jamais y en avoir de pareils » [1] ?

Et, avec cela, Vespasien, si impatiemment attendu comme le régulateur de la dernière victoire, Vespasien tardait à venir. Le sénat lui conférait solennellement tous les pouvoirs qui avaient appartenu à Auguste, à Tibère et à Claude (ne parlant ni de Caligula ni de Néron, dont la mémoire avait été officiellement condamnée) ; le sénat le nommait *Imperator* et Auguste [2] ; le sénat appelait ses fils Césars et princes de la jeunesse ; il lui envoyait des députés pour le presser de venir. Parlant plus haut encore que les vœux du sénat, l'anarchie de Rome et le gaspillage de l'empire appelaient Vespasien. Mais lui, vieux, lent, circonspect, naviguait doucement d'Alexandrie à Rhodes, puis suivait les côtes de l'Asie Mineure et de la Grèce [3] ; il ne se hâtait point, et se contentait d'écrire ironiquement à Domitien, qui avait

1. Marc, XIII, 19.

2. Joseph., *de Bello*, VII, 5 (?, 1).

3. Tac., III, 3, 7, et l'inscription *de imperio Vespasiani*, que nous citerons dans l'appendice E, à la fin de l'ouvrage. Vespasien reçut dès l'an 69 tous les titres impériaux, Auguste, grand pontife, etc. Son empire data du 1er juillet 69. Il n'accepta que plus tard la puissance tribunitienne et le titre de *père de la patrie*. — Ses deux fils étaient nés, Titus le 30 décembre 41, Domitien le 24 octobre 51.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

disposé de vingt charges en un seul jour : « Je te remercie de m'avoir conservé ma place [1]. » Il n'était peut-être pas fâché que Rome jouît encore un peu du gouvernement de Mucien, afin que son propre gouvernement fût plus désiré.

Enfin il arriva (printemps de 70) ; il arriva, prophétisé, inauguré, presque déifié. Après ces deux Césars postiches, Mucien et Domitien, c'était enfin un empereur en titre. Grâce à ce prestige sacré, grâce à la sagesse de Vespasien, grâce à l'épuisement des rivalités et à la lassitude des ambitions, son arrivée marqua la fin de la guerre intestine et de la tyrannie militaire [2].

La crise fut alors terminée. Les hommes qui avaient joué un rôle, ou avaient péri, ou allaient pour la plupart retomber dans l'obscurité, au profit de l'heureuse famille des Flavii. L'homme qui avait donné le signal de la guerre, et qui avait voulu lui imprimer un caractère patriotique et désintéressé, Vindex, était tombé dès les premières luttes. Les restes mutilés de Galba et du jeune Pison, retrouvés à grand'peine, reposaient dans la sépulture de leur famille. Othon avait à

1. Suet., *in Domit.* — Xiphil., LXVII, 1.

2. Monnaies qui portent : TITVS ET DOMITIANVS CAESARES. PRIN. IVVENT., OU CAESARES VESP. AVG. F. — CAESAR (Titus) AVG. F. COS. (consul), CAESAR (Domitien) AVG. F. PR. (*æior*). — AETERNITAS P. R. — CONSEN (*sus*) EXERCIT (*uûm*) (deux soldats se donnent la main). NEP (*tunus*) RED (*uæ*). — ROMA RESVRGENS.— Statue trouvée à Spolète, avec cette inscription : SACRVM PRO REDITV IMP.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Brixellum une tombe modeste, mais que l'on respecta. Vitellius pourrissait dans le Tibre. Fabius Valens avait été tué en prison par ordre des généraux flaviens, ayant racheté par la constance de ses derniers jours l'égoïsme de sa révolte et la brutalité de son triomphe [1].

Quant à ceux qui survivaient, Antonius, promptement disgracié, ne tarde pas à être oublié par l'histoire. Cécina, infidèle à Galba, traître envers Vitellius, finit par conspirer contre Vespasien ; et c'est le clément Titus qui, du vivant de son père, se hâtera de le faire mourir, de peur que la clémence de son père ne l'épargne. Mucien, plus heureux, sera, malgré l'intempérance de son libertinage et de son orgueil, le favori de la dynastie naissante. Vespasien l'appellera son frère, lui donnera un second et un troisième consulat, et souffrira patiemment ses insolences [2].

Mais le héros de cette guerre dont Vespasien était le vainqueur, ce fut pour les contemporains Virginius Rufus. Héros bourgeois comme Vespasien ; héros prudent et sage dont la gloire a été de s'effacer, et qui s'est si bien effacé, que nous l'avons à peine nommé deux ou trois fois. Par respect pour les lois,

1. Tac., III, 62.

2. Voir Suét., *in Vesp.*, 13 ; *in Tito*, 6. — Licinius Mucianus fut consul dans les années 63, 70 et 75. On suppose qu'il mourut en 76. Il avait écrit sur les antiquités romaines et sur l'Orient. Voyez Pline, *H.*, II, 11, 103 ; III, 5, *et alibi passim*.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

un peu aussi par obéissance pour les soldats, il a marché au devant de Vindex ; il lui a donné bataille sans le savoir, il l'a vaincu malgré lui. Les soldats ont voulu le faire empereur ; mais, dans sa prudence et son patriotisme, il a refusé. Après la chute d'Othon, la pourpre lui a encore été offerte, et avec tant d'instance qu'assiégé dans sa maison et menacé d'être assommé, il s'est enfui par une porte de derrière pour esquiver les coups et l'empire. Mais, tandis que les soldats d'Othon le poursuivaient pour le faire César, les soldats de Vitellius le poursuivaient comme ennemi de leur prince, et demandaient sa tête au moment même où il était assis à la table de Vitellius. Jamais homme, dit Tacite, ne fut si en butte soit à l'admiration, soit à l'émeute. Aussi à cette vertu si abstinente et à cette ambition si peu agressive ne manqua pas cette gloire honnête et paisible qui serait la bonne gloire, s'il y avait une bonne gloire en ce monde. Virginius traversa trente années et quatre règnes d'empereurs, sans que sa renommée fût jamais ni inquiétante ni inquiétée, et il eut le bonheur de vivre assez pour voir Trajan sous la pourpre. Honoré, paisible, sage, bien portant, trois fois consul ; lisant son nom chez les historiens et chez les poètes, « assistant, comme dit Pline, à sa postérité » ; ayant le soin de sa gloire sans en avoir la sollicitude, et faisant à un historien qui lui demandait pardon de sa sincérité, cette réponse heureuse et noble : « Ignores-tu donc, Cluvius, que ce

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

que j'ai fait je l'ai fait afin que tu eusses le droit d'écrire en pleine liberté ? » Il mourut à quatre-vingt-trois ans, par suite d'un accident, au moment où il partait pour aller haranguer l'empereur. Il eut l'honneur d'être loué solennellement par Tacite, alors consul, et on put mettre sur sa tombe l'épitaphe qu'il s'était faite : « Ci-gît Rufus, qui, victorieux de Vindex, assura l'empire, non à lui-même, mais à la patrie. » La patrie, est-ce ici Galba, Vespasien ou tout autre ? Je ne saurais le dire [1].

Pour la postérité au contraire, le seul nom qui ait surnagé est celui de Vespasien. Il est demeuré le héros de cette lutte comme il en a été le vainqueur. Il a rétabli la paix, il a régné, il est mort sous la pourpre. Il a laissé la pourpre à sa famille, et sa dynastie (chose rare dans l'empire romain) a compté trois princes consécutifs et vingt-six ans de domination. Enfin, il lui est resté quelque chose de cette popularité attachée dans l'esprit des nations aux noms d'Auguste, de Henri IV, des princes qui après des années de lutte ont apporté la paix aux nations.

1. Hic situs est Rufus, pulso qui Vindice, quondam
Imperium adseruit, non sibi, sed patriæ.

Pline le jeune. — Nec quemquam sæpius omnis seditio infestavit, dit Tacite, II, 68. — Voir du reste Tac., I, 8 ; 11, 49, 68. — Xiphil., LXIII, p. 725, 726 ; LXIV, 4. — Plut., *in Galba*, p. 1492 ; *in Oth.*, 1509. — Suet., *in Nerone*, 47 ; *in Galb.*, 11. — Pline, *Ep.*, II, 1 ; VI, 10; IX, 19. (C'est là qu'il dit : *Suæ posteritati interfuit.*) Virginius fut consul en 63, 69 et...

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Cette popularité en vaut bien une autre. Je sais qu'un des paradoxes de notre temps a été de l'amoindrir. On s'est plu à diminuer le renom d'Auguste et à opposer aux bienfaits de son règne les taches et les perfidies de ses débuts. On s'est plu bien autrement à abaisser Henri IV et à opposer au roi catholique et populaire les hésitations et les détours du chef de parti protestant. Je ne parle pas de Mazarin, à l'égard de qui ses instincts cupides, son mépris des hommes, son peu de dignité personnelle, ont tout à fait effacé l'honneur d'avoir terminé la Fronde et de lui avoir pardonné. On n'est même pas bien loin d'une théorie générale qui érigerait la guerre civile en un bienfait sous le nom de liberté, et ferait de la paix une honte sous le nom de servitude. Mais les peuples ne pensent pas ainsi. Le nom d'Auguste est devenu populaire à Rome comme en France le nom d'Henri IV. A l'un et à l'autre, les peuples ont pardonné et leur ambition de la veille et leur absolutisme du lendemain. Ne faisons pas aux peuples un trop amer reproche d'avoir beaucoup pardonné à ceux qui leur apportaient la paix : ils adorent en général assez de guerriers et de conquérants ; permettons-leur d'honorer quelques mémoires pacifiques.

Mais, maintenant, quel a été le fruit de cette guerre ? Comment l'empire romain est-il sorti de cette crise ? plus prospère ou plus appauvri, plus affaibli ou plus puissant, moralement élevé ou abaissé ?

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

En général, les grandes guerres civiles sont des époques de renouvellement pour les peuples. Après avoir amené avec elles des choses bien honteuses et bien tristes, souvent elles en amènent de grandes après elles. Quand une fois les nations ébranlées ont retrouvé leur équilibre, elles sont à la fois plus prospères et plus glorieuses, par la jouissance de leur repos et par l'émotion de leurs périls. Les guerres civiles de la république romaine ont fait le siècle d'Auguste ; les guerres de la Ligue ont laissé la France pleine de vie et de progrès sous Henri IV ; la Fronde a fait le siècle de Louis XIV ; la révolution de 1789 a fait le règne de Napoléon.

De plus, avec cette gloire ou sans cette gloire, les guerres civiles ont au moins apporté aux peuples un renouvellement de la puissance publique : quand elles n'ont pas rajeuni la nation, elles ont du moins rajeuni le pouvoir. Les princes qui en sont sortis, princes légitimes rétablis par l'épée, usurpateurs légitimés par leurs bienfaits, ont rafraîchi le prestige de la royauté. Les grands rois succèdent aux grandes crises : Auguste, Henri IV, Louis XIV, Napoléon ont tous renouvelé les bases du pouvoir. En Angleterre, de la longue guerre des deux Roses est sortie la royauté des Tudors, puissante, et puissante jusqu'à la tyrannie. De la crise de 1688, préparée par celle de 1649, est sorti le merveilleux édifice de la puissance civile et de la puissance extérieure de l'An-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

gleterre, sous la main d'une dynastie allemande.

Il y a plus, et le caractère moral des nations est parfois sorti de ces luttes purifié et rehaussé. Ce n'est pas que les guerres civiles aient en général coïncidé avec les siècles dont la moralité a été la plus pure, et que, par elle-même, la guerre civile ne soit, au moins momentanément, corruptrice : on sait quels ont été les mœurs aux temps de la Ligue et de la Fronde. Mais alors, du moins, si les nations étaient capables du mal, elles étaient capables du bien ; cette fougue de jeunesse, qui leur inspirait les emportements du combat et les emportements de la volupté, se retrouvait aussi chez quelques âmes pures et les emportait vers le bien. De la fin de la Ligue à la fin de la Fronde, de 1598 à 1660, pour peu que vous regardiez un autre côté de l'histoire, vous verrez une efflorescence de piété et de vertu, de saintes et de saints, d'œuvres admirables et incroyablement multipliées, comparable aux plus beaux temps du christianisme. Saint François de Sales et M. de Bérulle furent les protégés de Henri IV ; saint Vincent de Paul fut le contemporain de toutes les folies et de toutes les ambitions de la Fronde. La Révolution française elle-même, après tant de turpitudes et tant d'horreurs, n'a-t-elle pas amené une époque d'admirable retour, et les années du Consulat ne rappellent-elles pas les années les plus reposées, les plus paisibles, les plus fécondes pour le bien, du règne d'Henri IV ? La convalescence des

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

peuples est alors comme celle des jeunes gens : prompte, pleine de charme, d'espérance et de joie.

En fut-il de même pour l'empire romain ? A la suite de la crise qui fit Vespasien empereur, l'empire se trouva-t-il renouvelé, et dans quelle mesure le fut-il ?

D'abord la forme du pouvoir ne changea pas et ne pouvait changer. Je ne saurais trop le redire : Auguste, quels que fussent ses lacunes et ses torts, avait merveilleusement compris de quelles institutions était capable le monde civilisé et vieilli, devenu un sous le sceptre romain. Il l'avait compris incapable de la république : une nation peut être appelée à se gouverner elle-même ; mais un assemblage de nations !... Il l'avait compris répugnant à la monarchie telle que l'antiquité païenne l'avait vue pratiquée, avec l'immolation des peuples et la déification de la personne du prince : cette monarchie-là avait joué un bien triste rôle dans l'histoire ; et Rome, qui, en ses plus grands abaissements, ne voulut jamais entendre prononcer le nom de *roi*, Rome n'était pas disposée à une telle humiliation. Auguste avait donc imposé à l'empire la constitution la plus appropriée à son étendue géographique et à sa faiblesse morale ; il lui avait donné la mesure de despotisme qui lui était indispensable, le progrès souhaitable vers l'égalité, la part de liberté, ou, pour mieux dire, la possibilité de liberté qui pouvait lui être laissée. Il avait institué une sorte de dictature permanente, militaire et bourgeoise,

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

sans prétention de divinité ni de royauté ; il l'avait faite modeste dans sa forme, pour ne pas blesser une nation jadis républicaine ; absolue dans son pouvoir, afin de lui rendre possible le gouvernement du monde. Il avait tracé à ses successeurs la voie dans laquelle ils marchèrent toutes les fois qu'ils eurent quelque bon sens ; il avait marqué la route aux bons princes : il ne pouvait empêcher les mauvais. On ne s'écarta de sa politique que pour faire sa propre honte ; on ne brisa ses institutions que pour se perdre.

Aussi (et ce n'est pas un reproche à leur faire) Vespasien et la maison Flavia conservèrent-ils religieusement la tradition d'Auguste. Ce Lancastre ne s'avisa point d'être plus conquérant que la maison d'York ne l'avait été avant lui, ni ce Tudor d'être plus absolu que la maison de Lancastre. L'acte du sénat qui lui remet le pouvoir mentionne à chaque ligne les noms d'Auguste, de Tibère et de Claude [1]. Comme toujours il y aura dans l'empire romain deux voies tracées, celle d'Auguste d'un côté, celle de Tibère et de Néron de l'autre. Vespasien et Titus suivront la première ; ils seront empereurs à la façon d'Auguste. Domitien suivra la seconde ; il reproduira assez exactement Néron et Caligula. Ainsi, ni dans les institutions politiques, ni dans les moyens de gouvernement, la dynastie nouvelle ne renouvellera rien. Née dans un

1. Voyez l'appendice E.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

camp, elle ne sera pas plus militaire ; sortie de la bourgeoisie, elle ne sera pas plus démocratique ; élevée par la guerre civile, elle ne sera pas plus absolue : seulement, née de parents publicains, elle sera plus économe, mais aussi plus fiscale.

Mais, si la forme du pouvoir ne changea pas, en un certain sens les conditions en furent changées. Il devint plus précaire. D'Auguste à Néron il y avait eu une sorte de transmission héréditaire, peu régulière, il est vrai, et qui n'avait empêché ni les coups de poignard, ni le poison, ni les soldats, d'intervenir, et chaque avénement d'être une crise : mais au contraire, Galba, Othon, Vitellius, Vespasien étaient arrivés à la pourpre sans ombre d'un droit d'hérédité [1]. Jusque-là les empereurs s'étaient faits à Rome, sous l'influence du peuple, du sénat, et, bien plus encore, des soldats de Rome, des prétoriens : on les vit désormais se faire par les soldats des provinces et par les provinces, et chaque légion, chaque contrée de l'empire put garder la prétention de donner un jour à Rome un César de son choix, sinon de sa race. Cette révélation du secret de l'empire, comme l'appelle Tacite, mettait la souveraineté au concours entre tous les peuples, et surtout entre toutes les armées ; elle faisait de la soldatesque l'arrogante et tumultueuse électrice des empereurs, et elle amena pendant les

1. Voyez la généalogie de ces princes à l'appendice C, à la fin de l'ouvrage

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

trois siècles que l'empire devait durer, vingt crises pareilles à celle que nous venons de raconter.

Était-ce un mal ? était-ce un bien? La question peut paraître singulière, et cependant j'hésite à la résoudre. Sans doute, cette souveraineté d'une armée indisciplinée, cette mise à l'encan de la pourpre par les légions était un désordre et un grand désordre. Mais quel principe de succession pouvait être celui de l'empire romain ? L'hérédité n'était pas possible ; proclamée en droit, elle eût révolté les habitudes et les idées romaines ; établie en fait, elle eût produit une tyrannie plus atroce, parce qu'elle se serait crue plus assurée. L'hérédité du pouvoir, dans les royaumes païens, proclamée en droit, mal observée en fait, féconde en luttes et en crimes de tout genre, favorable au despotisme sans l'être au repos et à la durée des États, n'avait donné que de tristes fruits. Dans toute l'antiquité, ou du moins dans toute cette antiquité qui se trouva en contact avec la Grèce, l'honneur, la civilisation, la stabilité, la paix elle-même, furent du côté des républiques plutôt que des monarchies.

C'est le christianisme qui a rendu l'hérédité du pouvoir possible et salutaire. Seul, il a introduit cette notion du droit, par suite de laquelle on respecte le prince, même quand on pourrait mépriser l'homme ; ce sentiment de vénération, sans idolâtrie et sans servilité, par suite duquel on obéit et on s'incline devant

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

le pouvoir, quelles que soient les mains qui le détiennent. Le chef-d'œuvre de son efficacité en ce genre a été de pouvoir laisser à la tête des nations, sans détriment pour elles, la faiblesse et l'incapacité même ; une femme, un enfant, un insensé, plus aimés, plus respectés parfois d'autant qu'ils étaient plus faibles. Même en notre siècle, où la royauté a tant perdu de son prestige, n'avons-nous pas vu trois jeunes filles occuper en même temps, par droit héréditaire, trois des trônes européens : l'une qui gouvernait de sa main d'enfant la plus grande et la plus libre monarchie du monde ; les deux autres, jetées au milieu des orages, et, à travers des crises répétées, gardant néanmoins leur pouvoir ?

Mais l'antiquité idolâtre ne pouvait connaître rien de pareil. Elle n'eût pas admis le pouvoir là où elle ne rencontrait pas la force. Les dynasties ne purent s'y établir et s'y maintenir tant bien que mal, à travers mille querelles et mille assassinats domestiques, que sur le fondement sacrilége d'une quasi-divinité qui donnait au prince toute l'omnipotence d'un dieu, qui commandait tous les avilissements et autorisait toutes les tyrannies. Dans l'empire romain, si une pareille dynastie eût pu s'établir, on ne saurait dire jusqu'où le despotisme serait allé. On avait pu juger, par les premiers Césars qu'avait élevés au pouvoir une sorte de droit de succession, des fruits que l'hérédité politique pouvait produire. On put en juger plus tard

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

par Domitien, par Commode, par Caracalla, par Élagabale, par Gallien ; tous arrivés à l'empire avec un droit ou une prétention héréditaire, et dont les noms, sans contredit, sont les plus détestés dans les annales romaines [1]. Si une dynastie avait pu s'établir, le type néronien en serait devenu le type obligé, et bientôt on eût dépassé Néron. Avec une dynastie vieille seulement d'un siècle, Constantin eût été impossible.

Au contraire, l'instabilité du pouvoir, quels que fussent ses inconvénients, eut du moins un avantage. Le pouvoir se sentit plus précaire ; par suite il fut plus humain. Il se sentit à la merci des prétoriens, des légions, même un peu du peuple et du sénat: Il comprit, quelquefois au moins, que, contre cette instabilité de la puissance militaire, l'estime des honnêtes gens, l'adhésion du sénat, la confiante sécurité de tous, pouvaient être un appui. Il fut plus ménager du sang de ses sujets depuis qu'il se vit aussi dépendant du caprice de ses soldats. N'avons-nous pas vu deux hommes aussi indignes qu'Othon et Vitellius entrer les premiers dans un système de modération et de miséricorde politique où personne n'avait marché depuis Auguste ?

1. Aussi l'empire romain ne se soucia-t-il jamais des souverains héréditaires. On le verra bien au troisième siècle, à l'époque de l'élection de Tacite, ou lorsque Macrin, nouvel empereur, écrit au sénat : « A quoi a servi à Commode sa noblesse, à Antonin (Caracalla) l'héritage paternel ? Ces hommes ayant eu l'empire à titre d'héritage en abusent comme de leur bien. » *Epistola ap. Herodian.*, V.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

En un mot, à partir de cette crise, le pouvoir demeura plus instable, ce qui est un mal ; mais en même temps plus averti, ce qui est un bien. L'ère des Césars héréditaires fut finie ; les Domitien furent toujours possibles ; mais les Vespasien purent être plus fréquents. Il se passa même tout un siècle pendant lequel, si l'on excepte les quinze années de Domitien, la sécurité intérieure de l'empire ne fut point troublée. Ce fut le siècle de Vespasien, de Titus, de Nerva, de Trajan, d'Antonin, de Marc-Aurèle ; Hadrien lui-même, le plus mauvais de cette série, n'est pas comparable aux Caligula et aux Néron. Ces princes surent prendre contre l'instabilité de l'empire la seule précaution possible, celle de gouverner sagement, de ne pas employer le bourreau ni la loi de majesté, et de se préparer, par une adoption sérieuse et réfléchie, un successeur, homme mûr, éprouvé, respecté, qui se trouvât d'avance imposé au choix du sénat, à l'approbation du peuple, aux prétentions arrogantes des soldats. Il se forma ainsi une sorte de dynastie adoptive qui donna à l'empire romain son ère la plus glorieuse et la plus prospère, et qui dura tout le temps où par bonheur les Césars n'eurent point de fils. Le type néronien pouvait paraître perdu ; malheureusement, au bout d'un siècle, Marc-Aurèle s'entêta à faire passer la pourpre à un détestable enfant, parce que cet enfant était le fils de sa femme, et l'empire romain retomba ce jour-là sous la loi désastreuse de l'hérédité.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Tels furent donc, au point de vue politique, les fruits de cette crise provinciale et militaire qui aboutit au règne de Vespasien. Mais elle n'amena ni ce rajeunissement intellectuel, ni ce réveil moral que nous remarquons après d'autres guerres civiles. Auguste, apportant la paix au monde, lui avait aussi apporté les gloires de la paix : à cette époque, les luttes de la république avaient aiguisé les esprits ; dès que le repos leur fut rendu, ce repos fut fécond, et toute une génération d'écrivains et de poètes bénit le demi-dieu qui leur avait donné ces loisirs (*Deus nobis hæc otia fecit*). Au temps de Vespasien, il n'en fut pas de même. Son époque et celle de ses fils fut une époque lettrée, comme l'avait été auparavant celle de Néron, moins que ne le fut depuis celle de Trajan ; l'empire de Rome était essentiellement une société lettrée. Mais ce ne fut le siècle d'aucun grand génie : comme penseur et même comme écrivain, Pline l'ancien est au-dessous de Sénèque ; Stace et Silius Italicus se traînent dans l'ornière de Virgile ; Martial est bien loin d'Horace.

En effet, le sentiment de superstition, qui avait poursuivi les esprits pendant toute la crise, les laissa, la crise passée, à un niveau inférieur. On avait eu de telles terreurs, on avait écouté tant de présages, on avait cru à tant de sortiléges, on avait accepté tant de manifestations prétendues surhumaines, que, pour toute grande pensée, la place manquait dans les âmes.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Il n'y avait guère plus de philosophie possible pour ceux qui avaient tant vécu avec les prestiges ; ni de religion pour ceux que les manifestations démoniaques avaient tant occupés ; ni de poésie pour ce siècle qui avait été réduit à diviniser Vespasien ; ni d'éloquence pour ceux qui, en dix-neuf mois, avaient eu à flatter et à maudire cinq Césars, sans compter une douzaine de généraux et une trentaine d'affranchis.

A plus forte raison, nul renouvellement moral ne devait-il guère se faire espérer. Il n'était pas donné à la vertu païenne de tirer le bien du mal, et de faire sortir des souffrances mêmes des peuples, une efflorescence de vertus nouvelles et de bienfaits inattendus. Ce qu'il y avait de philosophie morale et sérieuse sous Néron avait disparu ou à peu près au milieu du fracas des guerres civiles, au moment où le plus illustre représentant de la philosophie, Musonius, était bafoué aux portes de Rome par les soldats flaviens. La dynastie vespasienne, amie des lettres comme le furent tous les Césars, n'était pas amie de la pensée ; elle expulsa deux fois les philosophes. Ce redoublement de paganisme et de superstition que la guerre civile avait suivi ou qu'elle avait amené abaissait la philosophie et ne servait pas à la vertu.

Comment en eût-il été autrement ? La corruption était trop invétérée, pour que la secousse donnée par quelques mois d'inquiétude et de souffrance pût la guérir. Pour moi, ce temps de misère et d'abaisse-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ment qui s'écoule de Tibère à Vespasien n'est explicable que par la profonde dégradation des mœurs ; le caractère d'égoïsme presque cynique qui domine dans les luttes que nous venons de décrire n'est compréhensible que par là. C'est dans cette vie inqualifiable des maisons romaines hellénisées que se formaient les âmes d'un Vinius, d'un Cécina, d'un Vitellius, de ces hommes pour qui assassiner l'un, faire un autre César, vendre à un troisième celui qu'ils avaient fait César, était affaire de spéculation et de calcul ; ces bandits des camps avaient reçu l'éducation des boudoirs. C'est par là que Vitellius avait commencé sa fortune sous Tibère, que Tigellin et Othon avaient fait la leur sous Néron.

C'est par là que s'explique en grande partie le crédit des affranchis, d'un Sporus et d'un Epaphrodite sous Néron, d'un Icélus sous Galba, d'un Asiaticus sous Vitellius. C'est la corruption des mœurs, qui, plus que toute autre chose, rendait abominable le triomphe de tels hommes ; elle fit détester le passage de Valens à travers la Gaule ; elle soulevait contre Rome ses sujets barbares [1] ; elle explique les trois quarts des révoltes, des assassinats, des trahisons. Quand Rome vit le César Othon continuer les débauches de Néron, elle désespéra. On remarque et on déplore dans l'histoire moderne les traces de l'in-

1. Tac., *Hist.*, I, 65 ; IV, 14. — Dion., LXIX, 8.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

fluence qu'ont exercée sur les affaires des peuples les favorites des souverains : qu'était-ce donc quand une pareille influence, parfois tout aussi avouée, appartenait à des êtres auprès desquels madame du Barry eût paru chaste ? Et ne comprend-on pas, quelle que soit à cet égard la réserve de l'historien, que de désastres et de calamités devaient sortir pour les peuples de semblables conseils et de semblables influences, et combien la vie politique était atteinte par cette dégradation de la vie morale ?

Ce siècle était corrompu dans ses mœurs, et, par suite, il l'était dans ses pensées. Par la perversion des mœurs, il arrivait à cette abdication de tous les sentiments désintéressés qui serait aujourd'hui, aux yeux de certains hommes, le *nec plus ultra* de la perfectibilité humaine. En paroles il est vrai, il ne complaisait pas autant qu'on le fait aujourd'hui dans l'égoïsme ; il ne se raillait pas autant que nous des mots de vertu, de gloire, de patriotisme, d'esprit de famille, mais cela seulement parce qu'il était rhéteur et que ces mots avaient pour lui une valeur de rhétorique qui n'existe plus pour nous : mais, dans la pratique de cet égoïsme et de cette ironie, il allait, j'aime à le dire, plus loin que nous. Il raillait moins, mais il croyait moins, tandis que nous, bien souvent, tout en raillant, nous croyons. Il était roué autant que parfois nous cherchons à le paraître. De là, et de là seulement, pouvaient sortir ces deux années de satur-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

nales militaires dans lesquelles les passions politiques ou nationales n'ont qu'un rôle si accessoire ; ces meurtres si gratuits et ces trahisons si effrontées ; cette guerre civile soulevée par des aventuriers, soutenue par des pillards, et terminée par le plus bourgeois des triomphateurs.

Aussi ne nous étonnons pas de ne point voir à l'issue de cette lutte une renaissance puissante et joyeuse comme l'avait été celle de Rome sous Auguste, encore moins comme le fut celle de la France sous Henri IV, celle de nos aïeux après la Fronde, celle de nos pères sous le Consulat. Certes la corruption avait été grande et au seizième et au dix-septième et au dix-huitième siècles. Mais alors du moins la fibre n'était point gâtée ; les consciences n'étaient pas épaissies à ce point où, quelque chose qui les heurte, elles ne rendent plus aucun son. Aussi, après les turpitudes et les désastres de ces trois époques, les âmes se sont-elles trouvées capables de grandes choses, les intelligences de nobles pensées, les cœurs de hautes vertus, et sous Henri IV, et sous Louis XIV, et sous l'Empire, et même aujourd'hui. Mais au temps de Vespasien il n'en fut pas de même. La lutte fut terminée, mais ne laissa rien de grand après elle ; il n'y eut que du repos, non de la gloire : le siècle ne sortit de sa crise ni jeune ni rajeuni ; il en sortit triste, affaissé, inquiet, superstitieux, effaré, inférieur en intelligence à ce qu'avait été le siècle d'Auguste, à ce

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

que devait être celui de Trajan : pacifié, mais sans grandeur ; convalescent, mais sans joie ; guéri, mais non d'une de ces maladies de jeunesse qui laissent une vie nouvelle au corps purifié comme par le feu ; il en sortit pansant ses plaies et comblant le déficit de son budget sous le maltôtier Vespasien.

Il faut dire, il est vrai, que, si cette crise avait été plus stérile que d'autres, par compensation elle avait moins duré. Les guerres de religion ont duré trente ans ; la guerre de la Fronde, cinq ; les luttes de la Révolution, jusqu'au 18 brumaire, en ont duré dix. Les guerres civiles durent plus longtemps à proportion que la cause en est plus profonde. Celles qui ont les convictions pour mobiles ne s'achèvent pas de si tôt ; les convictions sont vivaces et acharnées ; elles passionnent les peuples, elles transforment le bourgeois en soldat, les nations en armées. Celles qui n'ont pour mobiles que les appétits durent peu ; les appétits se lassent, les égoïsmes se satisfont ou se fatiguent ; il n'y a sous les drapeaux que le petit nombre d'hommes qui sont payés ou qui espèrent l'être. Elles ont l'haleine plus courte. C'est là du moins leur avantage.

Du reste, au moment où nous sommes arrêtés (printemps de 70), tout n'était pas fini. L'arrivée de Vespasien avait pacifié Rome ; mais l'empire demeurait profondément ébranlé. La Gaule demeurait toujours soulevée ; les barbares partout en armes, Jéru-

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

salem en révolte, les esprits troublés, la raison publique égarée par tant de secousses. La puissance romaine, tout ébranlée encore des luttes intérieures, semblait maintenant prête à périr par les attaques du dehors. Le détail et la fin de ces guerres, la soumission de la Gaule, la chute de Jérusalem, et cette radicale perturbation des esprits qui demeura même après que tout le trouble matériel eût cessé ; voilà ce qui nous reste à faire connaître.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

TABLE

Pages.

AVANT-PROPOS 5

PREMIÈRE PARTIE

LES PROPHÉTIES ET LEUR ACCOMPLISSEMENT.

CHAPITRE PREMIER

LES PROPHÉTIES.

Caractère spécial de cette époque prophétisée. 15
La chute de Jérusalem prédite par Notre-Seigneur Jésus-Christ 16
Attente des chrétiens 21
Leur impatience calmée par les apôtres 27
Attente des Juifs. Prophéties hébraïques 29
L'accomplissement en est considéré comme imminent. Calcul des temps 34
Les semaines de Daniel 36
Traditions des rabbins. 36
Progrès de cette attente chez les Juifs au temps de Jésus-Christ 39
Après lui, impatience, inquiétude. Vers la fin de Néron, attente universelle. 40
Même chez les païens 43

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Ans de l'ère vulgaire. Ans de Rome. Pages.

CHAPITRE II

LES PERSÉCUTIONS.

61-63 814-816 L'accomplissement commence. Calamités physiques. Tremblements de terre . . . 47
66 819 Épidémie à Rome 48
Premières persécutions de l'Église par les Juifs. 49
La populace païenne animée par les Juifs. 50
Haine générale contre le christianisme . . 51
Tout cela avait été prédit. 54
Le pouvoir romain laissait cependant le christianisme encore libre 55
Ainsi agit Tibère, le procurateur Festus. Saint Paul protégé. Pomponia Grécina absoute (57). 55
Principe général de la politique romaine. . 59
Liberté et publicité du christianisme . . . 60
Cette liberté pouvait-elle durer ? 62
64 817 Elle cesse par la persécution de Néron . . 65
Nouveau droit public fondé à l'égard des chrétiens 66
Supplices dans Rome. Récit de Tacite. . . 68
Caractère nouveau de ces exécutions . . . 69
Souvenirs qu'elles laissent chez les contemporains 70
Persécutions dans l'Italie. 71
— dans les provinces 73

CHAPITRE III

LES HÉRÉSIES.

64 817 Les hérésies prédites 76
Antagonisme des Juifs et des Gentils dans l'Église. 77

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Ans de l'ère vulgaire.	Ans de Rome.		Pages.
64	817	Premières traces de cet antagonisme dès l'an 33. Concile de Jérusalem (52) . . .	78
		Rupture ouverte	78
		Caractère des hérésies judaïsantes. . . .	79
		— des hérésies qui inclinaient vers le paganisme	81
		Les unes et les autres tendaient à amoindrir l'œuvre de la rédemption	83
		Saint Paul combat ces nouveaux docteurs .	85
		Simon le Magicien, le premier hérétique .	86
		Ses débuts, ses erreurs	88
		Négation de la création	88
		La vertu suprême, les Éons, etc.	89
		Cosmogonie simonienne.	90
		Interprétation du Pentateuque	91
		— de la loi nouvelle	93
		Doctrine morale	94
		Partie secrète du simonisme	95
		Caractères généraux des hérésiarques. . .	97
		Leur succès.	98
		Leur tyrannie	100
		Les apôtres en rencontrent partout. . . .	101
		Danger que court l'Église	103
		Tout cela avait été prophétisé.	105

DEUXIÈME PARTIE

SOULÈVEMENT DES JUIFS.

CHAPITRE IV

ÉTAT DU PEUPLE JUIF AVANT LE RÈGNE DE NÉRON.

64	817	La situation du peuple juif à cette époque, analogue à celle d'aujourd'hui.	107
		Comme aujourd'hui, il était répandu partout	108

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Ans de l'ère vulgaire.	Ans de Rome.		Pages.
64	817	Il n'avait plus de langue nationale	109
		Comme aujourd'hui, dissidences religieuses. Samaritisme, sadducéisme, pharisaïsme.	110
		Seulement, à cette époque, l'autorité de la synagogue encore debout.	113
		Comme aujourd'hui, unité nationale de la race juive.	115
		Le joug romain facilement accepté par elle	116
		Tolérance habituelle des Romains	118
		Leur respect pour le culte judaïque . . .	118
		Les Juifs, utiles auxiliaires pour tous les conquérants, et surtout pour les Romains.	122
		Liberté que Rome leur donne en retour de leurs services	123
		Libres partout, influents partout, comme au jourd'hui.	124
		Leur intelligence, leurs richesses.	126
		Leur nombre s'accroît.	128
		Leur prosélytisme	132
		Prosélytes juifs en Asie, à Rome.	132
		Influence politique des Juifs en Asie et surtout dans les villes de l'empire romain.	138
		Nombre, accord, puissance des Juifs de Rome	140
		Opinions de Strabon, Varron, etc., sur le judaïsme	142
		C'était, en un mot, la situation des Juifs au siècle présent, avec le zèle religieux de plus.	143
		Notre guide principal dans cette histoire sera le Juif Josèphe.	147
		Absence d'autres documents judaïques. Le prétendu Josippon	147

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Ans de l'ère vulgaire.	Ans de Rome.		Pages.
64	817	Autorité de Josèphe.	149
		Ses préventions et ses défauts.	150
		Il a pu tout bien savoir	152
		Et surtout ne saurait être accusé de partialité pour le christianisme	154

CHAPITRE V

PREMIÈRES AGITATIONS DU PEUPLE JUIF.

(33-66)

		Les païens effrayés des progrès de la race juive.	155
		Actes de rigueur sous Tibère et Claude . .	156
		Semences de révolte en Judée. Judas le Gaulonite (an 7)	156
33	786	Mais surtout depuis le crime du Calvaire. .	158
		Traditions talmudiques sur les présages qui signalèrent cette époque.	158
		Complicité dans ce crime de toutes les portions de la race juive	159
		Cet acte de servilité enfanta après lui la révolte.	162
33-62	786-815	Agitation séditieuse des Juifs contre les chrétiens	162
		A partir du crime du Calvaire, attente de plus en plus inquiète du Messie	163
		Scission entre les Juifs sur la question de soumission ou de la révolte	165
38-40	791-793	Souffrances des Juifs au temps de Caligula.	167
		Même hors de l'empire romain	168
41	794	Un peu de repos sous Claude	169
		Les imposteurs se multiplient.	169
51	804	Le procurateur Cumanus. Les Juifs prêts à la révolte.	171
52	805	C'est bien pis sous Néron. Gouvernement	

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Ans de l'ère vulgaire.	Ans de Rome.		Pages.
52	805	de Félix (52-60), de Porcius Festus (60-62), d'Albinus (62-64), de Gessius Florus . .	172
		Bandits et sicaires. Nouveaux imposteurs .	173
		Caractère des révolutionnaires juifs. . . .	174
		Respect persistant des Romains pour la religion juive	175
		Querelles dans le sein du sacerdoce . . .	177
62	815	La reconstruction du Temple achevée. . .	178
64	817	Brigands. Manahem fils de Juda le Gaulonite	180
		Derniers efforts des apôtres pour convertir et sauver la race juive	182
		Anathèmes qu'ils finissent par prononcer contre elle	186
		Prodiges. Jésus fils d'Ananus	188
65	818	Autres présages	189
		Fanatisme des révolutionnaires juifs . . .	191

CHAPITRE VI

CAMPAGNE DE CESTIUS GALLUS.

66	819	Le procurateur Florus vient à Jérusalem.	
Avril.		Révolte provoquée par lui	193
		Intervention pacificatrice du roi Agrippa. .	196
		Les sicaires sous Manahem, maîtres de Massada	197
		Éléazar, fils d'Anania, maître du Temple. .	198
Juillet.		Efforts du parti de la paix. Il est écrasé par les sicaires	199
Août.		Meurtre du grand prêtre Ananias	199
		Divisions entre Éléazar et Manahem. Manahem tué	200
		Massacre des soldats romains malgré une capitulation.	202
		Faiblesse du peuple juif	203
		Son état de division.	204

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Ans de l'ère vulgaire.	Ans de Rome.		Pages.
66	819	Caractère antimosaïque de la révolte . . .	206
		Soulèvement général des païens de Syrie contre les Juifs	207
		Massacres à Alexandrie	209
Septembre.		Cestius Gallus, proconsul de Syrie, marche contre Jérusalem	210
Octobre.		Jérusalem est un instant forcée, mais Cestius Gallus se retire	210
		Sa retraite, désastreuse pour lui	211
		Un peu d'union se fait dans Jérusalem. Domination du sacerdoce et des gens modérés	213
		Josèphe en Galilée. Désordre de cette province.	214
		Les riches quittent Jérusalem. Les chrétiens se retirent à Pella	216
		Rupture plus marquée entre la synagogue et l'Église.	217
67	820	Martyre de saint Pierre et de saint Paul . .	218
Juin.		Leurs prophéties contre Jérusalem. . . .	222

CHAPITRE VII

CAMPAGNE DE VESPASIEN.

67	820	La nouvelle de la révolte des Juifs apportée à Néron pendant son voyage de Grèce	224
		Vespasien chargé de la réprimer.	226
		Progrès de l'insurrection.	227
		Tactique de Vespasien. Il attaque d'abord la Galilée	228
		Nature de cette province.	229
		Forces de Vespasien.	230
		Vespasien bientôt maître de toute la plaine.	232
Mai		Siége de Jotapat que défend Josèphe . . .	234
et juin.		Prise de cette ville. Josèphe épargné . . .	236

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Ans de l'ère vulgaire.	Ans de Rome.		Pages.
67	820	Siége et prise de Gamala.	237
Septembre		Succès des Romains à Japha. au Thabor, etc.	239
et octobre.		Jésus, fils de Saphat ; sa bande détruite . .	240
		Jean de Giscala ; il se retire vers Jérusalem	242
		Répression sanglante et efficace de l'insurrection galiléenne.	243
		Les bandes fugitives se rencontrent à Jérusalem	246
		Jérusalem serrée de près par les forces romaines.	247
		Mais d'autres événements vont détourner les esprits.	248

TROISIÈME PARTIE

SOULÈVEMENT DES ARMÉES.

CHAPITRE VIII

GALBA.

Inquiétude et agitation à Rome comme en Judée	251
Trouble des esprits, superstition.	252
Astrologie	254
Rêves ambitieux	255
Présages, prodiges, caractère superstitieux des temps de révolution qui vont suivre	256
Autre caractère. Prédominance de l'armée.	257
Nature de l'armée romaine. Ses affinités avec les provinces qu'elle occupait. . .	258

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Ans de l'ère vulgaire.	Ans de Rome.		Pages.
		Le lien de l'unité romaine était puissant néanmoins	260
68	821	Le mouvement éclate en Gaule sous Vindex	261
Mars.		Galba proclamé en Espagne	262
		Autres soulèvements ailleurs.	263
		Virginius marche contre Vindex	263
Juin.		Chute de Néron	264
		Galba reconnu par le sénat	265
		Triomphe des provinces — du sénat . . .	265
		Regrets d'une partie du peuple.	266
		Sentiments divers de bien des provinces et de bien des légions	267
		Qui était Galba? Sa naissance, etc	269
		Ses craintes sous Claude et sous Néron . .	271
		Son entourage	273
		Son voyage d'Espagne à Rome ; actes de rigueur	274
		Macer, Capiton, Nymphidius, tués	275
		Arrivée du prince à Rome.	276
		Massacre d'une légion à son entrée . . .	277
		Impopularité de Galba	277
		Désaffection des soldats.	280
69	822	Double mouvement contre lui. En Germa-	
Janvier.		nie, Vitellius proclamé	281
		A Rome, ambition d'Othon	282
10 janvier.		Adoption de Pison par Galba	283
		Conspiration d'Othon	285
15 janvier.		Othon proclamé par quelques soldats. . .	286
		Hésitations de Galba. Il est tué	286
		Les prétoriens reprennent ainsi leur droit de faire des empereurs	289

CHAPITRE IX

OTHON.

		Trois empereurs à la fois	291
		Inquiétudes d'Othon.	291

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Ans de l'ère vulgaire.	Ans de Rome.		Pages.
69	822	Il est en balance avec Vitellius. Antécédents de celui-ci	292
		Les prétoriens pour Othon ; les légions pour Vitellius	294
		Le mouvement vitellien ressemble à une invasion de barbares.	295
		Départ précipité et enthousiaste de ces soldats	296
		Deux corps d'armée : Fabius Valens par la Saône et les Alpes Cottiennes.	297
		Cécina par le Rhin et l'Helvétie	298
Mars.		Terreur de l'Italie à leur apparition.	298
		Que pouvait faire Othon ? Velléités néroniennes qui font place chez lui à une politique plus sage.	300
		Faveur du sénat et du peuple de Rome pour Othon.	302
		Indiscipline des prétoriens	302
		Présages sinistres.	303
		Les vitelliens, par une trahison, maîtres jusqu'aux rives du Pô	304
		Forces d'Othon ; 30 ou 40,000 hommes	305
15 mars.		Othon quitte Rome et marche à l'ennemi	306
		Sa popularité auprès des soldats. Son énergie momentanée	306
		Enthousiasme peu durable de ses soldats	309
		Caractère de toutes ces armées. Mobilité, indiscipline.	309
		Othon mal conseillé. Hâte d'en finir	311
15 avril.		Bataille de Bédriac. Les othoniens vaincus.	313
16 avril.		Suicide d'Othon à Brixellum	313
		Éloges et regrets qu'il laisse après lui	315
		Triomphe de la barbarie avec Vitellius	316

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Ans de l'ère vulgaire.	Ans de Rome.		Pages.
		CHAPITRE X	
		VITELLIUS.	
69	822	L'Italie livrée aux barbares	317
		Pillée par les vainqueurs et par les vaincus	318
		Frayeurs du sénat	319
		Origine de Vitellius	399
19 avril.		Proclamé à Rome. Sa lenteur à arriver . .	322
		Orgies et désordres sur sa route	322
15 mai.		Sa visite à Bédriac. Terreur de Rome à son approche	323
Juillet.		Son entrée dans Rome	324
		Brutalité de ses soldats.	325
		Ce qu'on raconte des orgies de Vitellius. .	326
		De ses cruautés	328
		Ce portrait peut être chargé	329
		Quelques actes d'une sage politique . . .	331
		Renvoi des soldats étrangers.	332
		Actes de modération et de clémence . . .	332
		Tout cela devait être court. Présages sinistres	335
		Rivalité des armées	337
		L'opinion se préoccupe de Vespasien . . .	338
1, 3 et 15 juillet.		Sa lenteur à se décider. Il se laisse proclamer à Alexandrie, à Césarée et à Antioche	339
		Puissance et gravité de ce mouvement . .	340
		Antécédents de Vespasien, vulgaires . . .	342
		Sa vie privée, son extérieur	343
		Prestige qui s'attache cependant à lui. Présages de sa grandeur.	344
		Idée d'une mission divine qui lui est réservée	345
		Prédiction de Josèphe	346

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Ans de l'ère vulgaire.	Ans de Rome.		Pages.
69	822	Prétendus miracles de Vespasien à Alexandrie	348
		Tel était alors le besoin et l'attente d'une mission divine	350
		Assemblée de Béryte où tout l'Orient reconnaît Vespasien	350
		Sa popularité, même en Occident	351
		L'armée vitellienne affaiblie	352
		Vespasien reste à Alexandrie. Mucien prend les devants et marche vers l'Europe	353
Août.		Avant l'arrivée de Mucien, Antonius soulève les légions du Danube	354
		Mollesse de l'armée vitellienne, défections, etc..	355
Octobre.		Arrius Varus, sans l'ordre d'Antonius, engage et gagne la seconde bataille de Bédriac	356
		Sac de Crémone par les vainqueurs et les vaincus	357
		A son tour, Flavius Sabinus, frère de Vespasien, veut opérer la révolution sans attendre Antonius	358
		Il négocie l'abdication de Vitellius	359
18 décembre.		Vitellius consent ; mais les prétoriens refusent	359
		Les flaviens enfermés dans le Capitole	361
		Attaque et incendie du Capitole	361
		Approche de l'armée d'Antonius	361
20 décembre.		Combats dans Rome ; désordres	362
		Meurtre de Vitellius	362
		La conquête de l'empire avait été une affaire d'avant-postes	364

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Ans de l'ère vulgaire. Ans de Rome. Pages.

CHAPITRE XI

COMMENCEMENT DE VESPASIEN.

69 822 Garanties que semblait donner pour l'avenir l'avénement de Vespasien 365
Mais le présent était encore bien misérable. Vespasien absent. Désordres commis par son armée 366
Mucien arrive à Rome. Il gouverne avec Domitien et Antonius 368
Leurs violences 369
Misère, incendies, famine en Italie. . . . 370
Agitation dans les provinces 371
Révoltes de barbares 372
Vespasien, proclamé par le sénat, arrive lentement. 373
70 823 Il arrive enfin. Paix de l'Italie 374
Que devinrent les personnages de cette guerre ? 375
Virginius 375
Renom qui demeure de Vespasien. . . . 377
Quels furent les résultats de ces guerres civiles ? 378
Des crises heureuses suivent ordinairement les guerres civiles. 379
La forme du pouvoir romain ne fut pas et ne pouvait être changée 381
Seulement, il resta plus précaire. 383
Était-ce un bien ? Était-ce un mal ?. . . . 384
L'hérédité royale impossible ou funeste dans l'antiquité. 384
Au contraire, le pouvoir, plus instable, devint plus humain. 386
Résultat intellectuel des guerres civiles, nul 388

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Ans de l'ère vulgaire.	Ans de Rome.		Pages.
70	823	Résultat moral et philosophique, bien faible	389
		Profonde corruption des mœurs privées à cette époque	389
		Elle explique bien des faits de l'histoire	390
		La renaissance de l'empire fut donc sans joie	392
		La pacification du monde d'ailleurs n'était pas complète	393

FIN DE LA TABLE.

2757. — Abbeville. — Imp. Briez, C. Paillart et Retaux.

Digitized by Google Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Google

Google
Original from
ORK PUBLIC LIBRARY

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

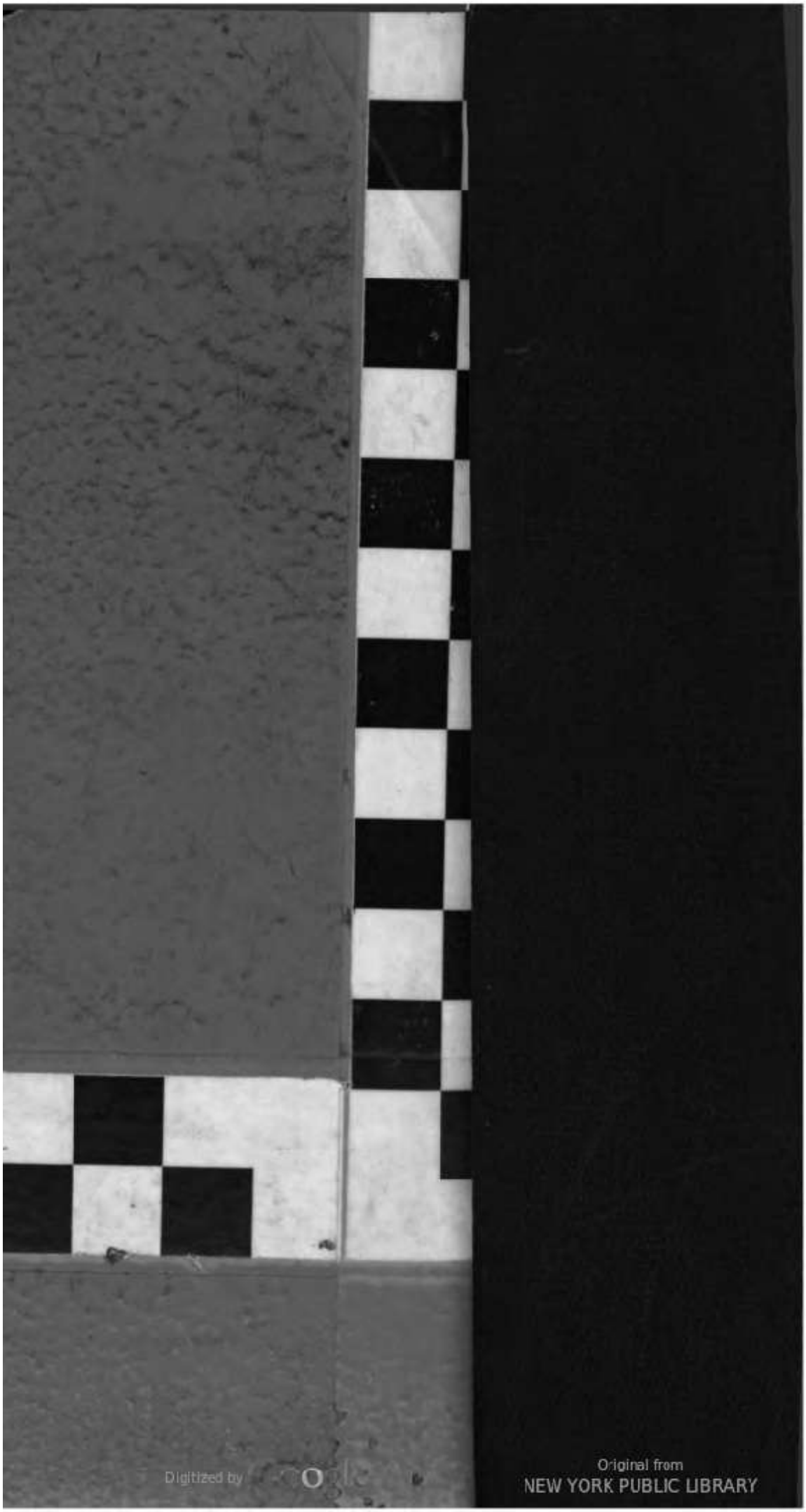
Digitized by Google

Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Digitized by Google
Original from NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY


Digitized by Google
Original from
NEW YORK PUBLIC LIBRARY